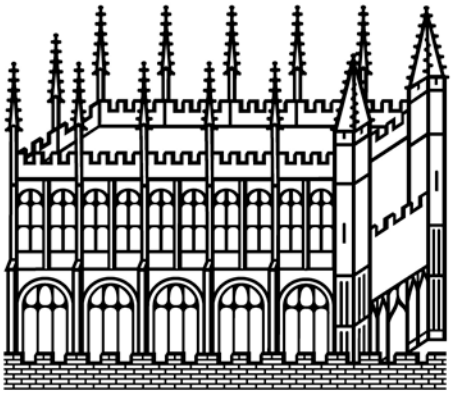


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

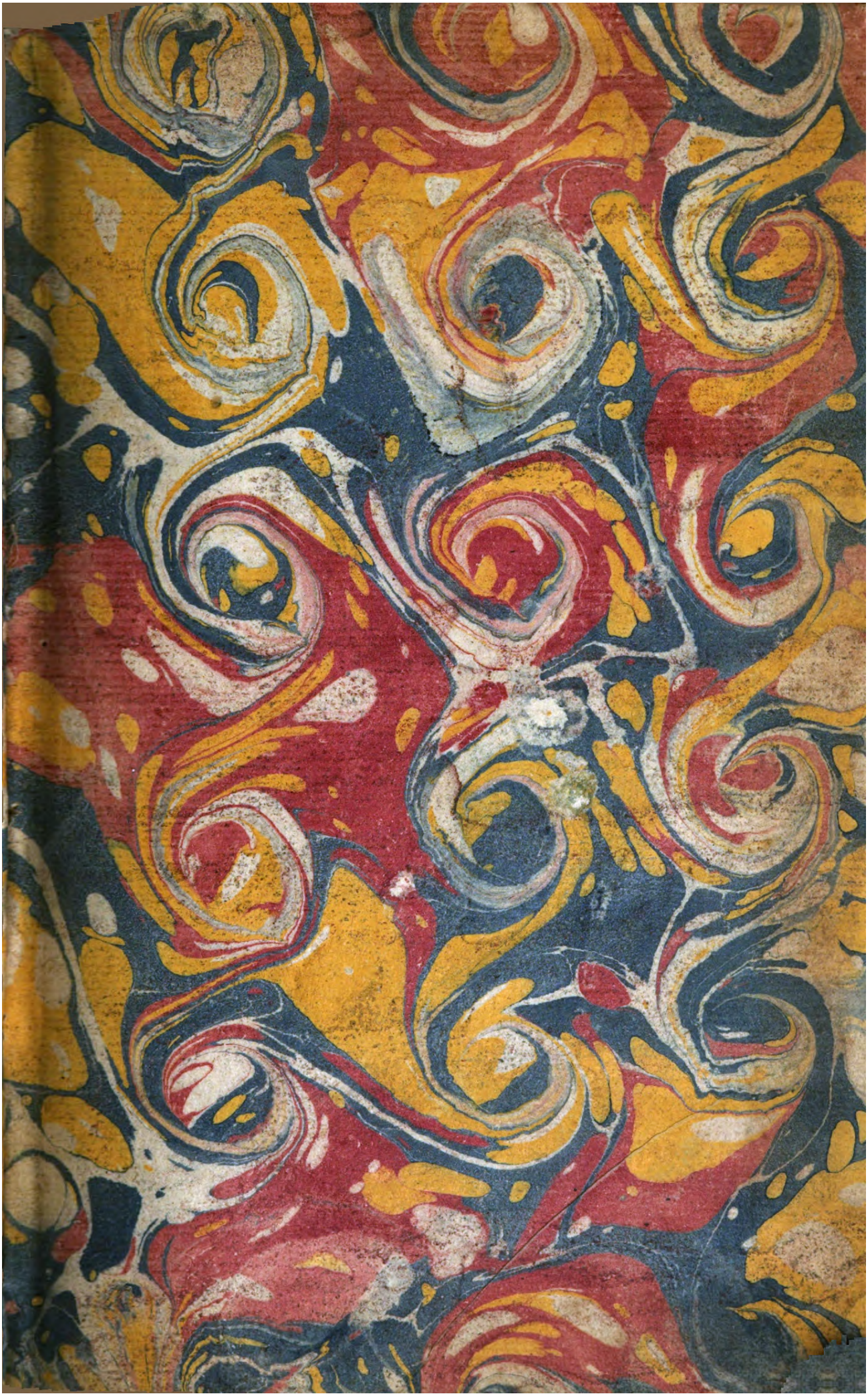
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

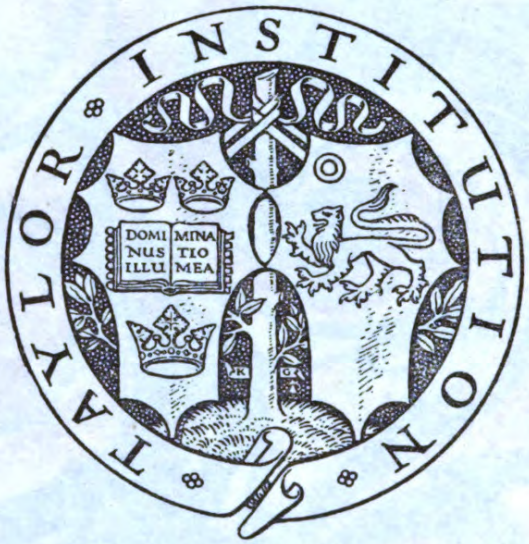
UNS. 104 I. 20



150-

22 Juin 1881 (Bluff) Inscrit
(Sub N° XXXV - hors catal.

UNS. 104 I. 20



150-

22 Juin 1851 (Bleuf) Inscrit
(Sub N° XXXV - hors catal

C.N. Cochin f.

LA RELIGION,
POËME.

Par M. RACINE, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

NOUVELLE EDITION.

A PARIS,

Chez { J. B. COIGNARD, Imprimeur du Roy.
JEAN DESAINT, Libraire.

MDCCXLII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

C.N. Cochin f.

LA RELIGION, POËME.

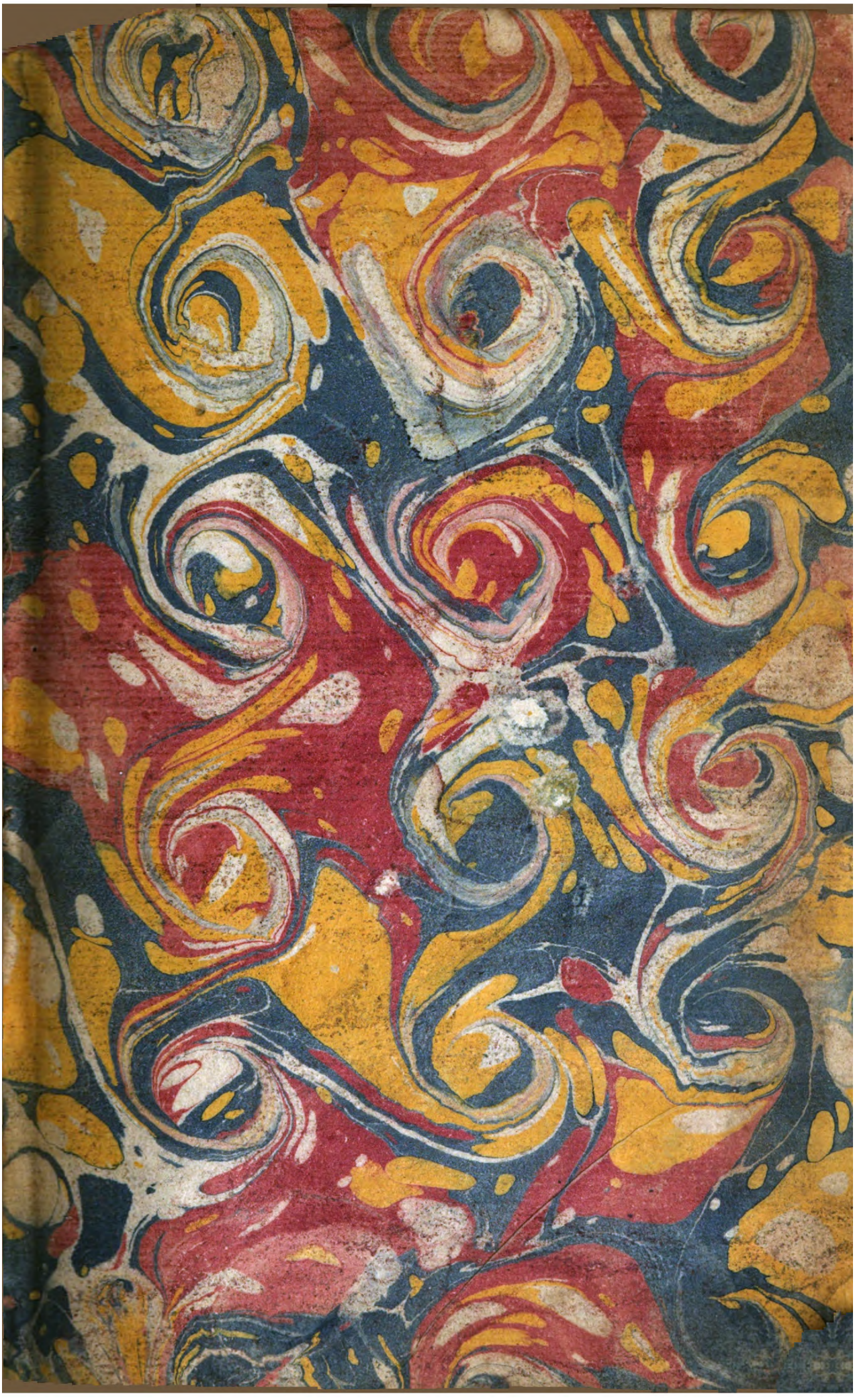
Par M. RACINE, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

NOUVELLE EDITION.

A PARIS,
Chez { J. B. COIGNARD, Imprimeur du R...
JEAN DESAINT, Libraire.

MDCCXLII
Avec Approbation & Privilege du

UNS. 104 I. 20



150-

22 Juin 1882 (Oblig.) Inscrit
(Sub N° XXXV - hors catal.

C.N. Cochin f.

LA RELIGION, POËME.

Par M. RACINE, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

NOUVELLE EDITION.

A PARIS,

Chez { J. B. COIGNARD, Imprimeur du Roy.
JEAN DESAINT, Libraire.

MDCCXLII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 MAR 1960
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

LA Raiſon qui me démontre avec tant de clarté l'exiſtence d'un Dieu, me répond ſi obſcurément lorſque je l'interroge ſur la nature de mon Ame, & garde un ſilence ſi profond quand je lui demande la cauſe des contrariétés qui ſont en moi, qu'elle-même me fait ſentir la néceſſité d'une Révélation, & me force à la deſirer. Je cherche parmi les différentes Religions, celle dont cette Révélation doit être le fondement. Par le premier de tous les Livres, que me donne le premier de tous les peuples, & par la ſuite de l'Hiſtoire du monde, je trouve à la Religion Chrétienne tous les caracteres de certitude que je ſouhaite. Plein d'admiration pour elle, je m'y ſoumettrois auſſi-tôt, ſi je n'étois arrêté par l'obſcurité de ſes myſteres, & par la ſéverité de ſa morale. J'examine la foibleſ-

ſe de mon eſprit, & je reconnois que ma Raiſon ne doit pas être ma ſeule lumiere. J'examine mon cœur, & je reconnois que la morale Chrétienne eſt conforme à ſes beſoins. J'embraſſe avec joie une Religion auſſi aimable que reſpectable.

Tel eſt le plan de cet ouvrage, que j'ai conduit ſur cette courte penſée de M. Paſcal: *A ceux qui ont de la répugnance pour la Religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'eſt pas contraire à la Raiſon, enſuite qu'elle eſt vénérable; après, la rendre aimable, faire ſouhaiter qu'elle ſoit vraie, montrer qu'elle eſt vraie, & enfin qu'elle eſt aimable.*

Cette penſée eſt l'abregé de tout ce Poëme, dans lequel j'ai ſouvent fait uſage des autres penſées du même Auteur, auſſi-bien que des ſublimes réfléxions de M. de Meaux ſur l'Hiſtoire Univerſelle. En ſuivant ces deux grands Maîtres, j'ai choiſi les deux hommes qui ont écrit ſur la Religion de la maniere la plus convaincante, la plus noble, & la plus digne d'elle.

Quoique chaque Chant contienne une matiere différente, & faſſe, pour ainſi dire, un Poëme particulier; ils doivent tous cependant répondre au deſſein général, & être liés

enſemble ; de façon que le premier amene le ſecond , celui-ci le troiſiéme , & ainſi des autres.

CHANT I.

La vérité fondamentale de toutes les autres vérités, eſt l'exiſtence d'un Dieu. Elle fait le ſujet du premier Chant. J'en tire la preuve des merveilles de la nature & de l'harmonie de toutes ſes parties, qui concourant à la même fin, font voir l'unité du deſſein de l'Ouvrier. Je montrerai dans la ſuite, que cette même unité de deſſein regne auſſi dans l'établiſſement de la Religion ; parce que ces deux grands ouvrages ont le même Auteur. L'idée que nous avons d'un Dieu me fournit la ſeconde preuve. Cette idée eſt commune à tous les hommes, qui n'ont couru après les fauſſes divinités, que parce qu'ils cherchoient la véritable. Ainſi l'idolatrie me fournit une nouvelle preuve. La derniere eſt priſe de notre conſcience intérieure, & de la loi naturelle, qui avant toutes les autres loix, a toujours forcé les hommes à condamner l'injuſtice, & à admirer la vertu.

CHANT II.

La néceſſité de ſe bien connoître ſoi-même pour bien connoître Dieu, conduit au ſecond Chant : j'imite le langage d'un homme, qui après avoir perdu ſes premieres années dans des études frivoles, veut faire la plus importante des études, qui eſt celle de ſoi-même. J'ouvre les yeux ſur moi, & je ſuis étonné des contrariétés que j'y trouve. Qui ſuis-je ? Mon bonheur ne peut être ici bas, puiſque j'y dois reſter ſi peu. Quand j'en ſortirai, où irai-je ? Mon ame eſt-elle immortelle ? Ma raiſon m'en donne des aſſurances que je ſaiſis avec joie ; cependant comme je crains que mon interêt à croire une vérité ſi conſolante, ne m'en ait fait trop aiſément recevoir les preuves ; je veux m'inſtruire de ce que la Raiſon a dit aux plus fameux Philoſophes de l'antiquité. Je les vois tous diviſés entre eux, par des ſiſtêmes qui ne m'expliquent rien. Platon me contente plus que les autres ; mais quand je lui demande la cauſe de mes malheurs, il ſe taît. Ces Philoſophes ont connu notre miſere, & tous en ont ignoré la cauſe. Le ſilence de la Raiſon m'allarme ; je ſuis prêt à me

déſeſperer, lorſque j'apprens que Dieu a parlé aux hommes. Quel eſt ce Peuple dépoſitaire de ſa parole ? La Raiſon qui m'a fait ſentir la néceſſité d'une Révélation, m'anime à la chercher.

CHANT III.

Cette recherche eſt la matiere du troiſiéme Chant. Deux Religions partagent preſque toute la terre ; la Chrétienne, & la Mahometane. Mahomet, en avouant qu'il n'eſt venu qu'après J. C. par cet aveu favorable aux Chrétiens me renvoie à eux : les Chrétiens pour me faire connoître l'antiquité de leur Religion, me renvoient aux Juifs, & les Juifs me renvoient à leurs Livres ſacrés. Le miſérable état de ce peuple, & ſon obſtination à attendre un Meſſie, ſont les preuves vivantes du Livre qu'il conſerve avec tant de ſoin. Ce Livre m'explique l'énigme que la Raiſon n'avoit pû pénétrer. Ce Livre m'apprend enſuite l'hiſtoire de la naiſſance du monde, & celle du peuple favoriſé de Dieu. Tandis que tous les autres s'égarent dans l'idolatrie, l'idée pure d'un ſeul Etre reſte chez ce peuple plus ignorant que les autres : mais une protection

viſible le ſauve du naufrage. Dieu le rapelle ſans ceſſe à lui, ou par des miracles, ou par des Prophètes : je m'arrête à ces Prophètes. Surpris de leurs prédictions, ainſi que des figures auſſi claires que les Prophéties ; je reconnois un Dieu toujours occupé de ſon grand ouvrage, qui tantôt nous le fait annoncer par des hommes qu'il inſpire, & tantôt nous le fait enviſager de loin dans des images ſi reſſemblantes.

CHANT IV.

La venuë d'un Liberateur tant de fois prédit & figuré, eſt le ſujet du quatriéme Chant. L'enchaînement des révolutions des Empires avec l'établiſſement de la Religion Chrétienne, en prouve la divinité. Son hiſtoire eſt celle du monde ; parce que Dieu, par l'unité de ſon deſſein, rapporte tous les évenemens à ſon grand ouvrage. La réunion de preſque tous les Empires à l'Empire Romain, ſi favorable au progrès de l'Evangile, conduit à la paix générale de la terre ſous Auguſte. Cette paix prépare les Payens au renouvellement des ſiécles prédit par leurs Oracles, & les Juifs à la venuë de ce Meſſie prédit par leurs

Prophètes. Dans cette attente générale J. C. paroît, prouve ſa miſſion par ſes miracles & par ſa doctrine. Le châtiment des Juifs prouve leur crime : le rapide progrès de la Religion, les Martyrs, & leurs miracles font tomber le Paganiſme en ruines ; & il eſt entierement aboli par les Barbares que Dieu appelle du fond du Nord pour détruire Rome enivrée du ſang Chrétien, & former une Rome nouvelle, dont la grandeur qu'elle conſerve juſqu'aujourd'hui, ſert encore de preuve à une Religion déja prouvée par tant de faits. Mais quelque admirable qu'elle ſoit par ſon hiſtoire, elle ſemble par ſes myſteres & par ſa morale révolter l'eſprit & le cœur : il me reſte à parler à l'un & à l'autre.

CHANT V.

Je tâche dans le cinquiéme Chant d'humilier cet eſprit ſi fier. Les myſteres, il eſt vrai, paroiſſent contredire la Raiſon ; mais la Raiſon ne doit pas être notre ſeule lumiere : par elle ſeule nous ne ſommes qu'ignorance : comment pourrions-nous lire dans le grand Livre des ſecrets du ciel, puiſque nous ne liſons

preſque rien dans le Livre de la nature, qui ſemble ouvert à nos pieds ? Qu'avons-nous appris, depuis que nous l'étudions ? quelques faits : jamais les cauſes. La nature même ne nous laiſſe jamais entrer dans ſon Sanctuaire. Une hiſtoire abregée de nos progrès dans la Phyſique en eſt la preuve. Le haſard qui nous a procuré quelques découvertes, nous a peu à peu guéris de nos anciennes erreurs. La Raiſon a ſemblé établir ſon regne depuis Déſcartes & Neuthon : mais tous deux, en nous montrant la grandeur de l'eſprit humain, en ont auſſi montré la foibleſſe ; puiſqu'ils ſe ſont égarés comme les autres, quand ils ont voulu paſſer les bornes que Dieu a preſcrites à notre curioſité. L'homme peut-il ſeulement ſavoir la cauſe de la peſanteur ? Sait-il comment ſe fait la digeſtion ? Connoît-il la cauſe de la fiévre, & la vertu du Quinquina ? Tout eſt voilé pour lui dans la nature ; mais il y met encore un nouveau voile, s'il éteint le flambeau de la Religion. Pourra-t'il m'expliquer pourquoi il n'eſt qu'ignorance ? pourquoi la terre eſt pleine de déſordres & d'imperfections ? Ou Dieu n'a pas voulu rendre ſon ouvrage plus parfait, ou il ne l'a pû. Des deux

côtés le Déiſte trouve un abîme, tandis que moi pour qui la foi leve un coin du voile, j'en vois aſſez pour n'être plus dans les ténebres. La Religion, en m'apprenant les cauſes de tous les déſordres, & de nos malheurs, m'apprend à mettre ces malheurs à profit, & me montre que notre ignorance, peine du peché, doit nous engager à ne pas perdre un tems ſi court dans des recherches inutiles. Une Religion qui me répond plus clairement que la Philoſophie, & qui ſe ſuit avec tant d'ordre, ne peut être une invention humaine. Je n'ai plus de doute, & ma Raiſon n'en trouve point la lumiere contraire à la ſienne : mais ces deux flambeaux ſe réuniſſent, & ne font qu'une clarté pour moi.

CHANT VI.

Après avoir combattu les Athées dans la premier Chant, & les Déiſtes dans les quatre ſuivans ; j'attaque dans le dernier ceux qui ne ſont incrédules que par lâcheté. Leur oppoſition à croire ne vient que de leur oppoſition à pratiquer : ils feroient à la Religion le ſacrifice de leurs lumieres, ſi elle n'exigeoit pas

encore le ſacrifice des paſſions. Quand le cœur n'eſt point touché, l'eſprit qui en eſt toujours la dupe, cherche des prétextes pour excuſer ſa révolte. C'eſt auſſi le cœur que j'attaque, en montrant la conformité de la morale de la Raiſon avec celle de la Religion. La premiere a été connuë des Poëtes même les plus voluptueux, mais elle n'a point été pratiquée par les Philoſophes, même les plus ſéveres ; au lieu que la morale de la Religion a changé l'Univers, parce qu'elle eſt fondée ſur l'amour, qui rend tous les préceptes faciles. Cet amour qui a allumé la ferveur des premiers ſiécles, va toujours en s'affoibliſſant, ainſi qu'il a été prédit : quand il ſera prêt à s'éteindre, Dieu viendra juger les hommes ; & au dernier jour du monde, ſera conſommé le grand ouvrage de la Religion, qui commença le premier jour du monde.

Un ſujet ſi vaſte, ſi intéreſſant & ſi riche, n'a pas beſoin pour ſe ſoutenir d'autres ornemens, que de ceux qu'il fournit de ſon propre fonds. Je perdrois le reſpect que je dois à mon ſujet, ſi je m'égarois en quelques fictions. Dans tout autre Poëme didactique, elles pourroient trouver place de tems en tems pour

délaſſer de la froideur des préceptes & des raiſonnemens : mais elles n'en peuvent trouver dans celui-ci. La Religion eſt ſi grave, que la fiction la plus ſage prend auprès d'elle un air de fable, qui ne peut s'allier avec la vérité.

C'eſt ce mélange monſtrueux qu'on condamne avec raiſon dans le Poëme de Sannaſar : on ſe rebute d'entendre les merveilles ſaintes dans la bouche de Protée, le catalogue des Néréides qui environnent J. C. lorſqu'il marche ſur les eaux ; & l'on mépriſe les hommages que lui rend Neptune, lorſqu'à ſon aſpect il baiſſe ſon trident. Cependant ce Poëme, qui coûta vingt ans de travail à l'Auteur, lui attira des Brefs honorables de deux Souverains Pontifes, dans l'un deſquels Leon X. remercie la Providence, qui a permis que l'Egliſe trouvât un ſi grand défenſeur que Sannaſar dans un tems où elle étoit attaquée par tant d'ennemis. *Divinâ factum providentiâ ut divina Sponſa tot impiis oppugnatoribus laceratoribuſque laceſſita, talem tantumque nacta ſit propugnatorem.* Non qu'un Pape ſi éclairé pût approuver l'abus que le Poëte avoit fait des ornemens de la fable, ni penſer que le Jourdain parlant de J. C. à ſes Nymphes,

pût convertir les hérétiques & les incrédules ; mais parce qu'on a toujours ſenti combien il étoit louable à un Poëte de conſacrer ſon travail à des ſujets utiles, & ſurtout à la gloire de la Religion.

J'avouë qu'en renonçant aux beautés brillantes de la fiction, il faut peut-être renoncer auſſi au titre de Poëte, & ſe contenter du rang de verſificateur ; mais comme l'utilité des hommes doit être le principal objet d'un Ecrivain ſage, je ſerois aſſez récompenſé de mon travail, ſi ma verſification contribuoit à imprimer plus facilement dans la mémoire, des vérités qui intéreſſent tous les hommes. Quelquefois même la verſification eſt gênée par la matiere, qui ne permet pas qu'on ſe livre à toute ſon imagination, & dans laquelle on doit même ſacrifier, quand il le faut, les ornemens à la juſteſſe du raiſonnement.

Ce fut le ſeul amour de l'utilité publique, & non l'ambition de paſſer pour Poëte, qui engagea le célébre Grotius à mettre d'abord en vers Hollandois, quoique dans un ſtile ſimple & à la portée du vulgaire, ſon excellent traité de la vérité de la Religion Chrétienne, qu'il donna depuis en proſe Latine, & qui a

été traduit en tant de Langues. Il voulut fournir à ſes compatriotes, que le commerce conduit parmi tant de nations, & par conſéquent parmi tant d'opinions, un ouvrage dont la lecture ſervît à les affermir dans la foi, en même tems qu'elle les délaſſeroit pendant ces momens d'oiſiveté que laiſſe une longue navigation. Et lorſqu'il oſa mettre en vers un ſujet pareil, il s'attendit à cette indulgence qu'on doit avoir pour les Auteurs, qui, ſuivant les paroles d'un Ancien, dans une entrepriſe dont la difficulté ne les a point rebutés, ont préféré le deſir d'être utiles, à l'ambition de plaire:* *Qui difficultatibus victis, utilitatem juvandi prætulerunt gratiæ placendi.*

C'eſt encore à l'exemple de cet homme illuſtre, que j'ai ajouté des notes, dont la plûpart ſont abſolument néceſſaires, ou pour développer les raiſonnemens, ou pour autoriſer les faits. J'établis preſque toujours ces faits ſur le témoignage des Ecrivains payens; parce que les aveux de nos ennemis ſont des preuves pour nous. Si je cite quelquefois les Poëtes & les Philoſophes profanes, c'eſt pour faire voir que ſur des vérités ſi importantes, les plus

* Plin. nat.

grands Génies de l'antiquité ont penſé comme nous, parce que la Raiſon a tenu le même langage à tous ceux qui l'ont écoutée attentivement : que loin d'être contraire à la Religion, comme le croient ceux qui ne l'ont pas bien conſultée ; c'eſt elle au contraire, qui nous en fait ſentir la néceſſité, & qui nous y conduit comme par la main.

LA RELIGION.

POËME.

CHANT PREMIER.

LA RAISON dans mes vers conduit l'homme à la Foi.
C'eſt elle, qui portant ſon flambeau devant moi,
M'encourage à chercher mon appui véritable,
M'apprend à le connoître, & me le rend aimable.

Indociles Mortels, ſuſpendez vos mépris :
Cette même Raiſon, dont vous êtes épris,
Au joug que vous bravez, vous invite à vous rendre :
Vous qui l'eſtimez tant, daignez du moins l'entendre.

Et vous qui de la Foi connoiſſez tout le prix,
C'eſt encore pour vous que ces vers ſont écrits.

Celui que la grandeur remplit de ſon yvreſſe,
Relit avec plaiſir ſes titres de nobleſſe :
Ainſi le vrai Chrétien recueille avec ardeur,
Les preuves de ſa loi, titres de ſa grandeur.
Lui-même il a beſoin d'affermir ſon courage ;
Il n'eſt point ici bas de clarté ſans nuage :
La colonne qui luit dans ce déſert affreux,
Tourne auſſi quelquefois ſon côté ténébreux.
Puiſſent mes heureux chants conſoler le Fidelle !
Et puiſſent-ils auſſi confondre le Rebelle !

L'hommage t'en eſt dû, je te l'offre, ô GRAND ROI :
L'objet de mes travaux les rend dignes de toi.
Quand de l'Impiété pourſuivant l'inſolence,
De la Religion j'embraſſe la défenſe ;
Oſerois-je tenter ces chemins non frayés,
Si tu n'étois l'appui de mes pas effrayés ?
Ton nom, Roi très-chrétien, fils aîné d'une mere
Dont les droits, la beauté, la gloire t'eſt ſi chere ;
Ton nom ſeul me raſſure, & mieux que tous mes vers,
Confond les ennemis du Maître que tu ſers.

Et Toi, de tous les cœurs la certaine eſpérance,

Et du bonheur public la ſeconde aſſurance,
CHER PRINCE, en qui le Ciel fait croître chaque jour
Les graces & l'eſprit, autant que notre amour;
Dans le hardi projet de mon pénible ouvrage
Daigne au moins d'un regard animer mon courage:
C'eſt ta Foi que je chante; & ceux dont tu la tiens,
En furent de tout tems les auguſtes ſoutiens.

OUI, c'eſt un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire,
Mais tout caché qu'il eſt, pour révéler ſa gloire,
Quels témoins éclatans devant moi raſſemblés!
Répondez, Cieux & Mers; & vous, Terre, parlez.
Quel bras peut vous ſuſpendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O cieux, que de grandeur, & quelle majeſté!
J'y reconnois un Maître à qui rien n'a couté.
Dans vos vaſtes déſerts il ſéme la lumiere,
Ainſi que dans nos champs il ſéme la pouſſiére.
Toi qu'annonce l'Aurore, admirable flambeau,
Aſtre toujours le même, Aſtre toujours nouveau,

Quel bras, &c. Les Anciens qui croyoient voir toutes les étoiles, en croyoient auſſi pouvoir fixer le nombre: mais depuis que le Téleſcope nous en a tant fait connoître, que nos yeux ſeuls ne peuvent découvrir, les Aſtronomes avouent que les étoiles ſont innombrables.

Aſtre toujours, &c. La grandeur des corps celeſtes nous paroît inconceva-

Par quel ordre, ô Soleil, viens-tu du ſein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attens, tu reviens tous les jours :
Eſt-ce moi qui t'appelle, & qui regle ton cours ?

Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te reſſerre ?
Pour forcer ta priſon tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire ſur tes bords.
Fai ſentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide ſein va chercher ſon ſupplice.
Helas ! prêts à périr, t'adreſſent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le Ciel, ſecours des malheureux.
La nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'azyle ſuprême :

---

ble. Saturne eſt quatre mille fois plus gros que la terre : Jupiter huit mille fois, le Soleil un million de fois. Notre imagination ſe perd dans l'eſpace immenſe qui renferme tous ces grands corps. *C'eſt une ſphere infinie*, dit M. Paſcal, *dont le centre eſt partout, la circonference nulle part.* La petiteſſe des animaux que le Microſcope nous fait découvrir eſt également inconcevable ; en ſorte que nous nous trouvons placés entre deux infinis, l'un en grandeur, l'autre en petiteſſe, & que notre imagination ſe perd dans tous les deux.

Et toi dont le courroux, &c. Quelque grande idée que les aſtres nous donnent de la puiſſance de Dieu, nous devons encore dire avec l'Auteur du Pſ. 92. *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.* Ces flots qui dans leur colere menacent ſi ſouvent la terre d'un nouveau déluge, viennent ſe briſer à un grain de ſable ; & quelque furieuſe que ſoit la mer en approchant de ſes bords, elle s'en retire avec reſpect, & courbe ſes flots pour adorer cet ordre qu'elle y trouve écrit : *Uſque huc venies, & non procedes amplius.* Job. 38.

Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que juſqu'alors il avoit oublié.

La voix de l'Univers à ce Dieu me rappelle.
La terre le publie. Eſt-ce moi, me dit-elle,
Eſt-ce moi qui produis mes riches ornemens ?
C'eſt celui dont la main poſa mes fondemens.
Si je ſers tes beſoins, c'eſt lui qui me l'ordonne:
Les préſens qu'il me fait, c'eſt à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de ſa main;
Il ne fait que l'ouvrir, & m'en remplit le ſein.
Pour conſoler l'eſpoir du laboureur avide,
C'eſt lui qui dans l'Egypte, où je ſuis trop aride,
Veut qu'au moment preſcrit, le Nil loin de ſes bords
Répandu ſur ma plaine y porte mes tréſors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître:
Contemple ſeulement l'arbre que je fais croître.

Hommage que toujours, &c. Quand l'homme voit de près la mort, *dit Pline le jeune*, c'eſt alors qu'il ſe ſouvient qu'il y a des Dieux, & qu'il eſt homme. *Tunc Deos, tunc hominem eſſe ſe meminit.* Plus d'un eſprit fort a changé de langage dans ce moment, & a fait dire de lui,

Oculis errantibus, alto
Quæſivit cœlo lucem ingemuitque repertâ.

Je me pare des fleurs, &c. Dans la moindre fleur, la moindre feuille, la moindre plume, Dieu, *dit ſaint Auguſtin*, n'a point négligé le juſte rapport des parties entr'elles. *Nec avis pennulam, nec herbæ floſculum, nec arboris folium, ſine partium ſuarum convenientia reliquit.*

Mon ſuc dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche eſt rendu :
La feuille le demande, & la branche fidelle,
Prodigue de ſon bien, le partage avec elle.
Des attraits de ſon fruit que ton œil enchanté
Ne mépriſe jamais ces plantes ſans beauté,
Troupe obſcure & timide, humble & foible vulgaire,
Si tu ſçais découvrir leur vertu ſalutaire,
Elles pourront ſervir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas ſi les leurs ſont ſi courts ;
Toute plante en naiſſant déja renferme en elle,
D'enfans qui la ſuivront une race immortelle :
Chacun de ces enfans, dans ma fécondité,

Mon ſuc, &c. Le ſuc de la terre circule dans les arbres & dans les plantes, comme le ſang dans le corps des animaux.

Si tu ſais découvrir, &c. La cendre de la fougere, du chardon, & d'autres herbes qu'on mépriſe, ſert à faire le verre, le criſtal & les glaces. L'ortie eſt un remede ; & elle eſt heriſſée de dards, parce que ſuivant la refléxion de Pline le Nat. la nature protege les plantes ſalutaires contre les inſultes des animaux. *Ne depaſcat avida quadrupes, ne procaces manus rapiant, ne inſidens ales infringat, his muniendo aculeis, teliſque armando, remediis ut ſalva ſit.*

Toute plante en naiſſant, &c. La fecondité des plantes prouve le deſſein du Createur, qui non ſeulement veille à la conſervation de l'eſpèce, mais au beſoin de tant d'animaux qui ſe nourriſſent de graines. Pline le Nat. L. 18. aſſure qu'un boiſſeau de bled en produit quelquefois 150. & qu'un Gouverneur envoya à Neron 360. tuyaux ſortis d'un ſeul grain ; ce qui lui fait faire cette refléxion, qu'il n'y a point de grain plus fertile que le bled, parce qu'il eſt le plus néceſſaire à l'homme. *Tritico nihil fertilius : hoc ei natura tribuit, quoniam eo maximè alebat hominem.* Par la même raiſon, c'eſt le grain qui ſe conſerve le plus long-tems. On a mangé du pain fait avec un bled qui avoit plus de cent ans. Pline qui ſavoit ſi bien admirer les merveilles de la nature, choſe étonnante ! en oublia l'Auteur. Cependant elles ramenent ſi néceſſairement à un Dieu, que la Philoſophie, comme dit S. Cyrille, eſt le catechiſme de la Foi. *Philoſophia catechiſmus ad Fidem.*

Trouve un gage nouveau de ſa poſtérité.

Ainſi parle la terre ; & charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différens l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin conſtamment entraînés,
A l'ordre général conſpirer tous enſemble ;
Je reconnois par-tout la main qui les raſſemble,
Et d'un deſſein ſi grand j'admire l'unité,
Non moins que la ſageſſe & la ſimplicité.

Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide ſpectateur des biens qui t'environnent ;
O toi qui follement fais ton Dieu du Haſard,
Vien me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même Ordre toujours architecte fidelle,
A l'aide de ſon bec maçonne l'Hyrondelle.
Comment pour élever ce hardi bâtiment
A-t'elle en le broyant arrondi ſon ciment ?

O toi qui follement, &c. Les Materialiſtes ne ſe ſervent pas du nom de *Haſard*, mais de celui de *Neceſſité*. Les perſonnes éclairées comprennent aiſément que je puis également me ſervir de l'un ou de l'autre de ces termes, puiſqu'ils déſignent la même choſe, c'eſt-à-dire, des effets ſans cauſe.

A l'aide de ſon bec, &c. Ciceron admire la prudence des oiſeaux : *Aves quietum requirunt ad pariendum locum, & cubilia ſibi nidoſque conſtruunt, eoſque quàm poſſunt molliſſimè ſubſternunt.* De nat. Deor.

Et pourquoi ces oiſeaux ſi remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfans ſçû prévoir la naiſſance ?
Que de berceaux pour eux aux arbres ſuſpendus !
Sur le plus doux cotton que de lits étendus !
Le pere vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à ſa tendre compagne ;
Et la tranquille mere, attendant ſon ſecours,
Echauffe dans ſon ſein le fruit de leurs amours.
Des ennemis ſouvent ils repouſſent la rage,
Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.
Si cherement aimés, leurs nourriſſons un jour,
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphirs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hymenée,
Fidellement unis par leurs tendres liens
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens :
Innombrable famille, où bien-tôt tant de freres

Et dans de foibles corps, &c. Les plus timides ſont courageux alors. Les poules même veulent attaquer l'homme. Cette tendreſſe finit, ſi-tôt que les petits n'ont plus beſoin de ſecours : les peres & les enfans ne ſe reconnoiſſent plus. Pline, à la vérité L. 8. prétend que les rats nourriſſent tendrement leurs peres accablés de vieilleſſe : *Genitores feſſos ſenectâ alunt inſigni pietate.* On n'eſt pas obligé de l'en croire.

Innombrable famille, &c. Dans la fecondité des animaux on trouve le même deſſein du Createur que dans celle des plantes. Il veille non ſeulement à la conſervation des eſpéces, mais à leur nourriture. Les petits animaux qui ſervent de nouriture aux autres ſont ceux qui multiplient le plus. Si les animaux ſauvages multiplioient comme les animaux domeſtiques, les hommes bien-tôt ne ſeroient plus les maîtres de la terre. A l'égard des hommes, ſuivant les calculs faits en Angleterre, il regne toujours une proportion à peu près égale

Ne reconnoîtront plus leurs ayeux ni leurs peres.
Ceux qui de nos hyvers redoutant le courroux,
Vont ſe réfugier dans des climats plus doux,
Ne laiſſeront jamais la ſaiſon rigoureuſe
Surprendre parmi nous leur troupe pareſſeuſe.
Dans un ſage conſeil par les chefs aſſemblé,
Du départ général le grand jour eſt réglé :
Il arrive, tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vû naître,
Quand viendra ce printems par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels ſe verront rappellés.

A nos yeux attentifs, que le ſpectacle change.
Deſcendons ſur la terre, où juſque dans la fange
L'inſecte nous appelle, & certain de ſon prix
Oſe nous demander raiſon de nos mépris.
De ſecrettes beautés quel amas innombrable !
Plus l'Auteur s'eſt caché, plus il eſt admirable.

---

entre les morts & les naiſſances ; de façon qu'une génération paſſe, une autre vient, & la terre ne peut être ni ſurchargée ni deſerte.

Ceux qui de nos hivers, &c. Un Auteur Anglois, amateur d'opinions ſingulieres, a avancé ſerieuſement que les oiſeaux de paſſage s'envoloient dans la Lune. Il eſt certain que pluſieurs paſſent les mers, les autres reſtent engourdis dans le creux des rochers.

Plus l'Auteur s'eſt caché, &c. La nature, *dit Pline*, n'eſt jamais ſi entiere que dans les petites choſes ; & ſa majeſté comme reſerrée à l'étroit, n'en devient que plus admirable. *Natura nunquam magis quàm in minimis tota... in arctum coarcta naturæ majeſtas, nullâ ſui parte mirabilior.*

Dans un champ de bleds mûrs, tout un peuple prudent
Raſſemble pour l'Etat un tréſor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De foibles voyageurs arrivent ſans haleine
A leurs greniers publics, immenſes ſouterrains,
Où par eux en monceaux ſont élevés ces grains,
Dont le pere commun de tous tant que nous ſommes
Nourrit également les fourmis & les hommes.
Solitaire odieux, qui traînes ta priſon,
Notre haine, il eſt vrai, t'écraſe avec raiſon:
Mais qu'on doit t'admirer quand tu nous dévelopes
Les étonnants reſſorts de tes longs téleſcopes,

Où par eux, &c. On a prétendu même qu'elles en rongeoint le germe pour prevenir l'inconvenient de l'humidité. Aldrovandus dit avoir vû leurs greniers. Derham en rapporte pluſieurs autres particularités etonnantes. Cependant M. de Reaumur prétend que les fourmis dorment tout l'hyver, & ne mangent point: que les grains qu'on leur voit emporter, ne ſervent qu'à la conſtruction de leurs édifices; voilà donc tous leurs magaſins détruits. Mais en attendant que la nouvelle obſervation ſoit généralement connue, on peut parler ſuivant l'opinion ancienne, qui eſt autoriſée non-ſeulement par Salomon, mais par pluſieurs Naturaliſtes. Si les fourmis n'ont plus de greniers, il faut du moins admirer leurs édifices, qui ſont toujours une preuve de leur prévoyance de l'avenir. Enfin Derham parle de petits animaux qu'on trouve dans l'Ukraine, qui paſſent tout l'hyver ſous terre, après avoir pendant l'été amaſſé leurs proviſions.

Solitaire, &c. Ariſtote avoit avancé que les animaux à coquille n'avoient point d'yeux. Le Microſcope a fait revenir de cette erreur. Les cornes du limaçon ſont des nerfs optiques, au haut deſquels chaque œil eſt placé. Derham, Liſter, & l'Auteur du Spectacle de la nature l'aſſurent, auſſi-bien que Brown, medecin Anglois, dont le livre ſur les erreurs populaires, eſt traduit en François. Je ſçais pourtant que quelques Phyſiciens en doutent, auſſi-bien que des greniers des fourmis, parce que les obſervateurs ne s'accordent pas toujours entr'eux. Dans mon cinquiéme Chant, en parlant de l'ignorance où eſt l'homme des ſecrets de la nature, je dis que nous en ſçavons quelques faits, rarement les cauſes. Les faits même ne ſont pas toujours certains, parce que Dieu qui nous donne des yeux pour nous conduire, *ne nous en donne pas pour voir tous ſes ouvrages.* Mais nous en voyons aſſez, pour connoître l'ouvrier, & l'admirer.

Et qu'à nos yeux ſurpris tu préſentes les tiens
Qu'élevent par dégré leurs mobiles ſoutiens !
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs ſon inconſtant hommage,
Et leur ravit un ſuc qui n'étoit pas pour lui ;
Chez ſes freres rampans qu'il mépriſe aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant ſa vie obſcure,
Sembloit vouloir cacher ſa honteuſe figure.
Mais les tems ſont changés, ſa mort fut un ſommeil.
On le vit plein de gloire à ſon brillant réveil
Laiſſant dans le tombeau ſa dépouille groſſiére,
Par un ſublime eſſor voler vers la lumiére.
O ver, à qui je dois mes nobles vêtemens,
De tes travaux ſi courts que les fruits ſont charmans !
N'eſt-ce donc que pour moi que tu reçois la vie ?
Ton ouvrage achevé, ta carriere eſt finie :
Tu laiſſes de ton art des heritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur pere malheureux.

Chez ſes freres rampans, &c. L'Auteur du Spectacle de la nature appelle les papillons *les reſſuſcités du peuple chenille.* Ils raviſſent aux fleurs un ſuc qui ſemble deſtiné aux abeilles. Ovide n'étoit pas bien inſtruit des merveilles de cette réſurrection, lorſqu'il s'eſt contenté de dire L. 15.

Agreſtes tineæ (res obſervata colonis)
Ferali mutant cum papilione figuram.

Je te plains, & j'ai dû parler de tes merveilles ;
Mais ce n'eſt qu'à Virgile à chanter les abeilles.

Le Roi pour qui ſont faits tant de biens précieux,
L'homme éleve un front noble, & regarde les cieux.
Ce front, vaſte théâtre où l'ame ſe déploie,
Eſt tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre & vive y fait briller ces feux,
Qu'en vain veut imiter dans ſon zèle perfide
La trahiſon, que ſuit l'envie au tein livide.
Un mot y fait rougir la timide pudeur.
Le mépris y réſide, ainſi que la candeur,

Le Roi pour qui, &c. Os homini ſublime dedit, dit Ovide, & Ciceron en donne la raiſon. L'homme ſeul eſt deſtiné à regarder le ciel. Ce grand ſpectacle n'eſt point fait pour les autres animaux. *Sunt enim è terra homines, non ut incolæ atque habitatores, ſed quaſi ſpeculatores ſuperarum rerum atque cœleſtium, quarum ſpectaculum ad nullum aliud genus animantium pertinet.*

Ce front, vaſte theatre. Nous avons pluſieurs parties communes avec les animaux ; mais nous en avons qui ne conviennent qu'à un être créé pour regarder le ciel ; marcher debout, parler, &c. Telles ſont les parties du front, celles des mains, celles qui ſervent à la voix. Gallien obſerve que les animaux carnaciers ont des ongles pointuës & des dents aiguës ; au-lieu que l'homme a des ongles plattes, & n'a qu'une dent canine de chaque côté ; *parce que*, dit cet Auteur, *la nature ſavoit bien qu'elle formoit un animal doux, qui devoit tirer ſa force, non de ſon corps, mais de ſa raiſon.*

Un mot y fait rougir, &c. Sur l'artifice admirable du corps humain, on peut lire Gallien, Ray, Nieuwentyt, & Derham. L'ouvrage du dernier eſt le précis des ſermons qu'il avoit compoſés pour la chaire fondée par M. Boyle en Angleterre, & deſtinée aux preuves de l'exiſtence de Dieu. Il eſt étonnant qu'on ait été obligé de fonder une pareille chaire chez des Chrétiens. Pour Gallien, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ſe ſoit tant appliqué à faire remarquer le deſſein du Createur dans ſes ouvrages : il avoit à confondre les Epicuriens, qui attribuoient tout au hazard.

La douceur, dont l'aſpect déſarme la colere,
La crainte & la pâleur, ſa compagne ordinaire,
Qui dans tous les périls funeſtes à nos jours,
Plus prompte que la voix appelle du ſecours.
Quelle foule d'objets l'œil réünit enſemble!
Que de rayons épars ce cercle étroit raſſemble!
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'éleve, & le porte au cerveau.
D'innombrables filets, Ciel! quel tiſſu fragile!
Cependant ma mémoire en a fait ſon azyle,
Et tient dans un dépôt fidéle & précieux,
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux:
Elle y peut à toute heure & remettre, & reprendre;
M'y garder mes tréſors, exacte à me les rendre.
Là ces eſprits ſubtils toujours prêts à partir

Quelle foule d'objets, &c. Nous avons deux yeux ſans voir les objets doubles, afin que l'un puiſſe réparer la perte de l'autre. Les araignées en ont 4. 6. & 8. parce que n'ayant point de cou, & ne pouvant remuer la tête, la multiplicité des yeux ſupplée au deffaut de ce mouvement. Le deſſein du Createur paroît en tout. C'eſt ainſi que les dents ne viennent aux enfans qu'après l'âge où ils ſont à la mamelle; parce que ſi les dents venoient plutôt, elles ſeroient préjudiciables aux nourriſſons & aux nourrices.

D'innombrables filets, &c. Que de choſes différentes renfermées dans le ſpacieux magaſin de la memoire! Tout ſe preſente au premier ſignal; & quand ce que nous n'appellons pas ſe preſente malgré nous, nous ſavons l'écarter. *Quædam ſtatim prodeunt, quædam requiruntur diutiùs, quædam catervatim ſe prorumpunt.* S. Aug. Conf. Liv. 10.

Là ces eſprits ſubtils, &c. Je veux parler; que de mouvemens dans ma langue, dans mes levres, dans mes poulmons! Suivant que je regarde de loin ou de près, ma prunelle ſe dilate ou ſe reſſerre: ma volonté n'y contribue pas: elle peut ſuſpendre ou précipiter ma reſpiration, ce qui eſt avantageux pour parler. Cependant quand je dors, je reſpire ſans le ſavoir & ſans le vouloir; ce qui prouve

Attendent le ſignal qui les doit avertir.
Mon ame les envoye : & miniſtres dociles
Je les ſens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé qu'ils ſont accourus tous.
Inviſibles ſujets, quel chemin prenez-vous ?
Mais qui donne à mon ſang cette ardeur ſalutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur néceſſaire.
D'un mouvement égal il agite mon cœur :
Dans ce centre fécond il forme ſa liqueur :
Il vient me réchauffer par ſa rapide courſe :
Plus tranquille & plus froid il remonte à ſa ſource,
Et toujours s'épuiſant ſe r'anime toujours.
Les portes des canaux deſtinés à ſon cours,
Ouvrent à ſon entrée une libre carriere,
Prêtes, s'il reculoit, d'oppoſer leur barriere.
Eſt-ce moi qui préſide au maintien de ces loix ?
Et pour les établir ai-je donné ma voix ?

---

que ſi notre ame a un empire ſur notre corps, elle ne tient pas cet empire d'elle-même, mais d'une puiſſance plus grande que la ſienne.

Eſt-ce moi qui préſide, &c. De toutes les extravagances dont l'eſprit humain eſt capable, celle des Epicuriens paroît la plus grande. Ils s'imaginoient que le Hazard avoit tout fait ; que les parties de notre corps n'avoient point été deſtinées à quelque uſage, mais que nous en avions fait uſage, parce que nous les avions trouvées : que les premiers hommes naquirent de la terre échauffée par le ſoleil. La terre dans ſa jeuneſſe, dit Lucrece L. 5. enfanta des hommes & des animaux : depuis elle devint ſtérile comme une femme le devient par l'âge. Cette opinion qui commença en Egypte, paroiſſoit vraiſemblable aux Anciens, à cauſe de ces grenouilles qu'ils s'imaginoient voir naître de la terre dans le tems de pluie. Nos Phyſiciens nous ont appris à rire de cette erreur.

Je les connois à peine. Une attentive adreſſe
M'en apprend tous les jours, & l'ordre & la ſageſſe.
De cet ordre ſecret reconnoiſſons l'Auteur :
Fût-il jamais des loix ſans un Légiſlateur ?

J'entens du libertin murmurer l'inſolence.
Où ſont-ils ces objets de ma reconnoiſſance ?
Eſt-ce un côteau riant ? Eſt-ce un riche vallon ?
Hâtons-nous d'admirer : le cruel Aquilon
Va raſſembler ſur nous ſon terrible cortege,
Et la foudre & la pluie, & la grêle & la neige :
L'homme a perdu ſes biens, la terre ſes beautés.
Et plus loin qu'offre-t'elle à nos yeux attriſtés ?
Des antres, des volcans, & des mers inutiles,
Des abîmes ſans fin, des montagnes ſtériles,
Des ronces, des rochers, des ſables, des déſerts.

Une attentive adreſſe, &c. L'anatomie s'eſt beaucoup perfectionnée dans ces derniers tems.

J'entens du libertin murmurer, &c. L'objection du mal phyſique & du mal moral donna naiſſance à l'ancienne opinion des deux principes, renouvellée par les Manichéens. On ne peut répondre à cette objection, que par la Religion chrétienne. Bayle qui dans l'article des Manichéens & dans celui des Pauliciens, ſe plaît à étendre cette difficulté, avoue qu'on n'y peut répondre que par la révélation, qui nous apprend la cauſe du déſordre. Je ferai auſſi cette objection aux Déiſtes dans le cinquiéme Chant ; mais ayant à répondre aux Athées dans celui-ci, il me ſuffit de leur faire voir que le monde n'eſt pas l'ouvrage du hazard, & que les déſordres que nous y croyons voir, n'empêchent pas de reconnoître par-tout une intelligence ſuprême.

Des antres, des volcans & des mers, &c. Les imperfections de la terre ſont ſouvent une ſuite du bouleverſement général cauſé par le déluge, comme je le dirai dans le cinquiéme Chant.

Ici de ſes poiſons elle infecte les airs;
Là rugit le lion, ou rampe la couleuvre.
De ce Dieu ſi puiſſant voilà donc le chef-d'œuvre.

Et tu crois, ô Mortel, qu'à ton moindre ſoupçon,
Aux pieds du tribunal qu'érige ta raiſon,
Ton maître obéiſſant doit venir te répondre ?
Accuſateur aveugle, un mot va te confondre.
Tu n'apperçois encore que le coin du tableau :
Le reſte t'eſt caché ſous un épais rideau ;
Et tu prétens déja juger de tout l'ouvrage.
A tes beſoins, ingrat, je vois une main ſage
Qui ramene ces maux dont tu te plains toujours.
Notre art des poiſons même emprunte du ſecours.
Mais pourquoi ces rochers, ces vents & ces orages ?
Daigne apprendre de moi leurs ſecrets avantages,
Et ne conſulte plus tes yeux ſouvent trompeurs.

La mer, dont le ſoleil attire les vapeurs,

Notre art, &c. On fait des remedes avec la vipere, la cigue, &c.

La mer dont le ſoleil, &c. Soit que les rivieres, dit Derham dans ſa Theologie phyſique, viennent des vapeurs condenſées, ou des pluies ; ſoit qu'elles viennent de la mer par voie d'attraction, de filtration, ou de diſtillation ; ſoit que toutes ces cauſes concourent enſemble, il eſt certain que les montagnes ont la plus grande part dans ces opérations. Ces excreſcences énormes de la terre ſont comme autant d'alambics.

Par

Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever & s'étendre ſur elle.
De nuages legers cet amas précieux,
Que diſperſent au loin les vents officieux,
Tantôt féconde pluie arroſe nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, & blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs ſourcilleux, de frimats couronnés,
Réſervoirs des tréſors qui nous ſont deſtinés,
Les flots de l'Ocean apportés goutte à goutte
Réuniſſent leur force & s'ouvrent une route.
Juſqu'au fonds de leur ſein lentement répandus,
Dans leurs veines errans, à leurs pieds deſcendus,
On les en voit enfin ſortir à pas timides,
D'abord foibles ruiſſeaux, bien-tôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal ſçut franchir,
Tranquille Ferrarois, le Pô va t'enrichir
Impétueux enfant de cette longue chaîne
Le Rhône ſuit vers nous le penchant qui l'entraîne;
Et ſon frere emporté par un contraire choix,
Sorti du même ſein va chercher d'autres loix.

Et ſon frere, &c. Le Pô, le Rhône & le Rhin ont leurs ſources dans les Alpes; ces deux derniers ſortent de la même montagne.

Mais enfin terminant leurs courſes vagabondes,
Leur antique ſéjour redemande leurs ondes :
Ils les rendent aux mers ; le ſoleil les reprend :
Sur les monts, dans les champs l'Aquilon nous les rend.
Telle eſt de l'Univers la conſtante harmonie.
De ſon Empire heureux la diſcorde eſt bannie :
Tout conſpire pour nous ; les montagnes, les mers,
L'Aſtre brillant du jour, les fiers tirans des airs.
Puiſſe le même accord regner parmi les hommes !

Reconnoiſſons du moins celui par qui nous ſommes,
Celui qui fait tout vivre, & qui fait tout mouvoir.
S'il donne l'être à tout, l'a-t'il pû recevoir ?
Il précede les tems ; qui dira ſa naiſſance ?
Par lui l'homme, le ciel, la terre, tout commence,
Et lui ſeul infini n'a jamais commencé.

Quelle main, quel pinceau dans mon ame à tracé
D'un objet infini l'image incomparable ?

D'un objet infini, &c. Locke prétend que nous formons l'idée de l'infini, par la puiſſance que nous avons d'ajoûter toujours à l'idée du fini. Deſcartes, & avant lui Platon & Ciceron, ont crû que l'idée de l'infini étoit innée en nous. En effet, pourquoi trouvons-nous finis, les objets que nous voyons ? Le fini ſuppoſe l'infini, comme le moins ſuppoſe le plus : ainſi nous ne nous trouvons finis, qu'à cauſe de l'idée de l'infini qui eſt en nous.

Ce n'eſt point à mes ſens que j'en ſuis redevable.
Mes yeux n'ont jamais vû que des objets bornés,
Impuiſſans, malheureux, à la mort deſtinés.
Moi-même je me place en ce rang déplorable,
Et ne puis me cacher mon malheur véritable;
Mais d'un Etre infini je me ſuis ſouvenu
Dès le premier inſtant que je me ſuis connu.
D'un Maître ſouverain redoutant la puiſſance,
J'ai malgré mon orgueil, ſenti ma dépendance.
Qu'il eſt dur d'obéir, & de s'humilier!
Le plus fier cependant eſt contraint de plier:
Devant l'Etre éternel tous les peuples s'abaiſſent:
Toutes les nations en tremblant le confeſſent.
Quelle force inviſible a ſoumis l'Univers?
L'homme a-t'il mis ſa gloire à ſe forger des fers?

Oui, je trouve par-tout des reſpects unanimes,
Des temples, des Autels, des Prêtres, des Victimes:
Le Ciel reçut toujours nos vœux & notre encens.
Nous pouvons, je l'avoue, eſclaves de nos ſens,

Devant l'Etre éternel, &c. On n'a jamais trouvé aucune nation, même dans le nouveau Monde, qui n'eût un culte établi en l'honneur de quelque divinité; & ce conſentement de toutes les nations doit être regardé, ſuivant Ciceron, comme la loi de la nature. *Omni in re conſenſio omnium gentium lex naturæ putanda eſt.*

De la Divinité défigurer l'image.
A des Dieux mugiſſans l'Egypte rend hommage ;
Mais dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer,
C'eſt un Dieu cependant qu'elle croit adorer.
L'eſprit humain s'égare, & follement crédule
Les peuples ſe ſont fait des maîtres ridicules.
Ces maîtres toutefois ſi dignes de mépris,
Qui les oſa braver, révolta les eſprits.
On déteſta Mezence ainſi que Salmonée,
Et l'horreur ſuit encor le nom de Capanée.
Un impie en tout tems fut un monſtre odieux ;
Et quand pour me guérir de la crainte des Dieux,
Epicure en ſecret médite ſon ſiſtême,
Aux pieds de Jupiter je l'apperçois lui-même.

L'eſprit humain s'égare, &c. C'eſt encore Ciceron qui le dit : *Multi de diis prava ſentiunt ; omnes tamen eſſe vim & naturam divinam cenſent.* L'idolatrie, dont je parlerai au III. Chant, prouve que l'homme a toujours été perſuadé d'une divinité ; qu'il l'a toujours recherchée : mais que plongé dans les ſens, il a pris pour divin tout ce qui a frappé ſes ſens.

On déteſta Mezence, &c. Mezence, *contemptor Divûm*, eſt repreſenté par Virgile comme un tyran haï de tout le monde. Salmonée & Capanée furent, ſuivant les Poëtes, foudroyés à cauſe de leur impieté. Protagoras & Prodicus furent mis à mort pour avoir mal parlé des Dieux : on ſe ſervit du même prétexte pour faire mourir Socrate.

Aux pieds de Jupiter, &c. Diocles voyant Epicure dans un temple, s'écria : *Jamais Jupiter ne m'a paru ſi grand que depuis qu'Epicure eſt à ſes genoux.*

— *Dont l'homme eſt le jouet*, &c.

Uſque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, & pulcros faſces ſævaſque ſecures
Proculcare, ac ludibrio ſibi habere videtur.

Il eſt

Surpris de ſon aveu, je l'entens en effet
Reconnoître un pouvoir dont l'homme eſt le jouet;
Un ennemi caché qui réduit en pouſſiere
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fiere.
Peuples, Rois, vous mourrez, & vous Villes auſſi;
Là gît Lacedémone, Athenes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grece déſerte!
Eh que vois-je par-tout! la terre n'eſt couverte
Que de Palais détruits, de Trônes renverſés,
Que de lauriers flétris, que de Sceptres briſés.
Où ſont, fiére Memphis, tes merveilles divines?
Le tems a dévoré juſques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monumens, qui portent juſqu'aux Cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage!
A ce pouvoir ſi craint, tout mortel rend hommage!
Et devant ſon idole un Barbare à genoux,
D'un Etre deſtructeur croit fléchir le courroux.

Il eſt ſi étonnant que Lucrece ait fait cet aveu, que quelques perſonnes ſoutiennent qu'il n'a entendu parler que d'un pouvoir matériel, dénué d'intelligence.

Bayle n'eſt pas de cet avis. Voici, *dit-il à ſon article*, " un Philoſophe " qui a beau nier opiniâtrément la Providence, & attribuer tout au " mouvement néceſſaire des atômes; " l'expérience le contraint de recon- " noître une affectation particuliére " de renverſer nos dignités. Par con- " ſéquent ſon *vis abdita quædam* eſt " une preuve convaincante contre " lui-même. "

Ces épaiſſes forêts qui couvrent les contrées,
Par un vaſte Ocean des nôtres ſéparées,
Renferment, dira-t'on, de tranquilles mortels,
Qui jamais à des Dieux n'ont élevé d'autels.

Quand d'obſcurs voyageurs racontent ces nouvelles,
Croirai-je des témoins tant de fois infidelles ?
Suppoſons cependant tous leurs rapports certains,
Comment oppoſerois-je au reſte des humains
Un ſtupide Sauvage errant à l'avanture,
A peine de nos traits conſervant la figure ;
Un miſérable peuple égaré dans les bois,
Sans maîtres, ſans états, ſans villes & ſans loix ?
Qu'à bon droit, libertins, vous êtes mépriſables,
Lorſque dans ces forêts vous cherchez vos ſemblables !

Ces hommes toutefois à ce point abrutis,
Dans la nuit de leurs ſens triſtement engloutis,
Montrent quelques rayons d'une image divine,

Quand d'obſcurs voyageurs, &c. Bayle qui dans ſon Livre ſur la Comete, examine ſi l'athéiſme eſt plus criminel que l'idolatrie, queſtion qui ne méritoit pas quatre volumes, rapporte, pour prouver qu'il peut y avoir des Athées, les témoignages de quelques voyageurs peu fameux. Quand ces temoignages ſeroient véritables, que prouveroient-ils ? Un ſauvage eſt comme un enfant dans lequel la raiſon ne s'eſt point encore dévelopée.

Reſtes défigurés d'une illuſtre origine.
Il eſt une Juſtice, & des devoirs pour eux :
Du ſang qui les unit ils connoiſſent les nœuds.
Au plus barbare époux la tendre épouſe eſt chere :
Il chérit ſon enfant, il reſpecte ſon pere.
La nature ſur nous ne perd point tous ſes droits.

Mais ces droits que ſont-ils ? D'imaginaires loix,
Quand d'un Etre vengeur j'ai ſecoué la crainte,
Ne peuvent ſur mon ame établir leur contrainte.
C'eſt pour moi que je vis, je ne dois rien qu'à moi.
La vertu n'eſt qu'un nom, mon plaiſir eſt ma loi.

Ainſi parle l'Impie, & lui-même eſt l'eſclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave :
Dans ſes honteux plaiſirs s'il cherche à ſe cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher :
Son juge eſt dans ſon cœur, tribunal où réſide

Il eſt une juſtice, &c. Montagne nous apprend que toute la morale des Cannibales conſiſte en deux loix ; d'être courageux à la guerre, & d'aimer leurs femmes.

C'eſt pour moi que je vis, &c. Suivant le ſyſtême de Hobbes, il n'y a point de diſtinction véritable entre la juſtice & l'injuſtice : la force fait le droit.

Son Juge eſt dans ſon cœur, &c.

Exemplo quodcunque malo committitur, ipſi
Diſplicet auctori ; prima eſt hæc ultio, quòd ſe
Judice, nemo nocens abſolvitur . . .
Pœna autem vehemens ac multo ſævior illis . . .
Nocte dieque ſuum verſare in pectore teſtem. *Juvenal.*

Le cenſeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Si par ſes noirs complots nous ſommes outragés,
De près ſuivra la peine, & nous ſerons vengés.
De ſes remords ſecrets triſte & lente victime,
Jamais un criminel ne s'abſout de ſon crime.
Sous des lambris dorés le pâle ambitieux
Vers le Ciel, ſa terreur, n'oſe lever les yeux.
Suſpendu ſur ſa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre ſa table.
Le cruel repentir eſt le premier boureau
Qui dans un ſein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorans attachés ſur Tibere
La Cour de ſes flatteurs veut en vain le diſtraire.
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter ?
Quel juge ſur la terre a-t'il à redouter ?
Cependant il ſe plaint, il gémit ; & ſes vices

Jamais un criminel, &c. Ce mot de Ciceron eſt admirable : *Virtutis & vitiorum, grave ipſius conſcientiæ pondus eſt, quâ ſublatâ jacent omnia.*

Le même Ciceron dit encore : *Magna vis eſt conſcientiæ in utramque partem, ut neque timeant, qui nihil commiſerunt, & pœnam ſemper ante oculos verſari putent, qui peccaverunt.*

Suſpendu ſur ſa tête, &c. Damocles vantoit le bonheur de Denis le tyran : mais il changea de langage, lorſqu'étant à ſa table, il s'apperçut d'une épée ſuſpendue ſur ſa tête par un fil, ce qui a fait dire à Horace,

Diſtrictus enſis cui ſuper impia
Cervice pendet, non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt ſaporem.

Sont ſes accuſateurs, ſes juges, ſes ſupplices.
Toujours yvre de ſang, & toujours altéré,
Enfin par ſes forfaits au déſeſpoir livré,
Lui-même étale aux yeux du Sénat qu'il outrage,
De ſon cœur déchiré la déplorable image.
Il périt chaque jour conſumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ſes triſtes ſujets.

Ainſi de la vertu les loix ſont éternelles.
Les hommes ni les Rois ne peuvent rien contre elles:
Les Dieux que révéra notre ſtupidité,
N'obſcurcirent jamais ſa conſtante beauté:
Et les Romains enfans d'une impure Déeſſe,

De ſon cœur déchiré, &c. Dans cette fameuſe lettre, dont le déſordre fait dire à Tacite, que ſi on ouvroit le cœur des tyrans, on verroit comme ils ſont déchirés : *adeo facinora ipſi quoque in ſupplicium verterant.*

Ainſi de la vertu, &c. " Satis enim „ nobis, ſi modo aliquid in Philo„ ſophia profecimus, perſuaſum eſſe „ debet, ſi omnes deos hominesque „ celare poſſimus, nihil tamen ava„ rè, nihil injuſtè, nihil libidinosè, „ nihil incontinenter eſſe facien„ dum. „ C'eſt ce que Ciceron répéte par-tout, qu'indépendamment de la récompenſe & de la punition, on doit rechercher la juſtice à cauſe d'elle-même. Il va juſqu'à ſuppoſer qu'un homme puiſſe en remuant ſimplement les doigts, ſe faire mettre ſur les teſtamens des riches. Le fera-t-il, quand même il ſeroit certain qu'on ne le ſoupçonnera jamais d'avoir un ſecret pareil ? Ciceron décide que non, & ajoûte cette parole ſi belle : *Ceux à qui ceci paroît étonnant, ignorent ce que c'eſt qu'un honnête homme.* Hoc qui admiratur, is ſe, quid ſit vir bonus, neſcire fatetur. *Offic. l.* 3.

Et les Romains, &c. Chez les Romains qui ſe vantoient d'être les enfans de Mars & de Venus, avant même qu'ils euſſent des loix contre l'adultere, le malheur de Lucrece, qui fit chaſſer les Rois de Rome, rendit ſa vertu fameuſe. Tite-Live lui fait dire, avant qu'elle ſe tue, *Corpus eſt tantùm violatum, animus inſons.* Pourquoi donc ſe tuer ? comme ſaint Auguſtin l'a remarqué. On a eû raiſon de louer ſa douleur, mais non pas ſa mort.

En dépit de Venus, admirerent Lucrece.

Je l'apporte en naiſſant, elle eſt écrite en moi
Cette Loi, qui m'inſtruit de tout ce que je doi
A mon pere, à mon fils, à ma femme, à moi-même,
A toute heure je lis dans ce code ſuprême,
La loi qui me défend le vol, la trahiſon,
Cette loi qui précede, & Lycurgue & Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze Tables,
Metius & Tarquin n'étoient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival. Qui me retient le bras?
Je le veux, je le puis, & je n'acheve pas.
Je crains plus de mon cœur le ſanglant témoignage,
Que la ſéverité de tout l'Aréopage.
La vertu qui n'admet que de ſages plaiſirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos déſirs.
Mais quoique pour la ſuivre il coûte quelque larmes,

Je l'apporte en naiſſant, &c. Ciceron a parlé de la loi naturelle avec autant d'éloquence que de vérité. *Eſt quidem vera lex, diffuſa in omnes, conſtans, ſempiterna. Huic legi non abrogari fas eſt, neque derogari in hâc aliquid licet, neque tota abrogari poteſt, neque verò aut per ſenatum, aut per populum ſolvi hâc lege poſſumus . . neque ſi nulla erat Romæ ſcripta lex de ſtupris, idcircò non contra illam legem ſempiternam Tarquinius vim Lucretiæ attulit. Erat enim ratio profecta à rerum natura, & ad rectè faciendum impellens, & à delicto avocans, quæ non tum denique incipit lex eſſe, cùm ſcripta eſt, ſed tùm cùm orta eſt: orta eſt autem cum mente divina.*

Metius & Tarquin, &c. Le perfide Metius & le cruel Tarquin n'étoient tranſgreſſeurs d'aucune loi écrite, puiſque Rome n'en avoit point encore. Ils étoient condamnés par cette loi éternelle & irrevocable qui précede toute loi humaine.

Toute auſtere qu'elle eſt, nous admirons ſes charmes.
Jaloux de ſes appas, dont il eſt le témoin,
Le vice, ſon rival, la reſpecte de loin.
Sous ſes nobles couleurs ſouvent il ſe déguiſe,
Pour conſoler du moins l'ame qu'il a ſurpriſe.

Adorable Vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laiſſent de longs regrets!
De celui qui te hait, ta vûe eſt le ſupplice.
Paroi: que le méchant te regarde, & frémiſſe.
La richeſſe, il eſt vrai, la fortune te fuit;
Mais la paix t'accompagne, & la gloire te ſuit.
Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans biens, ſans dignités, ſe ſuffit à lui-même.

Adorable vertu, &c. Claudien en fait ce beau tableau.

Ipſa quidem virtus pretium ſibi, ſolaque latè
Fortunæ ſecura nitet, nec faſcibus ullis
Erigitur, plauſuque petit clareſcere vulgi,
Nil opis externæ cupiens, nil indiga laudis,
Divitiis animoſa ſuis... &c.

Il eſt certain, comme je le dirai dans le VI. Chant, que ſans la Religion chretienne il n'y a point de vraie vertu; cependant chez les Payens mêmes le ſecret avantage de n'avoir rien à ſe reprocher, *nil conſcire ſibi, nullâ palleſcere culpâ*, faiſoit goûter à un Ariſtide ce bonheur qu'un Catilina ne pouvoit goûter. Brutus, dira-t-on, prêt à ſe tuer, s'emporta contre la vertu juſqu'à s'écrier: *O malheureuſe vertu! tu n'es qu'un nom; & moi je te ſervois comme ſi tu euſſes été une réalité: mais j'éprouve que tu n'es que l'eſclave de la fortune.* Brutus qui faiſoit conſiſter toute la vertu dans ſon farouche amour pour la liberté, lorſqu'il voit le parti d'Antoine victorieux, parle ainſi par déſeſpoir: mais comment peut-il dire qu'il a été au ſervice de la vertu, lui qui a ſi indignement aſſaſſiné Ceſar ſon bienfaicteur?

Mais lorſque nous voulons ſans toi nous contenter,
Importune Vertu pourquoi nous tourmenter ?
Pourquoi par des remords nous rendre miſérables ?
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables ?
Laiſſe-nous en repos, ceſſe de nous charmer,
Et qu'il nous ſoit permis de ne te point aimer.
Non, tu ſeras toujours par ta ſeule préſence
Ou notre déſeſpoir, ou notre récompenſe.

Qui te pourra, grand Dieu, méconnoître à ces traits ?
Tu nous parles par-tout ; mais les hommes diſtraits
N'écoutent point la voix qui frappe leurs oreilles.
L'Univers devant nous étale tes merveilles ;
Et nos yeux qu'à la terre attachent tes bienfaits,
Trop charmés d'eux, vers toi ne remontent jamais.
Quelque maître nouveau ſans ceſſe nous entraîne,
Et d'objets en objets notre ame ſe promene,
Tandis que de toi ſeul nous reſtons ſéparés,
Quel crime, quelle erreur nous a donc égarés ?
Nos malheurs, ô mon Dieu, ſeroient-ils ſans reſſource ?
Sondons leur profondeur, remontons à leur ſource.
Que l'Homme maintenant ſe préſente à mes yeux :
Quand je l'aurai connu, je te connoîtrai mieux.

CHANT SECOND.

DE tes loix dès l'enfance heureuſement inſtruit,
Et par la Foi, Seigneur, à la Raiſon conduit,
Permets que dans mes vers, ſous une feinte image,
J'oſe pour un moment imiter le langage
D'un mortel qui vers toi, de troubles agité,
S'avance, & pas à pas cherche ta verité.

Quand je reçus la vie au milieu des allarmes,
Et qu'aux cris maternels répondant par mes larmes
J'entrai dans l'Univers, eſcorté de douleurs,

Quand je reçus la vie, &c. Sur la peinture de nos malheurs écoutons d'abord le Sage. *Laudavi magis mortuos quàm viventes, & feliciorem utraque judicavi qui necdum natus eſt, nec vidit mala quæ ſub ſole fiunt.* Eccleſ. cap. 4. ℣. 2. 3.
Ecoutons enſuite les payens.

Tum porro puer, ut ſævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet infans....
Cui tantum in vita reſtat ſuperare dolorum.

A Lucrece ajoûtons Ciceron cité par S. Aug. *Hominem non ut à matre ſed à noverca natum, corpore nudo, fragili & infirmo, animo autem anxio ad moleſtias, in quo tamen ineſſet obrutus quidam divinus ignis.* Aux plaintes de Ciceron joignons celles de Pline le nat. l. 7. *jacet manibus pedibuſque de-*

J'y vins pour y marcher de malheurs en malheurs.
Je dois mes premiers jours à la femme étrangere,
Qui me vendit ſon lait, & ſon cœur mercénaire.
Réchauffé dans ſon ſein, dans ſes bras careſſé,
Et longtems inſenſible à ſon zèle empreſſé,
De mon retour enfin un ſouris fut le gage.
De ma foible raiſon je fis l'apprentiſſage.
Frappé du ſon des mots, attentif aux objets,
Je répetai les noms, je diſtinguai les traits.
Je connus, je nommai, je careſſai mon pere:
J'écoutai triſtement les avis de ma mere.
Un châtiment ſoudain réveilla ma langueur.
Des maîtres ennuyeux je craignis la rigueur:
Des ſiécles reculés l'un me contoit l'hiſtoire;
L'autre plus importun gravoit dans ma mémoire
D'un langage nouveau tous les barbares noms.
Le tems forma mon goût: pour fruit de ces leçons
D'Eſchine j'admirai l'éloquente colere.

---

vinctis flens animal cæteris imperaturum, & à ſuppliciis vitam auſpicatur, unam tantùm ob culpam, quia natum eſt. On ſçait cette ſentence des Anciens, que le premier bonheur étoit de ne pas naître, le ſecond de mourir promptement. Elle eſt dans Theognis & dans Ciceron. *Primum non naſci, alterum quàm citò mori.* C'eſt donc bien injuſtement qu'on a accuſé M. Paſcal d'avoir par miſantropie exageré les malheurs de l'homme: il en a parlé avec moins de vivacité que les Payens, & à la peinture de notre miſére il a oppoſé celle de notre grandeur; au-lieu que Pline s'eſt emporté juſqu'à dire que le plus grand des préſens de la nature étoit le pouvoir de nous donner la mort.

D'Eſchine j'admirai, &c. Fameux rival de Demoſthenes, dont l'Oraiſon pour la Couronne eſt ſi belle.

Je ſentis la douceur des menſonges d'Homere :
De la triſte Didon partageant les malheurs,
Son bucher fut ſouvent arroſé de mes pleurs.
Je mépriſai l'enfance & ſes jeux inſipides.
Mais ces amuſemens étoient-ils plus ſolides ?
D'arides vérités quelquefois trop épris
J'eſperois de Newthon pénétrer les écrits.
Tantôt je pourſuivois un ſtérile problême.
De Deſcartes tantôt renverſant le ſiſtême,
D'autres mondes en l'air s'élevoient à mes frais :
Armide étoit moins prompte à bâtir un palais ;
Et d'un ſouffle détruits, malgré leur renommée,
Tous les vieux tourbillons s'exhaloient en fumée.
Par mon anatomie un rayon diviſé
En ſept rayons égaux étoit ſubtiliſé,
Et j'oſois, remontant à la couleur premiere,
A mon hardi calcul ſoumettre la lumiere.

Je ſentis la douceur, &c. S. Aug. dans ſes Confeſſions ſe reproche le plaiſir qu'il avoit dans ſa jeuneſſe à lire Virgile. La lecture de ce Poëte, dit-il, n'alloit qu'à charger ma memoire de ſes infortunes, pendant que j'oubliois les miennes propres.

Tous les vieux tourbillons, &c. M. Newthon détruit les tourbillons de Deſcartes, & ſon ſiſtême ſur les couleurs. Suivant ſes expériences, la lumiere eſt un amas de rayons colorés. Un rayon ſe diviſe en ſept parties, & le mêlange des couleurs primitives produit les différentes couleurs. Mais malgré ce qu'il dit des ſept premieres couleurs, M. Du Fay lut à une Aſſemblée publique de l'Académie des Sciences un Mémoire pour prouver qu'au lieu des ſept couleurs primitives que compte M. Newthon, on n'en doit admettre que trois.

Dans ces rêves flatteurs que j'ai perdu de jours !
Cherchant à tout ſavoir, & m'ignorant toujours,
Je n'avois point encor réfléchi ſur moi-même.
Me reprochant enfin ma négligence extrême,
Je voulus me connoître : un eſpoir orgueilleux
Inſpiroit à mon cœur ce projet périlleux.
Que de fois, ô fatale & triſte connoiſſance,
Tu m'as fait regretter ma premiere ignorance !

Je me figure, helas ! le terrible réveil
D'un homme qui ſortant des bras d'un long ſommeil,
Se trouve tranſporté dans une iſle inconnue,
Qui n'offre que déſerts & rochers à ſa vûe :
Tremblant il ſe ſouleve, & d'un œil égaré
Parcourt tous les objets dont il eſt entouré.
Il retombe auſſi-tôt : il ſe releve encore ;
Mais il n'oſe avancer dans ces lieux qu'il ignore.

Je me figure, hélas ! le terrible reveil, &c. Dans ce morceau, il eſt aiſé de reconnoître Monſieur Paſcal : c'eſt ainſi qu'il ſait humilier l'homme. En même tems qu'il l'abbaiſſe, il le releve. Montagne le jette à terre, & l'y laiſſe ſans conſolation ni eſperance. S'il parle de lui-même à tout moment, ce n'eſt que pour ſe décrier. *Mon eſprit*, dit-il, *eſt ſi affreté à mon corps, que quand ſon compagnon a la colique, il l'a auſſi. Si la ſanté me rit & la clarté d'un beau jour, me voilà honnête homme . . . ma vertu eſt une vertu, où innocence, pour mieux dire, accidentelle . . . . l'incertitude de mon jugement eſt ſi également balancée, qu'en la plûpart des occurrences, je le commettrois volontiers à la déciſion du ſort & des dez.* Voilà un homme qui fait bien de l'honneur à ſon jugement, à ſon eſprit & à ſa vertu.

Telle

Telle fut ma terreur, ſitôt qu'ouvrant les yeux,
Et rompant un ſommeil, peut-être officieux,
Je me regardai ſeul, ſans appui, ſans défenſe,
Egaré dans un coin de cet eſpace immenſe;
Ver impur de la terre; & roi de l'Univers;
Riche, & vuide de biens; libre, & chargé de fers;
Je ne ſuis que menſonge, erreur, incertitude,
Et de la verité je fais ma ſeule étude.
Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix
Le Maître que je cherche; & déja je le vois:
Tantôt le monde entier dans un profond ſilence
A mes regards errans n'eſt plus qu'un vuide immenſe.
O nature, pourquoi viens-tu troubler ma paix?
Ou parle clairement, ou ne parle jamais.
Ceſſons d'interroger qui ne veut point répondre.
Si notre ambition ne ſert qu'à nous confondre,
Bornons-nous à la terre, elle eſt faite pour nous.

Mais non, tous ſes plaiſirs n'entraînent que dégouts;
Aucun d'eux n'aſſouvit la ſoif qui me dévore:
Je déſire, j'obtiens, & je déſire encore.

Je déſire, j'obtiens, &c. J'apporte en naiſſant, dit M. Boſſuet, *Introd. à la Philoſ.* cet amour du bonheur. La raiſon, ſi-tôt qu'elle commence, me le fait chercher par des moyens bons ou mauvais : *mais enfin elle le cherche. Cependant je déſire; ce qui prouve que je ne poſſede point. Le déſir & le parfait bonheur ne peuvent ſe trouver enſemble.*

Grand Dieu, donne-moi donc des biens dignes de toi ;
Ou donne m'en du moins qui ſoient dignes de moi.
Que d'orgueil ! c'eſt ainſi qu'à moi-même contraire,
Monſtre de vanité, prodige de misère,
Je ne ſuis à la fois que néant & grandeur.
Mécontent des objets que pourſuit mon ardeur,
Je n'eſtime que moi : tout autre que moi-même
Si je ſemble l'aimer, c'eſt pour moi que je l'aime.
Je me hais cependant, ſitôt que je me voi ;
Je ne puis vivre ſeul : occupé loin de moi
Je n'aſpire qu'à plaire à ceux que je mépriſe.

Sans doute qu'à ces mots, des bords de la Tamiſe
Quelque abſtrait raiſonneur, qui ne ſe plaint de rien,
Dans ſon flegme Anglican répondra, *Tout eſt bien.*
„ Le grand Ordonnateur dont le deſſein ſi ſage,
„ De tant d'êtres divers ne forme qu'un ouvrage,

Si je ſemble l'aimer, &c. On a reproché à M. de la Rochefoucault d'avoir dans ſes Maximes anéanti nos vertus, en rapportant toutes nos actions à l'amour propre. Il nous a peints tels que nous ſommes, depuis le déſordre du péché, comme je le dirai au VI. Chant : *Quand l'homme n'eſt qu'à lui, tout l'homme eſt à l'orgueil.*

Dans ſon flegme Anglican. Suivant M. Pope dans ſon *Eſſai ſur l'homme*, tout ce qui eſt, eſt bien ; & dans le ſiſtême général de l'Univers, l'homme eſt à ſa place. Seneque avoit dit auſſi, que notre état ne comporte pas de plus grands biens. Nous avons, ſelon lui, reçu de grandes choſes ; nous n'étions pas capables d'en recevoir de plus grandes. *Magna accepimus, majora non capimus.* Il eſt vrai que nous avons reçû de grandes choſes : mais la Religion nous apprend que nous en avons perdu de plus grandes.

„ Nous place à notre rang pour orner ſon tableau.
Eh ! quel triſte ornement d'un ſpectacle ſi beau !
Quoi ! mes pleurs (n'eſt-ce pas un crime de le croire ?)
D'un maître bienfaiſant releveroient la gloire !
Pour d'autres biens peut-être il nous a réſervés ;
Et tous ſes grands deſſeins ne ſont point achevés.
Oui, je l'oſe eſperer. Juſte Arbitre du monde,
De la ſolide paix ſource pure & féconde,
Etre par-tout préſent, quoique toujours caché ;
Des maux de tes ſujets quand ſeras-tu touché ?
Tendre pere, témoin de nos longues allarmes,
Pourras-tu voir toujours tes enfans dans les larmes ?
Non, non. Voilà de toi ce que j'oſe penſer,
Ta bonté quelque jour ſaura mieux nous placer.

Mais comment retrouver la gloire qui m'eſt dûe ?
Qui peut te rendre à moi, félicité perdue ?
Eſt-ce dans mes pareils que je dois te chercher ?
Ils m'échappent ; la mort me les vient arracher ;
Et frappés avant moi, le tombeau les dévore :
J'irai bien-tôt les joindre ; où vont-ils ? je l'ignore.

Eſt-il vrai ? n'eſt-ce point une agréable erreur ,

Qui de la mort en moi vient adoucir l'horreur ?
O mort, eſt-il donc vrai que nos ames heureuſes
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuſes ?
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour,
Tes victimes ne font que changer de ſéjour ?
Quoi ! même après l'inſtant où tes aîles funèbres
M'auront enſeveli dans tes noires ténèbres,
Je vivrois ! Doux eſpoir ! que j'aime à m'y livrer !

De quelle ambition tu te vas enivrer,
Dit l'impie ? Eſt-ce à toi, vaine & foible étincelle,
Vapeur vile, d'attendre une gloire immortelle ?
Le haſard nous forma ; le haſard nous détruit ;
Et nous diſparoiſſons comme l'ombre qui fuit.
Malheureux, attendez la fin de vos ſouffrances ;
Et vous, ambitieux, bornez vos eſperances :

Je vivrois. Doux eſpoir ! &c. Dabam me tantæ ſpei, *dit Seneque* : bien different de ces eſprits forts, qui tachent de ſe perſuader le contraire, & qui aiment à ſe livrer, pour ainſi dire, à l'eſperance du néant.

Le haſard nous forma, &c. Tel eſt le langage des libertins dans le livre de la Sageſſe. *Ex nihilo nati ſumus, & poſt hoc erimus tanquam non fuerimus.* Et dans Seneque le Tragique :

Poſt mortem nihil eſt, ipſaque mors nihil.
Velocis ſpatii meta noviſſima.

Quid habet iſta res aut lætabile aut glorioſum ? répond Ciceron à ceux qui ſont capables de dire ſi gaiement la choſe du monde la plus triſte, & qui devroit faire notre déſeſpoir ſi elle étoit véritable.

La mort vient tout finir, & tout meurt avec nous.
Pourquoi, lâches humains, pourquoi la craignez-vous ?
Qu'eſt-ce donc qu'un cercueil offre de ſi terrible ?
Une froide pouſſiere, une cendre inſenſible.
Là nous ne trouvons plus ni plaiſir ni douleur.
Un repos éternel eſt-il donc un malheur ?
Plongeons-nous ſans effroi dans ce muet abîme,
Où la vertu périt, auſſi-bien que le crime :
Et ſuivant du plaiſir l'aimable mouvement,
Laiſſons-nous au tombeau conduire mollement.

A ces mots inſenſés, le maître de Lucrece,
Uſurpant le grand nom d'ami de la ſageſſe,
Joint la ſubtilité de ſes faux argumens ;
Lucrece de ſes vers prête les ornemens.
De la noble harmonie indigne & triſte uſage !
Epicure avec lui m'adreſſe ce langage.

Cet eſprit, ô mortels, qui vous rend ſi jaloux

Cet eſprit, ô mortels, &c. Lucrece liv. 3.

Præterea gigni pariter cum corpore, & una
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem.
Poſt ubi jam validis quaſſatum eſt viribus ævi
Corpus, & obtuſis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium ; delirat, linguaque, menſque.

N'eſt qu'un feu qui s'allume & s'éteint avec vous.
Quand par d'affreux ſillons l'implacable vieilleſſe
A ſur un front hideux imprimé la triſteſſe ;
Que dans un corps courbé ſous un amas de jours,
Le ſang comme à regret ſemble achever ſon cours ;
Lorſqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage
Il n'entre des objets qu'une infidelle image ;
Qu'en débris chaque jour le corps tombe & périt :
En ruines auſſi je vois tomber l'eſprit.
L'ame mourante alors, flambeau ſans nourriture,
Jette par intervalle une lueur obſcure.
Triſte deſtin de l'homme ! il arrive au tombeau
Plus foible, plus enfant qu'il ne l'eſt au berceau.
La mort, du coup fatal ſappe enfin l'édifice :
Dans un dernier ſoupir achevant ſon ſupplice,
Lorſque vuide de ſang le cœur reſte glacé,
Son ame s'évapore, & tout l'homme eſt paſſé.

Sur la foi de tes chants, ô dangereux Poëte,
D'un maître trop fameux, trop fidéle interprête,
De mon heureux eſpoir déſormais détrompé,
Je dois donc, du plaiſir à toute heure occupé,
Conſacrer les momens de ma courſe rapide,

A la Divinité que tu choiſis pour guide:
Et la mere des jeux, des ris & des amours
Doit ainſi qu'à tes vers préſider à mes jours.
Si l'homme cependant au bout de ſa carriere,
N'a plus que le néant pour attente derniere;
Comment puis-je gouter ces plaiſirs peu flateurs,
Du deſtin qui m'attend foibles conſolateurs?
Tu veux me raſſurer, & tu me déſeſperes.
Vivrai-je dans la joie, au milieu des miſeres,
Quand même je n'ai pas où repoſer un cœur
Las de tout parcourir en cherchant ſon bonheur?
Rois, ſujets, tout ſe plaint, & nos fleurs les plus belles
Renferment dans leur ſein des épines cruelles:
L'amertume ſecrette empoiſonne toujours
L'onde qui nous paroît ſi claire dans ſon cours.
C'eſt le ſincere aveu que nous fait Epicure.
L'Orateur du plaiſir en apprend la nature.
Laiſſons-le diſcourir: ô Raiſon, viens à moi:
Je veux ſeul méditer & m'inſtruire avec toi.

A la divinité, *&c.* Venus que Lucrece invoque au commencement de ſon Poëme, & qui eſt, ſelon lui, *hominum Divûmque voluptas.*

Renferment dans leur ſein, *&c.* Suivant l'aveu même de Lucrece.

Uſque adeo de fonte leporum
Surgit amari aliquid quod in ipſis floribus angat!

Je penſe. La Penſée, éclatante lumiere,
Ne peut ſortir du ſein de l'épaiſſe matiere.
J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd & groſſier
N'eſt donc pas tout mon bien, n'eſt pas moi tout entier.
Quand je penſe, chargé de cet emploi ſublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds
Deux êtres oppoſés ſont réunis entr'eux;
De la chair & du ſang le corps vil aſſemblage:
L'ame, rayon de Dieu, ſon ſouffle, ſon image.
Ces deux êtres liés par des nœuds ſi ſecrets
Séparent rarement leurs plus chers intérêts:

Je penſe, &c. Long-tems avant Deſcartes, Ciceron avoit fait valoir cette preuve qu'il avoit trouvée dans Platon. Ce qui a paru vrai à ces grands hommes paroît douteux à Locke, qui ignore ſi la matiere ne peut pas penſer. Il n'y a point, comme dit Ciceron, d'opinion, quelque biſarre qu'elle ſoit, qui n'ait quelque Philoſophe pour protecteur. Locke avoue que nous ne pouvons concevoir la matiere penſante: *mais de-là*, dit-il, *devons-nous conclure que Dieu ne peut pas la rendre penſante?* Le recours à la puiſſance de Dieu n'excuſe pas un pareil doute. On pourroit de même rendre incertaines toutes les verités geometriques, en diſant par exemple, Que ſçavons-nous ſi Dieu ne peut pas faire un cercle quarré?

Deux êtres, &c. M. Arnaud, lettre 501. remarque que Deſcartes dans ce qu'il a écrit ſur l'ame, ſemble avoir été choiſi par la Providence, pour confondre les libertins d'une maniere proportionnée à leurs diſpoſitions. " Il avoit, *dit-il*, une grandeur d'eſprit extraordinaire, " une application à la ſeule Philoſophie, ce qui ne leur eſt point ſuſpect, une profeſſion ouverte de ſe " dépouiller de tous les préjugés communs, ce qui eſt fort de leur goût; " & c'eſt par-là même, qu'il a trouvé le moyen de convaincre qu'il " n'y a rien de plus contraire à la " raiſon, que de vouloir que la diſſolution de notre corps, qui n'eſt " autre choſe que le dérangement de " quelques parties de la matiere, ſoit " l'extinction de notre ame. Et comment a-t-il trouvé cela? en établiſſant par des principes clairs, que " ce qui penſe & ce qui eſt étendu, " ſont deux ſubſtances totalement " diſtinctes, en ſorte qu'on ne peut " concevoir, ni que l'étendue ſoit " une modification de la ſubſtance " penſante, ni la penſée une modification de la ſubſtance étendue. "

Leurs plaiſirs ſont communs, auſſi-bien que leurs peines.
L'ame, guide du corps, doit en tenir les rênes;
Mais par des maux cruels quand le corps eſt troublé,
De l'ame quelquefois l'empire eſt ébranlé.
Dans un vaiſſeau briſé, ſans voile, ſans cordage,
Triſte jouet des vents, victime de leur rage,
Le Pilote effrayé, moins maître que les flots,
Veut faire entendre en vain ſa voix aux matelots,
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage.
Il périt; mais le nôtre eſt exemt du nauffrage.
Comment périroit-il? le coup fatal au corps
Diviſe ſes liens, dérange ſes reſſorts:
Un être ſimple & pur n'a rien qui ſe diviſe,
Et ſur l'ame la mort ne trouve point de priſe.
Que dis-je? tous ces corps dans la terre engloutis,
Diſparus à nos yeux ſont-ils anéantis?
D'où nous vient du néant cette crainte biſarre?
Tout en ſort, rien n'y rentre: & la nature avare,

Diſparus à nos yeux, ſont-ils anéantis? La deſtruction d'une ſubſtance étendue n'eſt que la ſéparation des parties. Quand on brûle du bois, rien n'en périt. La partie la plus ſubtile s'envole & s'appelle *fumée*: la partie huileuſe s'attache à la cheminée & s'appelle *ſuie*: la partie groſſiere reſte dans la cheminée, & s'appelle *cendre*.

Dans tous ſes changemens ne perd jamais ſon bien.
Ton art, ni tes fourneaux n'anéantiront rien,
Toi, qui riche en fumée, ô ſublime Alchymiſte,
Dans ton laboratoire invoques Triſmégiſte.
Tu peux filtrer, diſſoudre, évaporer ce ſel;
Mais celui qui l'a fait, veut qu'il ſoit immortel.
Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
Quand même tu n'as pas le pouvoir de détruire ?
Si du ſel, ou du ſable un grain ne peut périr,
L'être qui penſe en moi, craindra-t'il de mourir !
Qu'eſt-ce donc que l'inſtant où l'on ceſſe de vivre ?

Dans ton laboratoire, &c. Mercure Triſmegiſte, c'eſt-à-dire trois fois grand : celui que les Alchimiſtes croient l'inventeur de leur ſcience. Auteur auſſi chimerique que leur art : *Cujus principium mentiri, medium laborare, finis mendicare.*

Mais celui qui l'a fait, &c. Tous les êtres ſimples nous paroiſſent indeſtructibles par eux-mêmes ; ainſi nous pouvons les appeller immortels. Mais nous ignorons ſi la deſtruction de l'Univers n'ira pas juſqu'à l'anéantiſſement des Elemens qui le compoſent.

Quand même tu n'as pas, &c. Malgré ce pouvoir de vie & de mort que les Alchimiſtes s'attribuent, ils ne peuvent ni anéantir les corps ſimples, ni les produire, ni les tranſmuer. Quand les bonnes raiſons & les mauvais ſuccès pourront enfin leur ouvrir les yeux, ils ne chercheront plus la Pierre philoſophale.

Qu'eſt-ce donc que l'inſtant, &c. Lucrece lui-même a dit la même choſe, ſi oppoſée à ſon ſiſtême, dans ces trois vers que cite Lactance, en les attribuant à la force de la verité, qui a fait parler ainſi ce Poëte.

Cedit enim retro de terra quod fuit ante,
In terra m : ſed quod miſſum eſt ex ætheris oris
Id rurſus cœli fulgentia templa receptant.

Bayle, à l'article de Lucrece, veut donner à ces vers un ſens forcé, que certainement ils ne préſentent pas, & la reflexion de Lactance eſt juſte. *Lucretius oblitus quid aſſereret, & quod dogma defenderet, hos verſus poſuit, ſed victus eſt veritate, & imprudenti ratio vera ſubrepſit.* l. 7. c. 12.

L'inſtant où de ſes fers une ame ſe délivre.
Le corps né de la poudre, à la poudre eſt rendu.
L'eſprit retourne au Ciel, dont il eſt deſcendu.

Peut-on lui diſputer ſa naiſſance divine ?
N'eſt-ce pas cet eſprit plein de ſon origine,
Qui, malgré ſon fardeau, s'éleve, prend l'eſſor,
A ſon premier ſéjour quelquefois vole encor,
Et revient tout chargé de richeſſes immenſes ?
Platon, combien de fois, juſqu'au Ciel tu t'élances ?
Deſcartes, qui ſouvent m'y ravis avec toi ;
Paſcal, que ſur la terre à peine j'apperçoi ;
Vous qui nous rempliſſez de vos douces manies,
Poëtes enchanteurs, admirables génies,

N'eſt-ce pas cet eſprit, &c. Quelle volupté ne nous cauſe pas la découverte des verités abſtraites, volupté entierement ſpirituelle ? Pythagore, pour avoir trouvé les quarrés des côtés d'un triangle, ſacrifia une hecatombe en action de graces. Platon vante le bonheur de ceux qui peuvent contempler le beau & le bon dans leur principe. Nous ne pouvons voir des vérités éternelles & immuables, que dans une lumiere éternelle & immuable. L'Etre capable d'être éclairé par une pareille lumiere n'eſt pas materiel. " Ex hoc habet argu-„ mentum divinitatis ſuæ, *dit Sene-„ que*, quòd divina delectant, nec ut „ alienis intereſt, ſed ut ſuis. Ciceron dans le Traité de la Vieilleſſe, fait la même reflexion. " Sic mihi perſuaſi, ſic ſentio. Quum tanta celeritas animorum ſit, tanta memoria præteritorum, futurorumque providentia, tot artes, tantæ ſcientiæ, tot inventa, non poſſe eam naturam quæ res eas contineat, eſſe mortalem. „ Et dans les Tuſculanes, il dit encore, que nous devons connoître notre ame, que nous ne voyons pas, comme nous connoiſſons Dieu ſans le voir, mais par ſes œuvres : " mentem hominis, quamvis eam non videas, tamen ut Deum agnoſcis ex operibus ejus : ſic ex memoria rerum & inventione, & celeritate motûs, omnique pulcritudine virtutis, mentem agnoſcito. „

Virgile, qui d'Homere appris à nous charmer,
Boileau, Corneille, & toi que je n'oſe nommer,
Vos eſprits n'étoient-ils qu'étincelles legeres,
Que rapides clartés & vapeurs paſſageres ?

Que ne puis-je prétendre à votre illuſtre ſort,
O vous, dont les grands noms ſont exemts de la mort ?
Eh ! pourquoi dévoré par cette folle envie,
Vais-je étendre mes vœux au-delà de ma vie ?
Par de brillans travaux je cherche à diſſiper
Cette nuit dont le tems me doit envelopper.
Des ſiécles à venir je m'occupe ſans ceſſe.
Ce qu'ils diront de moi m'agite & m'intéreſſe.
Je veux m'éterniſer, & dans ma vanité
J'apprends que je ſuis fait pour l'immortalité.
De tout bien qui périt mon ame eſt mécontente.
Grand Dieu, c'eſt donc à toi de remplir mon attente.

Que ne puis-je prétendre, &c. Ciceron fait valoir cet argument. " Quid „ procreatio liberorum, quid propa„ gatio nominis, quid ipſa ſepulcro„ rum monumenta ſignificant, niſi „ nos futura cogitare ? „ Sur quoi Montagne fait cette reflexion : " Un „ ſoin extrême tient l'homme d'al„ longer ſon être. Il y a pourvû par „ toutes ſes pieces. Pour les corps ſont „ les ſepultures, pour les noms la „ gloire. Il a employé toutes ſes opinions à ſe rebâtir, impatient de " ſa fortune, & à s'étayer. L'ame va " quêtant de toutes parts des conſo- " lations où elle s'attache & ſe plan- " te. „ Montagne en devoit conclure la grandeur d'un être que rien de périſſable ne peut contenter.

J'apprens que je ſuis fait, &c. Cette preuve frappoit S. Evremont. *La preuve*, dit-il, *la plus ſenſible que j'aye trouvée de l'immortalité de l'ame, eſt le déſir que j'ai de toujours être.*

Si je dois me borner aux plaiſirs d'un inſtant,
Falloit-il pour ſi peu m'appeller du néant ?
Et ſi j'attens en vain une gloire immortelle,
Falloit-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle ?

Quand ſur la terre enfin je vois avec douleur
Gémir l'humble vertu, qu'accable le malheur ;
J'éleve mes regards vers un Maître ſuprême,
Et je le reconnois dans ce déſordre même.
S'il le permet, il doit le réparer un jour.
Il veut que l'homme eſpere un plus heureux ſéjour.
Oui pour un autre tems, l'Etre juſte & ſévere,
Ainſi que ſa bonté réſerve ſa colere.

Quand ſur la terre enfin, &c. Vidi lacrimas innocentium, & neminem conſolatorem. Eccl. 4. Ce déſordre a ſouvent fait murmurer les Payens contre la Providence. C'eſt ainſi que s'exprime Claudien :

Sed cùm res hominum tantâ caligine volvi
Aſpicerem, lætoſque diu florere nocentes,
Vexarique pios ; rurſus labefacta cadebat
Relligio .....
Abſtulit hunc tandem Rufini pæna tumultum ;
Abſolvitque deos.

Cette raiſon eſt fauſſe : le Ciel ne ſe juſtifie pas toujours de cette façon. Combien de ſcelerats n'ont point été punis ſur la terre ! Claudien en devoit conclure un autre ſejour où tout ſera rétabli. " Si la mort étoit la ruine de tout, *diſoit Platon*, ce ſeroit un grand gain pour les méchans .... mais non : notre ame emporte avec elle ſes bonnes & ſes mauvaiſes actions, qui ſont la cauſe de ſon bonheur ou de ſon malheur éternel. "

Peres des fictions, les Poëtes menteurs,
De ces dogmes, dit-on, furent les inventeurs;
Et ſitôt que la Grece, ivre de ſon Homere,
Eût de l'empire ſombre admiré la chimere,
Le peuple qu'effrayoient Tiſiphone & ſes ſœurs,
D'un charmant Eliſée eſpera les douceurs.

Pluton fut leur ouvrage, & leurs mains, je l'avoue,
Etendirent jadis Ixion ſur ſa roue.
L'onde affreuſe du Stix qui couloit ſous leurs loix,
Ferma les noirs cachots qu'elle entoura neuf fois.
Ils livrerent Tantale à des ondes perfides,
Qui s'échappoient ſans ceſſe à ſes lévres arides.
Par l'urne de Minos, & ſes arrêts cruels,
Ils jetterent l'effroi dans l'ame des mortels.
Ils leur firent entendre une ombre malheureuſe,
Qui pouſſant vers le Ciel une voix douloureuſe,

Et ſitôt que la Grece, &c. Les poëtes ont conſervé par leurs fables la tradition univerſelle de l'immortalité des ames. C'eſt ce que dit Ciceron : " Per-„ manere animos arbitramur, con-„ ſenſu nationum omnium : quâ in „ ſede maneant, qualeſque ſint, ra-„ tione diſcendum eſt. Cujus ignora-„ tio finxit inferos . . . inde Homeri „ tota νεκυια ; inde in vicinia noſtra „ Averni lacus, &c. „ Et de-là auſſi la deſcription des Enfers dans Platon, qui dépeint le ſéjour des juſtes, & le ſéjour des méchans. Ceux qui ont commis des crimes qui peuvent être expiés par des peines paſſageres, n'y reſtent qu'un an.

S'écrioit, *Par les maux que je ſouffre en ces lieux,*
Apprenez, ô mortels, à reſpecter les Dieux.
Hardis fabricateurs de menſonges utiles,
Euſſent-ils pû trouver des auditeurs dociles,
Sans la ſecrette voix, plus forte que la leur,
Cette voix qui nous crie au fond de notre cœur,
Qu'un Juge nous attend, dont la main équitable
Tient de nos actions le compte redoutable?
Il ne laiſſera point l'innocent en oubli:
Eſperons, & ſouffrons; tout ſera rétabli.

L'attente d'un vengeur qui conſole Socrate
Lui fait ſubir l'arrêt de ſa patrie ingrate.
Proſcrit par l'injuſtice, il expire content,
Et je l'admirerois juſqu'au dernier inſtant,
S'il ne me nommoit pas, ô demande frivole,
La victime qu'il veut que pour lui l'on immole.

Apprenez, ô mortels, &c. Virgile dépeint un impie dans le Tartare, qui s'écrie:

Diſcite juſtitiam moniti, & non temnere divos.

La victime, &c. Socrate qui paroît ſi admirable dans le récit que Platon fait de ſa mort, finit ſes fameux diſcours, en demandant qu'on offre un coq à Eſculape. Ceux qui ne peuvent ſe perſuader que la derniere parole de ce heros de l'Antiquité ait été ſi puerile, y cherchent un ſens allégorique: mais ce ſens eſt bien enveloppé; & la réponſe de Criton, *nous ferons ce que vous ſouhaitez*, fait voir qu'il prend la parole de Socrate dans le ſens naturel, c'eſt-à-dire, dans le ſens ſuperſtitieux.

Que notre eſprit eſt foible & s'égare aiſément !

Mais, que dis-je ? le mien s'égare en ce moment.
De l'immortalité tes promeſſes pompeuſes,
A moi-même, ô Raiſon, me deviennent douteuſes.
Quoi ! cette ame ſujette à tant d'obſcurité
Peut-elle être un rayon de la Divinité ?
Dieu brillant de lumiere, eſt-ce là ton image ?
O parfait ouvrier, l'homme eſt-il ton ouvrage ?
Dans un corps, il eſt vrai, je ſuis empriſonné :
Mais pour quel crime affreux y ſuis-je condamné ?
Cruellement puni ſans me trouver coupable,
Et toujours à moi-même énigme inconcevable,
Qu'ai-je fait ? Par pitié, Raiſon, ſois mon ſoutien ;
Réponds-moi. Mais hélas ! tu ne me dis plus rien.
A mon ſecours enfin j'appelle tous les hommes.
Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous ſommes,

De l'immortalité tes promeſſes, &c. Seneque a ainſi appellé les preuves de l'immortalité de l'ame. *Credebam facile opinionibus magnorum virorum, rem gratiſſimam promittentium magis quàm probantium.* Ciceron paroît quelquefois penſer de même. Ce n'eſt pas que la Raiſon ne donne de cette verité des preuves certaines ; mais comme elles ſont toutes ſpirituelles, l'ame les oublie, quand elle retombe dans les ſens, & elle y retombe ſouvent ; ce qui fait dire à M. Boſſuet : " L'ame dégradée par le peché, captive " du corps d'où lui viennent ſes plaiſirs & ſes douleurs, ne penſe, pour " ainſi dire, que corps, & ſe mêlant " avec le corps qu'elle anime, elle a " peine à la fin à s'en diſtinguer ; elle " s'oublie & ſe méconnoit elle-même. "

Et je les vois courir peu touchés de mes maux,
A des amuſemens qu'ils nomment leurs travaux.
On détruit, on éleve, on s'intrigue, on projette:
Sans ceſſe l'on écrit, & ſans ceſſe on répéte.
L'un jaloux de ſes vers, vain fruit d'un doux repos,
Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots.
L'autre aſſis pour entendre & juger nos querelles,
Dicte un amas d'arrêts, qui les rend éternelles.
Cent fois j'ai ſouhaité, j'en fais l'aveu honteux,
Pouvoir de mes malheurs me diſtraire comme eux;
Et riſquant ſans remords mon ame infortunée,
Attendre du hazard ma triſte deſtinée.
Quelques-uns, m'a-t'on dit, cherchant la vérité,
Dans un ſavant loiſir ont longtems médité:
Et leurs veilles ont fait la gloire de la Grece:
Dans l'école d'Athene habita la Sageſſe.
Puiſſe, pour m'expoſer ce merveilleux tableau,
Raphaël prendre encor ſon ſublime pinceau!

Que de héros fameux! quels graves perſonnages!

Quelques-uns, &c. Tous les peuples ont été plongés dans les tenebres de l'Idolatrie, & tous les peuples ont eu des Philoſophes qui ont cherché la lumiere; les Prêtres en Egypte, les Mages dans la Perſe, les Brachmans dans les Indes, les Druides dans les Gaules, & les fameux Sages de la Grece. Quelle lumiere ont-ils trouvée? S'ils en avoient trouvé une certaine, on n'eût point vû tant de ſiſtêmes & tant d'écoles.

Que vois-je ? la diſcorde au milieu de ces Sages ;
Et de maîtres, entr'eux ſans ceſſe diviſés,
Naiſſent des Sectateurs l'un à l'autre oppoſés.
Nos folles vanités font pleurer Heraclite ;
Ces mêmes vanités font rire Démocrite.
Quel remede à nos maux, que des ris ou des pleurs !
Qu'ils en cherchent la cauſe, & guériſſent nos cœurs.
Habitant des tombeaux, que t'apprend leur ſilence ?
„ Les atômes erroient dans un eſpace immenſe :
„ Déclinant de leur route ils ſe ſont approchés :
„ Durs, inégaux, ſans peine ils ſe ſont accrochés.
„ Le haſard a rendu la nature parfaite.
„ L'œil au-deſſous du front ſe creuſa ſa retraite :
„ Les bras au haut du corps ſe trouverent liés :
„ La terre heureuſement ſe durcit ſous nos pieds.
„ L'Univers fut le fruit de ce prompt aſſemblage :
„ L'Etre libre & penſant en fut auſſi l'ouvrage.
Par honneur, Hippocrate, ou par pitié du moins,

Nos folles vanités, &c. Heraclite ſurnommé le pleureur, gémiſſoit de la folie du genre humain : Démocrite s'en mocquoit. Tous deux avoient raiſon, & en même tems tous deux étoient fous de porter les choſes à l'excès.

Habitant des tombeaux, &c. Démocrite qui ſe retira dans les tombeaux d'Abdere pour mieux méditer, attribuoit à la rencontre fortuite des atomes la création du monde, & même la liberté de l'homme. Quel rapport entre la déclinaiſon des atomes & cette liberté ? Ce ſiſtême qui fut auſſi celui d'Epicure & de Lucrece, fait honte à l'eſprit humain.

Va guérir ce rêveur ſi digne de tes ſoins.
C'eſt à l'eau dont tout ſort que Thalès nous ramene.
L'air ſeul a tout produit, nous dit Anaximene.
Et l'éternel Pleureur aſſure que le feu,
De l'Univers naiſſant mit les reſſorts en jeu.
Pirrhon qui n'a trouvé rien de ſûr que ſon doute,
De peur de s'égarer ne prend aucune route.
Inſenſible à la vie, inſenſible à la mort
Il ne ſçait quand il veille, il ne ſçait quand il dort,
Et de ſon indolence, au milieu d'un orage,
Un ſtupide animal eſt en effet l'image.
Orné de ſa beſace, & fier de ſon manteau,
Cet orgueilleux n'apprend qu'à rouler un tonneau.
Oui, ſa lanterne en main Diogene m'irrite,
Il cherche un homme, & lui n'eſt qu'un fou que j'évite.

C'eſt aſſez contempler ces aſtres ſi parfaits,

Va guerir ce rêveur, &c. Les Abderitains craignant que Démocrite ne devînt fou, lui envoyerent Hippocrate pour rétablir ſa ſanté alterée.

C'eſt à l'eau, &c. La folie des Philoſophes a toujours été de chercher l'origine des choſes. Suivant Thalès c'étoit l'eau : ſuivant Anaximene c'étoit l'air, & ſuivant Heraclite c'étoit le feu.

Un ſtupide animal, &c. Pirrhon dans une tempête montra à ceux qui étoient avec lui dans le vaiſſeau, un pourceau qui mangeoit auſſi tranquillement qu'à ſon ordinaire, voulant les raſſurer par cet exemple. Ce Philoſophe qui doutoit de tout, a donné ſon nom à une ſecte nombreuſe.

Oui ſa lanterne, &c. Diogene n'avoit ni Religion, ni pudeur, ni raiſon. Et quand Alexandre diſoit *qu'il voudroit être Diogene, s'il n'étoit pas Alexandre*, il fait voir que ſon envie de ſe diſtinguer du reſte des hommes, alloit juſqu'à la folie.

C'eſt aſſez, &c. Anaxagore interrogé pourquoi il étoit né, répondit, *Pour contempler le ſoleil & la lune.*

Anaxagore : enfin dis-nous qui les a faits.
Mais quelle douce voix enchante mon oreille ?
Tandis qu'en ces jardins Epicure ſommeille,
Que de voluptueux répétent ſes leçons,
Mollement étendus ſur de tendres gazons !
Malheureux, jouiſſez promptement de la vie :
Hâtez-vous, le tems fuit, & la Parque ennemie,
D'un coup de ſon ciſeau va vous rendre au néant :
Par un plaiſir encor volez-lui cet inſtant.
Votre auſtere rival, pâle, mélancolique,
Fait de ſes grands diſcours réſonner le Portique.
Je tremble en l'écoutant ; ſa vertu me fait peur.
Je ne puis comme lui rire dans la douleur ;
J'oſe la croire un mal, & le crois ſans attendre
Que la goute en fureur me contraigne à l'apprendre.
L'Académie enfin par la voix de Platon,
Va diſſiper en moi tout l'ennui de Zenon.
Mais de Platon lui-même, & qu'attendre & que croire,

Tandis qu'en ces jardins, &c. Epicure appellé par Ciceron *homo voluptarius* ; par Seneque, *Magiſter voluptatis* : & Horace ne prend pas cette volupté pour une joie ſpirituelle, quand il ſe nomme *Epicuri de grege porcum*.

Fait de ſes grands, &c. Le fameux portique d'Athenes ſous lequel Zenon chef des Stoïciens tenoit ſon école. Il ſe fit devenir pâle, parce que l'oracle lui avoit recommandé de prendre la couleur des morts.

Que la goute, &c. Les Stoïciens dans leur orgueilleuſe Philoſophie faiſoient de leur Sage, un homme que rien ne pouvoit ébranler. Un d'eux dans les vives douleurs de la goute s'écria : *Tu as beau faire, douleur, je n'avouerai pas que tu ſois un mal.*

Quand de ne rien ſavoir ſon maître fait ſa gloire ?
Incertain comme lui, n'oſant rien haſarder,
Il réfute, il propoſe, & laiſſe à décider.
Par quelques vérités à peine il me conſole :
Il s'arrête, il héſite, il doute, & me déſole.
Son diſciple jaloux, prompt à l'abandonner,
Se retire au Lycée, & m'y veut entraîner.
Mais à l'homme inquiet, le maître d'Alexandre
Du terrible avenir ne daigne rien apprendre.
Que me fait ſa morale, & tout ſon vain ſavoir,
S'il me laiſſe mourir ſans un rayon d'eſpoir ?
Loin des longs raiſonneurs que la Grece publie,
Le myſtique Vieillard m'appelle en Italie.
La mort, ſi je l'en crois, ne doit point m'affliger :

Incertain comme lui, &c. Socrate & Platon ont débité des vérités admirables, mais toujours avec un air de doute. *Suum illud, nihil ut affirmet, tenet ad extremum*, dit Ciceron de Socrate : & il dit de Platon, *In Platonis libris nil affirmatur : in utramque partem multa diſſeruntur.*

Son diſciple jaloux, &c. Ariſtote, après avoir été long-tems diſciple de Platon, ſe ſépara de lui, & ſe fit chef d'une ſecte contraire. Il donnoit ſes leçons en ſe promenant dans le Lycée. On ne ſait ce qu'il a penſé ſur l'immortalité de l'ame : ce qui eſt d'autant plus étonnant qu'il a écrit ſur l'ame & a fait des traités de morale.

Le myſtique Vieillard, &c. Pythagore qui débitoit ſes principes ſous le voile des énigmes, ordonna à ſes diſciples l'abſtinence & le ſilence. On ſait ſon ſiſtéme de la Métempſycoſe.

Omnia mutantur, nihil interit, errat & illinc
Huc venit, hinc illuc, & quoſlibet occupat artus
Spiritus, èque feris humana in corpora tranſit ;
Inque feris noſter.

On ne périt jamais, on ne fait que changer :
Et l'homme & l'animal par un accord étrange,
De leurs ames entr'eux font un biſarre échange.
De priſons en priſons renfermés tour à tour,
Nous mourons ſeulement pour retourner au jour.
Triſte immortallité ! frivole récompenſe
D'une abſtinence auſtere, & de tant de ſilence !

Philoſophes : que dis-je ? antiques diſcoureurs,
C'eſt prêter trop long-tems l'oreille à vos erreurs.
Ainſi donc étourdi de pompeuſes paroles,
Plus troublé que jamais je ſors de vos écoles.
Vous promettez beaucoup : de vos grands noms frappé,
J'attendois tout de vous, & vous m'avez trompé.
Du ſeul fils d'Ariſton je n'ai point à me plaindre ;
Ennemi du menſonge, il m'apprend à le craindre :
Il tremble à chaque pas, & vers la vérité

Du ſeul fils, &c. Platon fils d'Ariſton a bien ſenti la difficulté : ce n'eſt pas ſa faute s'il n'a pû la réſoudre. *rem vidit, cauſam neſcivit.* La réminiſcence qu'il imaginoit, c'eſt-à-dire, l'opinion que nos ames ont exiſté avant nos corps, n'y répond pas, non plus que le ſiſtême fameux des deux principes. Ciceron dans ſon Hortenſius cité par S. Aug. approchoit de plus près en diſant que nous naiſſons pour expier quelque crime commis dans une vie précédente : *ob aliqua ſcelera ſuſcepta in vita ſuperiore, pœnarum luendarum cauſâ nos eſſe natos.* Mais quelle avoit été cette vie ? Bayle avoue qu'on ne peut ſe tirer de cette difficulté que par la révélation. „ L'Hiſtoire, *dit il*, eſt le récit des „ malheurs & des crimes des hom- „ mes. Il n'y a point de villes ſans „ hôpitaux ni potences, parce que

Je ſens qu'il me conduit par ſa timidité.
D'un heureux avenir je lui dois l'eſpérance :
D'un Dieu qui me chérit j'entrevois la puiſſance.
Mais s'il m'aime ce Dieu, dans un déſordre affreux
Doit-il laiſſer languir un ſujet malheureux ?
Pourquoi de tant d'honneur, & de tant de miſére
Réünit-il en moi l'aſſemblage adultére ?
Prodigue de ſes biens, un pere plein d'amour
S'empreſſe d'enrichir ceux qu'il a mis au jour.
L'Etre toujours heureux, rend heureux ſes ouvrages ;
Il s'aime, ſon amour s'étend ſur ſes images.
Il nous punit : de quoi ? nous l'a-t'il révélé ?
La terre eſt un exil : pourquoi ſuis-je exilé ?
Qui ſuis-je ? mais hélas ! plus je veux me connoître,
Plus la peine & le trouble en moi ſemblent renaître.
Qui ſuis-je ? Qui pourra me le développer ?
Voilà, Platon, voilà le nœud qu'il faut couper.
Platon ne parle plus, où je l'entens lui-même
Avouer le beſoin d'un oracle ſuprême.

„ l'homme eſt malheureux & mé-
„ chant. Mais pourquoi les Payens
„ n'avoient-ils rien à dire de bon ſur
„ cela ? c'eſt par la révélation qu'on
„ peut s'en débarraſſer. „

L'Etre toujours heureux, &c. C'eſt le grand principe que S. Auguſtin répéte contre Julien, pour prouver le peché originel : SUB DEO JUSTO NEMO MISER NISI MEREATUR.

Avouer le beſoin, &c. " A moins,
„ *dit-il dans le Phedon*, qu'on ne nous
„ donne une voie plus ſûre, comme
„ quelque promeſſe ou révélation di-

Platon ne parle plus, quel ſera mon ſecours ?
Il faut donc me réſoudre à m'ignorer toujours.
Dans ce nuage épais quel flambeau peut me luire ?
Dans ce dédale obſcur quel fil peut me conduire ?
Qui me débrouillera ce cahos plein d'horreur ?
Mon cœur déſeſperé ſe livre à ſa fureur.
Vivre ſans ſe connoître eſt un trop dur ſupplice ;
Que, par pitié du moins, la mort m'anéantiſſe.
O Ciel, c'eſt ta rigueur que j'implore à genoux ;
Daigne écraſer enfin l'objet de ton courroux.
Montagnes, couvrez-moi : Terre, ouvre tes abîmes ;
Si je ſuis ſi coupable, englouti tous mes crimes ;
Et périſſe à jamais le jour infortuné
Où l'on dit à mon pere, *un enfant vous eſt né.*

De mon état cruel quand je me déſeſpere,

„ vine ; afin que ſur elle, comme ſur „ un vaiſſeau qui ne court aucun dan- „ ger, nous achevions heureuſement „ le voyage de notre vie. „

Mon cœur déſeſperé, &c. " J'admire „ *dit M. Paſcal*, comment on n'en- „ tre pas en déſeſpoir d'un ſi miſéra- „ ble état. „ *Un Auteur fameux prétend réfuter ainſi cette penſé* : " Quand je „ vois Paris ou Londres, je ne vois „ aucune raiſon pour entrer dans ce „ déſeſpoir dont parle M. Paſcal. J'y „ vois des hommes heureux autant „ que la nature humaine le compor- „ te . . . Il y a bien de l'orgueil & de „ la témérité à prétendre que par no- „ tre nature nous devons être mieux „ que nous ne ſommes. „ Je le prê- tends, ſans me croire orgueilleux ni téméraire : & qui ſe conſole, parce qu'il voit Paris & Londres, peut bien appeller ces objets de conſola- tion, *ſolatia luctûs exigua ingentis.* Quelques agrémens que nous puiſſions trouver ſur la terre, nous ſentons bien qu'ils ſont, comme dit S. Au- guſtin, *ſolatia miſerorum.*

Et ſens avec Platon qu'il faut qu'un Dieu m'éclaire ;
J'apprens qu'un peuple entier garde encore aujourd'hui
Un livre qu'autrefois le Ciel dicta pour lui.
Ah ! s'il eſt vrai, j'y cours. Quelle route ai-je à ſuivre ?
Où faut-il s'adreſſer ? à quel peuple ? à quel livre ?
Si Dieu nous a parlé, qu'a-t'il dit ? je le croi.

Pour chercher de ce Dieu la véritable loi,
Parmi tant de mortels je trouve à peine un guide.
Enſevelis hélas ! dans un repos ſtupide,
Ou plongés preſque tous dans de frivoles ſoins,
Leur plus grand intérêt les occupe le moins.
Montagne m'entretient de ſa douce indolence :
Sait-il de quel côté doit pancher la balance ?
Ce n'eſt pas vers le but que Bayle veut marcher,
C'eſt l'obſtacle qu'il aime, il ne veut que chercher.
Pour toi, coupable auteur d'un ténébreux ſiſtême,

Sait-il de quel côté, &c. Il eſt repréſenté regardant une balance ſuſpendue en l'air, avec cette déviſe, QUE SAIS-JE ?

Ce n'eſt pas vers le but, &c. J'en parle plus au long dans mon Epître à M. Rouſſeau.

Pour toi, coupable Auteur, &c. Ceux-mêmes qui ſe vantent d'entendre mieux Spinoſa, ne s'entendent pas entr'eux. Bayle plus capable qu'un autre de ſaiſir ſon ſiſtême, après avoir refuté ſon grand principe, que Dieu eſt tout, répond à ceux qui l'accuſoient de réfuter Spinoſa ſans le comprendre : " Si je n'ai pas entendu cette „ propoſition, ce n'eſt pas ma faute. „ Je parlerois avec moins de confian„ ce ſi j'avois écrit contre tout le ſyſ„ tême de Spinoſa : il me ſeroit ſans „ doute arrivé plus d'une fois de n'en„ tendre pas ce qu'il veut dire, & il „ n'y a nulle apparence qu'il ſe ſoit „ bien entendu lui-même. „

Qui de Tout réuni, formes l'Etre ſuprême,
Et qui m'éblouiſſant par tes pompeux diſcours,
Anéantis ce Dieu dont tu parles toujours;
Caché dans ton nuage, impénétrable azile,
A l'abri de mes coups, tu peux reſter tranquille.
Qu'à ſonder l'épaiſſeur de ton obſcurité
Tes hardis ſectateurs mettent leur vanité,
Et jaloux d'un honneur où je n'oſe prétendre,
Se diſputent entr'eux la gloire de t'entendre.
Le Déiſte du moins me parle ſans détours:
Content de ſa Raiſon qu'il me vante toujours,

Content de ſa raiſon, &c. C'eſt Bayle lui-même qui dans l'article des Manichéens, compare la Raiſon à la Loi de Moïſe. " La Loi, dit-il, ſuivant les Théologiens, n'étoit propre qu'à faire connoître à l'homme ſon impuiſſance, la néceſſité d'un Rédempteur & d'une Loi miſéricordieuſe: elle étoit un pédagogue pour nous mener à J. C. Diſons à peu près de même de la Raiſon: elle n'eſt propre qu'à faire connoître à l'homme ſes ténebres, ſon impuiſſance, & la néceſſité d'une Révélation. „ Elle l'a fait juſqu'ici, elle va me guider encore dans la recherche de cette Révélation, en me montrant les preuves de la Religion véritable. Elle va me conduire juſqu'à celui qui guérit les maux, de la grandeur deſquels elle m'a ſi bien convaincu. C'eſt ce qu'elle ne pouvoit faire pour les Payens. Les plus éclairés étoient auſſi convaincus par elle de ces mêmes maux, & reconnoiſſant que Dieu étoit irrité contre nous, ils pouvoient comparer le ſupplice qu'il nous faiſoit ſouffrir, en réuniſſant en nous tant de grandeur & de miſere, au ſupplice que ce tyran, dont parle Virgile, faiſoit ſouffrir à ceux qui attachés à des corps morts, périſſoient lentement dans cet embraſſement funeſte.

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,
Componens manibuſque manus atque oribus ora:
Tormenti genus! & ſanie taboque fluentes
Complexu in miſero longâ ſic morte necabat.

Voilà

Elle ſeule eſt ſon guide ; il marche à ſa lumiere.

Ouvre les yeux, ingrat, connois-la toute entiere.
Cette même Raiſon m'éclaire comme toi :
Tu la verras bien-tôt me conduire à la Foi.
Au jour dont j'ai beſoin elle-même m'appelle,
Et m'apprend à chercher un guide meilleur qu'elle.
D'une Religion je lui dois le déſir :
C'eſt avec elle encor que je vais la choiſir.

Voilà l'état affreux de l'homme depuis le peché : tel eſt ce joug terrible impoſé ſur lui, dont parle l'Eccleſ. c. 40. *Occupatio magna creata eſt omnibus hominibus ; & jugum grave ſuper filios Adam, à die exitûs de ventre matris eorum, uſque in diem ſepulturæ*, &c. Les Pelagiens qui nioient ce peché originel, étoient forcés de ſoutenir que nous étions dans le même état où Dieu nous avoit créés. S. Auguſtin, en leur oppoſant la peinture de l'homme depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, leur demandoit comment une créature innocente pouvoit naître ſi malheureuſe. Il faut, leur diſoit-il, accuſer Dieu, ou d'injuſtice ou d'impuiſſance. *Sed quia nec injuſtus, nec impotens eſt Deus, reſtat quòd grave jugum ſuper filios Adam non fuiſſet, niſi delicti originalis meritum præceſſiſſet.* C'eſt donc à ce peché que la Raiſon nous rappelle, & c'eſt par-là qu'elle nous fait ſentir la néceſſité d'une Révélation.

Ouvre les yeux, &c. Qui la connoît toute entiere, ne ſe livre pas à elle ſeule. Elle eſt une lumiere obſcurcie. *Obrutus quidam divinus ignis*, diſoit Ciceron. Sa lumiere & ſon obſcurité l'ont fait trop eſtimer des uns, & trop mépriſer des autres. De-là ces Sectes ſi différentes entr'elles, des Stoïciens & des Pirrhoniens, qui ont pour fondement, l'une notre orgueil, l'autre notre miſere. *Ut ſolum certum ſit, nihil eſſe certi, nec miſerius quicquam homine aut ſuperbius*, diſoit Pline le Nat. Montagne qui a pouſſé le Pirrhoniſme, juſqu'à dire en regardant ſa balance, *Que ſais-je ?* & non pas *je ne ſai*, parce qu'il ne veut rien aſſurer, & qu'il doute même s'il doute, ne s'attache qu'à humilier l'homme. *L'ignorance & l'incurioſité*, dit-il, *ſont deux doux oreillers pour une tête bien faite.* Bayle appelle la Raiſon *un principe de deſtruction & non d'édification, qui ne ſert qu'à des doutes.* Et comme il ſe contredit ſouvent lui-même, il a mieux qu'un autre prouvé la foibleſſe de l'homme. Les anciens Pirrhoniens étoient excuſables. La Raiſon alors ne pouvoit pas mieux faire pour nous. Mais depuis qu'elle nous mene à la Religion, des perſonnes comme Montagne & Bayle, ſont-elles excuſables ? *Exclure la Raiſon & n'admettre que la Raiſon*, dit M. Paſcal, *ſont deux excés également dangereux.* Tout croire & ne rien croire ſont auſſi deux excés, qui quoiqu'oppoſés, ont une même ſource, le défaut d'examen. Qui croit tout, prend la moindre lueur pour une véritable lumiere : qui doute de tout, prend le moindre nuage pour une véritable obſcurité.

CHANT TROISIEME.

CETTE Ville autrefois maîtreſſe de la terre,
Rome, qui par le fer & le droit de la guerre
Domina ſi longtems ſur toute nation;
Rome domine encor par la Religion
Avec plus de douceur, & non moins d'étendue.
Son empire établi frappe d'abord ma vûe.
Ces peuples que l'erreur rendit ſes ennemis,
Contre elle révoltés, à ſon Dieu ſont ſoumis.
Tout le Nort eſt Chrétien, tout l'Orient encore
Eſt ſemé de mortels que ce grand titre honore.
Je vois, le fer en main le ſuperbe Ottoman
Oppoſer à ce nom celui de Muſulman.

Ces peuples, &c. Comme il ne s'agit point dans cet ouvrage de la catholicité de l'Egliſe, mais de la verité de la Religion Chrétienne; toutes les ſectes Chrétiennes ſont également pour moi. Je parlerai à la fin du VI. Chant de celles qui ont le malheur d'être ſéparées de nous.

Oppoſer à ce nom, &c. Muſulman ſignifie *vrai Croyant*. C'eſt le titre que ſe donnent les ſectateurs de Mahomet.

Il me ſemble d'abord que l'un & l'autre en guerre,
Mahomet & le Chriſt, ſe diſputent la terre.
Mais de la Mecque en vain le fameux fugitif
Sous ſes biſarres loix tient l'Orient captif:
En vain près du tombeau dont Médine eſt ſi fiere,
Turc, Arabe, Perſan, tout baiſe la pouſſiere.
Le Livre, dont l'aſpect fait trembler le Turban,
Et qui rend le Muphti reſpectable au Sultan,
Que dicta, nous dit-on, la Colombe au Prophète,
M'apprend qu'il n'eſt du Ciel qu'un ſecond interprète;
Que le Chriſt avant lui, premier Ambaſſadeur,
Vint de l'homme tombé relever la grandeur.
Oui, le rival du Dieu que les Chrétiens m'annoncent,
Rend hommage lui-même à ce nom qu'ils prononcent.
O Chrétien, je t'admire, & je reviens à toi:
L'un & l'autre hémiſphere eſt rempli de ta Loi.

Mais de la Mecque, &c. On prétend que Mahomet indigné contre la Mecque, lieu de ſa naiſſance, dont il avoit été obligé de s'enfuir, voulut que Medine fût le lieu de ſa ſepulture. C'eſt à Medine que ſon fameux tombeau attire les Muſulmans qui doivent faire ce pelerinage une fois en leur vie.

Que dicta, &c. Dans l'Alcoran que les Mahometans prétendent avoir été dicté par une Colombe, Mahomet avoue que Moïſe fut d'abord envoyé du Ciel; & après Moïſe vint le Meſſie, qu'il appelle le Verbe. Voici comme il parle, ſuivant la Traduction de du Ryer: *Le Meſſie Jeſus fils de Marie, eſt Prophete & Apôtre de Dieu, ſon Verbe & ſon eſprit. Les Juifs diſent l'avoir crucifié: certainement ils ne l'ont pas crucifié, mais un qui lui reſſembloit. Dieu l'a enlevé, & il ſera temoin contre eux au jour du jugement.* Si ce Jeſus eſt Prophete & Apôtre, Mahomet ne l'eſt donc pas.

L'un & l'autre hemiſphere, &c. Je ne comprens pas pourquoi Bayle, à l'article de Mahomet, avance que ſa Re-

Des Oracles du Ciel es-tu dépoſitaire ?
De ta Religion quel eſt le caractère ?

Si tu veux, répond-il, chercher ſa vérité,
Remonte ſeulement à ſon antiquité.
L'hiſtoire t'apprendroit ſa naiſſance & ſon âge,
Si de l'homme en effet ſa gloire étoit l'ouvrage.
Mais avec l'Univers ſon âge prend ſon cours :
Elle naquit le jour que naquirent les jours.
A peine du néant l'homme venoit d'éclore,
Déja couloit pour lui le pur ſang que j'adore :
Et mes premiers écrits, Annales des humains,
Des mains du premier peuple ont paſſé dans mes mains.
Quand le Ciel eut permis qu'à la race mortelle

---

ligion eſt plus étendue que la Chrétienne. Il ne s'agit pas de comparer l'étendue des pays Mahometans à l'étendue des pays Chrétiens ; mais le nombre des hommes qui croyent à Mahomet ou à J. C. En réuniſſant toutes les Sectes chrétiennes, il eſt certain que les Chrétiens ſont en beaucoup plus grand nombre : la terre en eſt remplie. Les Mahometans poſſedent de vaſtes pays ; mais ils n'y ſont jamais ſeuls. L'Egliſe Grecque eſt très-nombreuſe : il y a beaucoup de Chrétiens parmi les Mahometans ; il n'y a point de Mahometans parmi les Chrétiens. *V. G.* de Vera Relig. *L.* 2. *tit.* 81.

A peine du néant, &c. Saint Jean, Apoc. c. 13. dit que l'*Agneau a été immolé dès la création du monde* : " Qui „ (Agnus) occiſus eſt ab origine „ mundi. „ Ce qui eſt vrai en pluſieurs manieres. 1°. Parce que Dieu avoit formé le décret éternel de la mort & de la paſſion de Jeſus-Chriſt. 2°. Parce que les mérites de ſa mort ont été appliqués aux hommes depuis Adam juſqu'à J. C. comme ils le ſont depuis J. C. juſqu'à la fin des ſiecles. 3°. Parce que les ſacrifices des Patriarches & des Prêtres de l'ancienne Loi étoient des types du ſacrifice du Sauveur du monde.

Un Livre conſervât ſa parole éternelle,
Aux neveux d'Iſraël (Dieu les aimoit alors)
Moïſe confia le plus grand des tréſors.
Les fils de ces neveux conſerverent le gage
Qu'un pere à ſes enfans laiſſoit pour héritage.
Dans ce Livre par eux de tout tems révéré
Le nombre des mots même eſt un nombre ſacré.
Ils ont peur qu'une main téméraire & profane
N'oſe altérer un jour la Loi qui les condamne,
La Loi, qui de leur long & cruel châtiment,
Montre à leurs ennemis le juſte fondement.
Du Dieu qui les pourſuit annonçant la juſtice,
Ils vont porter par-tout l'arrêt de leur ſupplice.
Sans villes, & ſans rois, ſans temple & ſans autels;

Dans ce Livre, &c. " Ce Livre „ qui les deshonnore, *dit M. Paſcal*, „ ils le conſervent aux dépens de leur „ vie : c'eſt une ſincerité qui n'a „ point d'exemple dans le monde, ni „ ſa racine dans la nature. „

Le nombre des mots, &c. Rien n'eſt plus ſurprenant que l'application & l'induſtrie que les Juifs ont apportée pour préſerver la Loi de toute corruption, qui auroit pû s'y gliſſer, ou par l'ignorance des copiſtes, ou par la malice de leurs ennemis. Ils ont inventé pour cela la Maſore, qu'ils ont appellée *la haie de la Loi*, & qui conſiſte 1°. à marquer par des points voyelles tous les mots, dont l'uſage auparavant fixoit la lecture : 2°. à compter toutes les ſections, les chapitres, les mots & les lettres des mots; les *a*, les *b*, &c. de chaque Livre & de tous les Livres enſemble de la Loi, & de marquer la lettre du milieu du Livre, comme dans la derniere Bible de Vanderhoght. R. Joſeph de Crete cité par Buxtorf dans ſon *Tiberias* écrit : " Nos Maîtres ont dit " qu'il y avoit dans la Loi 600000. " lettres, ſelon le nombre des Iſraëlites : mais Rabi Saadia aſſure qu'il y " en a environ 800000. Je n'entre- " prens pas de concilier ces différens " ſentimens. Que Dieu éclaire nos " yeux par l'avenement du Meſſie. " Amen. „ Voilà un beau motif du déſir du Meſſie, pour apprendre le nombre des lettres de la Loi, au-lieu de déſirer d'en obtenir de lui l'eſprit.

Sans villes, &c. C'eſt ce que dit le Prophete Oſée : " Sedebunt filii Iſ- " rael, ſine rege, & ſine principe, " & ſine ſacrificio, & ſine altari. „

Vaincus, proſcrits, errans, l'opprobre des mortels,
Pourquoi de tant de maux leur demander la cauſe ?
Va prendre dans leurs mains le Livre qui l'expoſe.
Là tu ſuivras ce peuple, & liras tour à tour
Ce qu'il fut, ce qu'il eſt, ce qu'il doit être un jour.

Je m'arrête, & ſurpris d'un ſi nouveau ſpectacle
Je contemple ce peuple, ou plutôt ce miracle.
Nés d'un ſang, qui jamais dans un ſang étranger,
Après un cours ſi long n'a pû ſe mêlanger ;
Nés du ſang de Jacob, le pere de leurs peres,
Diſperſés mais unis, ces hommes ſont tous freres.
Même Religion, même Légiſlateur :
Ils reſpectent toujours le nom du même Auteur :
Et tant de malheureux répandus dans le monde
Ne font qu'une famille éparſe & vagabonde.
Medes, Aſſyriens, vous êtes diſparus :
Parthes, Cartaginois, Romains, vous n'êtes plus.
Et toi, fier Sarraſin, qu'as-tu fait de ta gloire ?
Il ne reſte de toi, que ton nom dans l'hiſtoire.
Ces deſtructeurs d'Etats ſont détruits par le tems,
Et la Terre cent fois a changé d'habitans,

Tandis

Tandis qu'un peuple ſeul, que tout peuple déteſte,
S'obſtine à nous montrer ſon déplorable reſte.

Que nous font, diſent-ils, vos opprobres cruels,
Si le Dieu d'Abraham veut nous rendre immortels?
Non, non. Le Dieu vivant, ſtable dans ſa parole,
A juré: ſon ſerment ne ſera point frivole.
Il n'a point déchiré le contrat ſolemnel
Qu'il remit dans les mains de l'antique Iſraël.
Sur ſes heureux enfans *une Etoile doit luire*,
Et du ſang de Jacob un Chef doit nous conduire.
En vain par ſon oubli Dieu ſemble nous punir:
Nous eſperons toujours celui qui doit venir.
Fidelles au milieu de nos longues miſeres,
Nous attendons le Roi qu'ont attendu nos peres.

Tandis qu'un peuple, &c. Trois choſes ſont remarquables ſur les Juifs. 1°. Leur grand nombre, malgré le carnage horrible qui s'en eſt fait ſous les Empereurs Romains, & dans pluſieurs perſécutions qu'ils ont eſſuyées depuis. 2°. Leur diſperſion & leur durée ſur toute la terre, malgré la haine de toutes les nations. 3°. Leur attachement à leur Loi malgré la Raiſon, qui leur dit que le tems de cette Loi eſt paſſé, & malgré leur propre penchant. Ce peuple qui ſous ſes Prophêtes, ſous ſes Rois, à la vue même de leur temple, étoit toujours prêt à embraſſer les Religions étrangeres, eſt reſté depuis ſa ruine conſtamment attaché à la ſienne, pour être de la nôtre une preuve continuelle & vivante. Cet attachement à leur Loi eſt cauſe de leur multiplication; parce qu'ils regardent toujours le célibat comme un état de malédiction: il eſt cauſe qu'ils ne ſe ſont jamais confondus avec les autres peuples, parce que loin de s'unir à eux par le mariage, leur obligation de ne manger que les choſes qu'ils ont eux-mêmes préparées, les empêche d'avoir même avec eux la ſocieté de la table. Par-là, mépriſés & haïs par-tout, déclarés incapables de poſſeder des biens fonds, ils ſont obligés de vivre du trafic, par conſéquent d'être diſperſés par-tout le monde. C'eſt ainſi que s'accompliſſent les Propheties.

Le grand jour, il eſt vrai, qui leur fut annoncé,
Devroit briller ſur nous, & ſon terme eſt paſſé.
Gardons-nous toutefois, trop hardis interprêtes,
De ſupputer les tems marqués par les Prophêtes.
Maudit ſoit le mortel par qui ſont calculés
Des jours cent fois prédits, dès longtems écoulés.
Non que de ſes ſermens l'Eternel ſe repente;
Mais puiſqu'il a voulu prolonger notre attente,
L'eſclave avec ſon maître a-t'il droit de compter?
Ce calcul inſolent vous oſez le tenter,
Sacrileges Chrétiens, jaloux de nos richeſſes,
Qui croyez poſſeder l'objet de nos promeſſes.
Hélas! de quelle ardeur, ſi ce maître eût paru,
Sous ſes nobles drapeaux tout ſon peuple eût couru!
Qu'il vous feroit gémir ſous le poids de ſes armes,
Et payer chèrement l'intérêt de nos larmes!

Ainſi parlent les Juifs: terrible aveuglement!
D'un crime inconcevable étrange châtiment!
Leur Roi promis du Ciel, s'il n'en veut point deſcendre,

Maudit ſoit le mortel, &c. C'eſt le douziéme des 13. articles de leur Foi, dreſſés par Rabbi Moïſe, fils de Maimon, le plus raiſonnable des Rabins: *Maudits ſoient ceux qui ſupputeront le tems du Meſſie.*

Si ſon terme eſt paſſé, pourquoi toujours l'attendre ?
Ils attendront toujours : cet Oracle eſt rendu :
Le voile tant prédit eſt ſur eux étendu.
Des antiques Auteurs de ce fameux volume,
Dieu, qui ſeul ſait les tems, a donc conduit la plume.
Sans doute il eſt ſacré, ce livre dont je voi
Tant de prédictions s'accomplir devant moi.
Reſpectant déſormais ſa vérité divine,
De la Religion j'y cherche l'origine.

Je l'ouvre, & lis d'abord que brillant de ſplendeur
L'homme à peine formé contemploit ſa grandeur :
Qu'il ne put ſans orgueil ſoutenir tant de gloire.
A l'ange ſéducteur il céda la victoire,
Et perdit tous ſes droits à la félicité,
Droits qu'il auroit tranſmis à ſa poſtérité,
Mais que révoqua tous la ſuprême Juſtice.
L'immuable décret d'un éternel ſupplice
Regloit déja le ſort de l'ange ténébreux.
Coupable comme lui, toutefois plus heureux,
Quand tout, pour nous punir, s'armoit dans la nature,

Le voile tant prédit, &c. Ce voile figuré par celui de Moïſe, eſt reſté ſur les yeux des Juifs juſqu'aujourd'hui. Nous le diſons encore, comme S. Paul le diſoit 2. Cor. 3. *uſque in hodiernum diem idipſum velamen manet.*

L'homme entendit parler d'une grace future :
Et dans le même arrêt dont il fut accablé,
Par un mot d'eſperance il ſe vit conſolé.
A cet inſtant commence & ſe ſuit d'âge en âge,
De l'homme réparé l'auguſte & grand ouvrage ;
Et ſon Réparateur alors comme aujourd'hui,
Ou promis, ou donné, réunit tout en lui.

On peut donc l'expliquer par ce Livre admirable ;
Aux Platons, comme à moi l'énigme inconcevable.
Le nuage s'écarte, & mes yeux ſont ouverts.
Je vois le coup fatal qui change l'Univers :
J'y vois entrer le crime & ſon déſordre extrême.
Enfin je ne ſuis plus un myſtere à moi-même.
Le nœud ſe développe, un rayon qui me luit,

L'homme entendit, &c. *Ipſa conteret caput tuum.* On ne peut donner qu'un ſens prophétique à ces paroles. Ainſi dans le même moment où Dieu prononce aux hommes leur ſentence de condamnation, il leur fait eſperer un liberateur.

Aux Platons comme à moi, &c. Pourquoi ſur la terre tant de beautés & d'imperfections ? Pourquoi dans l'homme tant de grandeur & de miſere ? Pourquoi dans Dieu tant de colere & d'amour ? La Raiſon qui ne peut expliquer cette énigme, aimoit mieux autrefois admettre deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, que de n'en admettre qu'un ſi contraire à lui-même. La Révélation nous apprend que les contrarietés ne ſont point dans l'Ouvrier, & ne ſont dans l'ouvrage, que par le changement que le peché y a cauſé. L'édifice renverſé montre ſa grandeur & ſes ruines.

Enfin je ne ſuis plus, &c. " L'homme, *dit M. Paſcal en parlant du peché originel*, eſt plus inconcevable ſans ce myſtere, que ce myſtere n'eſt inconcevable à l'homme. "

Le nœud ſe développe, &c. Tout ceci ſuppoſe ce qui eſt dit à la fin de ce troiſiéme Chant.

De ce ſombre cahos a diſſipé la nuit.

Mais l'enfant innocent peut-il pour héritage ?.....
Ce doute ſeul hélas ! ramene le nuage,
Et ce n'eſt plus encor qu'un cahos que je voi.
Dieu, l'homme, & l'Univers, tout y rentre pour moi.
Quand je crois, la lumiere auſſi-tôt m'eſt rendue :
Dieu, l'homme, & l'Univers tout revient à ma vûe.
L'ouvrage fut parfait, il eſt défiguré.
Apprenons à quel point l'homme s'eſt égaré.
Le pere criminel d'une race proſcrite
Peupla d'infortunés une terre maudite.
Pour prolonger des jours deſtinés aux douleurs ;
Naiſſent les premiers arts, enfans de nos malheurs.
La branche en longs éclats cede au bras qui l'arrache :
Par le fer façonnée elle allonge la hache ;
L'homme avec ſon ſecours, non ſans un long effort,
Ebranle, & fait tomber l'arbre dont elle ſort :
Et tandis qu'au fuſeau la laine obéiſſante

Naiſſent les premiers arts, &c. La Geneſe en marque la naiſſance long-tems avant le Déluge. Lucrece prouve que le monde n'a pas été éternel, par la naiſſance des arts. M. Poppe, dans ſon Eſſai ſur l'homme, prétend que les bêtes nous ont appris les arts, l'abeille à bâtir, la taupe à labourer, les vers à faire de la toile, &c. Democrite avoit eu la même opinion. Mais qu'en peut-on ſavoir ? nous avons aſſez de ſujets véritables de nous humilier, ſans en chercher d'incertains.

Suit une main legere, une main plus peſante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
La lime mord l'acier, & l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obſtacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt preſſé,
Il avance en tremblant; le fleuve eſt traverſé.
Bien-tôt ils oſeront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers ſur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils paîtriſſent leur pain,
Avec de longs ſoupirs ils ont briſé le grain.
Un ruiſſeau par ſon cours, le vent par ſon haleine,
Peut à leurs foibles bras épargner tant de peine;
Mais ces heureux ſecours, ſi préſens à leurs yeux,
Quand ils les connoîtront, le monde ſera vieux.
Homme né pour ſouffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta ſtupide arrogance?

Tandis que le beſoin, l'induſtrie, & le tems
Poliſſent par degré tous les arts différens;

Un ruiſſeau par ſon cours, &c. On ſait que les Anciens ne connoiſſoient que les moulins à bras. Une ancienne Epigramme grecque fait juger que les moulins à eau ont été connus du tems d'Auguſte; cependant il ne paroît pas que les Romains en ayent fait uſage. Les moulins à vent n'ont été connus que très-tard.

Enfantés par l'orgueil tous les crimes en foule
Inondent l'Univers ; le fer luit, le ſang coule.
Le premier que les champs bûrent avec horreur
Fut le ſang qui d'un frere aſſouvit la fureur.
Ces malheureux tombant d'abîmes en abîmes
Fatiguerent le Ciel par tant de nouveaux crimes,
Qu'enfin, lent à punir, mais las d'être outragé
Par un coup éclatant leur Maître fut vengé.
De la terre auſſi-tôt les eaux couvrent la face :
Ils ſont enſevelis ; c'étoit fait de leur race :
Mais un Juſte épargné va rendre en peu de tems
A ce monde déſert de nouveaux habitans.
La terre toutefois juſques-là vigoureuſe
Perdit de tous ſes fruits la douceur ſavoureuſe.
Des animaux alors on chercha le ſecours ;

Mais un Juſte épargné, &c. Beroſe, hiſtorien profane, cité par Joſeph contre Appion, parle du déluge univerſel dans les termes de Moïſe. Abydenus, autre hiſtorien cité par Euſebe, rapporte l'hiſtoire de l'Arche qui ſauva du déluge les hommes & les animaux. Plutarque parle de la colombe qui ſortit de cette Arche & rapporta des marques du retour du beau tems. Ce paſſage de Plutarque eſt dans ſon Traité : *Si les animaux terreſtres ont plus de ſagacité que les aquatiques.* Lucien dans ſon Traité de la Déeſſe de Syrie, parle auſſi de cette hiſtoire de l'Arche. Tant d'autorités tirées des Payens doivent confondre ces beaux eſprits, qui tournent en riſée des faits éclatans, dont ils n'ont point approfondi les preuves. Mais leurs railleries ne peuvent ſéduire que ceux qui ont comme eux l'ignorance en partage.

Des animaux, &c. Le vingt-neuviéme verſet du premier chapitre de la Geneſe a toujours fait croire qu'avant le déluge Dieu n'avoit pas permis aux hommes de manger de la chair des animaux, & que ceux qui furent fidelles à ſes ordres s'en abſtinrent. Ce qui ſe rapporte à ce que diſent les Poëtes, que dans l'âge d'or on ne mangeoit que des fruits.

Leur chair ſoutint nos corps réduits à peu de jours.

Les Poëtes, dont l'art par une audace étrange
Sait du faux & du vrai faire un confus mélange,
De leurs recits menteurs prirent pour fondemens
Les fidelles recits de tant d'événemens :
Et pour mieux amuſer les oiſives oreilles,
Chercherent dans ces faits, leurs premieres merveilles.
De-là ces tems fameux qu'ils regrettent encor,
Doux empire de Rhée, âge pur, ſiécle d'or,
Où, ſans qu'il fût beſoin de loix ni de ſupplice,
L'amour de la vertu fit regner la juſtice.
Siécle d'or, ſous ce nom puiſqu'ils l'ont celébré,
Ce ſiécle plus heureux, où l'or fut ignoré.
Sobre dans ſes déſirs, l'homme pour nourriture
Se contentoit des fruits offerts par la nature.
La mort tardive alors n'approchoit qu'à pas lents.

Doux empire de Rhée, &c.

Aurea prima ſata eſt ætas, quæ vindice nullo
Sponte ſuâ ſine lege, fidem, rectumque colebat :
Pœna metuſque aberant. *Ovide.*

La mort tardive, &c. Pluſieurs anciens Hiſtoriens, cités par Joſeph, atteſtent la longue durée de la vie des premiers hommes. L'Ecriture ſainte, l'Hiſtoire, & les Poëtes diſent la même choſe.

Mais las de dépouiller les chênes de leurs glands,
Il eſſaya le fer ſur l'animal timide.
La fléche dans les airs chercha l'oiſeau rapide :
L'innocente brebis tomba ſous ſa fureur ;
Et ce ſang au carnage accoutumant ſon cœur,
Le fer devint bien-tôt l'inſtrument de ſa perte :
Et de crimes enfin la terre étoit couverte,
Lorſqu'un déluge affreux en fut le châtiment.
Tout nous rappelle encor ce grand événement.
Fable, Hiſtoire, Phyſique, ont un même langage.
Au Livre des Hébreux ainſi tout rend hommage,
Et même l'on diroit que pour s'accréditer
La Fable en ſa naiſſance ait voulu l'imiter.
Laiſſons-la toutefois s'égarer dans ſa courſe,
Et de la Vérité ſuivons toujours la ſource.

La terre ſort des eaux, & voit de toutes parts

Fable, Hiſtoire, &c. Le déluge univerſel eſt atteſté par un grand nombre d'auteurs Payens. La mémoire s'en eſt conſervée dans preſque toutes les nations, & même en Amerique. La nature en donne tous les jours des preuves, ſuivant ces paroles de M. de Fontenelle dans l'éloge de M. Leibnitz. „ Les coquillages pétrifiés dans les „ terres, des pierres où ſe trouvent „ des empreintes de poiſſons ou de „ plantes, qui ne ſont point du „ pays, médailles inconteſtables du „ déluge. „

Et même l'on diroit, &c. Quelques Savans ont voulu expliquer cette conformité, en diſant que les Payens avoient eû connoiſſance des livres de Moïſe. Mais il ſuffit que la mémoire d'évenemens ſi conſidérables ſoit toujours reſtée chez les hommes.

Reparoître les fruits, les hommes, & les arts.
Tout renaît; nos malheurs, & nos crimes enſemble.
Sous des toits chancellans d'abord on ſe raſſemble:
La crainte fait chercher des azyles plus ſûrs;
On creuſe les foſſés, on éleve les murs:
De ceux de ſes voiſins on jure la ruine.
On attaque, on renverſe, on pille, on aſſaſſine.
Homme injuſte & cruel, que dans ſon repentir
Le Dieu qui t'avoit fait voulut anéantir,
Malheureux dont il vient d'abbréger la carriere,
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtriere?
Le Ciel t'a-t-il encore accordé trop de jours?
Mais qui va de leur rage entretenir le cours?
Quel intérêt les forme au grand art de la guerre?
Egaux, & ſouverains, tous maîtres de la terre,
Ils la poſſedent toute, en n'y poſſedant rien.
Il eſt à moi ce champ, ce canton c'eſt le mien.
Ce ruiſſeau.... de mon bras il faut que tu l'obtiennes.
S'il couloit ſous tes loix, qu'il coule ſous les miennes.
On s'empare d'un arbre; on uſurpe un buiſſon.
De Roi, de Conquérant le vainqueur prend le nom.
Dans ſon vaſte domaine il met cette riviere:
Bien-tôt cette montagne en ſera la frontiere.

L'Alexandre s'avance, & n'eſt plus un brigand :
C'eſt l'heureux fondateur d'un Empire puiſſant,
Que d'un nouvel Empire allarme la naiſſance.
Provinces, Nations, Royaumes, tout commence.
La terre ſur ſon ſein ne voit que Potentats,
Qui partagent ſa boue en ſuperbes Etats :
Et ſur elle on prépare aux Majeſtés ſuprêmes,
Pourpre, Trônes, Palais, Sceptres & Diadêmes.

Mais lorſque par le fer leur droit eſt établi,
Le droit du Ciel ſur eux tombe preſque en oubli ;
Et recherchant ce Dieu dont la mémoire expire,
L'homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.
De l'aſtre qui pour lui renaît tous les matins,
Ainſi que la lumiere il attend ſes deſtins.
Aux feux inanimés qui roulent ſur leurs têtes,
Les peuples en tremblant demandent des conquêtes.
Des dons de leurs pareils, bien-tôt reconnoiſſans,

De l'aſtre qui pour lui, &c. Suivant Platon & Diodore de Sicile, l'idolatrie commença par le culte des aſtres : après les aſtres, on adora les Auteurs des arts, les Rois, les conquerans, les animaux utiles ou dangereux, les uns par reconnoiſſance, les autres par crainte. Suivant l'Auteur de la Sageſſe, l'idolatrie commença par la ſculpture, un pere ayant fait repreſenter l'image de ſon fils mort. L'Auteur de l'hiſtoire du Ciel rapporte, par un ſiſtême ſavant & ingenieux, l'idolatrie à l'écriture ſymbolique des Egyptiens. Il y a grande apparence que l'idolatrie a eu différentes origines chez les différentes nations.

Ils adorent des arts les Auteurs bienfaiſans.
Devant ſon Oſiris l'Egypte eſt en priere :
Vainement un tombeau renferme ſa pouſſiere ;
Groſſierement taillée une pierre en tient lieu.
D'un tronc qui pourriſſoit le ciſeau fait un Dieu.
Du heurlant Anubis la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple ſi ſage.
Je ne vois chez Ammon qu'horreur, que cruauté :
Le ſacrificateur, bourreau par pieté,
Du barbare Moloch aſſouvit la colere
Avec le ſang du fils, & les larmes du pere.
Près de ce Dieu cruel, un Dieu voluptueux
Honoré par un culte impur, inceſtueux,
Chamos, qui de Moab engloutit les victimes,
De ſes adorateurs n'exige que des crimes.

Devant ſon Oſiris, &c. Oſiris, ſuivant l'opinion commune, donna connoiſſance aux Egyptiens de pluſieurs arts : ce qui le fit adorer après ſa mort. l'Auteur de l'hiſtoire du Ciel explique autrement l'origine d'Oſiris, d'Iſis, & d'Anubis, au viſage de chien, qui pour cela eſt appellé par Virgile *Latrator Anubis.* Sans examiner ces différens ſentimens, il ſuffit de déplorer l'extravagance humaine, dont ces Divinités ſont des preuves inconteſtables.

Du barbare Moloch, &c. Divinité des Ammonites, à laquelle on ſacrifioit des enfans. Preſque tout es les nations ont immolé des victimes humaines ; ce qui fait dire à ſaint Aug. Quelle alienation d'eſprit ! Des fureurs, dont les hommes dans la vengeance ne ſont pas capables, ramenent les Dieux à la douceur. *Tantus eſt perturbatæ mentis & ſedibus ſuis pulſæ furor, ut ſic dii placentur, quemadmodum ne homines quidem ſæviunt.*

Chamos, &c. Divinité des Moabites, dont le culte étoit très-favorable aux voluptés, & à laquelle Salomon, ſéduit par les femmes fit dreſſer un temple ſur une montagne près de Jeruſalem.

Que de gémiſſemens & de lugubres cris !
O filles de Sidon, vous pleurez Adonis :
Une dent ſacrilege en a flétri les charmes ;
Et ſa mort tous les ans renouvelle vos larmes.
Et toi, ſavante Grece, à ces folles douleurs,
Nous te verrons bien-tôt mêler auſſi tes pleurs.
La foule de ces Dieux qu'en Egypte on adore
Ne te ſuffira point : à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le préſent :
Ton Atlas gémira ſous un Ciel trop peſant.
Nymphes, Faunes, Sylvains, Divinités fécondes,
Peupleront les forêts, les montagnes, les ondes.
Chaque arbre aura la ſienne, & les Romains un jour
De ces maîtres vaincus eſclaves à leur tour,
Prodigueront ſans fin la majeſté ſuprême.
Empereurs, Favoris, Antinoüs lui-même
Par arrêt du Sénat entreront dans les cieux,
Et les hommes ſeront plus rares que les dieux.

Et ſa mort, &c. Fête célébre à Tyr & à Sidon. L'idolatrie ſe communiqua des Egyptiens aux Pheniciens ; de ceux-ci aux Grecs, & des Grecs à tous les autres Peuples. Les fêtes d'Adonis qui ſe paſſoient à pleurer, firent dire à Ciceron : *Quid abſurdius, quàm homines morte deletos reponere in Deos, quorum omnis cultus eſſet futurus in luctu ?*

Prodigueront ſans fin la majeſté, &c. L'homme eſt bien inſenſé, *dit Montagne* : il ne ſauroit forger un ciron, & il forge des Dieux à douzaines. Pline plaignoit l'homme de ſe laiſſer dominer par ſes rêveries. *Quid infelicius homine, cui ſua figmenta dominantur !*

Terre, quelle eſt ta gloire, & quel tems de lumiere
Quand la divinité ſe rend ſi familiere !
Courons, l'argent en main, entourer ſes autels :
Elle eſt prête à répondre au moindre des mortels.
Dans Delphes, dans Delos elle fait ſa demeure :
Aux ſables de l'Afrique elle parle à toute heure ;
A Dodone ſans peine on peut l'entretenir,
Et d'un chêne prophète apprendre l'avenir.
Pourquoi le demander, s'il eſt inexplicable ?
Que ſert de le ſavoir, s'il eſt inévitable ?
Des maux que nous craignons, pourquoi nous aſſurer ?
L'incertitude au moins nous permet d'eſperer.
N'importe : les deſtins que le Ciel nous prépare,
A notre impatience il faut qu'il les déclare,
Et s'ils ne ſont écrits dans le cœur d'un taureau,

Aux ſables de l'Afrique elle parle, &c. Le fameux temple de Jupiter Ammon où voulut aller Alexandre. Caton qui paſſoit auprès de ce temple n'y voulut point entrer, ne croyant pas, ſuivant Lucain, que le Ciel eût plongé la vérité dans ces ſables.

Steriles nec legit arenas
Ut caneret paucis, merſitque hoc pulvere verum.

A Dodone, &c. Les chênes de Dodone étoient célébres, auſſi-bien que les colombes de cette même forêt, qui, dit-on, prédiſoient auſſi l'avenir. Où les hommes n'ont-ils pas cherché cette connoiſſance, qu'il leur eſt cependant plus avantageux de ne pas avoir, comme le dit Lucain !

Sit cæca futuri
Mens hominum fati : liceat ſperare timenti.

Nous irons les chercher dans le vol d'un oiſeau.
O ſageſſe d'Athene ! ô gravité de Rome !
O délire honteux de la Raiſon de l'homme !
Où va-t'elle quand Dieu ceſſe de t'éclairer ?

A d'ignorans Hébreux il daigne ſe montrer :
Ce ſeul coin de la terre eſt ſauvé du naufrage.
C'eſt Dieu, qui par amour en écarte l'orage.
L'ordre des élémens ſe renverſe à ſa voix ;
La nature eſt contrainte à s'écarter des loix
Qu'au premier jour du monde il lui dicta lui-même,
Mais que change à ſon gré ſa volonté ſuprême.

A d'ignorans Hebreux, &c. En même tems que Tacite parle des Juifs avec un ſouverain mépris, il leur attribue ſur la Divinité les plus grandes idées qu'on en puiſſe avoir. Où ce peuple ignorant les avoit-il pû prendre ? Nous avons vû tous les autres peuples dans les tenebres de l'idolatrie, & parmi eux des Philoſophes diviſés par des ſiſtêmes contraires. Chez les Juifs la vérité d'un ſeul Dieu conſervée : point de Philoſophes, mais des Prophetes dont nous allons parler, qui loin d'être diviſés eutr'eux, ſe rendent témoignage les uns aux autres, s'authoriſent mutuellement, & n'ont jamais que le même objet en vue.

La nature, &c. Les miracles ſont des évenemens extraordinaires, que la ſuite des loix naturelles ne peut produire. C'eſt en cela qu'ils ſont pour nous le langage de Dieu ; parce que la ſuite des loix naturelles ne peut être interrompue que par celui même qui a établi ces loix. Spinoſa définit un miracle, un évenement rare, arrivé par des loix de la nature, qui nous ſont inconnues ; comme s'il étoit plus difficile à Dieu de déranger les loix qu'il a établies, que d'en entretenir la continuelle exécution. Qu'il multiplie cinq pains pour nourrir cinq mille hommes, c'eſt un effet qu'il opére par lui ſeul, & par une volonté particuliere ; & comme il eſt extraordinaire, nous l'appellons *miracle*. Qu'il multiplie le bled par le concours de la terre, du ſoleil, des pluies, &c. c'eſt un effet qu'il produit par une volonté générale, & par les cauſes ſecondes : mais quelle chaîne de cauſes ſecondes, dont tous les anneaux ſe répondent depuis le commencement du monde ! Ces effets ne nous ſurprennent pas, parce que nos yeux y ſont accoûtumés : c'eſt pourquoi quand Dieu a voulu nous réveiller, il a opéré les effets extraordinaires que nous appellons *miracles*.

Ce peuple ſi ſincere atteſtant aujourd'hui
Les prodiges nombreux que le Ciel fit pour lui ;
Dans ſes ſolemnités en garde la mémoire.
Je pourrois dans mes vers en retracer l'hiſtoire.
L'on y verroit encor la mer ouvrir ſes eaux,
Les rochers s'amolir, & ſe fondre en ruiſſeaux ;
Les fleuves effrayés remonter à leur ſource,
L'aſtre pompeux du jour s'arrêter dans ſa courſe.
Mais frappé tout à coup par l'éclat glorieux,
Que les Prophètes ſaints font briller à mes yeux ;
Chez un peuple qui marche au milieu des miracles
Je ne veux m'arrêter qu'au plus grand des ſpectacles.

Dans un tems qu'à des jours & tranquilles & longs ;
A de fertiles champs, à des troupeaux féconds,
Il ſemble que le Ciel ait borné ſes promeſſes ;
On voit, ambitieux de plus nobles richeſſes,
Des hommes pleins du Dieu dont ils ſont inſpirés ;
Errants, de peaux couverts, des villes retirés ;

Errans, de peaux couverts, &c. Elie étoit vêtu de peau : Iſaïe portoit un ſac : Abdias ne portoit que du pain & de l'eau aux Prophétes qui vivoient dans les cavernes : Eliſée refuſe les préſens de Naaman. Des hommes pareils ne cherchoient pas les avantages de cette vie, quoique ſous une loi qui ſembloit n'en promettre pas d'autres. Ils ne ſongeoient à plaire ni au peuple ni aux Princes. Quelle différence entre de ſemblables Prophétes, & ceux qui chez les Grecs oſant prendre le même nom, vivoient dans le temple de Delphes ! Leur attention à faire leur cour aux princes les plus puiſſans avoit fait dire ce bon mot, qu'*Apollon philippiſoit* ; parce que ſes oracles étoient toujours favorables à Philippe.

Ils

Ils n'y vont quelquefois, Miniſtres infléxibles,
Que pour y prononcer des menaces terribles.
Aux Rois épouvantés ils n'adreſſent leur voix,
Que comme ambaſſadeurs du Souverain des Rois.
Chaſſés, triſtes objets d'opprobres & de haines,
Déchirés par le fer, maudits, chargés de chaînes,
Dans les antres cachés, contens dans leur malheur
De ſe raſſaſier du pain de la douleur,
Admirables mortels dont la terre eſt indigne,
Ils répétent que Dieu *rejettera ſa vigne;*
Que ſur une autre terre, & ſous un Ciel nouveau
Le loup doit dans les champs bondir avec l'agneau.
Ils répétent que *Dieu las du ſang des geniſſes,*
Aboliſſant enfin d'impuiſſans ſacrifices,
Verra la pure hoſtie immolée en tous lieux.
La terre produira ſon germe précieux.
Du Juſte de Sion, que les iſles attendent,
Déja de tous côtés les rayons ſe répandent.
De ſon immenſe gloire ils ſont environnés,
Quand par un autre objet tout à coup détournés,
Ce Juſte à leurs regards n'eſt plus reconnoiſſable.
Sans beauté, ſans éclat, ignoré, mépriſable,
Frappé du Ciel, chargé du poids de nos malheurs,

Le dernier des humains, & l'homme de douleurs,
Avec des ſcelerats, ainſi que leur complice,
Comme un agneau paiſible on le mene au ſupplice.
Quel autre que le Dieu qui dévoile les tems
Préſentoit à leurs yeux ces tableaux différens ?
Ils nous font eſperer *un Maître redoutable,*
Le Prince de la paix, le Dieu Fort, l'Admirable :
Son trône eſt entouré de Rois humiliés :
Ses ennemis vaincus frémiſſent à ſes pieds :
Son regne s'étendra ſur les races futures.
Sa gloire diſparoît, *& couvert de bleſſures,*
C'eſt le paſteur mourant d'un troupeau diſperſé.
En contemplant celui que ſes mains ont percé,
Saiſi d'étonnement un peuple eſt en allarmes :
La mort d'un fils unique arrache moins de larmes.
David qui voit de loin ce brillant rejetton,
Plus ſage, plus heureux, plus grand que Salomon,
Du ſein de l'Eternel ſortir avant l'aurore,
Dans l'horreur des tourmens David le voit encore.
Du Roi de Babilone admirable Captif,

Préſentoit à leurs yeux, &c. Eſt-il naturel de voir toujours le même objet ſous deux points de vue ſi oppoſés ? Cependant c'eſt ainſi que tous les Prophétes contemplent J. C. Lorſque Moïſe & Elie ſont avec lui ſur le Thabor, quoiqu'ils le voyent brillant comme le ſoleil, ils s'entretiennent avec lui de ſa mort & de ſes ſouffrances.

A deux objets divers Dieu te rend attentif.
Elevé ſur ſon trône, à ſon fils qui s'avance
Il donne à haute voix l'empire & la puiſſance.
Mais tout change à tes yeux : ce fils eſt immolé ;
Le Chriſt eſt mis à mort, le lieu ſaint déſolé :
Le Grand Prêtre éperdu dans la fange ſe roule :
Tout périt ; l'autel tombe, & le temple s'écroule.
C'eſt ce même captif qui voit tous à leurs rangs,
Pareils à des éclairs, paſſer les conquérans.
Il voit naître & mourir leurs ſuperbes Empires.
Babylone, c'eſt toi qui ſous le Perſe expires.
Alexandre punit tes vainqueurs floriſſans.
Rome punit la Grece, & venge les Perſans.
Elle renverſera toute grandeur ſuprême ;
Et le marteau fatal ſera briſé lui-même.
O Rome, tes débris ſeront les fondemens
D'un Empire vainqueur des hommes & des tems !

Mais ce n'eſt point aſſez qu'annonçant ces miracles,

C'eſt ce même captif, &c. " Occidetur Chriſtus ..... & civitatem & ſanctuarium diſſipabit populus cum duce venturo, & finis ejus vaſtitas ... & erit in templo abominatio deſolationis. " *Dan.* 9. Ces prophéties de Daniel ſont ſi claires, que Porphyre les croyoit ſuppoſées. Qu'on compare à Daniel, *dit Abadie*, Tite-Live, Juſtin & Polybe, on doutera ſi ce Prophéte ne mérite pas auſſi bien qu'eux, le titre d'Hiſtorien.

Des Prophètes nombreux répétent leurs oracles.
Tout rempli du deſſein qu'il doit exécuter,
Dieu par des coups d'eſſai ſemble le méditer:
A nos yeux à toute heure il en montre une image,
Et dans ces premiers traits crayonne ſon ouvrage.
Que les plus tendres mains conduiſent au bucher
Ce fils obéiſſant qui s'y laiſſe attacher,
Paiſible ſacrifice, où le Prêtre tranquille
Va frapper ſans pâlir ſa victime immobile;
Que l'enfant le plus cher, en eſclave vendu,
Et du ſein de l'opprobre à la gloire rendu,
Aimé, craint, adoré des villes étrangeres,
Soit enfin reconnu par ſes perfides freres;
Pour le ſang d'un Agneau, que rempli de reſpect
L'Ange Exterminateur s'écarte à ſon aſpect;
Que de tant de maiſons au glaive condamnées
Celles que teint ce ſang ſoient ſeules épargnées;
Qu'en attachant ſes yeux ſur un ſigne élevé,
Par un heureux regard le mourant ſoit ſauvé;
Que le jour de triſteſſe où le Grand-Prêtre expire,
A tant de malheureux que ſon trépas retire
Des azyles preſcrits à leur captivité,
Deviennne un jour de grace & de félicité;

Que par les criminels proſcrit pendant l'orage
Le Juſte en périſſant les ſauve du naufrage :
Qu'il revive, & ne ſoit victime que trois jours,
Du monſtre qui parut l'engloutir pour toujours :
Tout m'annonce de loin ce que le Ciel projette ;
Et ſans ceſſe conduit par un peuple Prophète,
J'arrive pas à pas au terme déſiré,
Où le Dieu tant de fois prédit & figuré,
Doit de ſon regne ſaint établir la puiſſance,
Ce Regne dont mes vers vont chanter la naiſſance.

Et ſans ceſſe conduit, &c. S. Auguſtin dit, en parlant des Patriarches, que non ſeulement leur bouche étoit prophétique, mais que toute leur vie l'étoit auſſi. *Illorum non tantùm lingua, ſed & vita prophetica fuit.* Tertullien a dit de même : *ut verbis, ita & rebus prophetatum.* De tant de figures je ne rapporte que quelques-unes des plus éclatantes, comme Iſaac, Joſeph, le ſerpent d'airain, l'Agneau Paſcal, les villes de refuge d'où l'on ne pouvoit ſortir qu'à la mort du Grand-Prêtre, & enfin Jonas. Le célebre Evêque de Rocheſter, qui mourut à Paris, il y a quelques années, méditoit un ouvrage ſur la Religion chrétienne, qu'il vouloit prouver par les types. En effet un homme qui ſoutiendroit que la reſſemblance qui ſe trouve dans les évenemens arrivés à tant de perſonnes différentes, ne s'y trouve que par haſard, & n'a aucun rapport à J C. ſeroit auſſi peu ſenſé que celui qui voyant pluſieurs portraits du Roi faits par différens Peintres, ſoutiendroit qu'aucun de ces Peintres n'a eu deſſein de repréſenter le Roi, & que tous ces portraits ne lui reſſemblent que par haſard.

CHANT QUATRIE'ME.

LES Empires détruits, les Trônes renverſés,
Les champs couverts de morts, les peuples diſperſés;
Et tous ces grands revers, que notre erreur commune
Croit nommer juſtement les jeux de la fortune,
Sont les jeux de celui, qui maître de nos cœurs,
A ſes deſſeins ſecrets fait ſervir nos fureurs,
Et de nos paſſions reglant la folle yvreſſe,
De ſes projets par elle accomplit la ſageſſe.
Les Conquérans n'ont fait par leur ambition
Que hâter les progrès de la Religion:
Nos haines, nos combats ont affermi ſa gloire:
C'eſt le prouver aſſez, que conter ſon hiſtoire.

Les Empires, &c. Quand nous regardons avec M. Boſſuet, tous les évenemens du monde dans ce point de vue, l'hiſtoire univerſelle devient „ l'hiſtoire de la Religion. " Tous les Empires, *dit-il*, ont concouru au " bien de cette Religion, & à la gloire " de Dieu, qui s'en eſt ſervi pour châ- " tier, ou pour exercer, ou pour éten- " dre, ou pour proteger ſon peuple. „

Je ſais bien que féconde en agrémens divers
La riche fiction eſt le charme des vers.
Nous vivons du menſonge, & le fruit de nos veilles
N'eſt que l'art d'amuſer par de fauſſes merveilles :
Mais à des faits divins mon écrit conſacré,
Par ces vains ornemens ſeroit deshonoré.
Je laiſſe à Sannaſar ſon audace profane :
Loin de moi ces attraits que mon ſujet condamne :
L'ame de mon récit eſt la ſimplicité.
Ici tout eſt merveille, & tout eſt verité.

Le Dieu qui dans ſes mains tient la paix & la guerre,
Tranquille au haut des Cieux change à ſon gré la terre,
Avant que le lien de la Religion
Soit un lien commun de toute nation,
Il veut que l'Univers ne ſoit qu'un ſeul empire.
A ce même deſſein dès long-tems Rome aſpire ;
Mais un Etat ſi vaſte, en proie aux factions,

Je laiſſe à Sannaſar, &c. J'ai parlé dans ma Préface de l'abus que Sannaſar avoit fait des fictions dans ſon Poëme *de partu Virginis.*

Avant que le lien, &c. Polybe & Plutarque reconnurent eux-mêmes que la fortune des Romains n'étoit pas l'effet d'une fortune aveugle, mais d'une Providence divine. Ils ne pouvoient ſavoir quel étoit le deſſein de cette Providence. M. Boſſuet nous le fait remarquer, & Origene avoit avant lui fait la même refléxion ſur cet Empire univerſel de Rome, au tems de J. C. Le commerce de tant de peuples autrefois étrangers les uns aux autres, & depuis réunis ſous la domination des Romains, fut un des plus puiſſans moyens dont Dieu ſe ſervit pour hâter le cours de l'Evangile.

Eſt le regne du trouble, & des diviſions.
Il veut que ſur la terre aux mêmes loix ſoumiſe,
Un paiſible commerce en tous lieux favoriſe
De ſes ordres nouveaux les Miniſtres divins.
Ils pourront les porter par de libres chemins,
Si l'Univers n'a plus pour maître qu'un ſeul homme.
Il l'a voulu ce Dieu : la liberté de Rome
Ranimant ſes ſoldats par Céſar abattus,
Du dernier coup frappée, expire avec Brutus.
Dans ſes hardis vaiſſeaux une Reine oſe encore
Raſſembler follement les peuples de l'Aurore.
Elle fuit l'inſenſée : avec elle tout fuit,
Et ſon indigne Amant honteuſement la ſuit.
Juſqu'à Rome bien-tôt par Auguſte traînées

Dans ſes hardis vaiſſeaux. Antoine qui fut mis en fuite avec Cleopatre dans la bataille d'Actium, avoit raſſemblé les forces de l'Orient.

Victor ab auroræ populis & littore rubro
Ægyptum, vireſque Orientis, & ultima ſecum
Bactra trahit. *Æneid.* 7.

Juſqu'à Rome, C'eſt ce magnifique triomphe chanté par Virgile.

Incedunt victæ longo ordine gentes,
Quàm variæ linguis, habitu tam veſtis & armis.
Hîc Nomadum genus, & diſcinctos Muleiber Afros;
Hîc Lelegas, Caraſque, ſagittiferoſque Gelonos
Finxerat. Euphrates ibat jam mollior undis :
Extremique hominum Morini, Rhenuſque bicornis,
Indomitique Dahæ, & pontem indignatus Araxes. *Lib.* 8.

Toutes les nations à ſon char enchaînées,
L'Arabe, le Gelon, le brûlant Afriquain,
Et l'habitant glacé du Nord le plus lointain,
Vont orner du vainqueur la marche triomphante.
Le Parthe s'en allarme, & d'une main tremblante
Rapporte les drapeaux à Craſſus arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhetes ſont cachés:
La foudre les atteint, tout ſubit l'eſclavage.
L'Araxe mugiſſant ſous un pont qui l'outrage,
De ſon antique orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate ſoumis coule plus mollement.
Paiſible Souverain des mers & de la terre,
Auguſte ferme enfin le temple de la guerre.

Paiſible Souverain, &c. Cette paix générale de la terre ſous Auguſte eſt décrite dans Virgile.

Claudentur belli portæ; Furor impius intùs
Sæva ſedens ſuper arma, & centum vinctus ahenis
Poſt tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

Elle eſt encore décrite par Horace,

Tutus bos etenim rura perambulat:
Nutrit rura Ceres, almaque fauſtitas:
Pacatum volitant per mare navitæ....

& par Velleius Paterculus. " Finita „ bella civilia, ſepulta externa, re- „ verſa pax, ſopitus ubique armorum furor... rediit cultus agris, „ ſacris honos, ſecuritas hominibus... &c. „

Il eſt fermé ce temple, où par cent nœuds d'airain
La Diſcorde attachée, & déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit ſur un amas de lances & d'épées.
Aux champs dèshonorés par de ſi longs combats
La main du laboureur rend leurs premiers appas.
Le marchand loin du port, autrefois ſon azile,
Fait voler ſes vaiſſeaux ſur une mer tranquile.

Les Poëtes ſurpris d'un ſpectacle ſi beau
Sont ſaiſis à l'inſtant d'un tranſport tout nouveau.
Ils annoncent que Rome après tant de miracles
Va voir le tems heureux prédit par ſes oracles.
Un ſiécle, diſent-ils, *recommence ſon cours*,
Qui doit de l'âge d'or nous ramener les jours.
Déja deſcend du Ciel une race nouvelle;

Un ſiecle, *&c.* Je ne prétens pas attribuer directement au Meſſie, comme quelques-uns l'ont fait, cette Eglogue de Virgile; mais il n'eſt pas non plus vraiſemblable que pour Pollion, ou Marcellus, ou Druſus, le Poëte ait pris un ton ſi élevé. Virgile, comme le remarque Servius, plein de la grandeur d'Auguſte, entre dans l'enthouſiaſme, & ſe rappelle les prédictions des Sybilles, *Cumæi carminis.* Ces prédictions d'*un maître qui viendroit de l'Orient renouveller toutes choſes*, ſont rapportées dans Suetone, & dans Tacite. Joſephe les appliqua à Veſpaſien. Voici ce que dit Suetone. „ Percrebuerat Oriente toto vetus & „ conſtans opinio, eſſe in fatis ut „ Judææ profecti rerum potiren- „ tur. „ Tacite y eſt conforme, " Plu- „ ribus perſuaſio inerat, antiquis Sa- „ cerdotum libris contineri, eo ipſo „ tempore fore, ut valeſceret Oriens, „ profectique Judæa rerum potirentur.

La terre va reprendre une face plus belle ;
Tout y deviendra pur, & ſes premiers forfaits,
S'il en reſte, ſeront effacés pour jamais.

Tant de prédictions qui frappent les oreilles,
Font d'un grand changement eſperer les merveilles.
Vers l'Orient alors chacun tourne les yeux :
C'eſt delà qu'on attend ce Roi victorieux,
Qui ſortant des climats où le jour prend naiſſance,
Doit ſoumettre la terre à ſon obéiſſance.
Jeruſalem s'éveille à des bruits ſi flateurs :
L'heritier de Jacob en cherche les auteurs.
Des Prophètes ſacrés parcourant les volumes,
Sans peine il reconnoît le ſiécle, dont leurs plumes
Ont décrit tant de fois les jours délicieux.
„ Il eſt venu ce tems, l'eſpoir de nos ayeux,
„ Où le fer, dont la dent rend les guérets fertiles,
„ *Sera forgé du fer des lances inutiles.*
„ La Juſtice & la Paix s'embraſſent devant nous.

Jeruſalem s'éveille à des bruits ſi flateurs, &c. Les Juifs étoient ſi perſuadés que le tems du Meſſie étoit arrivé, que quelques-uns d'eux prirent Herode pour le Meſſie. Ainſi en même tems qu'ils attendent le grand évenement prédit par leurs Prophètes, les Romains de leur côté attendent un grand changement, qui, ſuivant leurs Sybilles, doit arriver ſur la terre ; & dans cette attente générale, Jeſus-Chriſt paroît.

„ Le glaive étincelant d'un Royaume jaloux
„ N'oſe plus aujourd'hui s'irriter contre un autre :
„ Le bonheur des humains nous annonce le nôtre.
„ Sous un joug étranger nous avons ſuccombé,
„ *Et des mains de Juda notre ſceptre eſt tombé.*
„ Mais notre opprobre même aſſure notre gloire :
„ Des promeſſes du Ciel rappellons la mémoire.

Cependant il paroît à ce peuple étonné
Un Homme (ſi ce nom lui peut être donné)
Qui ſortant tout à coup d'une retraite obſcure,
En maître, & comme Dieu, commande à la nature.
A ſa voix ſont ouverts des yeux longtems fermés,
Du ſoleil qui les frappe ébloüis & charmés.
D'un mot il fait tomber la bariere invincible,
Qui rendoit une oreille aux ſons inacceſſible ;
Et la langue qui ſort de la captivité,
Par de rapides chants benit ſa liberté.

Cependant il paroît, &c. Les miracles de J. C. ſont avoués par Celſe, & par Julien l'Apoſtat, qui s'écrie : „ Qu'a-t-il fait de conſidérable ſur la „ la terre ? à moins qu'on ne regarde „ comme une grande merveille d'ou„ vrir les yeux aux aveugles, de „ guérir les malades, &c. „ Pourquoi Julien veut-il que ce ne ſoit pas une grande merveille ?

En maître, & *comme Dieu*, &c. Non ſeulement la nature obéit quand il lui parle, mais quand il lui fait parler par ſes ſerviteurs. Il envoye ſes Apôtres prêcher en leur diſant : *Allez, guériſſez les malades, reſſuſcitez les morts.* C'eſt un maître qui charge de ſes commiſſions ceux qui lui appartiennent.

Des malheureux traînoient leurs membres inutiles,
Qu'à ſon ordre à l'inſtant ils retrouvent dociles.
Le mourant étendu ſur un lit de douleurs
De ſes fils déſolés court eſſuyer les pleurs.
La mort même n'eſt plus certaine de ſa proie.
Objet tout à la fois d'épouvante & de joie,
Celui que du tombeau rappelle un cri puiſſant,
Se releve, & ſa ſœur pâlit en l'embraſſant.
Il ne repouſſe point les fleuves vers leur ſource:
Il ne dérange pas les aſtres dans leur courſe.
On lui demande en vain des ſignes dans les Cieux.
Vient-il pour contenter les eſprits curieux?
Ce qu'il fait d'éclatant, c'eſt ſur nous qu'il l'opere;
Et pour nous ſort de lui ſa vertu ſalutaire.
Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour:

Celui que du tombeau, &c. Spinoſa, au rapport de Bayle à ſon article, diſoit que s'il eût pû ſe perſuader la réſurrection du Lazare, il eût déchiré ſon ſiſtême, & ſe ſeroit fait Chrétien. Spinoſa croyoit donc qu'il étoit le maître de changer ſon cœur. La reſurrection de Lazare redoubla la haine des ennemis de J. C. & hâta ſa mort. Les Juifs virent & ne crurent point, & J. C. leur en dit la raiſon, *Vous ne croyez point parce que vous n'êtes pas de mes brebis*. S. Jean 10.

Il ne repouſſe point, J'ai dit au troiſiéme Chant, que Dieu avoit, en faveur des Juifs, renverſé l'ordre des élemens. La mer entrouverte, le ſoleil arrêté, ſont des miracles qui paroiſſent plus éclatans que ceux de Jeſus-Chriſt. Quand on lui demande des ſignes dans le Ciel, il n'en fait point. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit le maître de la nature. Quand il mourra, les ténébres couvriront la terre; mais pendant ſa vie, *pertranſiit benefaciendo*. Il récompenſe la foi de ceux qui l'accompagnent, fait des miracles de bonté en leur faveur, & prédit que ceux qui croiront en lui, en feront de plus grands.

Sa puiſſance toujours annonce ſon amour.
Mais c'eſt peu d'enchanter les yeux par ces merveilles.
Il parle : ſes diſcours raviſſent les oreilles.
Par lui ſont annoncés de terribles arrêts ;
Par lui ſont révélés de ſublimes ſecrets.
Lui ſeul n'eſt point ému des ſecrets qu'il révele :
Il parle froidement d'une gloire éternelle ;
Il étonne le monde, & n'eſt point étonné :
Dans cette même gloire il ſemble qu'il ſoit né :
Il paroît ici bas peu jaloux de la ſienne.
Qu'empreſſé de l'entendre un peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux eſprits révoltés
Ses dogmes rigoureux, ſes dures verités.
C'eſt envain qu'on murmure, il faut croire, il l'or-
donne.
D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.

D'un tel Légiſlateur quel ſera le deſtin ?
Jadis de la vertu Platon prévit la fin.

C'eſt en vain qu'on murmure, &c. La preuve en eſt dans le ſixiéme chapitre de S. Jean. Quand il aſſûre qu'il faut manger ſa chair & boire ſon ſang, pluſieurs de ſes diſciples le quittent en murmurant, & en diſant : *Durus eſt hic ſermo.* Il ſe retire alors vers ſes Apôtres : *Et vous*, leur dit-il, *voulez-vous auſſi me quitter ?* Que le Déiſte explique cette indifférence d'un fondateur de Religion, pour s'attirer des ſectateurs.

A ſouffrir, diſoit-il, que ſon héros s'apprête:
La rage des méchans doit fondre ſur ſa tête.
S'il ſe montre à la terre, à la terre arraché,
Proſcrit, frappé, ſanglant, *à la croix attaché*,
Paix ſecrete du cœur, gage de l'innocence,
C'eſt toi ſeule à ſa mort qui ſeras ſa défenſe.
L'Oracle eſt accompli. Le Juſte eſt immolé.
Tout s'émeut, & des bords du Jourdain déſolé
Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre.
D'intrépides humains courent pour le répandre:
Ils volent: l'Univers eſt rempli de leur voix.

Repentez-vous, pleurez, & montez à ſa croix.
Quelque ſoit le forfait, la victime l'expie.
Vous avez fait mourir le maître de la vie.

Proſcrit, frappé, &c. Fameux paſſage de Platon appliqué à J. C. par Grotius & M. de Meaux. Ciceron & Seneque l'ont traduit. Ce dernier, par ces mots *extendenda per patibulum manus*, déſigne clairement le ſupplice de la croix. Le mot Grec dans Platon déſigne un ſupplice d'eſclave, dans lequel le patient étoit attaché à un pieu.

Au Tibre, &c. Les grands évenemens arrivés dans la Judée, furent bien-tôt connus à Rome. Auguſte, au rapport de Macrobe, ayant appris qu'Herode avoit fait mourir tous les enfans au-deſſous de deux ans, & n'avoit pas même épargné le ſien, dit qu'il aimeroit mieux être le porc d'Herode que ſon fils. Tibere, au rapport de Tertullien, propoſa au Senat de recevoir Jeſus-Chriſt au nombre des Dieux. Calcidius Philoſophe Platonicien parle d'une étoile, *qui annonça*, dit-il, non des malheurs, mais la naiſſance d'un Dieu. Phlegon, cité par Euſebe, Origene, & S. Jerôme, parle d'une éclipſe, la plus grande qu'on eût jamais vûe, & qui couvrit la terre de ténebres. *Eum mundi caſum relatum in arcanis veſtris habetis*, diſoit Tertullien aux Romains.

Celui que vos boureaux traînoient en criminel ;
Eſt l'image, l'éclat, le fils de l'Eternel.
Ce Dieu dont la parole enfanta la lumiére,
Couché dans un tombeau dormoit dans la pouſſiére ;
Mais la mort eſt vaincue, & l'enfer dépouillé.
La nature a frémi, ſon Dieu s'eſt réveillé.
Il vit, nos yeux l'ont vû. Croyez. Parole étrange !
Ils commandent de croire : on les croit, & tout change.

Simples dans leurs diſcours, ſimples dans leurs écrits,
Les accuſera-t'on d'éblouir nos eſprits ?
Ils comptent leurs erreurs, leur honte, leur foibleſſe.
Par eux, de leur naiſſance apprenant la baſſeſſe,
J'apprens auſſi par eux leur infidelité,
Le trouble de leur maître, & ſa timidité.

Il vit, nos yeux l'ont vû, &c. Non contens d'atteſter cette vérité, ils la ſcellent de leur ſang. Il n'eſt que trop commun d'oublier après leur mort ceux qu'on a aimés le plus tendrement. Les Apôtres ont abandonné & renoncé J. C. pendant qu'il vivoit. Ils meurent pour lui, quand il a été crucifié. Ils l'ont donc vû reſſuſcité. Cette belle réflexion eſt de Saint Jean Chryſoſtome.

Ils comptent, &c. Ces foibleſſes confirment les témoignages que les Apôtres ont rendus depuis, comme le remarque M. Foſter contre Tindal, dont le livre a été réfuté par pluſieurs ſavans, & par M. l'Evêque de Londre, qui au commencement de ſes lettres Paſtorales, ſe plaint de ce que ſon *Diocèſe eſt le théatre des attentats contre la Religion, d'où ils ſe répandent par-tout.*

Par eux, de leur naiſſance, &c. Qui les obligeoit de nous dire qu'ils étoient des pêcheurs ; qu'au Jardin des Oliviers, ils ne purent veiller une heure avec leur Maître accablé de triſteſſe, & qu'ils prirent tous la fuite quand ils le virent en péril ? Pourquoi nous apprendre que S. Pierre le renia trois fois ?

A l'aſpect de la mort il s'attriſte, il friſſonne :
Languiſſant, proſterné, la force l'abandonne ;
Et le calice amer qu'on lui doit préſenter,
Loin de lui, s'il pouvoit, il voudroit l'écarter.
Eſt-il donc d'un héros d'écouter la nature ?
Socrate en étouffa juſqu'au moindre murmure.
L'impoſture, féconde en diſcours ſéduiſans,
Eût orné ſon recit de charmes plus puiſſans.

Leurs écrits, direz-vous, dépouillés d'artifice,
Ne font point dans leurs cœurs ſoupçonner de malice ;
Mais peut-être on les trompe, & ſéduits les premiers,
Ils ont crû follement des menſonges groſſiers.
Si tous ces faits ſont faux, ont-ils pû les écrire

A l'aſpect de la mort, &c. M. Paſcal eſt peut-être le premier qui ait relevé cette admirable ſimplicité des Evangeliſtes. Ils ne parlent jamais en termes injurieux des ennemis de J. C. de ſes boureaux, ni de ſes Juges. Ils rapportent les faits, ſans y ajoûter aucune réflexion. Ils ne font remarquer ni la douceur de leur Maître, quand il reçoit un ſoufflet, ni ſa conſtance dans le ſupplice dont ils ne diſent que ce mot, *& ils le crucifierent*. Le triomphe de ſon Aſcenſion ſemble devoir finir cette hiſtoire d'une maniere éclatante. Deux Evangeliſtes n'en parlent pas ; les deux autres diſent ſeulement, *& il fut enlevé dans les cieux*. Ce caractere de ſimplicité & d'indifférence pour attirer l'attention des lecteurs, ne leur eſt commun avec aucun autre écrivain, & leur eſt commun à tous quatre, quoiqu'ils ayent écrit en différens tems & en différens lieux.

Socrate en étouffa, &c L'intrepidité de Socrate devant ſes Juges eſt ſoutenue par ſa fierté. Il oſe leur dire que rien ne l'empêchera d'inſtruire publiquement, parceque le Ciel le veut. Quelles preuves donne-t-il de ſa miſſion & de ce Genie qu'il prétend lui être attaché dès l'enfance ? Il conclut ſon apologie par ſe déclarer digne d'être nourri aux dépens de la République ; & par ſa hardieſſe il révolte les Juges qui le condamnent à mort. J. C. qui garde le ſilence devant ſes Juges & juſqu'à la mort, n'eſt pas venu donner l'exemple de la conſtance humaine, mais de la profonde obéiſſance : il eſt comme un agneau devant celui qui le tond.

Parmi des ennemis prêts à les contredire ?
A peine aux yeux mortels leur Maître eſt diſparu :
A toute heure, en tout lieu, tout un peuple l'a vû.
Qu'elle a d'autorité l'hiſtoire, qu'en ſilence
Sont contraints d'écouter des témoins qu'elle offenſe !

Mais en quel triſte état te découvrent mes yeux,
Ville jadis ſi belle, ô peuple ami des Cieux !
Qu'as-tu fait à ton Dieu ? ſa vengeance eſt certaine.
Comment à tant d'amour ſuccede tant de haine ?
Son bras de jour en jour s'appeſantit ſur toi,
Et tu ne fus jamais plus zelé pour ſa loi.
Combien d'avantcoureurs annoncent ta ruine !
Et la guerre étrangere, & la guerre inteſtine,
Et les embraſemens, & la peſte, & la faim.
Que de maux raſſemblés ! l'orage éclate enfin ;

Qu'elle a d'autorité l'hiſtoire, &c. Les Juifs avouent qu'ils ont fait mourir J. C. dont les miracles ſont atteſtés dans le Talmud. Pourquoi garderent-ils le ſilence quand les Evangiles parurent ? Une Hiſtoire qui dèshonore une nation, & n'eſt point contredite par elle ; une hiſtoire écrite par quatre temoins oculaires, qui la ſcellent de leur ſang, eſt une hiſtoire bien véritable.

Et tu ne fus jamais, &c. Leur célebre ambaſſade à Caligula en eſt la preuve. Ils oſerent réſiſter à un Prince ſi terrible, qui vouloit faire mettre ſa ſtatue dans le ſanctuaire de leur temple. Ce peuple autrefois ſi enclin à l'Idolatrie eſtoit alors très-zelé pour ſa loi, comme il l'eſt encore aujourd'hui.

Combien d'avantcoureurs, &c. Le paſſage de Tacite eſt remarquable, « Viſæ per cœlum concurrere acies, « rutilantia arma, & ſubito igne nubium collucere templum : expanſæ « repentè delubri fores, & audita « major humanâ vox, excedere deos : « ſimul ingens motus excedentium. »

Le nuage eſt crevé, je vois partir la foudre.
Jeruſalem n'eſt plus, & le temple eſt en poudre.
Ce n'eſt point à Titus que les lauriers ſont dûs :
„ Ce n'eſt point moi, dit-il ; leur Dieu les a perdus.
„ Oui ſans doute le Ciel les punit d'une offenſe :
„ Je n'ai fait que prêter mon bras à ſa vengeance.
Ils l'ont bien mérité ce châtiment affreux.
Le ſang de leur victime eſt retombé ſur eux.
Le pere a pour longtems proſcrit ſes fils rebelles :
Le maître a retranché les branches infidelles.
Il n'a point toutefois arraché l'arbre ingrat ;
Mais un nouveau prodige en a changé l'éclat.
Sur cet arbre étonné que de branches nouvelles,
Sauvages autrefois, aujourd'hui naturelles !
Que vois-je ? l'étranger dépouille l'héritier,
Et le fils adopté ſuccéde le premier.

Jeruſalem n'eſt plus, &c. Ils ne l'ont jamais pû relever ; ils l'entreprirent ſous Julien l'Apoſtat : mais ils furent repouſſés par des flammes qui brûlerent les hommes & les pierres. Ce fait n'eſt point douteux, puiſqu'il eſt rapporté par un hiſtorien Payen, & que S. Jean Chryſoſtome l'objecte plus d'une fois aux Juifs.

Ce n'eſt point à Titus, &c. Titus, après ſa victoire, au rapport de Joſephe même, qui ne ſonge qu'à lui faire ſa cour, ne voulut point recevoir les couronnes ni les congratulations, parce qu'il reconnut qu'il n'avoit été que le miniſtre de la vengeance Divine.

Le maître a retranché, &c. Ainſi ce peuple dépoſitaire de la révélation, avec qui Dieu a fait alliance, à qui il a envoyé ſes Prophètes & ſon fils ; ce peuple, d'où ſont ſortis les Apôtres, diſperſé juſqu'aujourd'hui, ſe préſente à nous en tous lieux pour nous rappeller ces paroles de S. Paul : *Noli altum ſapere, ſed time : ſi enim Deus naturalibus ramis non pepercit, ne fortè nec tibi parcat.* Rom. 11.

De ces nouveaux enfans que la mere eſt féconde !
Ils ne font que de naître, & rempliſſent le monde.
Les maîtres des pays par le Nil arroſés,
D'une antique ſageſſe enfin déſabuſés,
Ont déja de la croix embraſſé la folie.
A l'aſpect d'un bois vil le Parthe s'humilie :
Et réunis entr'eux pour la premiere fois,
Les Scythes vagabonds reconnoiſſent des loix.
A l'auteur du ſoleil le Perſe offre un hommage,
Que l'erreur ſi longtems lui fit rendre à l'ouvrage.
Des déſerts Lybiens le farouche habitant,
Le Sarmate indocile, & l'Arabe inconſtant,

De ces nouveaux enfans, &c. Ce n'eſt point ici un de ces dénombremens que groſſit une imagination poëtique. On le trouvera bien plus conſidérable dans le traité de Grotius de *vera Religione*, titre *de admirabili propagatione Religionis.*

On peut bien appliquer au triomphe de la Foi, les vers de Virgile ſur le triomphe d'Auguſte.

Incedunt victæ longo ordine gentes,
Quàm variæ linguis, habitu tam veſtis, &c.

Tertullien au ſecond ſiécle ſoutenoit que l'Empire de J. C. étoit plus étendu, que ne l'avoit été celui d'Alexandre & celui des Romains. Saint Juſtin compte d'innombrables nations dans l'Egliſe. S. Irenée en fait un catalogue encore plus nombreux. Cent ans après, Origene & Arnobe diſent que le Chriſtianiſme eſt répandu par-tout où le ſoleil porte ſa lumiere.

Le Sarmate indocile, & l'Arabe inconſtant, &c. M. l'Abbé Desfontaines remarque ſur ce Vers, que les Polonois qui ſont les Sarmates de l'Europe, n'ont reçu l'Evangile que dans le dixiéme ſiécle. Ce qu'il dit eſt vrai de la nation en général ; mais quoiqu'elle n'ait reçu l'Evangile, auſſi-bien que la Grande Bretagne, que longtems après J. C. il y avoit des Chrétiens parmi tous ces peuples dès le ſecond ſiécle ; & je n'avance rien que ſur l'autorité de Tertullien, qui nomme les Sarmates, les Bretons, les Scythes, &c. Voici ſes paroles : *Britannorum inacceſſa Romanis loca, Chriſto verò ſubdita, & Sarmatarum, & Dacorum, & Germanorum, & Scytharum, & abditarum multarum gentium & provinciarum, & Inſularum nobis ignotarum, in quibus Chriſti nomen regnat.*

De ſes ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe.
Corinthe ſe réveille, & ſort de ſa molleſſe.
Athene ouvrant les yeux reconnoît le pouvoir
Du Dieu qu'elle adora longtems ſans le ſavoir.
Mieux inſtruite aujourd'hui, cet autel qu'elle honore,
N'eſt plus enfin l'autel d'un Maître qu'elle ignore.
Il eſt trouvé ce Dieu tant cherché par Platon:
L'Aréopage entier retentit de ſon nom.
Les Gaulois déteſtant les honneurs homicides,
Qu'offre à leurs Dieux cruels le fer de leurs Druides,
Aprennent que pour nous le Ciel moins rigoureux,
Ne demanda jamais le ſang d'un malheureux,
Et qu'un cœur qu'a briſé le repentir du crime,
Eſt aux yeux d'un Dieu ſaint la plus ſainte victime.
Tes illuſtres martyrs ſont tes premiers tréſors,
Opulente Cité, la gloire de ces bords,

Corinthe ſe réveille, &c. Les Epîtres de ſaint Paul aux Corinthiens, aux Romains, aux Ephéſiens, aux Galates, prouvent les nombreuſes ſociétés de Chrétiens qui étoient déja dans ces villes. Le progrès de l'Evangile fut auſſi étonnant par ſa rapidité, que par ſon étendue.

Athene ouvrant les yeux, &c. Quod ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis, dit S. Paul dans l'Aréopage, à l'occaſion d'un autel qu'il avoit trouvé dans Athenes, ſur lequel étoit cette inſcription *ignoto Deo*. Pauſanias, Philoſtrate, Lucien ont parlé de cet autel.

Qu'offre à leurs Dieux cruels, &c. Les Druides, qui étoient les prêtres des anciens Gaulois, immoloient aux Dieux des victimes humaines. *Hominum fibris conſulere Deos fas habebant.* Tac. Ann. 14.

Tes illuſtres martyrs, &c. S. Pothin & S. Irenée, ſucceſſeurs des diſciples des Apôtres, fonderent l'Egliſe de Lyon. Le nombre des martyrs fut ſi grand dans cette ville, que les places publiques furent pleines de morts, & les deux rivieres teintes de ſang.

Où la Saône enchantée à pas lents ſe promene,
N'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraine.
Toi que la Seine embraſſe, & qui dois à ton tour
L'enfermer dans le ſein de ton vaſte contour,
Ville heureuſe, ſur toi brille la foi naiſſante.
Qu'un jour tes ſages Rois la rendront floriſſante!
Sur vos têtes auſſi luit cet aſtre divin,
Vous que baignent les flots du Danube & du Rhin;
Vous qui buvez les eaux du Tage, & de l'Ibere;
Vous que dans vos forêts le jour à peine éclaire,
Et vous que ſéparant du reſte des humains,
Les mers avoient ſauvé des fureurs des Romains;
Lieux où ne put voler leur Aigle ambitieuſe,
Je vois dans vos climats la Foi victorieuſe.
Au grand nom qui du monde a couru les deux bouts;
De l'Inde à la Tamiſe on fléchit les genoux.
La croix a tout conquis, & l'Egliſe s'écrie,
Comment à tant d'enfans ai-je donné la vie!

Au grand nom, *&c.* Ce n'étoit pas J. C. lui-même qui devoit convertir les Gentils : il n'étoit venu que pour les brebis d'Iſraël. Mais ſon nom publié par ſes Apôtres, a converti les nations, comme Iſaïe l'avoit prédit, c. 66. *mittam ex eis ad gentes*, *&c.*

La croix, *&c.* La Loi, les Prophétes, tout avoit diſpoſé les Juifs à recevoir J. C. qu'ils attendoient. Ils l'ont vû, entendu, & rejetté. Rien n'avoit diſpoſé les Gentils, qui n'avoient entendu parler ni de Moïſe, ni des Prophétes; qui n'attendoient pas J. C. qui ne l'ont ni vû ni entendu, & cependant ont embraſſé ſa Religion prêchée par ſes Apôtres. Ce qui avoit été prédit a été acccompli.

Sur les rives du Tibre éclate ſa ſplendeur ;
Là de ſon regne ſaint s'éleve la grandeur,
Et dans Rome eſt fondé ſon trône inébranlable,
A tout ambitieux trône peu déſirable.
Sur ſes dégrés ſanglans je ne vois que des morts ;
C'étoit pour en tomber qu'on y montoit alors.
Dans ces tems où la foi conduiſoit aux ſupplices,
D'un troupeau condamné glorieuſes prémices,
Les paſteurs ne briguoient qu'un ſupplice plus grand.
Tel fut chez les Chrétiens l'honneur du premier rang.

Quel ſpectacle en effet à mes yeux ſe préſente !
Quels tourmens inconnus, que la fureur invente !
De bitumes couverts, ils ſervent de flambeaux :
Déchirés lentement ils tombent en lambeaux.
Dans ces barbares jeux, théatres du carnage,
Des Tigres, des Lions on irrite la rage.
Que de feux ! que de croix ! que d'échaffauts dreſſés !
Combien de boureaux las, de glaives émouſſés !
Injuſte contre eux ſeuls, le plus juſte des Princes,

De bitumes couverts, &c. Ce ſupplice qu'on faiſoit ſouffrir aux Chrétiens, eſt rapporté par Tacite. " Pereuntibus „ addita ludibria, ut ferarum tergis „ contecti, laniatu canum interirent, „ aut crucibus affixi, aut inflammandi, atque ubi defeciſſet dies, in „ uſum nocturni luminis urerentur. „

Par ce ſang odieux contente ſes provinces.
Pour eux tout Empereur, Trajan même, eſt Neron.
Ils ſe nomment Chrétiens, & leur crime eſt leur nom.
Ils demandent la mort, ils courent aux ſupplices :
Les plus longues douleurs prolongent leurs délices :
Les rigueurs des tyrans leur ſemblent d'heureux dons ;
Ils beniſſent la main qui détruit leurs priſons.
Qui peut leur inſpirer la haine de la vie ?
D'éterniſer ſon nom la ridicule envie,
Quelquefois, je l'avoue, en étouffe l'amour,
Lorſque ſur un bucher Peregrin las du jour,
D'un trépas éclatant cherche la renommée,
Un Cynique orgueilleux s'évapore en fumée.
Mais cet immenſe amas de femmes & d'enfans,
Qu'immolent les Romains, qu'égorgent les Perſans,
Tant d'hommes dont les noms ſont reſtés ſans mémoire,
Couroient-ils à la mort pour vivre dans l'hiſtoire ?

Ils demandent la mort, &c. On a voulu oppoſer l'exemple des *Fanatiques* à cette penſée de M. Paſcal, *je crois des témoins qui ſe ſont égorger*. La comparaiſon ne peut être juſte. Des Fanatiques ſoutiennent non un fait, mais des opinions dont ils ſont follement entêtés. Des *témoins* dépoſent d'un fait qu'ils ont vû. Or on ne ſoutient pas un fait, par entêtement ou par imagination : ainſi la penſée de M. Paſcal eſt exactement vraie.

Lorſque ſur un bucher, &c. *Peregrin Philoſophe Cynique*, qui après avoir été quelque tems Chrétien, ſe brûla par vanité aux jeux Olympiques.

Mais cet immenſe, &c. D. Ruinard a ſavamment réfuté Dodwel, qui avoit avancé que les Martyrs n'avoient pas été en grand nombre, dans un traité qu'il a intitulé, *De paucitate Martyrum*.

Plaignez, me dira-t-on, leur triſte aveuglement.
L'erreur a ſes martyrs : le Bonze follement
Oſe offrir à ſon Dieu, ſtérile ſacrifice,
Un corps qu'à déchiré ſon bizarre caprice.
Victime d'un uſage antique & rigoureux,
La veuve, ſans frémir, s'élance dans les feux,
Pour rejoindre un époux que ſouvent elle abhorre.
Chez un Peuple inſenſé cette loi vit encore.
Egarement cruel ! loi digne de nos pleurs !
Que la Religion enfante de malheurs !

Reſpectons des mortels que Dieu même autoriſe.
Oui, de ſes plus grands dons le Ciel les favoriſe,
Et le Ciel n'a jamais favoriſé l'erreur.
Ils chaſſent cet Eſprit & de haine & d'horreur,
Cet infernal tyran, dont nos maux font la joie :
A la voix des Chrétiens abandonnant ſa proie,
Des corps qu'il tourmentoit il s'enfuit conſterné.

Victime d'un uſage, &c. Bernier, très-fidéle voyageur, aſſure avoir été ſpectateur d'une de ces affreuſes cérémonies.

Oui, de ſes plus grands dons, &c. Je parlerai bientôt de leurs miracles. Je ne parle ici que de leurs dons ſurnaturels, & de leur pouvoir ſur les démons. Ils ne ſont point dans l'erreur, puiſqu'ils chaſſent le Prince du menſonge. A l'égard des dons ſurnaturels, comme de parler diverſes langues, de les interpréter, de prophétiſer, &c. ils étoient ſi communs & ſi publics, que S. Paul 2. *Corinth.* c. 12. en fait un dénombrement. Eût-il écrit ainſi à toute une Egliſe, ſi ces faits n'avoient pas été certains ?

Des corps qu'il tourmentoit, &c. A la vue même des Payens, comme leur dit Tertullien, *de corporibus noſtro imperio excedunt inviti, & dolentes, & vobis præſentibus.* On ne parle pas en ces termes à ſes ennemis d'un fait rare ou douteux.

Le Prince du menſonge eſt enfin détrôné.

Il uſurpa l'Empire, & ſans peine & ſans gloire ;
Lorſque l'homme emporté par la fureur de croire,
Sans que l'art eût beſoin d'éblouir ſa Raiſon,
Au plus vil Impoſteur ſe livroit ſans ſoupçon.
Mais ces tems n'étoient plus : la Grece la premiere
Avoit du moins ouvert la route à la lumiere.
On la cherchoit ; Platon par ſes fameux écrits
Des honteuſes erreurs inſpiroit le mépris :
Pleines de ſes leçons, des Ecoles célébres,
De l'enfance du monde écartant les ténébres,
Le grave Philoſophe eſt par-tout révéré ;
Souvent même à la Cour il ſe voit honoré.
Son crédit peut nous perdre, & ſa haine y conſpire,
Mais en vain cette haine arme Celſe & Porphire.

Mais ces tems n'étoient plus, &c. Le goût de la Philoſophie s'étoit répandu par-tout : le Platoniſme étoit le ſiſtême dominant. On ne peut pas dire que le Chriſtianiſme ſe ſoit établi à la faveur de l'ignorance. Quoique les Apôtres nous paroiſſent ſimples & groſſiers, ne nous imaginons pas qu'ils ayent perſuadé des hommes ſimples & groſſiers comme eux. Dieu a voulu confondre la ſageſſe humaine, par des hommes en qui cette ſageſſe ne brillât ni par l'eſprit ni par la ſcience. Mais après ce miracle accompli, combien d'illuſtres Eſprits ſoumis à la Religion chrétienne, en deviennent les défenſeurs ! On voit dans les trois premiers ſiécles des Cypriens, des Tertulliens, des Origenes, des Arnobes, & des Lactances ; dans les deux ſiecles ſuivans, des Athanaſes, des Baſiles, des Gregoires de Nazianze, des Chryſoſtomes, des Euſebes, des Jerômes, des Ambroiſes, des Cyrilles, & enfin un Auguſtin, l'un de ces rares & vaſtes genies, qui font l'admiration de tous les ſiécles.

Que peuvent contre nous leurs traits injurieux ?
Il falloit nous porter des coups plus ſérieux,
Approfondir des faits récents à la mémoire,
Et ſur ſes fondemens renverſer notre hiſtoire.
Qui ne ſait que railler, évite un vrai combat.
On traite les Chrétiens d'ennemis de l'Etat.
On impute le crime à ceux dont la doctrine
N'a pû que dans le Ciel prendre ſon origine.
Ainſi que dans leurs mœurs, tout eſt pur dans leurs loix.
C'eſt par eux qu'on apprend à reſpecter les Rois,
Et que même aux Nerons on doit l'obéiſſance.
„ *De Dieu*, nous diſent-ils, *deſcend toute Puiſſance* ;
„ Le Prince ſon image, & maître des humains,
„ Tient du Maître des Cieux le glaive dans ſes mains.
„ Sujets, obéiſſez ; le murmure eſt un crime.
En vain contre un pouvoir cruel, mais légitime,
Des peuples révoltés s'arment de toutes parts ;
Les Chrétiens ſont toujours fidéles aux Céſars.
Ont-ils donc par foibleſſe une ame ſi ſoumiſe ?

Qui ne ſait que railler, évite &c. Il eſt aiſé de railler ce qui, ſelon ſaint Paul, eſt folie aux yeux des hommes. Que ces prétendus beaux Eſprits qui croient porter coup à la Religion par une raillerie, *telum imbelle, ſine ictu*, faſſent réflexion qu'il eſt glorieux pour elle de n'avoir jamais été attaquée plus ſolidement. Celſe, Porphire, & Julien l'apoſtat, malgré leur haine contre elle, malgré leur eſprit & leur ſavoir, n'ont pû l'attaquer avec de meilleures armes.

Leur pouvoir éclatant redouble ma ſurpriſe.
La nature obéit, & tremble devant eux.
Quel ſpectacle étonnant de miracles nombreux !
Que de triſtes mourans, qui fermoient leur paupiere,
Sont tout à coup rendus à la douce lumiere !
Et du fond des tombeaux que de morts rappellés !
De deux camps ennemis par la ſoif déſolés,
Quand d'un ſoleil brûlant la chaleur les embraſe,
L'un périt, le Ciel tonne, & la foudre l'écraſe ;
Et tandis que ſes feux écartent le Germain,
Un torrent ſalutaire abbreuve le Romain :
Le ſoldat demi-mort, dans une heureuſe pluie
Trouve tout à la fois la victoire & la vie.
De ce bienfait, le Prince admire les auteurs,

De deux camps ennemis, &c. Tertullien renvoie deux fois les Payens à la lettre de Marc Aurele ſur ce miracle, que Claudien attribue aux enchanteurs, *vis ibi nulla ducum, &c.* de 6. conſ. Hon. On peut objecter que toute Religion & toute nation ſe vantent d'avoir des miracles, parce que, comme dit Tite-Live, *motis in religionem animis multa nuntiata, multa temerè credita.* Mais c'eſt ce qu'on ne peut appliquer à ceux des Chrétiens. Sans parler de celui de la Légion Fulminante, qui eſt également certain, quand même le ſurnom *fulminante*, donné à cette Légion ſeroit anterieur ; quelle longue ſuite de miracles atteſtés par des témoins oculaires & incapables de menſonge ! D'ailleurs ces miracles ſont toujours des preuves de la bonté de Dieu pour les malheureux, comme des guériſons de maladies ; au lieu que ceux que rapportent les Hiſtoriens profanes, ou ſont ridiculement inutiles, ce qui en prouve la fauſſeté, comme lorſqu'ils racontent qu'un devin coupa un caillou en deux avec un raſoir ; qu'une Veſtale puiſa de l'eau avec un crible percé, &c. ou ne furent réputés prodiges que par l'ignorance des cauſes naturelles, comme les pluies de ſang dont nos Phyſiciens rendent aujourd'hui raiſon, & tous ces phenomenes dans le Ciel qui n'étoient autre choſe que des lumieres boréales, très-capables d'effrayer un peuple qui n'en a aucune connoiſſance.

Et le peuple obſtiné les appelle *Enchanteurs.*
Enchantement divin qui commande au tonnerre !
Le charme vient du Ciel quand il change la terre.

Elle change : bien-tôt l'objet de ſes horreurs,
La croix, orne le front de ſes fiers Empereurs.
Conſtantin triomphant fait triompher la gloire
Du ſigne lumineux qui promit ſa victoire.
Les Temples ſont déſerts, & le prêtre interdit
Renverſant l'encenſoir de ſon Dieu ſans crédit,
Abandonne un Autel toujours vuide d'offrandes.
Delphe jadis ſi prompt à répondre aux demandes,
D'un ſilence honteux ſubit les triſtes loix.
Enfin, comme Apollon, tous les Dieux ſont ſans voix.
Aux tombeau des Martyrs fertiles en miracles,
Les peuples & les Rois cherchent de vrais Oracles.
On implore un mortel qu'on avoit maſſacré;
Et l'on briſe le Dieu qu'on avoit adoré.

Enfin, comme Apollon, &c. Il eſt certain que tous les Oracles ceſſerent quelque tems après J. C. & Plutarque en a cherché la cauſe. Mais doit-on dire que J. C. les a fait taire en naiſſant, puiſque ce ſilence n'arriva pas tout-à-coup ? Pour accorder les deux ſentimens, je crois qu'on peut dire que J. C. en effet fit taire les démons; mais que les prêtres ſuppléerent à ce ſilence par leurs fourberies, & que ſe laſſant à la fin d'un perſonnage qui perd tout crédit, quand il eſt découvert, les oracles ceſſerent entierement.

A ce torrent vainqueur Rome longtems s'oppoſe ;
Et de ſon Jupiter veut défendre la cauſe.
Mais contre elle il eſt tems de venger les Chrétiens :
Du ſang de tes enfans, grand Dieu, tu te ſouviens :
Tant de cris qu'éleva ſa fureur idolatre,
Ont aſſez retenti dans ſon amphitéatre.
Tu vas lui demander compte de ſes arrêts.
O Dieu des conquérans, tes vengeurs ſont tout prêts ;
Et Rome va tomber d'une chute éternelle,
Ainſi que Babilone & ta ville infidelle.

Oüi, c'eſt ce même Dieu qui ſait à ſes deſſeins
Ramener tous les pas des aveugles humains.
Sous d'orgueilleux vainqueurs quand les villes ſuccombent,
Quand l'affreux contre-coup des empires qui tombent
Dans le monde ébranlé jette au loin la terreur ;
Que ſont tous ces héros qu'admire notre erreur ?
Les Miniſtres d'un Dieu qui punit des coupables,
Inſtrumens de colere, & verges mépriſables.

A ce torrent, &c. Ce n'eſt point l'autorité des empereurs qui a fait tomber le Paganiſme, comme Jurieu l'a prétendu. Rome ſoutint long-tems ſes Dieux : mais la chute de Rome entraîna celle du Paganiſme.

Que prétend Attila ? Que demande Alaric ?
Où s'emporte Odoacre ? où vole Genſeric ?
Ils ſont, ſans le ſavoir, armés pour la querelle
D'un maître qui du Nord tour à tour les appelle.
Devant leurs bataillons il fait marcher l'horreur :
Rome antique eſt livrée au barbare en fureur :
De ſa cendre renaît une ville plus belle,
Et tout ſera ſoumis à la Rome nouvelle.

Je la vois cette Rome, ou d'auguſtes vieillards,
Héritiers d'un Apôtre, & vainqueurs des Céſars,
Souverains ſans armée, & conquérans ſans guerre,
A leur triple couronne ont aſſervi la terre.
Le fer n'eſt pas l'appui de leurs vaſtes Etats ;
Leur trône n'eſt jamais entouré de ſoldats.
Terrible par ſes clefs, & ſon glaive inviſible,
Tranquillement aſſis dans un palais paiſible,
Par l'anneau d'un pêcheur autoriſant ſes loix,
Au rang de ſes enfans un Prêtre met nos Rois.

Que prétend Attila, &c. Alaric Roi des Gots ſaccagea Rome en 409. Genſeric Roi des Vandales la prit encore en 445. & la livra au pillage. Attila Roi des Huns, ſurnommé le fleau de Dieu, ravagea en 452. pluſieurs villes de l'Italie. Il alloit à Rome ; mais les prieres du Pape S. Leon l'arrêterent. Odoacre Roi des Herules acheva en quatre cent ſoixante-ſeize de détruire l'Empire Romain en Italie.

Ils en ont le reſpect, & l'humble caractere.
Qu'il ait toujours pour eux des entrailles de pere!
D'une Religion ſi prompte en ſes progrès
Si j'oſois juſqu'à nous compter tous les ſuccès,
Peindre les Souverains humiliant leur tête,
Et la ſuivre par-tout de conquête en conquête;
Quel champ je m'ouvrirois! quel recit glorieux!
Mais que pourrois-je apprendre à quiconque a des yeux?
L'arbre couvre la terre, & ſes branches s'étendent
Par-tout où du ſoleil les rayons ſe répandent.
De l'aurore au couchant on adore aujourd'hui
Celui qui de ſa croix attira tout à lui.
Dans le tems que ce Dieu parmi nous daigna vivre,
L'aurois-je mieux connu, quand j'aurois pû le ſuivre
Des rives du Jourdain, au ſommet du Thabor?
Non, maintenant ſa gloire éclate plus encor.
Je vois à ſes côtés Moïſe avec Elie.
Tout Prophète l'annonce, & la Loi le publie.
Ses Apôtres enfin ſont ſortis du ſommeil.

Ses Apôtres enfin, &c. " Petrus ve-
„ rò, & qui cum illo erant, gravati
„ erant ſomno, & evigilantes vide-
„ runt majeſtatem ejus. *Lu.* 19. „ Juſqu'à la mort de J. C. ſon Egliſe repréſentée par les Apôtres, eſt com-

Que

Que de nouveaux témoins m'a produit leur réveil !
C'eſt en mourant pour lui, qu'ils lui rendent hommage;
Ils ſont tous égorgés ; voilà leur témoignage.
Je le vois : c'eſt lui-même, & je n'en puis douter.
Mais c'eſt peu de le voir, il le faut écouter :
La voix de tout ce ſang que l'amour fit répandre
Me répéte la voix que le Ciel fit entendre,
Quand le Thabor brilla de l'un de ſes rayons ;
Oüi, *c'eſt ce Fils ſi cher* : écoutons, & croyons.

„ Le joug qu'il nous impoſe eſt, dit-on, trop pénible ;
„ Ses dogmes ſont obſcurs ; ſa morale eſt terrible ;
„ Nos eſprits & nos cœurs ſont en captivité.
D'une nouvelle ardeur juſtement tranſporté,
De ces plaintes je veux repouſſer l'injuſtice :
Il n'eſt pas tems encor que ma courſe finiſſe :
Pourſuivons le Déiſte en ſes détours divers.
Quel ſujet fut plus grand, & plus digne des vers ?

---

me endormie. Les Apôtres, après la réſurrection de J. C. connurent toute la majeſté de leur maître : & le réveil de leur foi a produit à la Religion le témoignage de tant de martyrs dont la voix eſt conforme à celle qu'on entendit ſur le Tabor, *ipſum audite*. Mais pourquoi les Apôtres, après avoir entendu cette voix, après avoir vû la Transfiguration, & tant de miracles, ont-ils eû ſi long-tems une foi languiſſante ? Dieu l'a permis pour aſſurer la nôtre. Ils ont été lents à croire, afin que nous ne le ſoïons pas.

CHANT CINQUIE'ME.

LE Verbe égal à Dieu, Splendeur de ſa lumiere,
Avant que les mortels ſortis de la pouſſiere,
Aux rayons du ſoleil euſſent ouvert les yeux;
Avant la terre, avant la naiſſance des Cieux,
Eternelle Puiſſance, & Sageſſe ſuprême,
Le Verbe étoit en Dieu, fils de Dieu, Dieu lui-même.

Fils de Dieu, cependant fils de l'homme à la fois,
Peut-il toujours égal.... Je m'arrête, & je crois.
Foible & fiere Raiſon, dépouille ton audace.
Le vent ſouffle: qui peut en découvrir la trace?
Etonnés de ſon bruit, nous ſentons ſon pouvoir:
Notre oreille l'entend, notre œil ne le peut voir.
Quelque trouble ici bas que mon ame reſſente,

Le vent ſouffle, &c. Spiritus ubi vult ſpirat, & vocem ejus audis, ſed neſcis unde veniat, aut quò vadat, *Joan.* 3.

La Foi, fille du Ciel, devant moi ſe préſente.
Sur une ancre appuyée, elle a le front voilé ;
Et m'éclairant du feu dont ſon cœur eſt brûlé,
„ Vien, dit-elle, ſui moi. L'éclat que je fais luire,
„ Quand tu baiſſes les yeux, ſuffit pour te conduire.
„ Eſt-ce le tems de voir, que le tems de la nuit ?
„ En attendant le jour, docile à qui t'inſtruit,
„ Tu dois à chaque pas, plus adorer qu'entendre,
„ Plus croire que ſavoir, & plus aimer qu'apprendre.

Faut-il, dit le Déiſte, enchaîner ſa Raiſon ?
N'eſt-elle pas du Ciel le plus précieux don ?
Et pouvons-nous penſer qu'en nous l'Etre ſuprême
Veuille étouffer un feu, qu'il alluma lui-même ?

Il l'alluma ſans doute, & cet heureux préſent
Par ſon premier éclat guidoit l'homme innocent.
Aujourd'hui preſque éteinte, une flâme ſi belle

Faut-il, dit le Déiſte, &c. Ceux qui oppoſent aux myſteres la répugnance de la Raiſon, ne font pas attention que la certitude d'une vérité vient de ſa démonſtration, & non du conſentement de notre Raiſon. Or toute vérité révelée, eſt démontrée : ſa révelation eſt ſa démonſtration : & toute vérité qui a une démonſtration, a autant de certitude qu'elle en doit avoir. C'eſt le principe que Locke établit dans ſa troiſiéme Réplique à Stillinfleet. *La fidelité de Dieu eſt une démonſtration à tout ce qu'il révele, & le manquement d'une autre démonſtration,* (ſavoir celle que la Raiſon y pourroit ajoûter) *ne rend pas douteuſe une propoſition démontrée.*

Ne prête qu'un jour ſombre à l'ame criminelle :
Mais la Foi le ranime avec un feu plus pur.
Et d'indignes mortels l'oſent trouver obſcur,
Quand par bonté pour eux un Dieu ſe manifeſte !
Il leur en dit aſſez : qu'ils ignorent le reſte.
Juſques au tems preſcrit le grand Livre eſt ſcellé.

A notre orgueil hélas ! que n'a-t'il pas voilé ?
Pourrons-nous pénétrer ſes myſteres ſublimes,
Quand ſes moindres ſecrets ſont pour nous des abîmes ?
La nature à nos yeux ſans ceſſe vient s'offrir :
Le Livre à tout moment ſemble prêt à s'ouvrir.
Que de ſiécles perdus ſans que rien nous attire
A rechercher du moins ce que l'homme y peut lire !
Et lorſque nos beſoins, le tems, & le hazard
Nous contraignent enfin d'y jetter un regard,
Inſtruits de quelques faits, en ſavons-nous les cauſes ?
Etonné du ſpectacle, en vain tu te propoſes,

Juſques au tems, &c. " Clauſi ſunt, „ ſignatique ſermones uſque ad præ- „ finitum tempus. *Dan.* 12.

Le livre à tout moment, &c. Salomon qui avoit reçu des connoiſſances ſi admirables, & qui avoit tant écrit ſur les animaux & ſur les plantes, fait cet aveu : " Intellexi quòd om- „ nium operum Dei, nullam poſſit „ homo invenire rationem eorum „ quæ fiunt ſub ſole, & quanto plus laboraverit ad quærendum, tanto „ minus inveniat. „ Nous pouvons dire encore aujourd'hui, ce que Salomon diſoit alors.

Inſtruits de quelques faits, &c. Les faits même ne ſont pas toujours certains, lorſque pour être découverts, ils demandent du tems, de la patience, & de la ſagacité. Les obſervateurs ne s'accordent pas toujours entr'eux.

Philoſophe hardi, d'en ſuivre le deſſein.
En vain tu veux chercher la nature en ſon ſein :
Là tu trouves écrit, *Arrête, témèraire,*
Nul de vous n'entrera juſqu'en mon ſanctuaire.
Oui, même en ces objets ſi préſens à nos yeux
Tout devient inviſible à l'œil trop curieux ;
Et celui qui captive une mer furieuſe,
Borne auſſi des humains la vûe ambitieuſe.
Pour ſonder la nature ils font de vains efforts,
Ils en verront les jeux, & jamais les reſſorts.
Par-tout elle nous crie, *Adorez votre Maître :*
Contemplez, admirez, jouïſſez ſans connaître.
D'une attentive étude embraſſant le parti,
Du ſein de l'Ignorance un mortel eſt parti.
A-t'il tout parcouru ? pour fruit de tant de peine,
A l'Ignorance encor ſon ſavoir le ramene.
Tu rougis, fier mortel : prête à me démentir,
Ta vanité murmure : il faut l'anéantir.
De tes fameux progrès cherchons quelle eſt la gloire :
Faiſons de ton eſprit l'humiliante hiſtoire.

Nul de vous n'entrera juſqu'en mon ſanctuaire, &c. Les ſubſtances mêlangées auxquelles nous donnons le nom de *monſtrueuſes*, ne produiſent jamais. Voila un fait que l'expérience rend certain, & dont la Phyſique n'explique point la cauſe. Pourquoi le Mulet n'a-t'il jamais de poſterité ? Dieu ne le veut pas. Les ſubſtances mêlangées n'exiſtoient pas, quand Dieu benit toutes ſes créatures, & leur ordonna de multiplier.

L'Intérêt nous donna nos premieres leçons :
L'amour de nos troupeaux, le ſoin de nos moiſſons
Nous firent d'un tems cher devenir œconomes,
Et la néceſſité nous rendit Aſtronomes.
Pouvions-nous mieux regler nos travaux & nos jours,
Que ſur ces corps brillans, ſi réglés dans leur cours ?
Le peuple qui du Nil cultivoit le rivage,
Les obſerva longtems ſous un Ciel ſans nuage.
Pour mieux les contempler ſous différens cantons
Il les partage entr'eux, & leur cherche des noms.
Caſſini, Galilée, excuſez vos ancêtres :
Leurs yeux accoutumés à des objets champêtres,
Ne virent dans le Ciel que chiens, beliers, taureaux ;
Vous y ſaurez un jour porter des noms plus beaux.
Saturne & Jupiter vanteront leur cortége.
Mais de l'antiquité, quel eſt le privilege !
Ces premiers noms donnés par de vils laboureurs
Imprimeront en nous d'éternelles erreurs.

L'intérêt nous donna, &c. L'Aſtronomie, la Geométrie, l'Arithmétique, filles de l'intérêt, commencerent chez les Egyptiens. " Comme leur Ciel „ étoit pur & ſans nuage, *dit M. Boſſuet*, ils furent les premiers à obſerver les aſtres ; & pour reconnoître „ leurs terres, couvertes tous les ans, „ par les débordemens du Nil, ils furent obligés de recourir à l'arpentage. „

Saturne & Jupiter vanteront leur cortege, &c. Les Satellites de Jupiter furent appellés *les Medicis* par Galilée, qui vivoit ſous les Medicis ; & M. Caſſini appella *Bourbons*, les Satellites de Saturne qu'il découvrit ſous Louis XIV.

O trop heureux l'enfant qui naît ſous la Balance !
De ſon cruel voiſin déteſtons la puiſſance.
Horace frémira, s'il ſait que le hazard
En naiſſant l'a frappé de ce triſte regard.
Sur la voûte des Cieux notre hiſtoire eſt écrite.
Dans ce Livre fatal plus d'un Cardan médite :
Achetons leur faveur. Richelieu, Mazarin,
Vous-mêmes prodiguez vos bienfaits à Morin :
Ses yeux liſent un chiffre impénétrable aux vôtres ;
Qu'il vous faſſe trembler, faites trembler les autres.
D'une éternelle nuit le peuple menacé
Rappelle par ſes cris le ſoleil éclipſé.

O trop heureux, &c. Un Hiſtorien a prétendu que cette raiſon avoit fait donner le ſurnom de *Juſte* à Louïs XIII. Nous avons vû M. le C. de Boulainvilliers ne pas regarder l'Aſtrologie judiciaire comme une folie, quoiqu'il eût d'ailleurs beaucoup de ſcience & d'eſprit.

Horace frémira, &c. *Seu libra, ſeu me Scorpius aſpicit*, dit Horace. Et pourquoi cette différence ſi grande entre deux conſtellations ſi voiſines ? la différence des noms. Les Laboureurs de l'Egypte ignoroient la conſéquence qu'auroient un jour tous ces noms biſarres, qu'ils donnerent ſans raiſon.

Plus d'un Cardan, &c. Cardan fameux Medecin, & Aſtrologue, fut un de ces hommes qui en impoſent aux autres avec un peu de ſcience, & beaucoup d'effronterie. Il eut l'impiété de tirer l'horoſcope de J. C. Il avoit prédit une vie longue & brillante à ſon fils aîné, qui cependant à l'âge d'environ trente ans, eut la tête coupée à Milan pour avoir empoiſonné ſa femme. Gaſſendi rapporte ce fait dans ſa Méteorologie. On prétend que Cardan qui avoit prédit le tems de ſa mort, ſe laiſſa mourir de faim, quand le tems prédit arriva.

Vous-mêmes prodiguez vos bienfaits à Morin, &c. Aſtrologue qui eut accès auprès de ces deux Miniſtres, & une penſion du ſecond.

D'une éternelle nuit, &c. Cette folie de vouloir délivrer le ſoleil par de grands cris & des bruits de chaudron, ſe pratique encore en Egypte. Virgile prétend que le ſoleil fut attriſté de la mort de Céſar, *caput obſcurâ nitidum ferrugine texit*, & que cet aſtre nous avertit des grands évenemens : *Ille etiam cæcos inſtare tumultus ſæpe monet.* Comme nos Aſtronomes ont enfin raſſuré les peuples contre les éclipſes, le ſoleil a beaucoup perdu de ſon crédit : mais quel crédit ne conſerve pas encore la Lune !

Mais quel corps menaçant vient troubler la nature
Par ſon étincelante & longue chevelure ?
Qu'un ſi grand appareil annonce de fureur !
Vil peuple, il ne doit point te cauſer de terreur :
D'un important couroux ces députés ſiniſtres,
Si ce n'eſt pour des Rois, partent pour des Miniſtres.
Le Ciel a du loiſir, ou nous fait trop d'honneur :
Le ſeul cri d'un hibou peut nous flétrir le cœur.
De tes aſtres, ô Ciel, n'éteins pas la lumiere,
Verrons-nous ſans pâlir tomber notre ſaliere ?
Raſſurez-nous, devins, charmes, enchantemens,

Mais quel corps, &c. Au rapport de Virgile, on ne vit jamais tant de Cometes qu'à la mort de Céſar, *nec diri toties arſere Cometæ.* N'étoit-il pas un homme aſſez important, pour en mériter? Cette ancienne opinion commence à ſe diſſiper. Dans une compagnie cependant où l'on ſe mocquoit d'une pareille crainte, un Prince répondit fort ſérieuſement aux railleurs : *Il eſt aiſé pour vous de rire des Cometes, vous n'êtes pas Princes.*

Le ſeul cri, &c. Funeſte préſage pour Didon, comme le croit Virgile :

Solaque culminibus ferali carmine bubo
Sæpe queri, & longas in fletum ducere voces.

Verrons-nous ſans pâlir, &c. Cette ſuperſtition qui paſſa des Grecs aux Romains, a paſſé des Romains juſqu'à nous. Ma note ſeroit longue, ſi à ce préſage j'ajoûtois tous ceux qu'il a plû aux hommes d'appeller funeſtes, comme les tintemens d'oreilles, les éternuëmens, la rencontre d'une chienne pleine, d'une louve rouſſe, & les autres dont parle Horace dans l'Ode *Impios parræ*, &c. Le ſpectateur Anglois dit qu'il a vu un clou rouillé, une épingle crochue, faire pâlir des guerriers qui avoient pluſieurs fois affronté le canon, & qu'un hibou pendant la nuit cauſe ſouvent plus d'allarmes qu'une troupe de voleurs. Dans tous les tems, dans tous les pays, la foibleſſe de notre eſprit nous a fait craindre

Somnia, terrores magicos, miracula, ſagas,
Nocturnos Lemures, &c. *Hor.*

Amulettes, anneaux, baguettes, taliſmans,
Et tant d'autres ſecours qu'embraſſe une ignorance,
Si folle dans ſa crainte, & dans ſon eſpérance.

De toutes nos erreurs quand le nombreux eſſain
Dans l'Egypte produit, s'échappa de ſon ſein,
L'amour d'un doux climat l'emporta dans la Grece.
Un peuple qu'endormoient dans une longue ivreſſe
La Muſique, les vers, les danſes, & les jeux,
D'Apelle, de Scopas, & d'Homere amoureux,

Amulettes, anneaux, &c. Depuis que Dieu s'eſt retiré de l'homme pécheur, il ne lui a parlé que rarement, & toujours pour le rappeller à lui, & le rendre meilleur; cependant nous nous imaginons qu'il doit à tout moment ſatisfaire notre curioſité ſur ſes frivoles queſtions. De-là tous ces moyens ridicules, que nous avons inventés pour l'interroger; les oracles de l'Antiquité dont j'ai parlé au troiſiéme Chant, les entrailles des victimes, le vol des oiſeaux, les chênes de Dodone, &c. De-là les taliſmans, les amulettes, les anneaux, les bulles, &c. De-là le crédit dans lequel ſe ſont maintenus depuis ſi longtems tous ceux qui ſe vantent de prédire l'avenir, ou d'avoir la propriété de la baguette; de-là tous les myſteres des Cabaliſtes. J'ai vû des gens perſuadés de l'exiſtence d'un peuple élementaire, & des ſubſtances aëriennes. Si le premier qui a avancé de pareilles chimeres, les a avancées ſérieuſement, il avoit un grand mépris pour le genre humain. C'eſt la réflexion que fait Pline ſur une autre eſpece d'impoſteurs. *Hæc ſerio quemquam dixiſſe ſumma hominum contemptio eſt.*

De toutes nos erreurs, &c. L'Egypte fut la mere des ſciences & des erreurs. Les unes & les autres paſſerent d'abord en Grece. Je ne ſais pourquoi quelques-uns de nos Savans ont prétendu trouver nos nouvelles découvertes dans la Phyſique chez les Grecs. Si l'on juge de la Phyſique des Grecs par le traité de Plutarque *des opinions des Philoſophes*; quel amas d'extravagances! Anaximenes diſoit que les étoiles étoient fichées dans le criſtal du Ciel, comme des têtes de clou. Anaxagore debitoit que le Ciel étoit de pierre, & le ſoleil une pierre de feu auſſi grande que le Peloponeſe. Quand des Philoſophes fameux dans une nation avancent de pareilles opinions, la nation n'eſt pas ſavante. Les Sages de la Grece, occupés de la morale, négligerent l'étude de la nature. Thales cependant ſe douta que le ſoleil devoit être plus grand que le Peloponeſe, & entrevit la rondeur de la terre.

Conſacrant aux beaux arts ſes yeux & ſes oreilles,
Du Ciel & de la Terre oublia les merveilles.
Leurs Sages rarement en parurent frappés :
Et jamais les Romains n'en furent occupés.
Tout plein de ſon héros, au lieu de la nature
Lucrece leur chanta les rêves d'Epicure.
Ambitieux de vaincre, & non de diſcourir,
L'art des enfans de Mars, fut l'art de conquérir.
L'étude a peu d'attraits pour les Maîtres du monde.
Le ſoleil, diſoient-ils, va ſe coucher dans l'onde,
La voûte dont le cercle a pour baſe la mer,
Sous ſon dôme brillant couvre la terre & l'air,
Et le vieux Ocean, pere de la nature,
Etend autour de nous ſon humide ceinture.
Tels étoient leurs progrès, lorſque du vrai ſavoir
La fureur des combats éteignit tout eſpoir.

Tout plein de ſon héros, &c. La Phyſique de Lucrece, la même que celle d'Epicure, eſt un amas d'erreurs groſſieres. Pluſieurs de ces erreurs ont été honorées des vers de Virgile, toujours très-grand Poëte dans ſes Georgiques, mais ſouvent mauvais Phyſicien.

L'art des enfans, &c. Virgile abandonne aux autres nations la gloire de tous les Arts, même celle de l'Eloquence, *orabunt cauſas meliùs.*

Le ſoleil, &c. Quelques peuples s'imaginoient que la terre étoit portée par des élephans. Les Grecs & les Romains croyoient que la nuit les aſtres s'alloient rafraîchir dans la mer ; que le Ciel nous couvroit comme une voûte, & que l'Ocean environnoit la terre. Coſme l'Egyptien débite comme l'opinion commune de ſon tems, que le ſoleil ſe couchoit derriere une montagne. De-là l'inégalité des jours, ſuivant qu'il ſe couchoit au haut ou au bas de la montagne.

Foible par ſa grandeur, ce n'étoit qu'avec peine
Que ſur la terre encor Rome étendoit ſa chaîne.
D'eſclaves trop nombreux ſon empire accablé,
Malgré ſon double appui, ſe ſentit ébranlé;
Et lorſque par les mains du conquérant Herule
Le trône des Céſars tomba ſous Auguſtule,
Sa chûte fit trembler celui des Conſtantins.
Le fameux Impoſteur ſuivi des Sarraſins,
Jetta les fondemens d'un pouvoir formidable,
Que ſous un autre nom rendit plus redoutable
Le peuple que l'Euxin vomit de ſes marais,
Du jour que le ſecond de ſes fiers Mahomets,
La gloire du Croiſſant, & la terreur du monde,
Eut enfin foudroyé Bizance & Trébiſonde.

Que nos plus beaux Palais de cendres ſoient couverts;
Mais pourquoi tant d'écrits à nos regrets ſi chers,
Sont-ils brûlés comme eux, vainqueur impitoyable?

Jetta les fondemens d'un pouvoir formidable, &c. L'Empire des Califes dont Mahomet jetta les fondemens, devint beaucoup plus formidable par l'union des Turcs & des Sarraſins.

Que nos plus beaux, &c. Quand Mahomet II. ſe rendit maître de Conſtantinople, les Palais des Empereurs, les Statues, les Tableaux, & des Bibliotheques plus précieuſes encore que tant de rares monumens de l'Antiquité, furent brûlés par un peuple ennemi des Arts & des Sciences.

L'ignorance à tes veux ſans doute eſt favorable.
Que crains-tu ? Son empire eſt par-tout affermi,
Depuis que du bon ſens un ſavoir ennemi,
Trouvant l'art d'obſcurcir le Maître des ténèbres,
Forme dans ſes écrits tous ces Docteurs célèbres,
Qui le dilême en main prétendent de *l'Abſtrait*
Catégoriquement diviſer le Concret.
Quand viendra ton Vengeur, ô Raiſon qu'on outrage !

De tant de mots pompeux le ſuperbe étalage
Trouvoit de tous côtés d'ardens admirateurs,
Et la nature entiere étoit ſans ſpectateurs.
L'intérêt cependant va nous rapprocher d'elle.
Un Genois nous apprend, quelle étrange nouvelle !

Le Maître des ténèbres, &c. Ariſtote, dont la longue & étonnante fortune commença par l'amour que les Arabes prirent pour ſes écrits, qu'ils obſcurcirent encore par leurs commentaires. Ciceron dit qu'Ariſtote eſt inintelligible même aux Philoſophes. *Ariſtoteles ipſis Philoſophis ignotus.* Le P. Rapin qui en fait un pompeux éloge dans ſes réflexions ſur la Philoſophie, avoue cependant qu'il ſemble n'avoir écrit que pour n'être pas entendu, & pour donner de l'exercice aux ſiécles ſuivans. Pourquoi a-t'on voulu perdre ſon tems à un pareil exercice ?

Tous ces Docteurs, &c. Les anciens Philoſophes avoient négligé la nature : ceux qui les ſuivirent la négligerent encore plus. Pendant pluſieurs ſiécles, on n'entendit parler que des inutiles ſubtilités des Scolaſtiques. La fameuſe guerre entre les Nominaux & les Réaliſtes, où l'on vit d'un côté le Docteur ſubtil, de l'autre le Docteur invincible, ne put finir que par un Edit de Louïs XI.

Un Genois, &c. Les Anciens ayant toujours cru la terre une ſuperficie plate, ne pouvoient ſoupçonner un autre hemiſphere ſous le nôtre. Il n'y a nulle apparence que Platon, par cette Iſle Atlantique dont il parle, & dont les Savans diſputent, ait entendu l'Amérique. Cependant par quelque érudition dont nous ignorons l'origine, Seneque le tragique annonce avec un ton de Prophète, qu'un jour on découvrira un nouveau mon-

Qu'au-delà de ce monde il eſt un monde encor,
Monde dont l'habitant abandonne tout l'or.
Nous volons. Quel que ſoit l'objet qui nous anime,
Comment de tant de mers franchiſſons-nous l'abîme ?
Si long-tems ſur ſa feuille attaché dans un coin,
Par quel effort l'Inſecte a-t'il rampé ſi loin ?

Un aimant (le hazard dans l'air le fit ſuſpendre)
En regardant le pôle, aux yeux qu'il dût ſurprendre
Révela cet amour qu'on ne ſoupçonnoit pas :
Amour heureux pour nous, & fatal aux Yncas.
Nos flottantes forêts couvrent le ſein de l'onde.
La bouſſole nous rend les citoyens du monde.
Des deux Indes pour nous elle ouvre tous les ports ;
Et nous en rapportons par elle les tréſors.

---

de ; mais que ce jour eſt très-éloigné. *Venient annis ſæcula ſeris quibus Oceanus vincula rerum laxet, & ingens pateat tellus.* Sur quel fondement pouvoit-il prédire ce nouveau monde, auquel on ne ſongeoit point quand Chriſtophle Colomb découvrit l'Amérique ? Colomb lui-même la découvrit dans le tems qu'il croyoit aller à la Chine.

Un aimant, &c. On ſavoit ſeulement que l'aimant attiroit le fer ; & juſqu'au douziéme ſiécle on a ignoré qu'étant ſuſpendu, il tourne toujours le même côté vers le même Pôle du monde. J'ai obſervé dans le troiſiéme Chant, que les Arts les plus utiles ont dû leur naiſſance au haſard. Nos plus belles découvertes dans la Phyſique ont eu le même ſort. Où l'eſprit humain trouve de quoi s'élever, il trouve auſſi de quoi s'humilier ; parce que tout lui rappelle ſa foibleſſe & ſa grandeur.

Amour heureux pour nous, & fatal aux Yncas, &c. Cette propriété de l'aimant découverte nous procura la bouſſole, avec laquelle nous entreprîmes des voyages de longs cours. On connut la terre : on étudia la nature, & l'Aſtronomie. Mais les Yncas qui étoient depuis ſix cens ans les Rois du Perou, lorſque les Eſpagnols y arriverent conduits par Piſaro, eurent bien ſujet de déteſter la Bouſſole & les Eſpagnols.

Tant d'objets differens, tant de fruits, tant de plantes,
(Que de l'eſprit humain les conquêtes ſont lentes !)
Donnent enfin naiſſance aux deſirs curieux,
Et la terre ramene à l'étude des Cieux.

Foibles amas du ſable, ouvrage de la cendre,
Deux verres, (le hazard vient encor nous l'apprendre)
L'un de l'autre diſtans, l'un à l'autre oppoſés,
Qu'aux deux bouts d'un tuyau des enfans ont placés,
Font crier en Zélande, ô ſurpriſe ! ô merveille !
Et le Toſcan fameux à ce bruit ſe réveille.
De Ptolomée alors, armé de meilleurs yeux
Il briſe les criſtaux, les cercles, & les Cieux.
Tout change : par l'arrêt du hardi Galilée
La terre loin du centre eſt enfin exilée.
Dans un brillant repos, le ſoleil à ſon tour,
Centre de l'Univers, Roi tranquile du jour,
Va voir tourner le Ciel, & la terre elle-même.
Le peuple épouvanté croit entendre un blaſphême :

Deux verres, (le haſard vient encor, &c. Le Téleſcope trouvé dans la Zélande par les enfans d'un Lunetier, au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle, fut cauſe des découvertes importantes que Galilée fit dans l'Aſtronomie. Ce fut alors qu'il vit, pour ainſi dire, un Ciel tout nouveau.

Centre de l'Univers, Roi tranquile du jour, &c. Puiſqu'en Poëſie on appelle ſouvent *l'Univers* la terre ſeule ; on peut bien donner ce nom au tourbillon qui emporte la terre & les autres planettes.

Et ſix ans de priſon forcent au repentir,
D'un ſiſtême effrayant l'infortuné martyr.
La terre cependant à ſa marche fidelle,
Emporte Galilée, & ſon Juge avec elle.

D'un monde encor nouveau que d'habitans obſcurs,
Vous tirez du néant, illuſtres Réaumurs!
Pourquoi ſans ſpectateur tout un peuple en ſilence
Veut-il nous dérober tant de magnificence?
Sans un verre nos yeux ne le connoîtroient pas,
Celui qui fit ces yeux pour veiller ſur nos pas
Ne nous en donne point pour voir tous ſes ouvrages;
Et lorſque nous voulons percer juſqu'aux nuages
Où s'enferme ce Dieu, de ſes ſecrets jaloux,
Pour regarder ſi haut, quels yeux eſperons-nous?
Vers de terre, à la terre arrêtez votre vûe.

A peine ſa beauté juſqu'alors inconnue

Et ſix ans de priſon, &c. Le malheureux Galilée, pour avoir dit que la terre tournoit, & que le ſoleil étoit immobile, fut mis dans les priſons de l'Inquiſition, & fut obligé de ſe rétracter. On s'eſt enfin accoutumé à un ſiſtême, qui parut d'abord une héréſie.

D'un monde encor, &c. Le Microſcope a fait connoître aux obſervateurs, & ſurtout à l'illuſtre M. Reaumur, un nombre infini de merveilles, que nos yeux ne pouvoient découvrir ſans ce ſecours.

Pour regarder ſi haut, &c. Nous ne ſavons pas ce qui eſt à nos pieds, *diſoit Démocrite au rapport de Ciceron*; & nous voulons parcourir les Cieux, *quod eſt ante pedes nemo videt, & cæli ſcrutamur plagas.*

A plus d'une merveille eut ſçu nous attacher,
Que l'on vit en tous lieux, du ſoin de les chercher
Naître l'heureux dégoût des queſtions ſi folles,
Dont, Monarque abſolu des bruyantes écoles,
Le Héros de Stagyre allumoit la fureur.
Du Vuide la nature avoit encore horreur.
Raſſurons-nous pourtant. Le jour commence à naître;
Nous allons tous penſer, Deſcartes va paraître.
Il vit toujours caché : mais ſes brillans travaux
Forment ſes Sectateurs, ainſi que ſes rivaux.
Ils tiennent tous de lui leurs armes & leur gloire,
Et même ſes vainqueurs lui doivent leur victoire.
Nous pouvons aujourd'hui porter plus loin nos pas,
Nous courons; mais ſans lui nous ne marcherions pas.
Si la France n'eût point produit cette lumiere,
Londres de ſon Newton ne ſeroit pas ſi fiere.

Le Héros de Stagyre, &c. Ariſtote, dont le regne a été ſi long, que nous pouvons dire avoir été témoins de ſes derniers ſoupirs.

Du Vuide la nature, &c. Ariſtote l'avoit dit, & Galilée lui-même le croyoit. Les Fontainiers du Grand Duc s'étant apperçûs que dans de grands tuyaux qu'ils avoient faits, l'eau ne s'élevoit pas au-deſſus de trente-deux pieds; on demanda à Galilée la raiſon de ce fait, que le haſard apprenoit. Il répondit gravement, que la nature n'avoit horreur du Vuide que juſqu'à trente-deux pieds. Mais quand on vint à découvrir que le vif-argent ne s'élevoit que juſqu'à vingt-ſept pouces, nouvel embarras. Les Expériences faites par M. Paſcal ont démontré la peſanteur de l'air, & on a compris enfin, qu'il falloit mieux étudier la nature par les Expériences, que dans Ariſtote.

Il vit toujours caché, &c. Retiré tantôt en Hollande, tantôt en Suede, où il eſt mort, que de contradictions il eſſuya, & que d'ennemis eut à combattre parmi nous le vengeur de la Raiſon!

Par

Par eux l'eſprit humain, qu'ils honorent tous deux,
Inſtruit de ſa grandeur la reconnoît en eux.
Mais ſitôt que trop loin l'un ou l'autre s'avance,
L'eſprit humain par eux apprend ſon impuiſſance.
Deſcartes le premier me conduit au conſeil
Où du monde naiſſant Dieu regle l'appareil.
Là d'un cubique amas, berceau de la nature,
Sortent trois élémens de diverſe figure:
Là ces angles qu'entre eux briſe leur frottement,
Quand Dieu, qui dans le Plein met tout en mouvement,
Pour la premiere fois fait tourner la matiere,
Se changent en ſubtile & brillante pouſſiere.
Newton ne la voit pas; mais il voit, ou croit voir
Dans un Vuide étendu tous les corps ſe mouvoir,
Exerçant l'un ſur l'autre un mutuel empire,
Par les mêmes liens l'un & l'autre s'attire,
Tandis qu'au même inſtant & par les mêmes loix
Vers un centre commun tous peſent à la fois.

Deſcartes le premier me conduit, &c. Il n'a donné lui-même ſon ſiſtême du monde, que comme une conjecture.

Là d'un cubique amas, &c. Cet amas de parties cubiques que Dieu, ſuivant Deſcartes, fit tourner ſur leur centre, d'où ſortit la matiere globuleuſe, & la matiere ſtriée, & dont les angles en ſe briſant, formerent la matiere ſubtile, qui pouſſée au centre compoſa le corps du Soleil.

Exerçant l'un ſur l'autre, &c. Suivant le ſyſtême de Newton, les corps mûs dans le vuide s'attirent entr'eux en raiſon directe de leurs maſſes, & inverſe du quarré de leurs diſtances, & par les mêmes loix de l'attraction ſont pouſſés vers le centre commun.

Qui peut entre ces corps de grandeur inégale
Décrire les combats de la force centrale ?
L'Algebre avec honneur débrouillant ce cahos,
De ſes hardis calculs hériſſe ſon héros.

Vous que de l'Univers l'Architecte ſuprême
Eût pû charger du ſoin de l'éclairer lui-même ;
Des travaux qu'avec vous je ne puis partager,
Si j'oſe vous diſtraire, & vous interroger,
Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ce corps que dans les airs je lance ſi loin d'elle ;
La Peſanteur... Déja ce mot vous trouble tous.
Expliquez-moi du moins ce qui ſe paſſe en vous.

Au ſortir d'un repas, dans votre ſein paiſible
Quel ordre renouvelle un combat inviſible ?
Et quel heureux vainqueur a pû ſi promptement
Chercher, ſaiſir, dompter, broyer cet aliment,

Qui peut entre ces corps, &c. Qu'on ne m'accuſe point de manquer de reſpect ni pour Newton ni pour Deſcartes. Si je ne les admirois pas, je ne prouverois pas par eux l'impuiſſance de l'Eſprit humain, quand il veut paſſer les bornes preſcrites à ſes connoiſſances.

Ce corps, &c. La progreſſion de la viteſſe d'un corps qui tombe nous eſt connue : nous calculons les viteſſes qu'il doit avoir dans tous les inſtans de ſa chûte. Mais pourquoi tombe-t'il ? Newton ſe contente de dire que la peſanteur eſt une premiere qualité que Dieu a imprimée à la matiere. Nous connoiſſons les faits, nous raiſonnons ſur les cauſes.

Au ſortir, &c. Eſt-ce la trituration, ou la fermentation, ou les deux enſemble ? La différence des ſentimens prouve l'incertitude de la cauſe.

Qui bien-tôt liqueur douce ira de veine en veine
Se confondre en ſon cours dans le ſang qui l'entraîne ?
Dans un autre combat, non moins cher à nos vœux,
Comment peut une écorce, eſpoir d'un malheureux,
Attaquer, conquérir, enchainer l'ennemie,
Qui tantôt en fureur, & tantôt endormie,
A fait trêve avec nous le jour de ſon ſommeil ?
Mais au jour de colere exacte à ſon réveil
Elle rallume un feu qui dans nos yeux pétille.
Tous nos eſprits ſubtils, vagabonde famille,
S'égarent dans leur courſe : en déſordre comme eux
L'ame même s'oublie, & dans ce trouble affreux,
La mort prête à frapper, déja leve ſa foudre.
Que d'allarmes, quels maux appaiſe un peu de poudre !

Dans un autre combat, non moins cher à nos vœux, &c. La partie de la Phyſique où nous devrions avoir fait le plus grand progrès pour notre intérêt, eſt la Medecine. Pendant combien de ſiécles les Medecins n'ont-ils eû qu'une connoiſſance groſſiere de l'Anatomie, de la Botanique, &c ? Pendant combien de tems ont-ils ignoré la circulation du ſang ? On avoit ſoutenu juſqu'au 16. ſiécle, que quand le mal eſt du côté droit, il faut ſaigner du côté gauche. Briſſot oſa avancer le contraire, & alluma une guerre très-vive en Eſpagne. On eut recours aux Magiſtrats. Arrêt rendu portant défenſe de ſaigner contre l'ancienne opinion. Appel de cet Arrêt à l'Empereur Charles-Quint. Il alloit décider en faveur de l'ancienne pratique, lorſque le Duc de Savoye mourut, quoique ſaigné dans une pleureſie, ſuivant cette pratique. Cette mort dérouta Charles-Quint, qui n'oſa prononcer : & le procès reſta indécis. Quelle guerre n'a point cauſé parmi nous l'Antimoine ? Arrêts obtenus tantôt pour le défendre, tantôt pour le permettre. Le Quinquina qui guériſſoit ſi promptement la fiévre, eut parmi nos Medecins beaucoup d'ennemis. Ils s'oppoſoient à un remede ſi contraire aux maux dont *l'art fait ſon domaine*, dit la Fontaine dans ſon poëme du Quinquina. L'animoſité de Moliere contre les Medecins vint de l'entêtement que pluſieurs conſervoient alors pour les anciennes erreurs. On ſait le ſujet de l'Arrêt burleſque de Boileau. La plaiſanterie du Poëte ſauva l'honneur de plus d'un Philoſophe.

De ſiſtêmes ſavans épargnez-vous les frais,
Et ces brillans diſcours qui n'éclairent jamais.
Avouez-nous plutôt votre ignorance extrême.
Hélas! tout eſt myſtere en vous-même, à vous-même;
Et nous voulons encor qu'à d'indignes ſujets
Le Souverain du monde explique ſes projets,
Quand ce corps, de notre ame eſclave mépriſable,
Lui cache ſes ſecrets d'un voile impénétrable!
De la Religion ſi j'éteins le flambeau,
Je me creuſe à moi-même un abîme nouveau.
Déiſte, que pour toi la nuit devient obſcure,
Et de quel voile encor tu couvres la nature!
A tes yeux comme aux miens peut-elle rappeller
Celui qui pour un tems ne veut que m'exiler?
Si la terre n'eſt point un ſéjour de vengeance,
Peux-tu dans cet ouvrage admirer ſa puiſſance?
La peſte la ravage, & d'affreux tremblemens
Précedent la fureur de ſes embraſemens.

La peſte la ravage, &c. L'origine du mal Phyſique a toujours cauſé une grande difficulté. Maxime de Tyr, Platonicien, dans ſon Traité *d'où viennent les maux, puiſque Dieu eſt l'auteur des biens*, dit que la peſte, les incendies, &c. ne ſont point dans l'intention de Dieu, mais une ſuite néceſſaire à la conſervation de ſon ouvrage; parce que la deſtruction des parties fait la conſervation du Tout. *Deus Totum reſpicit, cujus causâ neceſſe eſt corrumpi partes.* Ce principe, devenu aujourd'hui ſi commun, borne d'une étrange façon la puiſſance Divine. Tantôt nos raiſonneurs en ont une foible idée; tantôt ils affectent d'en avoir une ſi grande, qu'ils n'oſent décider ſi Dieu ne peut pas rendre la matiere penſante. Dans quel labyrinthe on s'égare, quand on perd le fil de la Religion!

Le froid la fait languir, la chaleur la dévore,
Et pour comble de maux ſon Roi la dèshonore.
L'Etre penſant, qui doit tout ordonner, tout voir,
Dans ſes triſtes Etats aveugle, & ſans pouvoir,
Jouet infortuné de paſſions cruelles,
Eſt un Roi qui commande à des Sujets rebelles,
Et le jour de ſa paix eſt le jour de ſa mort.
Son Etat, tu le ſais, attend le même ſort :
Tout périra, le feu réduira tout en cendre.
Tu le ſais dès longtems : mais ſauras-tu m'apprendre
Par quel caprice un Dieu détruit ce qu'il a fait ?
Que n'avoit-il du moins rendu le Tout parfait ?

Tu le ſais dès longtems, &c. L'attente d'un embraſement général eſt très-ancienne, & commune à preſque tous les peuples, au rapport des voyageurs. Il arrivera, diſoit Seneque, *cùm Deo viſum ordiri meliora, vetera finiri.* Puiſque rien n'eſt éternel, dit Lucrece,

Fateare neceſſe eſt
Exitium quoque terrarum, cælique futurum.

La terre, ſuivant ſa conjecture, ayant par la ſuite des tems perdu toute ſon humidité, deviendra combuſtible par l'action du Soleil ſur elle.

Cùm ſol & vapor omnis,
Omnibus epotis humoribus, exuperarint. L. 7.

D'autres Philoſophes conjecturent que les planettes trouvant une réſiſtance continuelle à traverſer l'Æther, leur force centrifuge s'affoiblit peu à peu, & cet affoibliſſement inſenſible, multiplié par la ſuite des ſiécles, ſera cauſe que la terre & les autres planettes ſe précipiteront enfin ſur le ſoleil. Ne demandons point aux Philoſophes ſi leurs conjectures ſont vraiſemblables ou non : demandons-leur ſeulement pourquoi ils les font. Qui leur a dit que le monde finiroit, & qu'il finiroit par le feu ? La Phyſique n'a jamais annoncé cet événement. Je dirai à la fin du ſixiéme Chant, quelle a pu être l'origine de cette ancienne tradition.

S'il ne l'a pû ce Dieu, qu'a-t'il donc d'admirable ?
S'il ne l'a pas voulu, te ſemble-t'il aimable ?
Tu t'efforces en vain, toi qui prétens tout voir,
D'arracher le rideau qui fait ton déſeſpoir.
Pour moi j'attens qu'un jour Dieu lui-même l'enleve ;
Il ſuffit qu'un inſtant la Foi me le ſouleve.
J'en vois aſſez, & vais t'apprendre ſa leçon,
Qui conſole à la fois le cœur & la Raiſon.

Oui, le Tout doit répondre à la gloire du Maître :
L'Univers eſt ſon temple, & l'homme en eſt le prêtre.
Le temple inanimé, ſans le prêtre eſt muet.
Cet immenſe Univers, de la main qui l'a fait
Doit par la voix de l'homme adorer la puiſſance,
Et rendre le tribut de la reconnoiſſance.
Ce tribut dura peu : l'ordre fut renverſé,
Quand par le prêtre ingrat, le Dieu fut offenſé.
La nature perdit toute ſon harmonie ;
Avec le criminel la terre fut punie.
De l'homme, & de ſes fils le déplorable ſort

L'Univers eſt ſon temple, &c. Montagne veut ſe moquer de ce privilege que l'homme s'attribue, d'être le ſeul dans l'Univers, qui en puiſſe connoître la beauté, & en rendre graces à l'Architecte. *Qui lui a ſcellé ce privilege*, dit-il ? *Qu'il nous montre les lettres de cette belle & grande charge.* Il eſt le ſeul Etre penſant : voilà ſon privilege, & les lettres de ſa charge.

Fut la pente au peché, l'ignorance & la mort.
Mais ces fils n'étoient pas ; une race future.....
Lorſque le Créateur frappe ſa créature,
Eſt-ce à notre juſtice à meſurer les coups ?
Et ce qu'un Dieu ſe doit, mortels, le ſavez-vous ?

La terre ne fut plus un jardin de délices.
Miniſtre cependant de nos derniers ſupplices,
Et maintenant ſi prompte à les exécuter,
La Mort, ſous un Ciel pur, ſembloit nous reſpecter.
Hélas ! cette lenteur à prendre ſes victimes
Ne fit que redoubler notre ardeur pour les crimes.

Fut la pente au peché, &c. " L'homme livré à la concupiſcence, *dit M. Boſſuet dans ſes Elévations*, la tranſmet à ſa poſterité : ſitôt que tout naît dans la concupiſcence, tout naît dans le déſordre ; tout naît odieux à Dieu. Quel crime a commis cet enfant ? Il eſt enfant d'Adam ; voilà ſon crime. "

Eſt-ce à notre juſtice, &c. Nous ne devons pas juger de la juſtice Divine par la nôtre. La nôtre eſt une juſtice d'égal à égal ; la Divine eſt une juſtice de l'Infini au Fini, du Créateur à la Créature. Cependant notre juſtice même ne punit-elle pas quelquefois les enfans des crimes de leurs peres, & n'avons-nous pas des loix qui dégradent de nobleſſe non-ſeulement le criminel, mais toute ſa poſterité ? Ces loix ne nous paroiſſent pas injuſtes.

La terre ne fut plus, &c. Milton qui ne croyoit pas qu'actuellement *Tout eſt bien*, nous dépeint auſſi-tôt après la déſobéiſſance d'Adam, le peché & la mort ſortant de l'enfer où ils avoient été enfermés juſqu'alors, & bâtiſſant un pont de communication avec notre monde. Ils affermiſſent avec des clous & des chaînes de diamant, l'arcade de ce pont. En même tems les Anges par l'ordre de Dieu, dérangent la ſituation de la terre, du ſoleil, des aſtres, &c. Nous allons voir des Savans ſoutenir que ce dérangement que Milton décrit poëtiquement, arriva en effet après le Déluge. Comme je ne veux rien donner ni aux fictions poëtiques, ni aux conjectures les plus vraiſemblables, je n'avance rien que de certain, & ce que j'avance ſuffit, à ce que je crois, pour expliquer l'origine du mal Phyſique. Dieu maudit la terre, & prédit qu'elle produiroit pour nous des ronces & des épines. Elle ne fut plus un jardin de délices : voilà ſon premier ſupplice.

Une ſeconde fois frappant notre ſéjour
Le Ciel défigura l'objet de notre amour.
La terre par ce coup juſqu'au centre ébranlée,
Hideuſe quelquefois, & toujours déſolée,
Vit ſur ſon ſein flétri les cavernes s'ouvrir,
Des montagnes de ſable en cent lieux la couvrir,
Et s'élever ſur elle en ténébreux nuages,
De funeſtes vapeurs, meres de tant d'orages.
Les ſaiſons en déſordre & les vents en courroux
Fourniſſent à la mort des armes contre nous;
Et toute la nature, en ce tems de ſouffrance,
Captive, gémiſſante, attend ſa délivrance;
Au criminel ſoumiſe, obéit à regret,

Une ſeconde fois, &c. Voilà le ſecond ſupplice de la terre : le Déluge. On ne peut nier que ce bouleverſement général n'ait flétri ſa beauté, alteré la pureté de l'air, & n'ait été la cauſe que la vie de l'homme a été depuis ſi abregée. Mais Dieu dérangea-t'il l'axe de la terre? Y avoit-il un Equinoxe perpetuel avant le Déluge? & le printems éternel dont les Poëtes ont parlé, *ver erat æternum*, a-t'il été véritable, comme Burnet l'a prétendu? On lit avec plaiſir tout ce que M. Pluche a écrit dans le Spectacle de la nature, & dans la réviſion de l'hiſtoire du Ciel, pour appuyer cette conjecture; mais je me borne à dire que par ſes ſables, ſes crevaſſes, ſes exhalaiſons funeſtes, la terre nous préſente en mille endroits, les marques du grand coup dont elle a été frappée; que la nature ſouffre & gémit, comme le dit S. Paul, Rom. 8. *Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura ſubjecta eſt, non volens... omnis creatura ingemiſcit, & parturit...* L'origine du mal Phyſique, ainſi que celle du mal moral, eſt donc la même, c'eſt-à-dire, le peché du premier homme.

Vit ſur ſon ſein flétri, &c. Je viens de parler de nos loix, qui dégradent la poſterité d'un criminel. Nous en avons auſſi qui dégradent ſa terre, en ordonnant que la haute futaye ſera coupée juſqu'à une certaine hauteur, & les foſſés du château comblés; afin que ces châteaux ſoient comme punis du crime de leur Seigneur. Pourquoi donc ne voulons-nous pas que Dieu qui avoit donné à l'homme l'empire de la Terre, ait flétri la beauté de cet empire, lorſque l'homme par ſa déſobéiſſance ſe rendit indigne de le poſſeder?

Se cache à nos regards, & ſoupire en ſecret.
Oui tout nous eſt voilé, juſqu'au moment terrible,
Moment inévitable, où Dieu rendu viſible,
Précipitant du Ciel tous les aſtres éteints,
Remplacera le jour, & ſera pour ſes Saints
Cette unique clarté ſi longtems attendue.
Pour eux-mêmes ſévere, ici bas à leur vûe
Il ſe montre, il ſe cache; & par l'obſcurité
Conduit ceux qu'autrefois perdit la vanité.
De quoi ſe plaindre? Il peut nous ravir ſa lumiere:
Par grace il ne veut pas la couvrir toute entiere.
Qui la cherche, eſt bien-tôt pénetré de ſes traits;
Qui ne la cherche pas, ne la trouve jamais.
Ainſi de nos malheurs j'explique le myſtere.
Dans un Maître irrité j'admire un tendre pere:
Et je ne vois par-tout que rigueurs & bontés,
Châtimens & bienfaits, ténèbres & clartés.

Si ma Religion n'eſt qu'erreur & que fable,
Elle me tend hélas! un piége inévitable.

Remplacera le jour, &c. La Jeruſalem celeſte, *non eget ſole, neque luna; nam claritas Dei illuminabit eam, & lucerna ejus eſt Agnus.* Apoc. 21.

Si ma Religion, &c. Cette penſée de la Bruiere eſt fameuſe. " Si ma Reli-
" gion étoit fauſſe, voilà le piége le
" mieux dreſſé qu'il ſoit poſſible d'i-
maginer. Il étoit inévitable de ne "
pas donner tout au travers, &c. "
Cette penſée eſt imitée de ces belles paroles de Richard de ſaint Victor: *Domine, ſi error eſt, quem credimus, à te decepti ſumus; quoniam iis ſignis prædita eſt Religio, quæ non niſi à te eſſe potuerunt.*

Quel ordre ! quel éclat ! & quel enchaînement !
L'unité du deſſein fait mon étonnement.
Combien d'obſcurités tout à coup éclaircies !
Hiſtoriens, Martyrs, Figures, Prophéties,
Dogmes, Raiſonnemens, Ecrits, Tradition,
Tout s'accorde, ſe ſuit ; & la ſéduction
A la vérité même en tout point eſt ſemblable.
Déiſtes, dites-nous quel génie admirable
Nous ſait de toutes parts ſi bien envelopper,
Que vous devez rougir vous-mêmes d'échapper.
Quand votre Dieu pour vous n'auroit qu'indifférence,
Pourroit-il, oubliant ſa gloire qu'on offenſe,
Permettre à cette erreur, qu'il ſemble autoriſer,
D'abuſer de ſon nom pour nous tyranniſer ?

Par quel crédit encor, ſi loin de ſa naiſſance
Ce menſonge en tous lieux a-t'il tant de puiſſance ?
De l'Iſlande à Java, du Mexique au Japon,
Du hideux Ottentot juſqu'au tranſi Lapon,
Nos prêtres de leur zèle ont allumé les flâmes ;

Par quel crédit encor, ſi loin de ſa naiſſance, &c. Si l'on veut oppoſer que les converſions ont été faites par violence en Amérique, on ne peut nier que toutes celles de l'Orient n'ayent été faites par voie de perſuaſion, & n'ayent été très-nombreuſes chez les Chinois ſi vantés par leur eſprit. Il n'eſt pas néceſſaire que la Religion Chrétienne ſoit par-tout la Religion regnante, mais qu'il y ait des Chrétiens par toute la terre.

Ils ont couru par-tout pour conquérir des ames ;
Des eſclaves par-tout ont chéri leurs vainqueurs :
Que leur fable eſt heureuſe à ſoumettre les cœurs !

Si des rives du Gange aux rives de la Seine
Entraînés par l'ardeur qui vers eux nous entraîne,
D'éloquens Talapoins, munis d'un long Sermon,
Accouroient nous prêcher leur Sommonokodon,
Ou que, prédicateurs au bon ſens moins contraires,
L'Alcoran dans leurs mains, des Derviches auſteres,
De par le grand Prophète en termes foudroyans,
Vinſſent nous propoſer d'être de vrais croyans ;
Quelle moiſſon de cœurs feroient de tels Apôtres ?
Leurs peuples cependant ont tous reçu les nôtres.
Un Dieu né dans le ſein de la Virginité,
Un Dieu pauvre, ſouffrant, mort, & reſſuſcité,
Ne commande par eux que pleurs, & pénitence.
Eſt-ce de leurs diſcours la brillante éloquence,

Si des rives du Gange, &c. Cette penſée eſt encore dans la Bruiere. „ Si l'on nous aſſuroit que le motif „ ſecret de l'Ambaſſade des Siamois, „ a été d'exciter le Roi très-Chrétien à renoncer au Chriſtianiſme, à permettre l'entrée de ſon Royaume aux Talapoins, qui fuſſent entrés dans nos maiſons, pour perſuader leur Religion à nos femmes, à nos enfans, à nous-mêmes ; avec quelle riſée, & quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choſes ſi extravagantes ? Nous faiſons cependant à tous ces peuples des propoſitions qui doivent leur paroître très-folles & très-ridicules, & ils ſupportent nos Religieux & nos Prêtres... Qui fait cela en eux & en nous ? ne ſeroit-ce pas la force de la verité ? „

Qui peut à ſa pagode arracher un Chinois ?
Quel champ pour l'Orateur que la Crêche & la Croix ?

Le Dieu qui l'a prédit opere ce miracle.
Tout peuple, toute terre engendra ſon oracle.
Sa loi ſainte ſera publiée en tous lieux :
Je me ſoumets ſans peine à ce joug glorieux.
Quoique captive enfin la Raiſon qui m'éclaire
N'y voit point de lumiere, à la ſienne contraire.
Mais ſon flambeau s'unit au flambeau de la Foi,
Et toutes deux ne font qu'une clarté pour moi.
Le Verbe s'eſt fait chair ; je l'adore, & m'écrie :
Trois fois Saint eſt celui qui m'a rendu la vie.

De l'horreur du néant à ton ordre tout ſort :

Tout peuple, &c. Il n'eſt pas néceſſaire que toute terre ait été convertie ; il ſuffit qu'elle ait entendu. Ce qui a été prédit, eſt accompli.

Mais ſon flambeau, &c. *La raiſon*, dit Locke, *eſt la Révélation naturelle, & la Révélation eſt la Raiſon naturelle augmentée par un nouveau fonds de découvertes, émanées immédiatement de Dieu.* Ces deux Révélations nous apprennent ce que nous devons ſavoir pour le bien préſent de nos corps, & le bien futur de nos ames. Quand nous voulons pouſſer plus loin notre curioſité, & exercer ſur les ouvrages de Dieu un droit d'examen, la nature même nous apprend que nous ne l'avons pas. J'ai fait voir dans le deuxiéme Chant & dans celui-ci, les erreurs de ceux qui ont voulu la connoître. Ce ne ſont que ſiſtêmes qui ſe détruiſent tour à tour. Les Philoſophes anciens ont voulu expliquer la nature par le moyen de l'eau, de l'air, du feu, ou de quelque autre principe génératif ; enſuite par les atomes, les quatre élemens, le ſec & l'humide. Nos modernes ont eu recours, tantôt aux trois élemens ſortis de l'écarnement des Cubes, tantôt à l'attraction, tantôt à des monades actives & paſſives, & capables de penſer. Quelle contrariété dans l'eſprit humain, qui ſans preuves croit ces choſes inintelligibles, & réſiſte à une Religion prouvée par une nuée de témoins ? Les plus incrédules à la parole de Dieu, ſont ſouvent les plus crédules aux folles opinions des hommes.

En toi ſeul eſt la vie, & ſans toi tout eſt mort,
O Sageſſe, ô Pouvoir dont le monde eſt l'ouvrage,
Du Très-haut, ton égal, la Parole & l'Image.
Quand ſous nos traits caché, tu parus ici bas,
Les ténèbres, grand Dieu, ne te comprirent pas.
Aujourd'hui que ta gloire éclate à notre vûe;
Que ta Religion eſt par-tout répandue;
De ſuperbes eſprits, yvres d'un faux ſavoir,
Quand tu brilles ſur eux, refuſent de te voir.
Leur déplorable ſort ne doit point nous ſurprendre;
Les ténèbres jamais ne pourront te comprendre.
L'aveugle environné de l'aſtre qui nous luit,
Couvert de ſes rayons eſt toujours dans la nuit.
En vain ces inſenſés parlent d'un premier Etre:
Sans toi, Verbe éternel, peuvent-ils le connoître?
Ouvre leur cœur, mes vers ne le pourront ouvrir,

Sans toi, Verbe éternel, &c. On ne peut connoître le Pere que par le Fils. Depuis le peché, Dieu s'étant retiré de nous, nous ne pouvons revenir à lui ſans être rappellés. Un ſujet diſgracié & exilé pourra-t'il revoir ſon maître, ſi quelqu'un ne vient de ſa part lui annoncer ſa grace & ſon rappel? Le Déiſte qui ne croit ni diſgrace ni rappel, veut établir ſa Religion ſur la Raiſon ſeule, ſans révélation. La différence des Religions qui ſont ſur la terre, le perſuade qu'elles ſont toutes fauſſes, parce que, dit-il, ſi Dieu en avoit établi une, elle ſeroit unique. Toutes ces Religions qui lui paroiſſent ſi différentes, ſe réduiſent à trois, qui toutes trois s'accordent à dépoſer contre lui, qu'il y a eu une révélation. Excepté un petit nombre d'idolâtres qui reſte encore, comme pour nous rappeller les anciennes extravagances du genre humain ſans révélation, que nous offrira la terre, ſi nous la parcourons? Ce que nous y trouverons d'hommes, ſeront tous ou Juifs, ou Chrétiens, ou Mahometans. Le Chrétien rappellé au Pere par le Fils, reſpecte les Prophètes qui annoncerent ce Fils aux Juifs; il regarde ſa Religion comme l'accompliſſement de celle des Juifs, & toutes les deux n'en font qu'une. Le Ma-

Change-les. Mais pour eux quand je veux t'attendrir,
Moi-même ai-je oublié que ton arrêt condamne
Le pécheur inſolent, dont la bouche profane
Aux hommes ſans ton ordre oſe annoncer ta loi?
Et dois-je t'implorer pour d'autres que pour moi?
L'Impiété s'armoit d'une fureur nouvelle:
L'Arche ſainte en péril m'a fait trembler pour elle;
Et j'ai crû que ma main la pourroit ſoutenir:
Oui j'ai couru. Tu vas peut-être m'en punir;
Et mon zèle peut-être irrite ta colere,
Quand je crains pour ta gloire & celle de ton Pere.
O crainte, que la foi doit chaſſer de mon cœur!
Tu n'as point parmi nous beſoin d'un défenſeur.
Du Prince des enfers que la rage frémiſſe;
Qu'il ébranle, s'il peut, ton auguſte édifice:
Quand mes yeux le verroient tout prêt à ſuccomber,
L'Arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber.

---

hometan reſpecte les Prophètes des Juifs, & le Meſſie des Chrétiens auquel il fait ſucceder un Prophète imaginaire. Sa Religion qui n'eſt ni la Juive ni la Chrétienne, mais un mélange biſarre de toutes les deux, avoue que l'une & l'autre l'a précedée, & ſe croit comme elles, fondée ſur la révélation. Voila donc les trois Religions d'accord entre elles pour confondre le Déiſte: voila tous les hommes réunis, pour lui dire, que toute Religion doit être fondée ſur la révélation, & qu'il y a eu une révélation. Ainſi le Déiſte qui ne reconnoît ni diſgrace ni rappel, qui croit ſeul ſuivre la Raiſon, & honorer Dieu par elle, eſt encore plus éloigné de Dieu & de la Raiſon, que le Juif, & même que le Mahometan.

L'Arche ſainte en péril, &c. Perſonne n'ignore la punition terrible d'Oſa, qui voyant l'Arche prête à tomber, courut pour la ſoutenir.

CHANT SIXIE'ME.

NON, des myſteres ſaints l'auguſte obſcurité
Ne me fait point rougir de ma docilité.
Je ne diſpute point contre un Maître ſuprême.
Qui m'inſtruira de Dieu, ſi ce n'eſt Dieu lui-même ?
Dans un ſombre nuage il veut s'envelopper :
Mais il eſt un rayon qu'il en laiſſe échapper.
Que me faut-il de plus ? Je marche avec courage,
Et content du rayon, j'adore le nuage.
Il a dit, & je crois. Aux pieds de ſon auteur
Ma Raiſon peut ſans honte abaiſſer ſa hauteur.

Mais pourquoi non content de ce grand ſacrifice,
Ce Dieu veut-il encor que l'homme ſe haïſſe !

Ce Dieu veut-il encor, &c. " Jeſus-Chriſt, *dit M. Boſſuet*, nous propoſe l'amour de Dieu, juſqu'à nous haïr nous-mêmes. Il nous propoſe la modération des deſirs ſenſuels, juſqu'à retrancher tout-à-fait nos propres membres... renoncer à tout plaiſir, vivre dans le corps, comme ſi l'on étoit ſans corps, quitter tout, vivre de peu, preſque de rien, & attendre ce peu de la Providence... *Hiſt. univ.*"

Je m'aime : faut-il donc que m'armant de rigueur,
Toujours le glaive en main, j'aille au fond de mon cœur,
(Sacrifice ſanglant ! guerre longue & cruelle !)
Couper de cet amour la racine éternelle ?
Il veut, jaloux d'un bien qu'il n'a fait que pour lui,
De nos cœurs iſolés être le ſeul appui.
Suis-je un objet ſi grand pour tant de jalouſie ?
De l'or, ni des honneurs l'indigne frénéſie
Ne lui ravira point ce cœur qu'il doit avoir.
Faut-il à ſi bas prix ſortir de ſon devoir ?
Mais pour quelque douceur rapidement goûtée,
Qui conſole en ſa ſoif une ame tourmentée,
Croirons-nous qu'en effet il s'irrite ſi fort ?
Et pour un peu de miel condamne-t'il à mort ?
Je ſais qu'il nous demande un amour ſans partage.
Mais enfin la nature eſt auſſi ſon ouvrage :
Et lorſqu'à tant de maux tu mêles quelques biens,
O nature, tes dons ne ſont-ils pas les ſiens ?

Faut-il à ſi bas prix, &c. *Il y a des gens*, dit M. Paſcal, *qui ſe damnent ſi ſottement*. Celui que je fais parler ici, eſt perſuadé que les plaiſirs imaginaires que notre ſeule vanité réaliſe, ne méritent pas notre attachement : il eſt perſuadé auſſi, que les plaiſirs des ſens ne le méritent pas : mais comme la nature nous y entraîne, il eſt effrayé d'une loi qui s'oppoſe toujours à la nature. Ainſi quoiqu'il ne ſoit ni avare, ni ambitieux, ni Epicurien, ni Pirrhonien ; il a de la peine à être Chrétien ſincerement.

Et pour un peu de miel, &c. Alluſion aux paroles de Jonathas, *guſtans guſtavi paululum mellis, & ecce morior*.

Ce n'eſt pas qu'attendant de toi les biens ſolides,
Chez tes héros fameux je choiſiſſe mes guides.
L'Arbitre renommé du plaiſir élégant
M'étalleroit en vain tout ſon luxe ſavant.
L'art de ſe rendre heureux ne s'apprend point d'un maître
Habile ſeulement à ne ſe point connaître,
Qui mettant de ſang froid la prudence à l'écart
Veut vivre à l'aventure, & mourir au haſard.
Ce Rimeur enjoüé m'inſpire la triſteſſe.
Et que m'importe à moi ſa goutte & ſa vieilleſſe?
L'ennui de ſes malheurs dicta ſes vers badins.
Il m'y dépeint ſa joie, & j'y lis ſes chagrins.
Il me chante l'amour d'une voix affligée;
Et ſuivant mollement ſa muſe négligée,
Du mépris de la mort me parle à chaque pas.
Il m'en parleroit moins s'il ne la craignoit pas.
Illuſtres Pareſſeux dont Pétrone eſt le maître,
O vous, mortels contens, puiſque vous croyez l'être,

L'arbitre renommé, &c. S. Evremond fameux par l'eſprit & par la volupté, fut appellé le Petrone de ſon ſiécle. Dans ſon diſcours ſur les plaiſirs, il ſe vante de ne point ſe connoître. " Je „ ne veux avoir ſur rien un commerce „ trop long & trop ſérieux avec moi- „ même... Puiſque la prudence a eu ſi peu de part aux actions de ma vie, " il me fâcheroit qu'elle ſe melât " d'en regler la fin. „

Ce rimeur, &c. L'Abbé de Chaulieu dans les poëſies qu'on a imprimées ſous ſon nom, revient à tout moment, à ſon âge, à ſa goutte, & à ſon mépris pour la mort.

Vous me vantez en vain vos jours délicieux :
Ne me comptez jamais parmi vos envieux.
Hélas ! dans ce tems même à vos cœurs favorable,
Regne affreux de Venus, quand l'homme déplorable
Conſacra ſes plaiſirs ſous des noms empruntés,
Et de ſes paſſions fit ſes divinités ;
Le ſage dut toujours, honteux de ſa foibleſſe,
Encenſer à regret les Dieux de la molleſſe.
Leurs charmes quelquefois peuvent nous entraîner.
Malheureux, ſous leur joug qui ſe laiſſe enchaîner.
Mais contre un ennemi qui ſouvent eſt aimable,
Faut-il faire à toute heure une guerre implacable ?
Un ſeul moment de paix me rend-il criminel ?
Et le Dieu des Chrétiens n'eſt-il pas trop cruel,
Quand il veut que pour lui renonçant à moi-même,
Pour lui, mettant ma joie à fuir tout ce que j'aime,
J'étouffe la nature, & maître infortuné,
Je gourmande en tyran ce corps qu'il m'a donné ?
Dans ſa morale enfin trouverai-je des charmes,

Je gourmande, &c. Les Philoſophes Payens avoient raiſonné de pluſieurs façons différentes ſur le ſouverain bien. Jeſus-Chriſt commence ſon Sermon ſur la montagne, par décider cette grande queſtion. *Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui ſouffrent,* &c. Et le premier à qui il aſſure, ſuivant la réflexion de M. Boſſuet, une place dans ſon Paradis, eſt un compagnon de ſa croix, mourant ſur elle à côté de lui.

Quand il appelle heureux, ceux qui verſent des larmes ?

Ainſi parle un mortel qui combat à regret
Une Religion qu'il admire en ſecret.
Frappé de ſa grandeur, il la croit, il l'adore :
Troublé par ſa morale, il veut douter encore.
Il repouſſe le Dieu dont il craint la rigueur.
Achevons le triomphe en parlant à ſon cœur,
Et cherchant un accès dans ce cœur indocile
Chaſſons l'Impiété de ſon dernier azile.

A la Religion ſi j'oſe réſiſter,
C'eſt la Raiſon du moins que je dois écouter.
A la divine Loi quand je crains de ſouſcrire,
Celle de la nature a ſur moi tout l'empire.
Je veux choiſir mon joug, & qu'entre ces deux loix,
Mon intérêt ſoit juge, & décide mon choix.

Ainſi parle, &c. " Les hommes, *dit* „ *Abadie*, ſont incrédules, parce qu'ils „ veulent l'être, & ils veulent l'être, „ parce que c'eſt l'intérêt de leurs „ paſſions.

C'eſt la Raiſon, &c. *Ratio eſt vera lex*, diſent les Spinoſiſtes dans le *Pantheiſticon* imprimé en Angleterre, livre dont la morale, qui n'a pour but que la tranquillité de l'ame, eſt cependant très-ſévere, puiſqu'elle ordonne toujours la réſiſtance aux paſſions. Bayle demande dans ſon Traité ſur la Comette, ſi une ſociété d'Athées ſe feroit des principes de morale & de probité. Ce livre en eſt la preuve ; mais qui pratiqueroit ſincerement cette morale, ſe laſſeroit bien-tôt de n'en eſperer d'autre récompenſe que la tranquillité de l'ame. L'honnête homme eſt aiſément Chrétien.

Sans doute qu'indulgente à nos ames fragiles
La Raiſon ne preſcrit que des vertus faciles.
N'allons point toutefois les chercher dans Platon,
Et laiſſons déclamer Seneque & Ciceron.
Ces faſtueux cenſeurs de l'humaine foibleſſe,
Inſpirés par l'orgueil plus que par la ſageſſe,
Peut-être en leurs écrits remplis d'auſterité
Ont ſuivi la Raiſon moins que leur vanité.
Faiſons parler ici des Docteurs moins rigides;
Que les Poëtes ſeuls ſoient nos aimables guides.
De leurs vers enchanteurs, & faits pour nous charmer,
La morale n'a rien qui nous doive allarmer.
Cherchons-y ces devoirs qui, tous tant que nous ſommes,
Nous attachent au Ciel, à nous, à tous les hommes.

„ De Jupiter par-tout l'homme eſt environné.
„ Rendons tout à celui qui nous a tout donné.

N'allons point, &c. Dans la ſcience de la nature, les anciens Philoſophes n'ont débité que des erreurs. Dans la ſcience de la morale, ils ont débité les plus grandes verités, parce que la loi naturelle grave ces verités dans nos cœurs. Quel ſévere caſuiſte que Ciceron dans ſes Offices! Mais ces verités ſe trouvent même chez les Poëtes, d'où l'on peut tirer un abregé de morale, & les grands principes ſur nos devoirs envers Dieu, envers les hommes, & envers nous-mêmes.

De Jupiter par-tout, &c. *Jovis omnia plena.* Virg. *Hinc omne principium, huc refer exitum.* Hor.

„ Jettons-nous dans le ſein de ſa bonté ſuprême.
„ Je ſuis cher à mon Dieu beaucoup plus qu'à moi-
même.
„ Notre encens pourroit-il par ſa ſterile odeur,
„ D'un Etre ſouverain contenter la grandeur ?
„ D'une main criminelle il rejette l'offrande.
„ L'innocence du cœur, voilà ce qu'il demande.
„ A l'un de ſes côtés la Juſtice debout,
„ Jette ſur nous ſans ceſſe un coup d'œil qui voit tout,
„ Et le glaive à la main demandant ſes victimes
„ Préſente devant lui la liſte de nos crimes.
„ Mais de l'autre côté la Clémence à genoux,
„ Lui préſentant nos pleurs déſarme ſon courroux.

„ Quand pour moi ſi ſouvent j'implore la clémence,
„ N'en aurai-je jamais pour celui qui m'offenſe ?
„ Je plains le malheureux qui prétend m'outrager,
„ Et j'abandonne au Ciel le ſoin de me venger.
„ Si je n'oſe haïr l'ennemi qui m'afflige,

Je ſuis cher, &c. *Carior eſt illis homo quàm ſibi.* Juven.

D'une main, &c. *Compoſitum jus, faſque animi, ſanctoſque receſſus mentis,* &c. Perſe.

A l'un de ſes côtés, &c. Cette image de la Juſtice divine eſt dans Heſiode, & celle de la Clémence eſt dans Stace. *Theb.* 12.

Et j'abandonne au Ciel le ſoin de me venger, &c. La vengeance, dit Juvenal, eſt le partage d'un petit eſprit. *Exigui ſemperque minuti eſt animi.*

„ Que ne dois-je donc pas à l'ami qui m'oblige ?
„ Je donne à ſes défauts des noms officieux.
„ Mon cœur pour l'excuſer me rend ingénieux.
„ Il m'excuſe à ſon tour, & de mon indulgence
„ Celle qu'il a pour moi devient la récompenſe.
„ Ma charité s'étend ſur tous ceux que je voi.
„ Je ſuis homme, tout homme eſt un ami pour moi.
„ Le Pauvre, & l'Etranger, le Ciel me les envoie,
„ Et mes mains avec eux partagent avec joie
„ Des biens qui pour moi ſeul n'étoient pas deſtinés.
„ Les ſolides tréſors ſont ceux qu'on a donnés.
„ D'une ame généreuſe ô volupté ſuprême !
„ Un mortel bienfaiſant approche de Dieu même.
„ Cet amour des humains ſera toujours en lui
„ De toutes nos vertus l'inébranlable appui.
„ Voudroit-il, allarmant ma tendreſſe jalouſe,
„ Me faire ſoupçonner la foi de mon épouſe ?

Je donne à ſes défauts, *&c. At pater ut nati, ſic nos debemus amici*, &c. Ce bel endroit d'Horace eſt ſçu de tout le monde.

Je ſuis homme, &c. *Homo ſum, humani nil à me alienum puto.* Ter.

Le Pauvre, &c. Les Pauvres & les Etrangers, *dit Homere dans l'Odyſſée*, nous viennent de la part des Dieux.

Les ſolides tréſors ſont ceux, &c. Fameuſe Epigramme de Martial. *Solas quas dederis, ſemper habebis opes.*

Un mortel bienfaiſant, &c. Rien, dit Ciceron, n'approche plus les hommes des Dieux, que de faire du bien. Ceux qui *ſui memores alios fecere merendo*, ſont placés par Virgile dans les champs Eliſées.

Me faire ſoupçonner, *&c. Hoc fonte derivata clades*, &c. Horace attribue à l'adultere tous les malheurs qui affligent les Romains.

„ O crime, qui des loix crains par-tout la rigueur,
„ A tes premiers attraits il a fermé ſon cœur.
„ Qui nourrit en ſecret un deſir téméraire,
„ Même dans un corps pur porte une ame adultere.
„ La pudeur eſt le don le plus rare des Cieux,
„ Fleur brillante, l'amour des hommes & des Dieux,
„ Le plus riche ornement de la plus riche plaine,
„ Tendre fleur que flétrit une indiſcrette haleine.
„ L'amour, le tendre amour, flatte en vain mes deſirs.
„ L'himen, le ſeul himen en permet les plaiſirs.

„ Des paſſions ſur moi je réprime l'empire.
„ Le monde à mes regards n'offre rien que j'admire.
„ Libre d'ambition, de ſoins débarraſſé,
„ Je me plais dans le rang où le Ciel m'a placé,
„ Et pauvre ſans regret, ou riche ſans attache,
„ L'avarice jamais au ſommeil ne m'arrache.

Qui nourrit en ſecret, &c. C'eſt Ovide qui parle ainſi de la penſée criminelle. *Quæ quia non licuit, non facit, illa facit*; & ailleurs. *Omnibus excluſis, intus adulter erit.*

La pudeur, &c. Cette Sentence eſt dans Euripide.

Tendre fleur, &c. *Ut flos in ſeptis ſecretus naſcitur hortis, Sic virgo dum intacta manet.* Catulle.

L'amour, le tendre amour, &c. Catulle dit à l'Hymen, *Nil poteſt ſine te Venus, fama quod bona comprobet, commodi capere*, &c.

N'offre rien que j'admire. *Nil admirari propè res eſt una*, &c. Hor.

Libre d'ambition, &c. *Quod ſis eſſe velis, nihilque malis.* Mart.

Et pauvre ſans regret, &c. C'eſt le ſage dont parle Virgile, *nec ille aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.*

„ Je ne vais point, des Grands eſclave faſtueux,
„ Les fatiguer de moi, ni me fatiguer d'eux.
„ Faux honneurs ! vains travaux ! Vrais enfans que vous êtes,
„ Que de vuide, ô mortels, dans tout ce que vous faites !
„ Dégoûté juſtement de tout ce que je voi,
„ Je me hâte de vivre, & de vivre avec moi.
„ Je demande, & ſaiſis avec un cœur avide,
„ Ces momens que m'éclaire un ſoleil ſi rapide,
„ Dons à peine obtenus qu'ils nous ſont emportés,
„ Momens que nous perdons, & qui nous ſont comptés.
„ L'eſtime des mortels flatte peu mon envie.
„ J'évite leurs regards, & leur cache ma vie.
„ Que mes jours pleins de calme, & de ſérenité,
„ Coulent dans le ſilence & dans l'obſcurité :
„ Ce jour même des miens eſt le dernier peut-être ;
„ Trop connu de la terre, on meurt ſans ſe connoître.

Je ne vais point des Grands, *&c. Dulcis inexpertis cultura potentis amici : expertus metuet*, &c. Hor.

Que de vuide, ô mortels, *&c. O curas hominum, ô quantum eſt in rebus inane !* Perſ.

Je me hâte de vivre, *&c. Sed neuter ſibi vivit heu ! bonoſque ſoles effugere atque abire ſentit, qui nobis pereunt, & imputantur.* Mart.

Et leur cache ma vie, *&c. Bene qui latuit, bene vixit.* Maxime d'Ovide.

Ce jour, *&c. Omnem crede diem tibi diluxiſſe ſupremum. Grata ſuperveniet*, &c. Mart.

Trop connu, *&c. Illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur ſibi.* Sen. Trag.

„ Je l'attens cette mort ſans crainte ni deſir :
„ Je ne puis l'avancer, je ne puis la choiſir.
„ L'exemple des Catons eſt trop facile à ſuivre.
„ Lâche qui veut mourir, courageux qui peut vivre.

Voilà donc cette Loi ſi pleine de douceurs,
Cette route où j'ai cru marcher parmi les fleurs.
Quoi ! je trouve par-tout la morale cruelle.
Catulle m'y ramene, Horace m'y rappelle.
Tibulle m'en réveille un triſte ſouvenir,
Lorſque de ſa Delie il croit m'entretenir.
La regle de mes mœurs, cette Loi ſi rigide,
Eſt écrite par-tout, & même dans Ovide.
Oui, c'eſt dans ces écrits dont j'étois amoureux,
Que la Raiſon m'impoſe un joug ſi rigoureux.
Que m'ordonne de plus, à quel joug plus pénible
Me condamne le Dieu qu'on m'a peint ſi terrible ?
Mon choix n'eſt plus douteux, je ne balance pas.

Lâche qui veut mourir, &c. C'eſt Martial qui l'a dit.

Rebus in anguſtis facile eſt contemnere vitam.
Fortius ille facit, qui miſer eſſe poteſt.

Platon & Ciceron, en diſant qu'il n'eſt pas permis à une ſentinelle de ſortir de ſon poſte, ſans l'ordre de celui qui l'y a placée, ont condamné l'homicide de ſoi-même par une meilleure raiſon. Il n'eſt pas étonnant que les Payens ayent condamné ce que rien ne peut juſtifier.

Eh quoi! de la Vertu reſpectant les appas :
L'amour de mon bonheur me preſſoit de la ſuivre.
Doux, chaſte, bienfaiſant, pour moi ſeul j'allois vivre.
O grand Dieu, ſans changer j'obéis à ta Loi.
Doux, chaſte, bienfaiſant, je vais vivre pour toi.
Loin d'y perdre, Seigneur, j'y gagne l'aſſurance
De tant de biens promis à mon obéiſſance.
Que dis-je ? La Vertu qui m'avoit enchanté,
Sans toi que m'eût ſervi de cherir ſa beauté ?
De ſes attraits hélas! admirateur ſtérile
J'aurois pouſſé vers elle un ſoupir inutile.

Qu'étoit l'homme en effet qu'erreur, illuſion,
Avant le jour heureux de la Religion ?
Les Sages dans leurs mœurs démentoient leurs maximes.
Quand Lycurgue s'oppoſe au torrent de nos crimes,
Légiſlateur impur il en groſſit le cours.

Doux, chaſte, bienfaiſant, &c. Ciceron dépeint dans ſes offices ce contentement ſecret d'une ame vertueuſe, „ Si conſiderare volumus, quæ ſit in „ naturâ excellentia & dignitas ; in- „ telligemus quàm ſit turpe diffluere „ luxuriâ & delicatè ac molliter vive- „ re, quàmque honeſtum, parcè, „ continenter, ſeverè, ſobriè. „

Les Sages, &c. On peut dire du plus Sage des Payens, ſans en excepter aucun, ce mot de S. Auguſtin : *Agebat quod arguebat, quod culpabat adorabat.* Les femmes furent communes par les loix de Lycurgue. Platon défendoit de s'enivrer, excepté aux fêtes de Bacchus. Ariſtote interdiſoit les images deshonnêtes, excepté celles des Dieux. Solon établit à Athenes le temple de l'amour impudique. Toute la Grece, *dit M. Boſſuet*, « étoit pleine de temples conſacrés « à ce Dieu, & l'amour conjugal n'en « avoit pas un. „

Ovide eſt quelquefois un Seneque en diſcours :
Seneque dans ſes mœurs eſt ſouvent un Ovide.
A l'amour qui ne prend que ſa fureur pour guide,
Des mains de Solon même un temple fut conſtruit.
De tes loix, ô Solon, quel ſera donc le fruit ?
Et quel voluptueux rougira de ſes vices
Quand ſes réformateurs deviennent ſes complices ?
Toute lumiere alors n'étoit qu'obſcurité,
Et ſouvent la vertu n'étoit que vanité.
Je déteſte ces jeux d'où Caton ſe retire,

Seneque dans ſes mœurs, &c. Seneque, auſſi faux Philoſophe que faux bel eſprit, rend ſa morale haïſſable par le ton faſtueux avec lequel il la débite. Je pourrois citer des paſſages des Anciens peu favorables à ſes mœurs, & parler de ſes richeſſes immenſes : mais il ſuffit pour connoître ce Stoïcien ſi ſévere en diſcours, de ſavoir qu'il étoit un ſervile adulateur du monſtre dont il avoit été le précepteur, juſques-là qu'il fut capable de le juſtifier ſur le meurtre de ſa mere. *Tacit. ann.* 15. J'ai rapporté au ſecond Chant la parole ſuperſtitieuſe de Socrate mourant. Que dire de Seneque mourant qui prend de l'eau de ſon bain, & en arroſe ceux qui l'environnent, en diſant : *Jovi liberatori* ?

Je déteſte ces jeux, &c. Les jeux de Flore ſe repréſentoient avec des licences très-ſcandaleuſes. Caton qui y aſſiſtoit, s'appercevant que par reſpect pour ſa préſence, le peuple n'oſoit demander aux Acteurs leurs licences ordinaires, ſe retira pour laiſſer toute liberté ; ce qui a fait dire à Martial : " Puiſque tu ſavois ce qui ſe " paſſoit à ces jeux, pourquoi, ſevere " Caton, y venois-tu ? tu n'y venois " donc que pour en ſortir. „

Noſſes jocoſæ dulce cùm ſacrum Floræ,
Feſtoſque luſus, & licentiam vulgi,
Cur in theatrum, Cato ſevere, veniſti ?
An ideo tantum veneras, ut exires ?

La réflexion de Martial eſt juſte, mais elle ne va pas aſſez loin. Caton eſt condamnable de venir à des jeux, où la pudeur défend d'aſſiſter. Caton n'eſt pas moins condamnable de s'en retirer, quand il voit que ſa préſence contient le peuple. Son indigne complaiſance eſt la preuve de ſa vanité.

En mépriſant Caton qui veut que je l'admire.
De l'humaine Vertu reconnoiſſons l'écueil.
Quand l'homme n'eſt qu'à lui, tout l'homme eſt à l'Orgueil.
Il n'aime que lui ſeul ; dans ce déſordre extrême
Il faut pour le guérir l'arracher à lui-même.
Mais qui pourra porter ce grand coup dans ſon cœur ?
De la Religion le charme eſt ſon vainqueur.
Elle ſeule a détruit le plus grand des obſtacles :
Reconnoiſſons auſſi le plus grand des miracles.

Le cœur n'eſt jamais vuide. Un amour effacé,
Par un nouvel amour eſt toujours remplacé,
Et tout objet qu'efface un objet plus aimable,
Si-tôt qu'il eſt chaſſé, nous paroît haïſſable.
L'homme s'aimoit, Dieu vient, & lui dit, *Aimez-moi ;*
Aimez, humains, l'amour comprend toute ma Loi.
Nouveau commandement. Le maître qui le donne
Allume dans les cœurs cet amour qu'il ordonne.
L'homme ſe ſent brûler d'une ardeur qui lui plaît.
Plein du Dieu qui l'enchante, auſſi-tôt il ſe hait :
Tout en lui juſqu'alors lui parut admirable,
Tout en lui maintenant lui paroît mépriſable.

Il s'abaiſſe : du ſein de ſon humilité
Sort un homme nouveau qu'a fait la charité ;
Et quand ce n'eſt plus lui, mais en lui Dieu qu'il aime,
Il ſe réconcilie alors avec lui-même.

Si-tôt que par l'Amour l'ordre fut rétabli,
Des plus grandes vertus l'Univers fut rempli.
Et qu'eſt-ce que l'Amour trouveroit de pénible ?
Les ſupplices, la mort, n'ont rien qui ſoit terrible :
D'innombrables martyrs ſe hâtent d'y courir.
Dieu ne veut plus de ſang ; amoureux de ſouffrir
Les Saints s'arment contre eux de rigueurs ſalutaires,
Les déſerts ſont peuplés d'exilés volontaires,
Qui toujours innocens ſe puniſſent toujours.
A la Virginité l'on conſacre ſes jours.

Des plus grandes vertus, &c. Rien n'eſt difficile à l'amour, dit S. Auguſtin. *Ubi amatur, non laboratur : aut ſi laboratur, labor certè amatur.* Nous apprenons par les Payens même, combien les mœurs des premiers Chrétiens étoient admirables. La fameuſe lettre de Pline à Trajan leur rend un témoignage non ſuſpect. Lucien qui n'épargne perſonne, a raillé les Chrétiens ; mais ſes railleries même leur font honneur. Il nous apprend dans la mort de Peregrinus, avec quel zèle les premiers Chrétiens ſe ſecouroient les uns les autres. " Car, *dit-il*, „ leur Légiſlateur leur a fait accroire „ qu'ils ſont tous freres ; deſorte qu'ils croyent que tout eſt commun ; ils " mépriſent tout, & la mort même, " ſur l'eſperance de l'immortalité. „

Qui toujours innocens, &c. " Le mi- "
racle des miracles, *dit M. Boſſuet*, "
c'eſt qu'avec la foi, les vertus les "
plus éminentes & les pratiques les "
plus pénibles ſe ſont répandues par "
toute la terre... Les innocens mê- "
me ont puni en eux avec une ri- "
gueur incroyable cette pente prodi- "
gieuſe que nous avons au peché. "
Les déſerts ont été peuplés, & il y "
a eu tant de Solitaires, que des So- "
litaires plus parfaits, ont été con- "
traints de chercher des ſolitudes "
plus profondes. „

Le corps n'a plus d'empire, & l'ame toute pure
Impoſe pour jamais ſilence à la nature.
Deux cœurs tendres qu'unit la main qui les a faits,
Goûtent dans leurs plaiſirs une innocente paix,
Et leur chaîne eſt pour eux auſſi ſainte que chere.
Le pauvre & l'orphelin dans le Riche ont un pere.
Au plus juſte courroux qui peut s'abandonner,
Quand le Prince lui-même apprend à pardonner?
Theodoſe eſt en pleurs, Ambroiſe en eſt la cauſe:
J'admire également Ambroiſe & Theodoſe.

A ces traits éclatans reconnoiſſons les fruits,
Que fertile en héros l'Amour ſeul a produits.
Un culte ſans amour n'eſt qu'un frivole hommage;
L'honneur qu'on doit à Dieu, n'admet point de partage.
Ses temples ſont nos cœurs. Quel terme, direz-vous,
Doit avoir cet amour qu'il exige de nous?
Si vous le demandez, vous n'aimez point encore.

Theodoſe eſt en pleurs, &c. Saint Ambroiſe lui impoſa la pénitence publique, à cauſe du meurtre de Theſſalonique. Theodoſe s'y ſoumit, & n'ayant pas la permiſſion d'entrer dans le Sanctuaire, reſta proſterné devant la porte de l'Egliſe, dépouillé de ſes ornemens impériaux, arroſant le pavé de ſes larmes, & demandant miſericorde.

Tout rempli de l'objet dont l'ardeur le dévore,
Quel autre objet un cœur pourroit-il recevoir ?
Le terme de l'amour eſt de n'en point avoir.
Ne forgeons point ici de chimere myſtique.
Comment faut-il aimer ? La nature l'explique.
De toute autre leçon mépriſant la langueur
Ecoutons ſeulement le langage du cœur.

„ La grandeur, ô mon Dieu, n'eſt pas ce qui m'enchante,
„ Et jamais des tréſors la ſoif ne me tourmente.
„ Ma ſeule ambition eſt d'être tout à toi.
„ Mon plaiſir, ma grandeur, ma richeſſe eſt ta loi.
„ Je ne ſoupire point après la Renommée.
„ Qu'inconnue aux mortels, en toi ſeul renfermée,
„ Ma gloire n'ait jamais que tes yeux pour témoins.
„ C'eſt en toi que je trouve un repos dans mes ſoins.
„ Tu me tiens lieu du jour dans cette nuit profonde.
„ Au milieu d'un déſert tu me rends tout le monde.
„ Les hommes vainement m'offriroient tous leurs biens;
„ Les hommes ne pourroient me ſéparer des tiens.
„ Que ta croix dans mes mains ſoit à ma derniere heure,

„ Et que les yeux ſur toi je t'embraſſe & je meure.
C'eſt dans ces vifs tranſports que s'exprime l'Amour.

Hélas! ce feu divin s'éteint de jour en jour:
A peine il jette encor de languiſſantes flâmes.
L'amour meurt dans les cœurs, & la foi dans les ames.
Qu'êtes-vous devenus, beaux ſiécles, jours naiſſans,
Tems heureux de l'Egliſe, ô jours ſi floriſſans?
Et vous, premiers Chrétiens, ô mortels admirables,
Sommes-nous aujourd'hui vos enfans véritables?
Vous n'aviez qu'un tréſor & qu'un cœur entre vous;
Et ſous la même Loi nous nous haïſſons tous.
Haine affreuſe, ou plutôt impitoyable rage,
Quand par elle aveuglés, nous croyons rendre hommage
Au Dieu qui ne preſcrit qu'amour & que pardon.
Dieu de Paix, que de ſang a coulé ſous ton nom!
N'ont-ils jamais marché que ſous ton oriflame,
Imprimoient-ils auſſi ton image en leur ame
Tous ces héros croiſés, qui d'infidelles mains

Tous ces héros croiſés, &c. Les Croiſades furent appellées des guerres ſaintes, parce qu'elles avoient pour objet la délivrance des Lieux ſaints. C'eſt à cauſe de ce zèle, que Godefroy de Bouillon eſt le héros du Taſſe, qui chante, dit-il, des armes pieuſes.

Canto l'armi pietoſe, el Capitano
Che'l gran Sepolcro liberò di Chriſto.

Ne

Ne vouloient, diſoient-ils, qu'arracher les lieux ſaints?
Leurs crimes ont ſouvent fait gémir l'infidéle.
En condamnant leurs mœurs, vantons du moins leur zèle;
Mais déteſtons toujours celui qui parmi nous
De tant d'affreux combats alluma le couroux.
Quels barbares Docteurs avoient pû nous apprendre,
Qu'en ſoutenant un dogme, il faut pour le défendre,
Armés du fer, ſaiſis d'un ſaint emportement,
Dans un cœur obſtiné plonger ſon argument?

A la fin de mes chants je me hâte d'atteindre,
Et ſi je ne ſentois ma voix prête à s'éteindre,
Vous me verriez peut-être attaquer vos erreurs,
Vous qui de l'Héreſie épouſant les fureurs,
Enfans du même Dieu, nés de la même mere,
Suivez un étendart au nôtre ſi contraire.
Unis tous autrefois, maintenant écartés,
Qui l'a voulu? C'eſt vous qui nous avez quittés.

Mais déteſtons toujours, &c. Julien l'apoſtat diſoit des fureurs des Ariens contre les Catholiques, que les Chrétiens étoient entr'eux plus cruels que des tigres. Qu'eût-il dit des fureurs des Lutheriens en Allemagne, & de celles des Calviniſtes en France?

C'eſt vous qui nous avez quittés, &c. Il y a toujours, *dit M. Boſſuet*, ce " fait malheureux contre les Héréti- "

Vos peres ont été les freres de nos peres,
Vous le ſavez : pourquoi n'êtes-vous plus nos freres ?
Avez-vous pour toujours rompu des nœuds ſi chers ?
Accourez, accourez ; nos bras vous ſont ouverts.
De coupables aïeux déplorables victimes,
Ils vous ont égarés ; vos erreurs ſont leurs crimes.
Revenez au drapeau qu'ils ont abandonné.
Par le Dieu qu'on y ſuit tout ſera pardonné.
Que craignez-vous ? quand même à nos aînés perfides,
Aux reſtes odieux de ſes fils parricides,
Ce Dieu tant outragé doit pardonner un jour ?
Contre toute eſperance, eſperons leur retour.
Oui, le nom de Jacob réveillant ſa tendreſſe,
Il ſe rappellera ſon antique promeſſe.
Il n'a point épuiſé pour eux tout ſon tréſor :
L'arbre longtems ſeché, doit refleurir encor.
Ils ſont prédits les jours, où par des pleurs ſinceres
L'enfant effacera l'opprobre de ſes peres.

„ ques. Ils ſe ſont ſéparés du grand „ corps de l'Egliſe. Mais pour nous „ quelle conſolation, de pouvoir de- „ puis notre Souverain Pontife re- „ monter ſans interruption juſqu'à S. „ Pierre, établi par J. C. d'où en re- „ prenant les Pontifes de la Loi, on „ va juſqu'à Aaron & Moïſe, de-là juſqu'aux Patriarches & juſqu'à l'o- " rigine du monde ? Quelle ſuite ! " quelle tradition ! quel enchaîne- " ment merveilleux ! „

Contre toute eſperance, eſperons leur retour, &c. " Ils reviendront, *dit* " *M. Boſſuet*, & ils reviendront pour " ne s'égarer jamais. „

Tremblons à notre tour ; ils ſont auſſi prédits
Les jours où l'on verra tous nos cœurs refroidis.
Ce tems fatal approche. O liens ſalutaires,
Vous captivez encor quelques ames vulgaires :
Mais un ſublime eſprit vous brave hautement,
Et ſe vante aujourd'hui de penſer librement.
Il doute, il en fait gloire, & ſans inquiétude
Porte juſqu'au tombeau ſa noble incertitude.
Tout étoit adoré dans le ſiécle Payen :
Par un excès contraire on n'adore plus rien.

Porte juſqu'au tombeau, &c. On fait dire au duc de Buckingham dans ſon Epitaphe à Weſtminſter,

Dubius ſed non improbus vixi.
Incertus morior, non perturbatus.

Quand on a vécu dans le doute, & qu'on meurt dans l'incertitude, peut-on ſe vanter de mourir ſans inquiétude ? Si quelques perſonnes d'eſprit ont eu le malheur de s'égarer à ce point, ne croyons pas que leur exemple ait été généralement ſuivi. Dans une note du quatriéme Chant, j'ai nommé les grands hommes qui avoient illuſtré les premiers ſiécles de l'Egliſe. On feroit une liſte nombreuſe de ceux qui dans ces derniers ſiécles ont édifié par une Foi ſincere. Je ne parle pas ſeulement de ces hommes rares, comme les Boſſuets & quelques autres qui ont été attachés à l'Egliſe par leur état & leurs travaux, ni de ces Savans fameux, comme les Mabillons, les Renaudots, &c. Combien de génies illuſtres dans les lettres, & même dans les ſciences profondes, la Métaphyſique, la Medecine, l'Aſtronomie, la Géometrie, (quoique Bayle à l'article de M. Paſcal, trouve la choſe bien rare,) ont été remplis d'une piété humble ? Le recueil des éloges des Illuſtres membres de l'Académie des Sciences nous en fait connoître pluſieurs. Les deux plus grands Philoſophes de l'Angleterre, Locke & Newthon, ont montré par leurs écrits leur ſoumiſſion à la Révélation. Enfin je ne puis mieux finir cette note que par le nom de Paſcal, dont la vie, *qui eſt plus propre*, diſoit Bayle, *à déſarmer les impies que cent volumes de Sermon*, confirme ce qui a été dit de la Religion, qu'elle fait croire de grandes choſes aux eſprits les plus ſimples, & en fait pratiquer de petites, aux eſprits les plus ſublimes.

Il faut qu'en tous ſes points l'oracle s'accompliſſe :
Il faut que par degrés la Foi tombe & périſſe,
Juſqu'au terrible jour tant de fois annoncé :
Ce jour dont l'Univers fut toujours menacé :
Jour de miſéricorde, ainſi que de vengeance.

Déja je crois le voir, j'en frémis par avance.
Déja j'entens des mers mugir les flots troublés :
Déja je vois pâlir les aſtres ébranlés :
Le feu vengeur s'allume, & le ſon des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs ſombres retraites.

Il faut que par degrés, &c. Un Geométre Anglois perſuadé de cette verité, a voulu y appliquer les calculs geométriques dans ſon Livre intitulé : *Philoſophiæ Chriſtianæ principia Mathematica.* Sur ce principe très-faux, Qu'un fait diminue par degrés de certitude, à meſure qu'il augmente en ancienneté ; il a calculé quand la foi en J. C. qui doit toujours aller en diminuant, ſeroit tout-à-fait éteinte, & a cru trouver par ce calcul, que le Jugement dernier arriveroit environ dans 1500 ans. Cette parole de J. C. *non eſt veſtrùm noſſe tempora*, dérange tous ces calculs de geométrie.

Ce jour dont l'Univers, &c. J'ai dit au cinquiéme Chant, que l'attente de l'embraſement général du monde eſt preſque auſſi ancienne que le monde. Les Philoſophes & les Poëtes Payens l'annoncent. Properce, Lucrece, Ovide.

Una dies dabit exitio, multoſque per annos
Suſtentata ruet moles, & machina mundi. *Propert.*

Eſſe quoque in fatis reminiſcitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, & mundi moles operoſa laboret. *Ovide.*

L'attente d'un pareil évenement, que la Phyſique n'a pû annoncer, doit néceſſairement prendre ſa ſource dans une ancienne tradition, dont il me paroît qu'on trouve un témoignage dans Joſephe. Il rapporte l. 1. que les enfans d'Adam ayant été inſtruits que la terre devoit ſouffrir deux Déluges, un d'eau, & l'autre de feu, pour conſerver cette tradition, la graverent ſur deux colomnes, dans l'eſperance que ſi l'une périſſoit dans le premier Déluge, l'autre pourroit ſubſiſter. Si les enfans d'Adam ont eû cette connoiſſance, ils l'ont répandue, & elle s'eſt perpetuée.

Ce jour eſt le dernier des jours de l'Univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers,
Et pour en ſéparer les Saints, ſon héritage,
De ſa Religion vient conſommer l'ouvrage.
La Terre, le Soleil, le Tems, tout va périr,
Et de l'Eternité les portes vont s'ouvrir.

Elles s'ouvrent. Le Dieu ſi longtems inviſible,
S'avance, précedé de ſa gloire terrible:
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'éleve dans les airs.
Le grand rideau ſe tire, & ce Dieu vient en maître.
Malheureux, qui pour lors commence à le connaître.
Ses Anges ont par-tout fait entendre leur voix,
Et ſortant de la poudre une ſeconde fois,

Et ſortant de la poudre une ſeconde fois, &c. Loin que la Raiſon nous prouve l'impoſſibilité de la réſurrection des corps, elle nous en aſſure la poſſibilité. La nature ſemble elle-même nous en offrir une image, dans la brillante réſurrection des plus vils inſectes dont j'ai parlé au premier Chant: prodige que la Phyſique ne peut expliquer. Celui qui peut changer une chenille en papillon; celui qui a fait le corps humain, ouvrage ſi admirable; celui qui a pu l'unir avec l'ame, a pu rendre cette union éternelle; & s'il veut la rompre pour un tems, il peut la rétablir enſuite. La Raiſon nous dit qu'aucune ſubſtance n'eſt anéantie. Dieu peut ſans doute ſéparer celles qu'il a unies, & réunir celles qu'il a ſéparées. La Raiſon nous perſuade qu'il le peut, & la Religion nous aſſure qu'il le veut. La ſociété entre l'ame & le corps devoit d'abord être éternelle. La mort fut la peine du peché. Dieu ordonna que la ſociété ſeroit rompue pour un tems, mais il a prédit qu'il la rétabliroit un jour. Nous avons vû dans le cours de cet ouvrage, l'accompliſſement de la plus grande partie des choſes prédites. Soyons donc perſuadés que tout le reſte de ce qui a été prédit, ſera également accompli.

Le genre humain tremblant, ſans appui, ſans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de ſon Juge.
Ebloüi des rayons dont il ſe ſent percer,
L'Impie avec horreur voudroit les repouſſer :
Il n'eſt plus tems. Il voit la gloire qui l'opprime,
Et tombe enſeveli dans l'éternel abîme,
Lieu de larmes, de cris, & de rugiſſemens.
Dans ce ſéjour affreux quels ſeront vos tourmens,
Infidéles Chrétiens, cœurs durs, ames ingrates,
Lorſque vous y voyez les Titus, les Socrates,
(Hélas ! jamais du Ciel ils n'ont connu les dons)
Réunir leurs douleurs à celles des Catons ?
Lorſque le Bonze étale en vain ſa pénitence ;
Quand le pâle Bramine, après tant d'abſtinence,
Apprend que contre lui biſarement cruel
Il ne fit qu'avancer ſon ſupplice éternel ?
De ſa chûte ſurpris le Muſulman regrette

Lorſque le Bonze, &c. Perſonne n'ignore les auſterités preſque incroyables que pratiquent les Bonzes & les Bramines, pour s'attirer la vénération & les aumônes des peuples. Ils ſont les martyrs de l'erreur, de l'intérêt, & de la vanité.

Le Paradis charmant, &c. La Religion Chrétienne qui ordonne une vie pénitente ſur la terre, promet un Paradis tout ſpirituel : la Mahometane au contraire permet une vie ſenſuelle ſur la terre, & promet un Paradis tout charnel. La peinture de ce Paradis eſt ſi groſſiere, qu'au rapport de Briot, *Empire Ottoman*, les Turcs éclairés n'oſent la croire véritable, mais la multitude n'en doute pas. Pluſieurs ſont aſſez ſimples pour conſerver un toupet de cheveux ſur leur tête, afin qu'au dernier jour Mahomet les enleve plus aiſément. Il doit

Le Paradis charmant promis par ſon Prophète,
Et loin des voluptés qu'attendoit ſon erreur,
Ne trouve devant lui que la rage & l'horreur.
Le vrai Chrétien lui ſeul, ne voit rien qui l'étonne,
Et ſur ce tribunal que la foudre environne,
Il voit le même Dieu qu'il a cru ſans le voir,
L'objet de ſon amour, la fin de ſon eſpoir.
Mais il n'a plus beſoin de foi ni d'eſperance:
Un éternel amour en eſt la récompenſe.

SAINTE RELIGION, qu'à ta grandeur offerts
Juſqu'à ce dernier jour puiſſent durer mes vers!

---

les ſauver tous. *A la vérité*, dit-il dans l'Alcoran, *les grands pécheurs ſeront d'abord punis, mais par mon interceſſion, ils ſeront enfin reçus dans le Paradis, n'étant pas poſſible que les vrais Croyans reſtent pour toujours dans les flâmes éternelles, avec les Infidelles.*

Juſqu'à ce dernier jour puiſſent durer mes vers! &c. Une Religion qui commence & finit avec le monde, & rappelle toute l'hiſtoire du monde à la ſienne, ſon empire ayant été établi par les révolutions des autres empires; une Religion qui rappelle tous les peuples, même les Mahometans par leur propre Religion, à cette premiere révélation, donnée au premier de tous les peuples ſubſiſtant toujours pour l'atteſter toujours; une Religion enfin, qui par tant de témoignages tirés de la Raiſon, de l'hiſtoire, & de la nature, développe l'origine des déſordres du monde, & de nos malheurs, & qui, quoiqu'annonçant un Dieu caché, forme un corps de lumiere ſi éclatant, porte avec elle le caractere de la Divinité. Dieu ne ſe montre à l'homme pécheur que ſous un voile; mais les deux grands ouvrages, où brille l'unité d'un deſſein toujours ſuivi, le font particulierement reconnoître. Ces deux ouvrages ſont la Nature & la Religion. Les Déiſtes qui ne s'arrêtent qu'au premier, ſont forcés d'avouer que l'homme doit adorer un Etre ſuprême, le Créateur du monde; & comme ils ignorent ce qu'ils en doivent eſperer & craindre, ils l'adorent ſans le connoître, ou plutôt ils n'adorent rien, & l'on peut dire d'eux plus juſtement, qu'un ancien Poëte ne l'a dit des Juifs, *Nil præter nubes & cœli numen adorant.* Ceux qui connoiſſent un Créateur dans ſon ouvrage de puiſſance, qui eſt la nature, & un Réparateur dans ſon ouvrage de juſtice & d'amour, qui eſt la Religion, ſont les ſeuls qui connoiſſent & adorent l'Etre ſuprême, de la maniere dont doit être connu & adoré celui qui eſt Eſprit & Verité.

D'une Muſe, toujours compagne de ta gloire,
Autant que tu vivras fais vivre la mémoire.
La ſienne.... Qu'ai-je dit ? où vai-je m'égarer ?
Dans un cœur tout à toi l'orgueil veut-il entrer ?
Sois de tous mes deſirs la regle & l'interprête ;
Et que ta ſeule gloire occupe ton Poëte.

FIN.

AVIS DES LIBRAIRES sur les Piéces ſuivantes.

LE Poëme de la Religion que M. Hardion avoit envoyé à feu M. Rouſſeau pour en examiner la verſification, ayant donné lieu à la réponſe ſuivante, qu'il a bien voulu nous communiquer, auſſi-bien qu'à l'Epître X. que M. Rouſſeau rendit publique quelque tems après; nous avons cru néceſſaire d'imprimer ici ces deux piéces. Elles font honneur à un Ouvrage que M. Rouſſeau paroît avoir examiné avec tant d'attention, & elles n'en font pas moins à la mémoire de ce célébre Poëte, par les ſentimens de Religion dont elles ſont remplies.

JUGEMENT DE M. ROUSSEAU
SUR
LE POËME DE LA RELIGION.

QUELQUE recommandable que ſoit le Poëme de la Religion, par l'importance & par la grandeur de ſon ſujet, on peut dire qu'il n'eſt pas moins admirable par la maniere dont il eſt traité ; ſoit qu'on y conſidere l'aſſemblage, le choix & la force des preuves ; ſoit qu'on y regarde l'œconomie, & la judicieuſe diſtribution de ces mêmes preuves, qui ſe donnant du jour l'une à l'autre par l'art avec lequel l'Auteur les a placées, compoſent un corps de lumiere, & un tout de conviction auquel il eſt impoſſible que l'incrédulité la plus aveugle & la plus opiniâtre puiſſe réſiſter. C'eſt ce qui doit rendre cet ouvrage auſſi immortel que la Religion qu'il défend.

Mais quelque ſolide qu'il ſoit, cette ſolidité même auroit pû lui nuire dans l'eſprit de la plupart des Lecteurs, à qui l'utile ne ſauroit plaire, s'il n'eſt pas accompagné d'agrémens, & qui aiment mieux ſacrifier l'utilité à leur plaiſir, que leur plaiſir à l'utilité. C'eſt à quoi l'Auteur a bien pourvû par l'abondante & riche variété des peintures qu'il a ſemées dans tout ſon ouvrage, & par la magnificence du ſtile dont il s'eſt ſervi pour les exprimer. Enſorte que ſi jamais la Poëſie a mérité d'être appellée le langage des Dieux, on peut dire que celle-ci mérite particuliérement d'être appellée le langage de Dieu, qui ſemble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a chargé de ſa cauſe. C'eſt un témoignage que je dois à ma propre conſcience, & à l'impreſſion que la lecture de ce Poëme a faite ſur mon cœur & ſur mon eſprit. J'en ai ſuivi la conduite avec une grande attention.

On ne ſauroit établir les preuves de

la Religion, qu'en commençant par établir celles de l'exiſtence de Dieu. C'eſt ce que l'Auteur a fait dans le premier Chant, où tout ce que la Phyſique peut fournir à la Poëſie, & la Métaphyſique à la Raiſon, ſe trouve décrit & développé de la maniere la plus noble, & la plus diſtincte. Ces preuves amenent naturellement la diſtinction des deux ſubſtances, leur union pendant la vie, & leur ſéparation à la mort ; d'où s'enſuit la preuve de l'immortalité de l'ame. Les diverſes opinions & les contrariétés des Philoſophes ſur ce ſujet conduiſent à la néceſſité d'une Révélation. Le troiſiéme Chant pourſuit la propoſition avancée à la fin du précedent, en faiſant voir par l'hiſtoire du monde, & des Juifs en particulier, que ce n'eſt que dans leurs livres que la Révélation ſe trouve, d'où réſulte par des conſéquences indiſputables, l'authenticité & la verité d'une Religion annoncée par les Prophètes, confirmée par les miracles, & avouée par

Mahomet lui-même ſon plus grand ennemi.

Le quatriéme Chant eſt parfaitement lié au troiſiéme, par l'expoſition admirable de la naiſſance de la Religion Chrétienne, des miracles de ſon Auteur, de l'accompliſſement des Prophéties, de la propagation ſi rapide de l'Evangile, & de ſon établiſſement au milieu des perſécutions & des ſupplices. On y voit les nations ſoumiſes, la raiſon humaine confondue, la folie de la croix triomphante de la ſageſſe du monde, & enfin Rome, le centre du Paganiſme, punie comme Jeruſalem l'avoit été, mais relevée pour devenir juſqu'à la fin des ſiécles, le centre de la Religion Chrétienne. Après ces preuves tirées des faits, l'Auteur raſſure l'eſprit & le cœur de l'homme ; l'un contre l'obſcurité des myſteres, l'autre contre la ſéverité de la morale. Il fait voir dans le cinquiéme Chant, juſqu'où va l'ignorance de l'homme, & les difficultés aux-

quelles le Déiſte ne peut répondre ; au lieu que le Chrétien y trouve la réponſe dans la Révélation. A l'égard de la morale, ce qui m'a le plus frappé, eſt le paralléle également docte, ſolide & ingénieux de la morale des Poëtes mêmes, & des Poëtes d'ailleurs les plus corrompus du Paganiſme, avec celle des Chrétiens.

Cette penſée, que la Religion n'exige de nous, que ce que la droite Raiſon nous ordonne, & que l'Evangile, s'il eſt permis de parler ainſi, ne rend pas le chemin plus étroit que la ſimple Philoſophie, & les devoirs preſcrits à l'honnête homme, eſt admirablement exprimée, & il falloit qu'elle le fût ; mais il falloit auſſi montrer l'avantage que la morale du Chriſtianiſme a ſur toute autre morale. Cet avantage conſiſte dans le précepte de la charité, le plus doux de tous les préceptes, tous les autres ne s'adreſſant qu'à la Raiſon, mais celui-ci s'adreſſant au cœur, qui eſt ce que Dieu

demande particuliérement ; & comme cette vertu eſt le couronnement de toutes les vertus Chrétiennes, l'Auteur ne pouvoit mieux couronner ſon ouvrage, qu'en nous en faiſant ſentir le prix & la néceſſité : & c'eſt ce qu'il a exécuté d'une maniere ſi touchante & ſi élevée, qu'il ſemble que ce ſoit Dieu lui-même qui ait choiſi le langage de l'homme, pour parler au cœur de l'homme.

A Bruxelles le 3. Août 1737.

EPITRE
DE
M. ROUSSEAU,
A
M. RACINE.

LE Poëme de la Religion, dont l'Auteur m'a fait l'honneur de me communiquer le Manuſcrit, & qui a donné lieu à l'Epître ſuivante, m'a paru un chef-d'œuvre de Poëſie, auſſi-bien que de piété, également admirable par la ſolidité des preuves qui y ſont alléguées, & par l'abondante & riche variété des peintures dont il les a ornées. Enſorte que ſi jamais la Poëſie a pû être nommée le langage des dieux, on peut dire que celle-ci mérite particuliérement d'être appellée le langage de Dieu, qui ſemble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a voulu charger de ſa cauſe. C'eſt ce qui m'a engagé à ſolliciter ici l'Auteur, ſi digne du nom qu'il porte, de donner inceſſamment ſon Ouvrage au Public, auquel il ne ſauroit être trop tôt préſenté, pour le raſſurer contre le progrès de l'impiété, & de cette Secte d'hommes téméraires, qui avec beaucoup d'eſprit, & encore plus de libertinage, ſemblent n'avoir en vûe que d'établir ſur les ruines de la Religion Chrétienne le ſyſtême affreux du Spinoſiſme & du Matérialiſme.

EPITRE.

DE nos erreurs, tu le ſais, cher Racine,
La déplorable & funeſte origine
N'eſt pas toujours, comme on veut l'aſſurer,
Dans notre eſprit, facile à s'égarer;
Et ſa fierté dépendante & captive
N'en fut jamais la ſource primitive.
C'eſt le cœur ſeul, le cœur qui le conduit,
Et qui toujours l'éclaire ou le ſéduit.
S'il prend ſon vol vers la céleſte voute,
L'eſprit docile y vole ſur ſa route.
Si de la terre il ſuit les faux appas,
L'eſprit ſervile y rampe ſur ſes pas.
L'eſprit enfin, l'eſprit, je le répéte,
N'eſt que du cœur l'eſclave ou l'interpréte.
Et c'eſt pourquoi tes divins précurſeurs,
De nos autels antiques défenſeurs,
Sur lui toujours ſe ſont fait une gloire
De ſignaler leur premiere victoire.
Oui, cher Racine; & pour n'en point douter,

Chacun en ſoi n'a qu'à ſe conſulter.
Celui qui veut de mon eſprit rebelle
Domter, comme eux, la révolte infidelle,
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,
Doit commencer par ſoumettre mon cœur;
Et plein du feu de ton illuſtre pere,
Me préparer un chemin néceſſaire,
Aux vérités qu'Eſther va me tracer,
Par les ſoupirs qu'elle me fait pouſſer.
C'eſt par cet art que l'Auteur de la grace,
Verſant ſur toi ſa lumiere efficace,
Daigna d'abord, certain de ſon ſuccès,
Toucher mon cœur dans tes premiers eſſais;
Et qu'aujourd'hui conſommant ſon ouvrage,
Et ſecondant ta force & ton courage,
Il briſe enfin le funeſte cercueil
Où mon eſprit retranchoit ſon orgueil,
Et grave en lui les derniers caractéres,
Qui de ma foi conſacrent les myſtéres.
Quelle vertu! quels charmes tout-puiſſans
A ſon empire aſſerviſſent mes ſens!
Et quelle voix céleſte & triomphante
Parle à mon cœur, le pénétre, l'enchante!

C'eſt Dieu, c'eſt lui, dont les traits glorieux
De leur éclat frappent enfin mes yeux.
Je vois, j'entends, je crois : ma Raiſon même
N'écoute plus que l'Oracle ſuprême.
Qu'attens-tu donc ? toi dont l'œil éclairé
Des vérités dont il m'a pénetré,
Toi dont les chants non moins doux que ſublimes,
Se ſont ouvert tous les divins abîmes,
Où ſa grandeur ſe plaît à ſe voiler ?
Qu'attens-tu, dis-je, à nous les réveler
Ces vérités qui nous la font connaître ?
Et que ſais-tu s'il ne te fit point naître
Pour ramener ſes ſujets non ſoumis,
Ou conſoler du moins ſes vrais amis ?
Dans quelle nuit, hélas ! plus déplorable
Pourroit briller ſa lumiere adorable,
Que dans ces jours où l'ange ténébreux
Offuſque tout de ſes brouillars affreux ?
Où franchiſſant le ſtérile domaine
Donné pour borne à la ſageſſe humaine,
De vils mortels juſqu'au plus haut des Cieux
Oſent lever un front audacieux ?
Où nous voyons enfin, l'oſai-je dire ?

La Vérité ſoumiſe à leur empire,
Ses feux éteints dans leur ſombre fanal,
Et Dieu cité devant leur tribunal?
Car ce n'eſt plus le tems où la licence
Daignoit encor copier l'innocence,
Et nous voiler ſes excès monſtrueux
Sous un bandeau modeſte & vertueux.
Quelque mépris, quelque horreur que mérite
L'art ſéducteur de l'infame hypocrite,
Toujours pourtant du ſcandale ennemi,
Dans ſes dehors il ſe montre affermi;
Et plus prudent que ſouvent nous ne ſommes,
S'il ne craint Dieu, reſpecte au moins les hommes.
Mais en ce ſiécle à la révolte ouvert,
L'Impiété marche à front découvert:
Rien ne l'étonne; & le Crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ſes drapeaux, ſous ſes fiers étendarts,
L'œil aſſuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées
D'eſprits ſubtils, d'ingénieux Pigmées,
Qui ſur des monts d'argumens entaſſés,
Contre le Ciel burleſquement hauſſés,

De jour en jour, ſuperbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles eſcalades ;
Juſques au ſein de la Divinité
Portent la guerre avec impunité ;
Viendront bien-tôt, ſans ſcrupule & ſans honte,
De ſes arrêts lui faire rendre compte ;
Et déja même, arbitres de ſa loi,
Tiennent en main pour écraſer la foi,
De leur Raiſon les foudres toutes prêtes.
Y ſongez-vous, inſenſés que vous êtes ?
Votre Raiſon qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble & dans l'obſcurité,
Et qui rampant à peine ſur la terre,
Veut s'élever au-deſſus du tonnerre ;
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas,
Bronche, trébuche, & tombe à chaque pas ;
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu ſur ce qu'il lui révéle ?
Ceſſez, ceſſez, héritage des vers,
D'interroger l'Auteur de l'Univers :
Ne comptez plus avec ſes loix ſuprêmes ;
Comptez plutôt, comptez avec vous-mêmes :
Interrogez vos mœurs, vos paſſions :

Et feuilletons un peu vos actions.
Chez des amis vantés pour leur ſageſſe
Avons-nous vû briller votre jeuneſſe ?
Vous a-t'on vûs, dans leur choix enfermés,
Et de leurs mains à la vertu formés,
Chérir comme eux la paiſible innocence,
Vaincre la haine, étouffer la vengeance,
Faire la guerre aux vices inſenſés,
A l'amour propre, aux vœux intéreſſés ;
Domter l'orgueil, la colére, l'envie,
La volupté des repentirs ſuivie ?
Vous a-t'on vûs dans vos divers emplois,
Au taux marqué par l'équité des loix
De vos tréſors meſurer la récolte,
Et de vos ſens appaiſer la révolte ?
S'il eſt ainſi, parlez : je le veux bien.
Mais non. J'ai vû, ne diſſimulons rien,
Dans votre vie, au grand jour expoſée,
Une conduite, hélas ! bien oppoſée.
Une jeuneſſe en proie aux vains deſirs,
Aux vanités, aux coupables plaiſirs.
Un fol eſſain de beautés effrénées,
A la molleſſe, au luxe abandonnées,

De faux amis, d'inſipides flatteurs,
Furent d'abord vos ſages précepteurs.
Bien-tôt après ſur leurs doctes maximes
En gentilleſſe érigeant tous les crimes,
Je vous ai vûs à titre de bel-air
Diviniſer des idoles de chair,
Et mettre au rang des belles avantures
Sur leur pudeur vos victoires impures.
Je vous ai vûs, eſclaves de vos ſens,
Fouler aux piés les droits les plus puiſſans;
Compter pour rien toutes vos injuſtices;
Immoler tout à vos moindres caprices,
A votre haine, à vos affections,
A la fureur de vos préventions;
Vouloir enfin par vos déſordres mêmes
Juſtifier vos déſordres extrêmes;
Et ſans rougir, enflés par le ſuccès,
Vous honorer de vos propres excès.
Mais au milieu d'un ſi gracieux ſonge,
Ce ver caché, ce remord qui vous ronge,
Juſqu'au plus fort de vos déréglemens
Vous expoſoit à de trop durs tourmens.
Il a fallu, parlons ſans nulle feinte,

Pour l'étouffer, étouffer toute crainte,
Tout ſentiment d'un fâcheux avenir;
D'un Dieu vengeur chaſſer le ſouvenir;
Poſer en fait qu'au corps ſubordonnée
L'ame avec lui meurt ainſi qu'elle eſt née;
Paſſer enfin de l'endurciſſement
De votre cœur, au plein ſoulévement
De votre eſprit. Car tout libertinage
Marche avec ordre: & ſon vrai perſonnage
Eſt de gliſſer par degré ſon poiſon,
Des ſens au cœur, du cœur à la raiſon.
De-là ſont nés, modernes Ariſtippes,
Ces merveilleux & commodes principes,
Qui vous bornant aux voluptés du corps,
Bornent auſſi votre ame & ſes efforts
A contenter l'agréable impoſture
Des appétits qu'excite la nature.
De-là ſont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces ſyſtêmes ſi beaux,
Qui dirigeant ſur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'eſt compoſé que d'un concours divers;

De corps muets, d'inſenſibles atômes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine & conduit le haſard,
Sans que le Ciel y prenne aucune part.
Vous voilà donc raſſurés & paiſibles;
Et déſormais au trouble inacceſſibles
Vos jours ſerains, tant qu'ils pourront durer,
A tous vos vœux n'ont plus qu'à ſe livrer.
Mais c'eſt trop peu. De ſi belles lumiéres
Luiroient en vain pour vos ſeules paupiéres;
Et vous devez, ſi ce n'eſt par bonté,
En faire part du moins par vanité
A ces amis ſi zélés, ſi dociles,
A ces beautés ſi tendres, ſi faciles,
Dont les vertus conformes à vos mœurs
Vous ont d'avance aſſujetti les cœurs.
C'eſt devant eux que vos langues diſertes
Pourront prêcher ces rares découvertes,
Dont vous avez enrichi vos eſprits:
C'eſt à leurs yeux que vos doctes écrits
Feront briller ces ſubtiles fadaiſes,
Ces argumens émaillés d'antithèſes,
Ces riens pompeux avec art enchaſſés

Dans d'autres riens fiérement énoncés,
Où la raiſon la plus ſpéculative
Non plus que vous ne voit ni fond ni rive.
Que tardez-vous ? Ces tendres nourriçons
Déja du cœur dévorent vos leçons.
Ils comprendront d'abord comme vous-mêmes,
Tous vos ſecrets, vos dogmes, vos problêmes;
Et comme vous, bien-tôt même affermis
Dans la carriére où vous les aurez mis,
Vous les verrez, glorieux néophytes,
Faire à leur tour de nouveaux proſélytes:
Leur enſeigner que l'eſprit & le corps,
Bien qu'agités par différens reſſorts,
Doivent pourtant toute leur harmonie
A la matiére éternelle, infinie,
Dont s'eſt formé ce merveilleux eſſain
D'êtres divers émanés de ſon ſein:
Que ces grands mots d'Ame, d'Intelligence,
D'Eſprit céleſte, & d'éternelle Eſſence,
Sont de beaux noms forgés pour exprimer
Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer;
Et qu'en un mot notre penſée altiére
N'eſt rien au fond que la ſeule matiére

Organiſée en nous pour concevoir,
Comme elle l'eſt pour ſentir & pour voir:
D'où nous pouvons conclure ſans rien craindre,
Qu'au préſent ſeul l'homme doit ſe reſtraindre;
Qu'il vit & meurt tout entier; & qu'enfin
Il eſt lui ſeul ſon principe & ſa fin.
Voilà le terme où ſur votre parole,
Et ſur la foi de votre illuſtre école,
Doit s'arrêter dans notre entendement
Toute recherche & tout raiſonnement.
Car de vouloir combattre les myſteres
Où notre foi puiſe ſes caracteres,
C'eſt, dites-vous, grêler ſur les roſeaux.
Eſt-il encor d'aſſez foibles cerveaux
Pour adopter ces contes apocryphes,
Du Monachiſme obſcurs hiéroglyphes?
Tous ces objets de la crédulité
Dont s'infatue un Myſtique entêté,
Pouvoient jadis abuſer des Cyrilles,
Des Auguſtins, des Léons, des Baſiles:
Mais quant à vous, grands hommes, grands eſprits,
C'eſt par un noble & généreux mépris

Qu'il vous convient d'extirper ces chimeres,
Epouvantail d'enfans & de grand'meres.
Car auſſi-bien, par où ſe figurer,
Pourſuivez-vous, de pouvoir pénétrer
Dans ce qui n'eſt à l'homme vénérable
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable?
Quel fil nouveau, quel jour fidéle & ſûr
Nous guideroit dans ce dédale obſcur?
Suivre à tâtons une ſi ſombre route,
C'eſt s'égarer, c'eſt ſe perdre. Oui ſans doute:
C'eſt s'égarer, j'en conviens avec vous,
Que de prétendre avec un cœur diſſous
Dans le néant des vanités du monde,
Dans les faux biens dont ſa miſére abonde,
Dans la molleſſe & la corruption,
Dans l'arrogance & la préſomption,
Vous élever aux vérités ſublimes
Qu'ont juſqu'ici démenti vos maximes.
Non, ce n'eſt point dans ces obſcurités
Qu'on doit chercher les céleſtes clartés.
Mais voulez-vous par des routes plus ſûres
Vous élancer vers ces clartés ſi pures

Dont autrefois, dont encore aujourd'hui
Tant de héros, l'inébranlable appui
Des vérités par le Ciel révelées,
Font adorer les traces dévoilées,
Et tous les jours pleins d'une ſainte ardeur
Dans leurs écrits conſacrent la ſplendeur ?
Faites comme eux : commencez votre courſe
Par les chercher dans leur premiere ſource :
C'eſt la Vertu, dont le flambeau divin
Vous en peut ſeul indiquer le chemin.
Domtez vos cœurs, briſez vos nœuds funeſtes :
Devenez doux, ſimples, chaſtes, modeſtes :
Approchez-vous avec humilité
Du Sanctuaire où gît la Vérité.
C'eſt le tréſor où votre eſpoir s'arrête :
Mais, croyez-moi, ſon heureuſe conquête
N'eſt point le prix d'un travail orgueilleux,
Ni d'un ſavoir ſuperbe & pointilleux.
Pour le trouver ce tréſor adorable,
Du vrai bonheur principe inſéparable,
Il faut ſe mettre en regle, & commencer
Par aſſervir, détruire, terraſſer

Dans notre cœur nos penchans indociles :
Par écarter ces recherches futiles,
Où nous conduit l'attrait impérieux
De nos deſirs follement curieux :
Par fuir enfin ces amorces perverſes,
Ces amitiés, ces profanes commerces,
Ces doux liens que la vertu proſcrit,
Charme du cœur, & poiſon de l'eſprit.
Dès qu'une fois le zèle & la priére
Auront pour vous franchi cette barriére,
N'en doutez point, l'auguſte Vérité
Sur vous bien-tôt répandra ſa clarté.
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque
N'eſt qu'une idée, un ſonge Platonique.
Quoi ? gourmander toutes nos voluptés ?
Anéantir juſqu'à nos volontés ?
Tyranniſer des paſſions ſi belles ?
Répudier des amis ſi fidelles ?
Vouloir de l'homme un tel détachement,
C'eſt abolir en lui tout ſentiment :
C'eſt condamner ſon ame à la torture ;
C'eſt en un mot révolter la nature,

Et

Et nous preſcrire un effort incertain,
Supérieur à tout effort humain.
Vous le croyez ; mais malgré tant d'obſtacles,
Dieu tous les jours fait de plus grands miracles.
Il peut changer nos glaçons en buchers,
Briſer la pierre, & fondre les rochers.
Tel aujourd'hui dégagé de ſa chaine,
N'écoute plus que ſa voix ſouveraine,
Et de lui ſeul faiſant ſon entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien ;
Qui comme vous commençant ſa carriére,
Ferma longtems les yeux à la lumiére,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux
Fut autrefois plus coupable que vous.

Pour toi, rempli de ſa ſplendeur divine,
Toi, qui rival & fils du grand Racine,
As fait revivre en tes premiers élans
Sa piété non moins que ſes talens,
Je l'avoûrai : quelques rayons de flame
Que par avance eût verſé dans mon ame
La Vérité qui brille en tes Ecrits ;

J'en euſſe été peut-être moins épris,
Si de tes vers la chatouilleuſe amorce
N'eût ſecondé ſa puiſſance & ta force;
Et ſi mon cœur attendri par tes ſons,
A mon eſprit n'eût dicté ſes leçons.

A Bruxelles, le 1. Septembre 1737.

INSTITUTION
UNIVERSITY
1960
LIBRARY

AVERTISSEMENT
ſur l'Epitre ſuivante.

LES Amateurs de la Poëſie parurent contens de l'Epitre de feu M. Rouſſeau ; ils retrouverent tout le feu de ſa jeuneſſe dans pluſieurs endroits, & ſurtout dans la peinture qu'il y fait des Eſprits forts.

Sous ſes drapeaux, ſous ſes fiers étendarts
L'œil aſſuré, courent de toutes parts
Ces Légions, ces bruyantes armées
D'Eſprits ſubtils, ingénieux Pigmées ;
Qui ſur des monts d'arguments entaſſés,
Contre le Ciel burleſquement hauſſés,
De jour en jour ſuperbes Encelades
Vont redoublant leurs folles eſcalades, &c.

Cette même Epitre ne fut pas reçûe moins favorablement de ceux qui conſervent un véritable amour pour la Religion ; ils virent avec joie un Poëte tel que celui-ci en prendre la défenſe, & ſe faire gloire non-ſeulement de ſa ſoumiſſion, mais de l'aveu de ſon changement.

Dieu briſe enfin le funeſte cercueil
Où mon eſprit retranchoit ſon orgueil.
Je vois, j'entens, je crois, &c.

C'eſt le même aveu qu'il répéte à la fin.

Tel aujourd'hui dégagé de ſa chaine
N'écoute plus que ſa voix ſouveraine,
Et de lui ſeul faiſant ſon entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien,

Qui comme vous commençant ſa carriere,
Ferma longtems les yeux à la lumiere,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux,
Fut autrefois plus coupable que vous.

Des ſentimens ſi loüables m'engagerent à faire voir dans ma réponſe, que l'exemple qu'il donnoit, quelque rare qu'il ſoit aujourd'hui, ne doit point ſurprendre, puiſque les grands hommes ſont ceux à qui l'humilité coûte le moins, & que les Poëtes du ſiécle précedent, le ſiécle des grands hommes, ont non-ſeulement reſpecté toujours la Religion dans leurs Ecrits, mais ont prouvé par leurs mœurs, la ſincerité de leur reſpect pour elle. Je remonte enſuite à la ſource de ce libertinage d'eſprit, qui fait tant de progrès; je la trouve dans les Ecrits de Bayle qui n'ont fait que des demi-ſavans, & dans cette nouvelle Métaphyſique, dont les étranges partiſans, tantôt à l'exemple de Locke n'oſent décider ſi la matiere ne peut penſer, & tantôt avec M. Pope décident hardiment que tout eſt dans l'ordre, & que l'homme eſt auſſi heureux & auſſi parfait qu'il le doit être, quoique rien n'en prouve mieux le déſordre & la miſere qu'une pareille Philoſophie.

N'ayant pas le bonheur de pouvoir lire dans l'original les Ouvrages de M. Pope, le plus célébre Poëte que l'Angleterre ait aujourd'hui; je ne prétens pas attaquer ici ſes véritables ſentimens, dont je ne puis être certain. Je ne prétens attaquer que ceux qui ſont devenus ſi communs parmi nous depuis la lecture de ſon *Eſſai ſur l'homme*, dont les principes n'étant pas aſſez développés pour nous, ſont cauſe que pluſieurs perſonnes croyent y trouver un ſiſtême, qui n'eſt peut-être pas celui de l'Auteur.

RÉPONSE

A L'EPITRE DE M. ROUSSEAU, contre les Eſprits forts.

EPITRE.

MIEUX que toi, cher Rouſſeau, qui pouvoit les confondre ?
Ce n'eſt qu'en t'imitant qu'ils doivent te répondre.
En vain dans la révolte ils s'étoient affermis :
Qu'ils tombent tous aux pieds du Dieu qui t'a ſoumis,
Et ne rougiſſent point d'avouer leur folie.
Quel eſprit ſera fier, quand le tien s'humilie ?
Frappés de ton exemple, étonnés de ta voix,
Qu'ils commencent du moins à douter, quand tu crois.

Ce n'étoit point aſſez d'adorer en ſilence
Celui que hautement brave leur inſolence :
Ce n'étoit point aſſez de renfermer en toi

Le reſpect que ce Dieu t'inſpire pour ſa loi.
Tu lui devois encor cet éclatant hommage.
Puiſſent les derniers vers qu'a dicté ton courage
Montrer aux ennemis de la Religion
Et ſa gloire, & la tienne, & leur confuſion !

Elle n'eſt en effet que honte & que foibleſſe,
Cette force d'eſprit, qu'ils nous vantent ſans ceſſe.
Un grand homme, Rouſſeau, ſi l'homme eſt jamais grand,
Plus il eſt éclairé, plus il voit ſon néant.
Il ſait qu'il ne ſait rien ; il l'avoue, & ſa gloire
Eſt celle d'écouter quand Dieu parle, & de croire.
Il laiſſe à l'Ignorant la folle vanité,
Et met tout ſon repos dans ſon humilité,
Exemple peu commun dans le ſiécle où nous ſommes.
Seroit-il donc paſſé le ſiécle des grands hommes ?

Eh ! quel tems, nous dit-on, de clarté plus rempli ?
Du honteux Préjugé l'empire eſt aboli.
Nos aïeux ſous ſon joug vieilliſſoient dans l'enfance ;
Aujourd'hui rejettant toute aveugle puiſſance,
Nous ne faiſons ſur nous regner que la Raiſon.

Que beni ſoit le Ciel, qui ſur notre horiſon
Fit lever tout à coup ces aſtres ſalutaires,
Ce grand jour dont l'éclat n'a point lui ſur nos peres.
Goûtons notre avantage, & plaignons leur malheur.
Quels hommes cependant ! & quel tems fut le leur !
J'y vois dans ſon midi le ſoleil de la France.

Oui ce même ſoleil, ſi pâle en ſa naiſſance,
De ſes nombreux rayons raſſemblant la ſplendeur
Vient briller à mes yeux dans toute ſa grandeur.
Mabillon, Renaudot, Boſſuet, Bourdaloue,
Pour ſes Peres encor l'Egliſe vous avoue ;
Tels furent de ſa foi les premiers protecteurs ;
Ils revivent en vous ces illuſtres Docteurs,
Conſervant au milieu de vos graces aimables,
De leur antiquité les rides vénérables.
Sur vos graves Ecrits d'un ſaint zèle enflammés,
Je me tais, c'eſt aſſez de vous avoir nommés.
Et ſans peindre Paſcal dont la plume & la vie
Sera dans tous les tems la terreur de l'Impie,

J'y vois dans ſon midi le ſoleil, &c. Que de grands hommes en tous les genres raſſemble le ſiécle de Louïs XIV ! On peut bien dire que notre ſoleil fut alors dans un brillant midi, quoique peu auparavant, il eût encore été ſi pâle. Qu'étoit notre Poëſie avant Corneille, & qu'étoit Corneille lui-même dans ſes premieres Piéces ?

Je ne veux m'arrêter qu'à ces eſprits charmans,
Agréables Auteurs de nos amuſemens.

Que de héros ! Je crois entendre dans Athenes
Les Platons diſcourir, tonner les Demoſthenes.
Par de nouveaux plaiſirs tour à tour enchanté
Et loin de la tribune au théâtre emporté,
Près de Socrate aſſis, je trouve Thucidide;
Ils admirent Sophocle, ils aiment Euripide.
De tous côtés alors les chef-d'œuvres naiſſoient;
Les Juges éclairés qui leur applaudiſſoient,
Aſſuroient d'une longue & brillante fortune
Phedre, le Miſantrope, Armide, Rodogune.
O Peres trop fameux, que vos noms triomphans
Sont peſans à porter par vos foibles enfans!
A la Religion foyons du moins fidéles:
Cet amour nous rendra dignes de nos modéles.
Cherchoient-ils à briller par d'inſolens propos?
Le Ciel fût-il jamais l'objet de leurs bons mots?
A-t'on vû dans leurs vers ces ſublimes génies,

Phedre, le Miſantrope, &c. Les quatre Piéces que pluſieurs perſonnes regardent comme les chef-d'œuvres des quatre différens Poëtes: & ſi Armide eſt celui de Quinaut, il paroît auſſi être celui de Lulli.

Faire aux dépens de Dieu rire leurs Uranies ?
Le Peintre dangereux, dont le hardi pinceau
Du perfide hypocrite entreprit le tableau,
A ſes noires couleurs en oppoſe d'aimables,
Et peint la piété ſous ſes traits véritables :
Peut-être que lui-même il l'admire en ſecret,
A des ſujets honteux ſe livrant à regret
La Fontaine en gémit : à ſes remords rebelle
Sa main ſert malgré lui ſa plume criminelle :
Vrai dans tous ſes Ecrits, vrai dans tous ſes diſcours,
Vrai dans ſa pénitence à la fin de ſes jours,
Du maître qui s'approche il prévient la juſtice ;
Et l'auteur de Joconde eſt armé d'un cilice.
D'Arnaud l'ami conſtant, le ſage Deſpreaux,
Lança ſes premiers traits contre les Deſbarreaux.

Rire leurs Uranies, &c. Epitre très-impie d'un Auteur inconnu. On ne peut accuſer aucun Poëte fameux du ſiécle précedent, d'avoir fait des vers contre la Religion.

Le Peintre dangereux, &c. Puiſque Moliere, tout criminel qu'il eſt, n'a rien écrit qui puiſſe le convaincre d'impiété, penſons de lui le plus favorablement qu'il eſt poſſible ; & que le portrait qu'il a fait dans le Tartuffe act. 1. ſc. 5. de la vraie Piété, nous faſſe croire qu'interieurement il reſpectoit l'original.

La Fontaine en gémit, &c. Lorſqu'il s'écrie : *O combien l'homme eſt inconſtant, divers, foible, leger ?* &c. Jamais on ne vit des mœurs plus ſimples, ni un cœur plus ſincere. On lit le détail de ſa converſion, dont le P. Pouget fut le miniſtre, dans l'hiſt. de l'Acad. Franç. M. l'Abbé d'Olivet dit avoir vû le cilice qu'on trouva ſur lui après ſa mort, & fait de la Fontaine ce grand éloge, que *dans toute ſa vie, il n'avoit jamais ſongé à tromper en rien, ni Dieu, ni les hommes.*

Le ſage Deſpreaux, &c. M. Broſſette dans ſes notes ſur la Satire premiere, dit que Boileau dans les derniers vers déſigne Deſbarreaux, & qu'il retrancha de ce portrait d'un libertin quelques vers qui parurent trop hardis à M. Arnaud.

Couronné par les mains d'Auguſte & d'Emilie,
A côté d'Akempis Corneille s'humilie.
Toi qui peignis Monime & ſes tendres douleurs,
Tu te fis à toi-même un crime de nos pleurs.
Pour nous avoir coûté tant de larmes aimables,
On t'en a vû ſur toi verſer de véritables.
Puiſſent ceux qu'au theâtre entraîne un même attrait,
S'ils imitent ta faute, imiter ton regret!

O France, riche alors en ames ſi parfaites,
Oui la Religion captivoit tes Poëtes.
Faut-il s'en étonner? L'honneur, la bonne-foi,
L'auſtere probité fut leur premiere loi.
Dans leurs Ecrits charmans, auteurs inimitables,
Et dans un doux commerce hommes toujours aimables,
Colbert, à double titre épuiſant ſes faveurs,
Récompenſoit en eux les talens & les mœurs.
Ils ne prétendoient pas qu'un accès près des Muſes,

Corneille s'humilie, &c. Il paroît lui-même avoir voulu s'humilier, puiſqu'il dit au Pape dans ſon Epitre dedicatoire : " La traduction que j'ai „ choiſie, par la ſimplicité de ſon ſty- „ le ferme la porte aux plus beaux „ ornemens de la Poëſie, & bien loin „ d'augmenter ma réputation, ſem- „ ble ſacrifier à la gloire du Souve- „ rain Auteur, tout ce que j'en ai pû acquerir en ce genre d'écrire. „

Tu te fis à toi-même, &c. Poſtquam profana tragœdiarum argumenta tractaſſet, muſas tandem ſuas uni Deo conſecravit, omnemque ingenii vim in eo laudando contulit, qui ſolus laude dignus eſt. „ Ces paroles de ſon épitaphe faite par Boileau, font connoître les ſentimens des deux Poëtes.

A des vices honteux pût fournir des excuſes.
Tous les dons de l'eſprit, quel que ſoit leur pouvoir,
N'affranchiſſent jamais le cœur de ſon devoir.
Vertueux Citoyens, amis tendres, leur zèle
Fit regner même entre eux une paix éternelle:
Leur eſtime ſincere en étoit le lien.
Qu'aiſément, cher Rouſſeau, l'honnête homme eſt Chrétien!

Ranimez un moment votre illuſtre pouſſiere,
O morts: ſi vous daignez revoir notre lumiere,
Sortez de vos tombeaux, & conſiderez-nous.
Morts fameux, dans nos traits vous reconnoiſſez-vous?
Vos fils.... Vous retombez, vous ne pouvez le croire.
Qui nous a donc changés? Trop d'amour pour la gloire.
Loin de ſuivre vos pas, les voulant devancer,
Nous crûmes follement vous pouvoir effacer.
Vous paroiſſez ſans art: vos enfans plus habiles
Chercherent des beautés moins ſimples, moins faciles,
Et de toujours briller l'ambitieux eſpoir
Amena l'eſprit faux, ſuivi du faux ſavoir.
L'amour d'un vain éclat, ſéduiſante parure,

Emporta notre eſprit plus loin que la nature.
Loin d'elle rien n'eſt beau. L'art plaît en l'imitant.
Le merveilleux ſans elle ébloüit un inſtant :
Mais par elle tout vit, tout charme, tout réveille,
Et la ſimplicité devient une merveille.

Un excès plus fatal emporta la Raiſon,
Qui laſſe de chérir ſon heureuſe priſon,
Pour vouloir tout apprendre, oſa d'un pas rebelle
Sortir du cercle étroit que Dieu trace autour d'elle.
Plutôt que d'y rentrer, s'égarant pour jamais
Elle eſpera, malgré tant de brouillards épais,
Etendre ſon empire en étendant ſa vûe.
La nuit l'enveloppa : ſa fierté confondue,
Au lieu de s'enrichir, perdit ſon propre bien,
Et l'œil toujours ouvert, voyant tout, ne vit rien.
Dans ce trouble, uſurpant ſon nom & ſa puiſſance,
Compagne du Déiſme & de la Tolérance,
Par l'orgueil ſoutenue & par la volupté,
Sur ſon Trône hardi monta l'Impiété.

Un mortel préparoit la voie à ſes conquêtes,
Et prompt à lui fournir des armes toutes prêtes,
A Rotterdam pour elle ouvrit ſon arſenal.

De toute verité ce dangereux rival,
Guerrier infatigable & propre à tout combattre,
Peu jaloux d'élever, toujours jaloux d'abattre,
Ne ſe plaiſoit qu'à voir argumens terraſſés.
Diſputeurs en déroute, & partis renverſés
Ainſi d'un œil content Marius dans ſa fuite
Contemploit les débris de Carthage détruite.
Déteſtable plaiſir ! cœur cruel ! homme affreux
Qui regarde avec joie un objet malheureux.
Notre fier conquérant, ravageur de ſyſtêmes,
Ne traînoit après lui que doutes, que problêmes,
Sophiſmes captieux, longues digreſſions,
Amas d'autorités, foule d'objections.
Ce merveilleux Protée, adroit à nous ſurprendre,
Infidelle aux drapeaux qu'il paroiſſoit défendre,
Adverſaire du camp, qui l'avoit protegé,
Et ſouvent déſerteur auſſi-tôt qu'engagé,
Forma plus d'un nuage à force de pouſſiere
Qu'il fit preſque voler juſques à la lumiere.
Combien de Raiſonneurs, dont l'étonnant orgueil
S'enfla dans ſon informe & critique recueil !

Son informe & critique recueil, &c. Bayle, qui de Proteſtant ſe fit Catholique, & retourna enſuite à la Religion Proteſtante, non-ſeulement a

L'ardeur de diſputer veut au moins pour amorce
De l'érudition quelque légere écorce ;
Mais l'étude eſt pénible & le fruit en eſt lent.
Que Bayle fut commode au lecteur indolent !
Tout s'y trouve : ſcience, hiſtoire, longs paſſages,
Grave métaphyſique, & galans badinages.
Bien-tôt à décider ſon diſciple hardi,
Ayant tout parcouru, crut tout approfondi.
Enfin chez l'Imprimeur la gémiſſante preſſe
Vit ſortir de ſon ſein las d'enfanter ſans ceſſe,
D'innombrables Journaux, dont le fécond progrès
Changea les ignorans en ſavans par extraits.
Dès longtems la Tamiſe au trouble accoutumée
Fut par un nouveau trouble elle-même allarmée.
L'Ame dès ſa naiſſance en guerre avec le Corps,
Dans ſes droits cependant paiſible juſqu'alors,

ſçu par ſa maniere de raiſonner éblouïr les eſprits ſuperficiels ; mais il a ſçu paroître rempli d'une vaſte érudition, à ceux qui n'approfondiſſent point. Lorſque ſon Dictionnaire parut, M. l'Abbé Renaudot chargé d'en faire ſon rapport à M. le Chancelier, en donna ſon Jugement par écrit, dans lequel il avança ſans crainte, que Bayle n'avoit lû les anciens, que dans les citations des modernes ; & que dans les articles d'érudition un peu recherchée, il faiſoit plus de fautes que le Moreri qu'il critiquoit. Quoiqu'un pareil reproche dût piquer un homme qui ſe donnoit pour ſavant critique, Bayle dans une réponſe à ce Jugement, s'efforce de ſe juſtifier ſur les impiétés & les obſcenités ; mais à l'article de la ſcience, il paroît baiſſer pavillon devant M. l'Abbé Renaudot : il avoue qu'il ne fournit aux vrais Savans que *des compilations indigeſtes, & aſſez crues.* Ce ſont ſes termes. Ce Dictionnaire où l'on trouve tant d'articles inutiles, & où l'on ne trouve pas tant d'articles importans, peut bien être appellé un *recueil informe.*

Penſoit ſeule, & jamais n'avoit eu cette crainte
Qu'à ſon grand privilege on dût porter atteinte.
Son rival lui prétend diſputer ſes honneurs,
Et fait parler pour lui de ſubtils chicanneurs.
L'Ame dans ce procès ne craint point qu'on décide:
Son droit n'eſt point douteux, mais ſon Juge eſt timide.
Locke peſe, examine; & pour trop balancer
Trouve la cauſe obſcure, & n'oſe prononcer.
Cruelle modeſtie! ô fatale lumiere!
O mer, entre elle & nous oppoſe ta barriere.
Vœux tardifs! à nos yeux elle vint ſe montrer.
Elle étoit étrangere, il fallut admirer.
Peu contens de nos biens, nous vantons ceux des autres.
Nos voiſins autrefois vantoient auſſi les nôtres.
Epriſe du plus grand de nos méditatifs,

Locke peſe, &c. Non-ſeulement Locke a nié les idées innées, & a ſoutenu que toutes venoient des ſens; non-ſeulement il a ſoutenu que l'ame ne penſoit pas toujours, & que la penſée étoit à l'ame ce que le mouvement étoit à la matiére, mais ſur la queſtion ſi la matiére peut penſer ou non, il eſt reſté indecis, par reſpect, a-t'il dit, pour la puiſſance de Dieu. *Que ſavons-nous*, ſelon lui, *ſi Dieu ne peut pas la rendre penſante? Par conſéquent ſommes-nous capables de connoître ſi un Etre purement materiel penſe ou non?* Qu'une telle modeſtie peut mener loin!

Du plus grand de nos meditatifs, &c. La Métaphyſique du P. Mallebranche a été longtems très en regne en Angleterre. Aujourd'hui Locke domine. Dans un Livre moderne qui a fait beaucoup de bruit, les raiſonnemens du P. Mallebranche ſont appellés des *illuſions ſublimes*. La mode change.

Londres applaudiſſoit à ces ſpéculatifs
Qui dans le ſein de l'Etre en qui tout eſt viſible,
Contemploient l'Etendue, immenſe, intelligible,
Archetype, en qui ſeul je vois, ſans le ſavoir,
Les objets qu'ici-bas de mes yeux je crois voir.
Tout change. La Raiſon change auſſi de méthode.
Ecrits, habillemens, ſyſtêmes, tout eſt mode.

L'homme dans tous les tems déplora ſes malheurs;
Rouſſeau, tu l'appellois *un miroir de douleurs.*
Et quand pour ſon portrait tu peignis la ſouffrance,
Il n'y trouva que trop ſa triſte reſſemblance.
Il ſe trompoit lui-même, & ſon peintre nouveau
De cet objet de pleurs fait un riant tableau.
„ Eh ! pourquoi, nous dit-il, rêveurs atrabilaires,
„ Vous plaire à vous forger des maux imaginaires ?

Et ſon peintre nouveau, &c. J'ai parlé dans le Poëme de la Religion, Chant deuxiéme & Chant cinquiéme, des malheurs de l'homme, dont le peché originel eſt la cauſe. Je ne ſoupçonne pas M. Pope de ne pas admettre cette ſource du déſordre ; mais comme ſes principes ne la ſuppoſent pas, on pourroit croire que ſuivant ſon ſyſtême, l'homme innocent ſeroit tel qu'il eſt aujourd'hui, ſujet aux infirmités, à la mort, aux combats de la cupidité, à l'importunité des paſſions. *Certainement*, diſoit S. Auguſtin aux Pélagiens qui ſoutenoient cette erreur, *ſi un Peintre s'aviſoit de faire un pareil tableau du Paradis terreſtre, quand même il y mettroit une inſcription ; qui de nous croiroit voir un Paradis ? Qui croiroit même que le Peintre s'eſt trompé ? nous dirions tous qu'il a voulu ſe mocquer.* " Certè ſi " talis Paradiſus pingeretur, nullus " diceret eſſe paradiſum, nec ſi ſuprà " legiſſet hoc nomen inſcriptum. " Nec diceret erraſſe pictorem, ſed " plane agnoſceret irriſorem. „ *Op. imp. l.* 3.

La

„ La plainte a-t'elle donc tant de charmes pour vous ?
„ Pourquoi ſoupçonner Dieu d'un biſarre courroux ;
„ Et critiques chagrins de l'ouvrage d'un pere,
„ Où ſon amour éclate, y chercher ſa colere ?
„ Heureux membres d'un Tout ſagement ordonné,
„ Au bonheur général chaque Etre eſt deſtiné.
„ Il n'eſt point de déſordre : & des mains de ſon Maître
„ L'homme eſt ſorti parfait autant qu'il le doit être.
„ Tout conſpire pour lui, juſqu'aux ſéditions
„ Qu'élevent ſi ſouvent de folles paſſions.
„ Reconnoiſſez, Ingrats, que leurs ſecrets ravages
„ Vous emportent au bien par d'utiles orages.
„ Tels, en ſe diſputant le Royaume des airs,
„ Par leurs affreux combats les vents ſervent les mers.

Philoſophes profonds, vos chimeres ſont belles.
Quels cœurs ne vont s'ouvrir à ces douces nouvelles ?
Eh quoi ! lorſque la paix dans le mien veut entrer,

Qu'élevent ſi ſouvent de folles paſſions, &c. Si par ce mot on n'entend que nos inclinations ; il eſt vrai qu'elles ſont utiles, néceſſaires & louables ſuivant leurs objets. Mais comme on entend ordinairement par ce mot les mouvemens violens qui emportent l'ame, & qu'elle a beaucoup de peine à retenir ; l'homme n'eſt-il pas bien malheureux d'avoir à ſoutenir contre lui-même une guerre continuelle ? Et doit-on s'étonner que la morale Chrétienne nous ordonne toujours de réſiſter à nos paſſions, puiſque la morale Payenne l'a ordonné tant de fois ? Tout ſage doit, comme dit Horace, *reſponſare cupidinibus.*

Il ſe plaint, & c'eſt lui que j'entens ſoupirer.
Qu'il ſe taiſe à l'inſtant ; votre honneur le demande ;
Qu'il ſoit heureux enfin quand Pope le commande.
Malgré lui, malgré moi ſerois-je mécontent ?
Pour ce cœur toutefois dans ſes plaintes conſtant,
J'appelle envain la joie : il la repouſſe encore.
Calmez ces paſſions dont l'ardeur le dévore,
Et loin de me vanter leurs utiles combats,
Délivrez-moi plutôt d'un bien dont je ſuis las.
L'inſtant qui nous délivre, eſt l'inſtant du naufrage :
Je le ſais ; mais hélas ! ennuyé de l'orage,
Irai-je demander mon repos à la mort ?
Savans navigateurs, ſi c'eſt là votre port,
L'azile eſt plus affreux pour moi que la tempête.
Que Lucrece, s'il veut, à ſa lugubre fête
Invite parmi vous ſon fameux traducteur,
Qui d'un maître ſi cher parfait imitateur,

Si c'eſt-là votre port, &c. Pline le Naturaliſte, qui ſeroit bien mieux ſurnommé le Miſanthrope, dit que le pouvoir de ſe donner la mort, eſt le plus grand préſent que la nature nous ait fait, *quod homini dedit optimum, in tantis vitæ pœnis* ; & il s'étonne qu'on ait donné l'épithete de *funeſtes* aux plantes qui empoiſonnent ; " parce ,, que, dit-il, notre condition eſt telle, que pour les plus heureux " même, la mort eſt un port. ,, *Quoniam ea vitæ conditio eſt, ut mori plerumque etiam optimi portus ſit.* L. 25. c. 3. Où conduit l'eſprit d'irreligion, qui étoit celui de Pline ! Lucrece, le prédicateur de l'Impiété, ſe tua à quarante-quatre ans, & Creech fameux en Angleterre par ſa traduction de Lucrece, ſe pendit à quarante ans.

Dans un lien, tiſſu par la mélancolie,
Immole ſa jeuneſſe au dégoût de la vie.
Pour moi peu curieux de ce tragique honneur,
Je tremble à vos ſermons, Apôtres du bonheur;
Et quand l'Impiété qui vante ſon breuvage,
Cher & dernier eſpoir des cœurs qu'elle encourage,
Diſtilleroit pour moi tout le ſuc des pavots,
Je laiſſe ſon nectar à ſes triſtes héros.

Aujourd'hui, direz-vous, par nos pures lumieres
Nous voulons diſſiper ces vapeurs meurtrieres,
Que peuvent élever dans les foibles mortels
Vos rigoureux Paſcals, Miſanthropes cruels,
Qui ne parlant jamais que de crime & de peine,
Ne nous donnent pour nous que mépris & que haine.
Eh! pourquoi dégoûter les humains de leur ſort?
Entretenons plutôt l'erreur qui les endort.
N'en écartons jamais, imprudemment ſéveres,
L'orgueil & le menſonge, enchanteurs néceſſaires.

Vos rigoureux Paſcals, &c. Ce reproche de ſévérité & de miſanthropie qu'on a fait particulierement à M. Paſcal, & qu'on peut faire également à tant d'autres Ecrivains, eſt ſi inuſte, qu'il ne mérite pas d'être réfuté. Mais d'où vient l'acharnement des Eſprits forts contre M. Paſcal? ne vient-il pas du chagrin qu'ils ont d'avoir contre eux l'exemple d'un génie ſi ſuperieur?

„ Oui, pour attacher l'homme à ſa condition,
„ Sans ceſſe à ſes côtés marche l'Opinion,
„ Dont l'art inépuiſable en utiles merveilles
„ Sait flatter le ſavant dans ſes pénibles veilles,
„ Conſoler l'ignorant dans ſon repos honteux,
„ Faire danſer l'aveugle & chanter le boiteux.
„ Nous lui devons enfin ce nuage admirable,
„ Que ſouleve & groſſit, complaiſant charitable,
„ L'Orgueil toujours fécond en charmantes vapeurs,
„ Le plus cher des amis, le plus doux des trompeurs.

De la félicité voilà donc nos ſeuls gages.
La vanité, l'erreur, des vapeurs, des nuages.
Quoi! vous que la Raiſon éclaire de ſi près,
Vous pour qui la nature a ſi peu de ſecrets,
Vous n'y découvrez point pour nous d'autres richeſſes!
De nos enfans plutôt reprenons les foibleſſes.
Ne ſont-ils pas heureux, lorſqu'une goutte d'eau,
Que leur ſoufle pénétre au bout d'un chalumeau,

Oui, pour attacher l'homme, &c. Ceci eſt encore tiré *de l'Eſſai ſur l'homme.* Qui auroit crû que nous euſſions tant d'obligation à l'opinion, à la vanité, à l'erreur? Si notre bonheur conſiſtoit à ignorer nos malheurs, le déſordre en ſeroit encore plus grand, & nous n'en ſerions que plus à plaindre, ſuivant cette belle parole de S. Auguſtin: *Quid miſerius miſero non miſerante ſeipſum?*

A l'aide d'une pâte à s'étendre docile
Etale la grandeur de ſon globe fragile,
Vuide ouvrage du vent, que le vent va briſer ?
L'homme à tout âge enfant ne doit que s'amuſer.
Badinage, ou travail, qu'importe ce qu'il aime,
Pourvû qu'il ſe dérobe à l'ennui de ſoi-même ?
Si telle eſt ſelon vous la route du bonheur,
Laiſſez-moi m'affliger : j'aime mieux ma douleur.
J'aime mieux, de mes maux parcourant l'étendue,
A l'objet qui m'attriſte accoûtumer ma vûe ;
Ou plutôt j'aime mieux, plein d'un eſpoir flateur,
Me jetter dans le ſein de mon Conſolateur.

Oui, l'homme eſt malheureux ; dès longtems tu l'éprouves :
Et ſon Conſolateur, cher Rouſſeau, tu le trouves.
C'eſt celui qu'imploroit d'une mourante voix,
Ce ſaint Roi de Juda dont ta Lire autrefois
Par des ſons ſi touchans accompagnoit les larmes.
C'eſt celui qui ſouvent prend contre nous les armes,
Et qui par ſes rigueurs préparant ſes bienfaits,

Ce ſaint Roi de Juda dont ta Lire, &c. Le Cantique d'Ezechias, dont M. Rouſſeau a fait une belle traduction

Nous livre des combats pour nous rendre la paix.
Peut-être que ce Dieu s'apprête à te la rendre:
Contre ſes ennemis tu viens de le défendre.
Nous admirons ces vers qui les ont terraſſés:
Puiſſent-ils par lui-même être récompenſés!
Que pour premier bienfait ſa clémence attendrie,
Au gré de mes deſirs te rende à ta patrie.
D'un mortel courageux la patrie eſt par tout;
Mais ton courage enfin n'eſt-il donc pas à bout?
Que tant d'amis pour toi qui ſoupirent ſans ceſſe,
Doivent de tes marais t'augmenter la triſteſſe!
Qui t'y retient encore, ô cher Infortuné?
Revien, c'eſt trop ſouffrir: quel courroux obſtiné
Tant de gloire & d'exil ne doit-il pas éteindre?
Et ſous tant de lauriers quel foudre peux-tu craindre?

Au gré de mes deſirs, &c. Lorſque j'achevai cette Epitre, le bruit couroit que M. Rouſſeau étoit prêt à revenir dans ſa patrie; il fit en effet un voyage à Paris, où il ne ſe montra qu'à quelques amis. Ce fut alors que je le vis pour la premiere & la derniere fois.

FIN.

LETTRE

De Monſieur le Chevalier de RAMSAY *à Monſieur* RACINE.

QUELQUE charmé que je ſois, MONSIEUR, de votre Ouvrage que je viens de lire, il ne convient pas à un Etranger d'en faire l'éloge, & vous feriez peu de cas de l'encens que vous prodigueroit un inconnu.

Le principal deſſein de cette Lettre eſt de rendre juſtice à mon ami, & à mon compatriote M. Pope. Il eſt très-bon Catholique, & a toujours conſervé la Religion de ſes ancêtres dans un pays où il auroit pû trouver des tentations pour l'abandonner. La pureté de ſes mœurs, la nobleſſe de ſes ſentimens, & ſon attachement à tous les grands principes du Chriſtianiſme, le rendent auſſi reſpectable, que la ſuperiorité de ſes lumieres, la beauté de ſon génie, & l'univerſalité de ſes talens le rendent admirable.

Il a été accuſé en France de vouloir établir la fatalité monſtrueuſe de Spinoſa, & de nier la dégradation de la nature humaine. Je le crois exemt de l'une & de l'autre de ces deux funeſtes erreurs qui renverſent toute morale & toute Religion, ſoit naturelle, ſoit révélée. Voici comme j'entens ſes principes de ſon *Eſſay ſur l'homme*, & je penſe qu'il ne me déſavoüera pas.

Il eſt bien éloigné de croire que l'état actuel de l'homme ſoit ſon état primitif & conforme à l'ordre. Son deſſein eſt de montrer que *depuis la nature dégra-*

dée, tout eſt proportionné avec poids, meſure & harmonie, à l'état d'un Etre déchu, qui ſouffre, qui mérite de ſouffrir, & qui ne peut être rétabli que par les ſouffrances : Que les maux phyſiques ſont deſtinés à guérir le mal moral : Que les paſſions & les crimes des hommes les plus méchans ſont bornés, dirigés, & reglés de façon par une Sageſſe ſouveraine, qu'elle tire l'ordre de la confuſion, la lumiere des ténèbres, & des biens innombrables des maux paſſagers de cette vie : Que cette Providence conduit tout à ſes fins, ſans jamais bleſſer la liberté des Etres intelligens, & ſans produire ni approuver les effets de leur malice déliberée ; & que tout eſt reglé dans l'ordre phyſique, tandis que tout eſt libre dans l'ordre moral : Que ces deux ordres ſont enchaînés ſans fatalité, & ſans cette néceſſité qui nous rend *vertueux ſans mérite, & vicieux ſans crime* : Que nous ne voyons préſentement qu'une roue détachée de la vaſte machine ; qu'un nœud très-petit de la grande chaîne, & qu'une foible partie du plan immenſe qui ſera dévoilé quelque jour. Alors Dieu juſtifiera pleinement toutes les démarches incompréhenſibles de ſa ſageſſe & de ſa bonté, & s'abſoudra, comme dit Milton, du jugement témeraire des mortels.

Vous avez donné une preuve éclatante de la juſteſſe de votre eſprit, & de la juſtice de votre cœur, en avertiſſant le Lecteur que vous n'attaquez pas les véritables ſentimens de M. Pope, mais les fauſſes conſéquences qu'on a tirées en ce pays-ci de ſon Ouvrage, en confondant l'ordre paſſager de la nature dégradée, avec l'ordre éternel, immuable & néceſſaire, auquel l'homme eſt deſtiné.

Je connois les coupables auteurs de ces calomnies répandues contre M. Pope. Spinoſiſtes, & incrédules

eux-mêmes, ils ont crû qu'il leur reſſembloit, perſuadés qu'on ne peut avoir de l'eſprit ſans penſer comme eux.

Notre Homere Anglois, bien éloigné de l'erreur Pélagienne, dont Homere & Platon auroient eux-mêmes rougi, eſt perſuadé que non-ſeulement l'homme eſt déchu & dépouillé, mais mortellement bleſſé; non-ſeulement bleſſé, mais encore mort; non-ſeulement mort, mais de plus enſeveli dans le peché: de ſorte que ſans une force ſurnaturelle, ſans la δυναμις θεια, reconnue des Payens même, il ne peut rien produire de lui-même qui ſoit conforme à l'ordre éternel, à l'amour du *Souverain Beau* pour lui-même, & de tous les Etres ſubalternes pour lui. Je me flatte qu'il juſtifiera un jour ſes vrais ſentimens, & qu'il imitera votre exemple, en nous donnant un Poëme ſur la Religion, fort ſupérieur *au Paradis perdu*, dont les images ſouvent rampantes, ſont peu dignes de la majeſté du ſujet, dont le plan philoſophique n'égale pas le génie ſublime du Poëte, ni l'ordonnance ſymmétrique, l'eſprit créateur de Milton.

Milton écrivit ſon Poëme pour confondre l'incrédulité de ſon ſiécle; mais Calviniſte outré, il dégrada ſon ouvrage par les injures puériles & inſenſées qu'il vomit contre l'Egliſe Romaine, auſſi-bien que par le plan borné & rétreci qu'il nous donna de la Providence, & de l'amour univerſel de Dieu pour ſes créatures.

M. le Chevalier Newton, grand Géometre & nullement Métaphyſicien, étoit perſuadé de la verité de la Religion; mais il voulut rafiner ſur d'anciennes erreurs Orientales, & renouvella l'Arianiſme par l'organe de ſon fameux diſciple & interprète M. Clark, qui m'avoua quelque tems avant que de mourir, après

pluſieurs conférences que j'avois eues avec lui, combien il ſe repentoit d'avoir fait imprimer ſon Ouvrage : je fus témoin il y a douze ans à Londres, des derniers ſentimens de ce modeſte & vertueux Docteur.

M. Locke, génie ſuperficiel, qui a écrit les élemens de la Philoſophie, plutôt que ſes principes approfondis, étoit, je crois, un Socinien décidé. Quand l'autorité ne guide plus un Philoſophe, & que les déciſions de l'Egliſe ne lui ſervent pas de bouſſole, il s'égare toujours.

Je m'étois égaré dès ma tendre jeuneſſe dans une incrédulité ſéduiſante, mais également éloignée des horreurs du Spinoſiſme impie, & des excès du Déiſme, qui ne cherche à ſecouer le joug de la révélation, que pour contenter les paſſions. Je fus ramené par le grand & ſublime Fenelon, Archevêque de Cambray, qui me fit comprendre non-ſeulement la beauté de la morale Chrétienne, mais qui me démontra que quoique nos myſteres ſoient incompréhenſibles, ils ne ſont pourtant pas impoſſibles ; qu'ils ont un côté obſcur qui humilie l'eſprit humain, & un côté lumineux, qui l'éclaire & le conſole. Enſorte que je puis dire avec feu notre ami M. Rouſſeau,

Tel aujourd'hui dégagé de ſa chaine
N'écoute plus que la voix ſouveraine ;
..... qui commençant ſa carriere
Ferma longtems les yeux à la lumiere.

Je ſuis, MONSIEUR, avec &c.

Le Chevalier de RAMSAY.

A Pontoiſe le 28. Avril 1742.

RÉPONSE

De *Monſieur* RACINE.

IL eſt vrai, MONSIEUR, que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; mais ſi votre nom & vos Ouvrages m'étoient inconnus, je ſerois étranger dans la République des lettres. La maniere dont vous expliquez le ſiſtême de M. Pope eſt ſi lumineuſe & ſi conforme à la Religion, que je vous demande la permiſſion de rendre votre lettre publique. Elle ſervira, en attendant que M. Pope s'explique lui-même, & parle auſſi clairement que vous le faites parler, à éclairer ceux qui le font penſer bien différemment.

Ce que vous m'écrivez ſur Milton, Newton, Clark & Lock, fait voir que l'amour de la verité eſt plus fort ſur vous, que l'amour pour vos compatriotes, puiſque vous ne diſſimulez pas leurs erreurs. Il faut avouer que les Géometres eux-mêmes, malgré cette ſcience qui doit rendre l'eſprit ſi juſte, s'égarent ſouvent dans les verités les plus importantes, lorſqu'ils ne veulent ſuivre que leurs lumieres ; parce qu'en pareille matiere, la grande juſteſſe d'eſprit eſt la ſoumiſſion à l'autorité.

Je ſuis, MONSIEUR, &c.

A Soiſſons le 15. *Mai* 1742.

ADDITION AUX NOTES.

Chant 3. vers 21. *Que dicta, nous dit-on, la Colombe au Prophéte.* On a dit que Mahomet ſe mettoit du grain dans l'oreille, & avoit dreſſé un pigeon à l'y venir prendre, pour faire croire qu'il étoit inſpiré par une Colombe que le Ciel lui envoyoit. J'ai rapporté ce fait ſur la foi de Grotius : mais comme je ne veux rien avancer que de certain, je ne le garantis pas. Pluſieurs Savans le regardent comme un conte inventé par les ennemis des Mahometans ; & Reland dans ſon Traité ſur leur Religion, refute Grotius. Cependant ſuivant un paſſage de deux Maronites cité par Bayle à l'art. de Mahomet, on trouve dans le territoire de la Mecque pluſieurs pigeons qu'on regarde comme ſacrés, & auxquels on n'oſe toucher, parce qu'on croit qu'ils deſcendent de celui qui aprochoit de l'oreille de Mahomet. Si ce ſecond fait eſt veritable, il prouve le premier.

FAUTES A CORRIGER.

Pag. 31. *dans la Note*, ma memoire de ſes infortunes, *liſez* ma memoire des erreurs d'un certain Enée.
Pag. 52. *vers* 10. Pâle, melancolique, *liſez* Pâle mélancolique.
Pag. 68. ce qui eſt dit à la fin de ce III. Chant, *liſez*, ce qui a été dit à la fin du II. Chant.
Pag. 79. *vers* 4. de t'éclairer, *liſez*, de l'éclairer.
Pag. 124. *dans la Note*, par quelque érudition, *liſez*, par quelque tradition.
Pag. 140. *vers* 4. engendra, *liſez* entendra.
Pag. vij *de la Préface*, l'idée pure d'un ſeul Etre, *ajoutez*, infini.

APPROBATION du Poëme de la Religion.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Le Poëme de la Religion par M. Racine*, & il m'a paru, que ſoit qu'on y conſidere la ſolidité des Penſées & des Raiſonnemens, ſoit qu'on faſſe attention à la nobleſſe des images, & à la magnificence du ſtyle, l'Ouvrage répondoit parfaitement à la grandeur & à la dignité du ſujet. A Verſailles le troiſiéme Janvier 1742. HARDION.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé JEAN-BAPTISTE COIGNARD, l'un de nos Imprimeurs ordinaires à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer, ou imprimer, & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Le Poëme de la Religion par M. Racine*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce neceſſaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, d'imprimer, ou faire imprimer l'Ouvrage ci-deſſus ſpecifié, en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *Neuf années conſecutives*, à compter du jour de la date deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de notre obéïſſance; comme auſſi à tous Libraires Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autre ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le contreſcel deſdites Preſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq; & qu'avant de les expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvra-

ge, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur d'Agueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le ſieur d'Agueſſeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. DONNE' à Verſailles le vingt-ſixiéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cent quarante-deux, & de notre Regne le vingt-ſeptiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Monſieur DESAINT eſt intéreſſé pour moitié au préſent Privilége, ſuivant le Traité fait entre nous, le 30. Janvier 1742. COIGNARD.

Regiſtré, enſemble la Preſente ceſſion, ſur le Regiſtre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 579. *fol.* 569. *conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 3. *Février* 1742.

SAUGRAIN, Syndic.

LA GRACE,

POËME.

PRÉFACE.

JE puis à la tête de cet Ouvrage avouer mes craintes, ſans être ſoupçonné de cette fauſſe modeſtie ſi commune aux Auteurs, qui dans leurs Préfaces affectent un langage plein de timidité, lorſqu'ils ſont intérieurement pleins de confiance. Pour moi je n'ai aucun ſujet d'en avoir : je vais parler d'un myſtere qui révolte l'amour propre, & qui ſera toujours l'écueil de notre raiſon. Je vais traiter une queſtion ſur laquelle on ſuit différens ſyſtêmes ; & comme chacun ſoutient avec chaleur le parti qu'il a embraſſé, je dois m'attendre à déplaire, malgré mes intentions, à ceux qui ont des ſentimens contraires aux miens. Enfin j'écris en Vers, & ceux qui ſans faire attention au Théologien, ne regarderont en moi que le Poëte, examineront mes Vers avec d'autant plus de ſéverité, que mon nom ſeul ſemble annoncer que je ne mérite point d'indulgence.

Ce nom, loin qu'il prévienne en ma faveur, ne ſert qu'à fournir des armes contre moi. La gloire des peres eſt un peſant fardeau pour les enfans, & l'on n'en a preſque point vû ſoutenir ce fardeau dignement. Ce n'eſt point à moi à citer les paſſages d'Homere & d'Euripide qui l'aſſurent, & je citerai encore moins un Proverbe très-commun chez les Grecs & les Latins. Il eſt vrai que ce Proverbe ſemble confirmé par l'Hiſtoire : rarement a-t'on vû ceux qui ſe ſont rendus illuſtres, ſoit par les Armes, ſoit par les Lettres, laiſſer des ſucceſſeurs dignes d'eux. Les fils des grands hommes ont preſque tous dégéneré, peut-être parce qu'on les décourage, pour trop en attendre. On leur redemande des talens qu'ils ne ſont pas obligés d'avoir, & l'on s'imagine qu'ils doivent repréſenter un bien qu'on ne reçoit jamais par droit d'héritage.

J'ai donc ſujet d'appréhender qu'on n'en uſe à mon égard avec la même rigueur. Je pourrois y oppoſer quelques raiſons ; mais comme les lecteurs ne ſont pas obligés d'écouter nos raiſons, je n'alléguerai point la difficulté de la matiere que je traite, dans laquelle il eſt impoſſible de ne pas ſacrifier quelquefois la richeſſe d'une

rime, & la cadence d'un Vers à l'exactitude du dogme. Je ne rapporterai pas non plus les motifs particuliers qui m'ont engagé à choiſir une matiere ſi épineuſe. Il me ſuffit de dire ici que la lecture de ſaint Proſper m'ayant inſpiré l'envie de traiter comme lui en Vers une queſtion agitée depuis ſi long-tems, la hardieſſe de l'entrepriſe engagea quelques perſonnes fort éclairées à m'encourager, & à m'aider de leurs ſecours, qui m'étoient abſolument néceſſaires.

Né, pour ainſi dire, dans le ſein des Muſes, avec une grande inclination pour elles, & plus d'ardeur à les ſuivre que de talens; j'ai perdu dès la plus tendre enfance, celui qui pouvoit m'inſtruire le mieux à leur commerce, & par l'autorité qu'il avoit ſur moi, & par la longue habitude qu'il avoit avec elles. Je puis dire de Boileau, ce qu'Ovide diſoit en parlant de Virgile: *Virgilium vidi tantùm.* Je n'ai fait que le voir, & je n'étois pas en âge de mettre à profit la converſation d'un pareil maître. Ainſi lorſque j'ai eu l'ambition d'entrer dans la carriere poëtique, je me ſuis trouvé ſans guide, & je me ſerois ſouvent égaré, ſans les lumieres que m'ont bien voulu accorder ces perſonnes,

auprès deſquelles ma Muſe a trouvé un accès auſſi utile pour elle qu'honorable. Mon amour propre n'a rien ſouffert en ſe ſoumettant à de pareils Juges : j'ai corrigé avec docilité les fautes qu'ils ont repriſes ; & s'il en reſte encore beaucoup, elles n'ont point échapé à leur vûe : mais je n'ai pas toujours été capable de ſuivre leurs avis.

Ces fautes que je reconnois ſans peine n'intéreſſent que la Poëſie : je ne me ſuis permis aucune négligence pour celles qui pourroient intéreſſer la Doctrine. J'ai eu la précaution la plus ſcrupuleuſe pour ne rien laiſſer qui méritât une cenſure raiſonnable ; & je me déclare toujours prêt à corriger ce qui pourra la mériter. Je parle d'une cenſure raiſonnable ; car j'oſe dire auſſi qu'il ſeroit injuſte de faire le procès à un Poëte comme à un Théologien, & de vouloir rappeller tous ſes mots à la préciſion de l'Ecole. Ce n'eſt point ici un Traité Théologique, c'eſt un Poëme : ce n'eſt point aux Docteurs que je parle ; c'eſt au commun du monde. Il me ſuffit d'expliquer ce que tout le monde doit entendre & doit ſavoir. La Poëſie a cet avantage, qu'elle rend ſenſible au peuple les vérités les plus abſtraites, par les ima-

ges ſous leſquelles elle les préſente, & que par ſa meſure & ſon harmonie elle les imprime dans la mémoire. On lui raviroit un ſi beau privilége, ſi on la ſoumettoit à des loix rigoureuſes, qui la rendiſſent ſéche & ſtérile.

J'ai ſouvent employé les termes de l'Ecriture Sainte & des Peres, & c'eſt en cela que conſiſte le mérite de mon travail : je ne prétens pas non plus en tirer comme Poëte une grande gloire. Je n'ai preſque fait que traduire, & j'ai remarqué que les endroits qui ont été le mieux reçus, lorſque je les ai récités, étoient l'aſſemblage de pluſieurs penſées des Prophètes rendues fidellement. Auſſi faut-il avouer que l'Ecriture Sainte nous fournit les idées les plus nobles & les plus magnifiques, & qu'on ne trouve point ailleurs ce véritable ſublime, qui charme tous les hommes, cet enthouſiaſme divin qui ſaiſit l'ame, qui l'étonne & qui l'enléve.

Après avoir parlé de ce qui regarde le Poëte, venons au Théologien, ſi ce titre peut me convenir ; & rendons compte de la Doctrine de ce Poëme.

Un Etre tout-puiſſant, qui a tout fait, qui conſerve tout, qui régne ſur les eſprits, com-

me ſur les corps, de qui viennent toutes les lumieres, toutes les vertus, & dont les decrets ſont la régle de l'avenir, eſt une vérité dont nous ſommes intérieurement convaincus, & qui eſt renfermée néceſſairement dans l'idée que nous avons d'un Etre infini. La liberté de notre ame eſt encore une vérité, qu'il n'eſt pas néceſſaire de prouver. Nous en trouvons la preuve en nous-mêmes, & nous ſentons que nous ſommes plus libres de vouloir telle ou telle choſe, que de remuer la main de tel ou de tel côté. Ces deux vérités inconteſtables ſemblent cependant ſe contredire : ce qui ne doit pas nous ſurprendre ; puiſque la Geométrie même nous offre des propoſitions, leſquelles quoique certaines, nous paroiſſent cependant oppoſées les unes aux autres. Comment ne trouverons-nous pas ces difficultés lorſque nous parlons de Dieu & de l'ame ? Si nous ignorons ce que c'eſt que Dieu, ce que c'eſt que notre ame, & comment elle agit ſur notre corps ; pouvons-nous ſavoir comment Dieu agit ſur elle ? L'opération d'un Dieu nous eſt inconnue ; celle de notre ame nous l'eſt auſſi : comment donc pourrons-nous comprendre l'accord de deux opérations inconnues ?

Lorſque dans la Géométrie deux propoſitions, qui ſemblent ſe contredire, ſont également démontrées, nous ne doutons ni de l'une ni de l'autre. Lors donc que dans la Religion deux vérités également certaines ſemblent ſe contredire, devons-nous pour cela héſiter ? Si notre raiſon n'a pas aſſez de lumiere pour les accorder, qu'elle ait aſſez d'humilité pour les adorer toutes deux. *Il faut*, dit M. Boſſuet, *tenir fortement les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voye pas toujours le milieu par où l'enchaînement ſe continue.*

Puiſque nous avons tant de peine à concilier la puiſſance divine & la liberté humaine, nous ne devons pas nous étonner d'entendre ſur cette queſtion, parler les Payens d'une façon ſouvent contraire. Homere qui répéte ſi ſouvent que rien n'arrive que par la volonté divine, fait dire à Achille : *Les Dieux donnent la victoire, mais c'eſt à vous à moderer votre fierté & votre colere.* Iliad. 10. Achille eſt donc le maître de ſon cœur : & le même Homere dit dans l'Odyſſée, L. 23. qu'*il dépend des Dieux de rendre inſenſée la perſonne la plus ſage, & de rendre ſage la perſonne la plus inſenſée.* Horace demande aux Dieux de bonnes mœurs pour

la jeuneſſe : *Dî probos mores docili juventæ.* Et le même Horace prétend qu'il ne doit demander aux Dieux que les biens de la ſanté & de la fortune ; que ceux de l'ame ſont en ſa diſpoſition.

Det vitam, det opes ; animum mî æquum ipſe parabo.

Les Payens ont été ſouvent juſqu'à faire les Dieux auteurs des crimes, pour excuſer leurs paſſions, dont ils prenoient la violence pour une force divine.

Sua cuique Deus fit dira libido.

Ils trouvoient fort commode, quand ils avoient commis quelque faute, de la rejetter ſur les Dieux.

Crimen erit Superis & me feciſſe nocentem,

Dit Caton dans Lucain. Helene dans Homere reproche à Venus de l'avoir ſéduite ; & dans Euripide, de l'aveu de Menelas lui-même, elle ne lui a été infidelle que par obéiſſance aux Dieux. Malgré ce langage ſi commun chez les Payens, ils en tiennent un autre tout oppoſé, quand ils parlent en Philoſophes. Ils ſe laiſſoient tromper par ce faux raiſonnement

de notre amour propre, que nous n'aurions point de mérite, ſi notre vertu étoit un don du Ciel. C'eſt ce que Ciceron fait dire à un de ſes interlocuteurs dans le troiſiéme Livre de la nature des Dieux. *In virtute rectè gloriamur ; quod non contingeret, ſi id donum à Deo, non à nobis haberemus.* Le même Ciceron prétend encore qu'on ne doit demander au Ciel que les dons de la fortune ; mais que notre ſageſſe eſt en notre pouvoir : *Fortunam à Deo petendam, à ſeipſo ſumendam eſſe ſapientiam.*

En effet, diſoit-il, quelqu'un s'eſt-il jamais aviſé de remercier les Dieux d'être honnête homme ? *Nam quis, quòd bonus vir eſſet, gratias Diis egit unquam ?* Action de graces qu'un Chrétien fait tous les jours. Ces deux langages ſi contraires & ſi communs chez les Payens, ont été bien rendus par Corneille dans ſon Œdippe. Il fait dire à Jocaſte :

C'étoit-là de mon fils la noire deſtinée :
Sa vie à ces forfaits par le Ciel condamnée,
N'a pû ſe dégager de cet Aſtre ennemi,
Ni de ſon aſcendant s'échapper à demi.

Et Theſée par ſa réponſe détruit cette abſurde opinion d'une force néceſſitante.

Quoi ! la néceſſité des vertus & des vices,
D'un Aſtre impérieux doit ſuivre les caprices,
Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
Au plus biſarre effet de ſes prédictions ?
L'ame eſt donc toute eſclave ; une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraine,
Et nous ne recevons ni crainte ni deſir,
De cette liberté qui n'a rien à choiſir.
Attachés ſans relâche à cet ordre ſublime,
Vertueux ſans mérite, & vicieux ſans crime,
Qu'on maſſacre les Rois, qu'on briſe les Autels ;
C'eſt la faute des Dieux, & non pas des mortels.
De toute la vertu ſur la terre épandue
Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire eſt due.
Ils agiſſent en nous quand nous penſons agir :
Alors qu'on délibere on ne fait qu'obéir,
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite
Que ſuivant que d'enhaut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me diſpenſer.
Le Ciel, juſte à punir, juſqu'à récompenſer,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur ſalaire,
Doit nous offrir ſon aide, & puis nous laiſſer faire.
N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
Dans ce profond abîme où nous ne voyons rien.

Ces Vers admirables ſont également vrais, excepté celui-ci, *doit nous offrir ſon aide & puis nous laiſſer faire*, qu'un Payen pouvoit

bien dire, mais qu'un Chrétien n'a jamais dû penſer. Auſſi Corneille fait parler autrement un Chrétien dans Polieucte. C'eſt ainſi qu'il dépeint le pouvoir de Dieu ſur nous.

Il eſt toujours tout juſte & tout bon ; mais ſa grace
Ne deſcend pas toujours avec même efficace :
Après certains momens que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénétrent les cœurs.
Le nôtre s'endurcit, la repouſſe, l'égare :
Le bras qui la verſoit en devient plus avare,
Et cette ſainte ardeur qui nous portoit au bien
Tombe plus rarement, ou n'opere plus rien.

Sur cette importante queſtion les Chrétiens devroient toujours tenir le même langage, puiſqu'ils doivent s'accorder ſur les deux grandes vérités qu'on ne peut nier, ſans abandonner la foi & la raiſon, je veux dire ſur la puiſſance de Dieu & la liberté de l'homme ; car je ne parle point ici des Hérétiques, dont les uns, de peur de détruire la liberté, ont nié la grace ; & les autres, de peur de détruire la grace, ont nié la liberté. L'Egliſe les condamne également, & reconnoît que nous faiſons le bien & le mal librement, & que néanmoins nous ne faiſons aucun bien que Dieu ne nous

le faſſe faire. C'eſt ce que nous ſommes obligés de croire. Mais comme nous voulons auſſi tâcher de le comprendre ; nous avons cherché les moyens d'accorder la grace & la liberté. Delà cette différence de langage entre nous, & cette contrariété de ſiſtêmes, contrariété qui devroit du moins ne point altérer l'union & la charité, puiſqu'on doit convenir des deux vérités les plus importantes.

Les Maîtres dont mon intention eſt de ſuivre la Doctrine, ſont les deux grands Maîtres que l'Egliſe a particulierement reconnus pour les Docteurs de la grace, S. Auguſtin & ſaint Thomas, dont les principes ſont appellés par Alexandre VII. *tutiſſima certiſſimaque dogmata.*

Les Diſciples de ces deux Docteurs, quoiqu'unis de cœur entr'eux, & quoiqu'ils ne forment, pour ainſi dire, qu'une même Ecole, ne parlent pas toujours le même langage. Les uns s'expliquent par des termes qui nous ſemblent plus faciles à concevoir, & nous offrent des images plus ſenſibles. Les autres s'expliquent par des termes plus abſtraits ; mais leur ſiſtême plus Philoſophique, & ſoutenu par un Corps ſavant, eſt aujourd'hui plus généralement ſuivi. Je me fais gloire d'y être attaché ;

mais il ne m'eſt pas poſſible de mettre en Vers ces termes Philoſophiques qui expliquent l'opération de Dieu ſur ſa créature. Il me ſuffit d'établir la ſouveraineté entiere de celui qui fait tout en nous; & ſi je la dépeins ſouvent par des images conformes à ce que les Auguſtiniens appellent *la délectation victorieuſe*, je me ſers ſouvent auſſi d'expreſſions qui répondent à ce que les Thomiſtes appellent *la Prémotion Phyſique* : ce qui ſe concilie aiſément, puiſque s'il eſt indubitable que Dieu nous conduit par amour, & remplace dans notre cœur par des attraits céleſtes, les attraits des biens ſenſuels; il paroît également indubitable que celui qui nous donne l'être, nous donne auſſi la maniere d'être; qu'il eſt le ſouverain moteur des cœurs; qu'il fait & notre volonté & notre liberté.

Il eſt vrai que j'admets, comme S. Auguſtin, une différence des deux états; mais je l'admets à l'exemple de M. Boſſuet, que les Thomiſtes ſe glorifient d'avoir de leur parti. Et qui ne ſe glorifieroit pas de penſer comme a penſé un Evêque, qui a été en même-tems l'un des plus ſublimes génies de la France, & l'une des plus grandes lumieres de toute l'Egliſe?

Dans ſon traité du Libre Arbitre, où il explique avec tant de clarté & de préciſion le ſiſtême de la Prémotion Phyſique, qu'il paroît adopter; voici comme il explique auſſi la différence des deux états, & l'attrait de la grace. *L'état d'innocence ne fait pas que la volonté de l'homme ſoit moins dépendante; mais il faut conſidérer préciſément les diſpoſitions qui ſont changées par la maladie, & juger par-là de la nature du remede que Dieu y apporte. Le changement le plus eſſentiel que le peché ait fait à notre ame, c'eſt qu'un attrait indéliberé du plaiſir ſenſible prévient tous les actes de notre volonté: c'eſt en cela que conſiſte notre langueur & notre foibleſſe, dont nous ne ſerons jamais guéris, que Dieu ne nous ôte cet attrait ſenſible, ou du moins ne le modere par un autre acte indéliberé du plaiſir intellectuel. Alors ſi par la douceur du premier attrait, notre ame eſt portée au bien ſenſible; par le moyen du ſecond, elle ſera rappellée à ſon véritable bien, & diſpoſée à ſe rendre à celui de ces deux attraits qui ſera ſupérieur. Elle n'avoit pas beſoin, quand elle étoit ſaine, de cet attrait prévenant, qui, avant toute déliberation de la volonté, l'incline au bien véritable, parce qu'elle ne ſentoit pas cet autre attrait, qui, avant toute déliberation*

tion l'incline toujours au bien apparent. Elle étoit née maîtreſſe abſolue, connoiſſant parfaitement ſon bien qui eſt Dieu, l'aimant librement, & ſe plaiſant d'autant plus dans cet amour, qu'il lui venoit de ſon propre choix : mais ce choix, pour lui être propre, n'en étoit pas moins de Dieu, de qui vient tout ce qui eſt propre à la créature.

C'eſt ainſi que s'explique M. Boſſuet dans cet excellent Traité, que je citerai quelquefois dans mes Notes, de même que je citerai auſſi quelquefois le P. Bourdaloue, ce héros des Orateurs Chrétiens, qui a fait l'admiration de la Ville & de la Cour en prêchant l'Evangile dans toute ſon étendue, & dans toute ſa ſéverité. On verra ſouvent ſes principes conformes aux miens; parce que Théologiens, Philoſophes, Orateurs, & Poëtes, doivent parler de même, quand ils parlent de la toute-puiſſance d'un Dieu ſur ſa créature. Le Pere Mallebranche lui-même, quoiqu'oppoſé au ſiſtême de la Prémotion Phyſique, ne peut s'empêcher de reconnoître dans ſon Traité de la Nature & de la Grace, *qu'il n'y a que Dieu qui agiſſe immédiatement ſur nos eſprits, & qui produiſe en eux toutes les modifications dont ils ſont capables; & que l'ame n'eſt volonté, que par*

le mouvement que Dieu lui imprime ſans ceſſe. Ce fameux ennemi de l'imagination, ſi ſouvent abuſé par elle, oppoſoit en même-tems aux Thomiſtes la comparaiſon d'une Pagode que ſon maître jette au feu, parce qu'elle n'a pas devant lui baiſſé la tête, qu'elle ne pouvoit baiſſer qu'au moyen du cordon que ſon maître devoit tirer : cette comparaiſon n'a aucune juſteſſe. Les Thomiſtes, ni aucuns bons Théologiens, ne diſent jamais qu'on ſoit damné pour avoir manqué de grace. On eſt puni de tel ou tel peché : or ce n'eſt pas le défaut de grace qui eſt la cauſe immédiate du peché ; c'eſt notre volonté déreglée qui nous le fait commettre.

Soyons donc toujours fortement perſuadés, & de la puiſſance de Dieu, & de notre liberté. Ces deux vérités doivent être le fondement de notre vigilance & de notre humilité. Agiſſons comme pouvant tout ; prions comme ne pouvant rien : c'eſt la concluſion qu'il faut tirer de la Doctrine de S. Auguſtin & de ſaint Thomas, & que je ſouhaite qu'on tire de ce Poëme.

Quelque attaché que je ſois à ces deux grands Docteurs, comme l'Egliſe n'a point

condamné tous ceux qui ſuivent d'autres maîtres, il ne nous eſt pas permis non plus de les condamner : auſſi n'ai-je attaqué qu'un ſeul des Ecrivains modernes, mais ſans employer ces termes qui ne conviennent qu'aux erreurs condamnées. Je me contente de faire voir que ſon ſiſtême trop conforme à notre amour propre, eſt dangereux & contraire à la Doctrine de l'antiquité : mais en cela j'eſpere ne choquer perſonne, puiſque perſonne aujourd'hui ne ſoutient ſa Doctrine telle qu'il la publia d'abord.

Eloigné de toute paſſion pour la diſpute, à plus forte raiſon l'ai-je été de toute humeur ſatyrique. Quoique par la malignité des hommes, les traits de ſatyre contribuent infiniment au ſuccès des Ecrits, & que les Poëtes ſoient plus enclins que les autres à railler ; je n'ai point eu la tentation de gagner quelques avantages par une voie ſi ſouvent criminelle, & toujours très-dangereuſe. Il eſt permis aux gens de Lettres de s'attaquer les uns les autres : les guerres alors ſont innocentes & utiles, pourvu qu'elles ne ſe faſſent point avec animoſité ; mais il n'eſt point permis dans les Ecrits de Religion de choquer ouvertement ceux qui ne

penſent pas comme nous, lorſque ce qu'ils penſent n'a point été déclaré contraire à la foi. La vérité doit toujours être défendue avec les armes de la charité, & l'on s'oppoſe ſoi-même au progrès qu'elle peut faire, quand on l'annonce avec un ton d'aigreur. J'avoue qu'il m'étoit échappé d'abord quelques traits un peu mordans; mais la réflexion me les a fait retrancher: & ſacrifiant ſans peine les intérêts de la Poëſie à ceux de la Religion, j'ai mieux aimé affoiblir quelques Vers, que d'y laiſſer des vivacités contraires à l'eſprit de paix.

Quoique le dogme de la Grace ait cauſé tant de diſputes parmi les Chrétiens, je ne me ſuis appliqué qu'à celles que nous avons ſoutenues contre les Hérétiques. Je n'ai point voulu réveiller le triſte ſouvenir de nos troubles: pourquoi parler de ce qu'il faudroit même oublier, *ſi tam in noſtra poteſtate eſſet oblivi ſci, quàm tacere?*

Qu'on s'attende donc à ne trouver principalement ici que les vérités dont il eſt néceſſaire d'être inſtruit. Dans le premier Chant, pour conduire à la néceſſité de la Grace, je dépeins l'innocence de l'homme & ſa chûte; l'état déplorable où il fut réduit, quand il fut abandon-

né à lui-même, l'impuiſſance de la raiſon & de la loi pour le guérir : enfin la venue de J. C. l'auteur & le diſpenſateur de la Grace. J'établis dans le II. Chant la puiſſance & l'efficacité de cette Grace, qui ne détruit point la liberté, puiſqu'on y peut toujours réſiſter. Dans le III. Chant j'étens la grande preuve de la puiſſance de cette Grace, qui eſt le changement du cœur, malgré tous les combats des pécheurs ; & je fais voir que ces combats détruiſent le ſiſtême de la Grace verſatile & de l'Equilibre. Enfin le IV. Chant renferme le myſtere de la Prédeſtination, qui nous apprend combien la Grace eſt gratuite.

Voilà ſans doute de grands & de nobles ſujets : ils paroîtront peut-être peu ſuſceptibles des ornemens de la Poëſie ; cependant ſi j'ennuie en les traitant, la faute n'en doit être imputée qu'à moi ſeul. Plus les objets ſont grands, plus la Poëſie eſt digne de les décrire ; & puiſqu'un de ſes avantages eſt de ſavoir peindre noblement les plus petites choſes, que doit-elle donc faire, quand elle nous entretient des grandeurs de Dieu, & des vérités de la Religion ? Virgile nous apprend la peine qu'il trouvoit à relever par des expreſſions nobles,

la foibleſſe des ſujets de ſes Georgiques.

Verbis ea vincere magnum
Quàm ſit, & anguſtis hunc addere rebus honorem.

Cependant puiſqu'il y a réuſſi, & que dans une matiere ſi peu agréable, il ſait toujours nous plaire; combien les hommes ſeroient-ils attentifs à un Poëte, qui avec le génie de Virgile, chanteroit des ſujets plus nobles & plus intéreſſants, que ne le ſont les préceptes du labourage, ceux de la culture des arbres & du ſoin des animaux?

LA GRACE,
POËME.

CHANT I.

ENNEMI du menſonge, & de ces fictions
Qui nourriſſent des cœurs les folles paſſions,
Je veux prendre aujourd'hui la vérité pour guide.
Par elle encouragé dans un âge timide,
De l'illuſtre Proſper j'oſe ſuivre les pas.
Puiſſé-je comme lui confondre les Ingrats!
O vous qui ne cherchez que ces rimes impures,
Des plaiſirs ſéduiſans dangereuſes peintures;
Sur mes chaſtes tableaux ne jettez pas les yeux:
Fuyez; mes vers pour vous ſont des vers ennuyeux:
Des ſons de la vertu votre oreille ſe laſſe.
Prophanes, loin d'ici, je vais chanter LA GRACE.

Oüi, Seigneur, j'entreprens de lui prêter ma voix:
Tout fidelle eſt ſoldat pour défendre tes droits.
Si par ta Grace ici je combats pour ta Grace,
Rien ne peut ébranler ma généreuſe audace,
Duſſent les libertins déchirer mes écrits:
Trop heureux ſi pour toi je ſouffre des mépris!
Que ta bonté, grand Dieu, veuille m'en rendre digne:
De tes riches faveurs, faveur la plus inſigne!
Pour en être honorés, tes Saints ont fait des vœux,
Et moi j'en fais pour vivre & pour mourir comme eux.
Daigne donc agréer & ſoutenir mon zèle;
Tout foible que je ſuis, j'embraſſe ta querelle.
La Grace que je chante, eſt l'ineffable prix
Du Sang que ſur la terre a répandu ton Fils,
Ce Fils, en qui tu mets toute ta complaiſance,
Ce Fils, l'unique eſpoir de l'humaine impuiſſance.
A défendre ſa cauſe approuve mon ardeur;
Mais animant ma langue, échauffe auſſi mon cœur.
Que je ſente ce feu qui par toi ſeul s'allume,
Et que j'éprouve en moi ce que décrit ma plume;
Non comme ces eſprits triſtement éclairés
Qui connoiſſent la route, & marchent égarés;
Toujours vuides d'amour, & remplis de lumiere,

Ardens pour la diſpute, & froids pour la Priere.
A la voix du Seigneur l'Univers enfanté,
Etaloit en tous lieux ſa naiſſante beauté.
Le Soleil commençoit ſes routes ordonnées;
Les ondes dans leur lit étoient empriſonnées;
Déja le tendre oiſeau s'élevant dans les airs,
Beniſſoit ſon Auteur par ſes nouveaux concerts:
Mais il manquoit encore un maître à tout l'ouvrage.
Faiſons l'homme, dit Dieu: *faiſons-le à notre image.*
Soudain pétri de boue, & d'un ſouffle animé,
Ce chef-d'œuvre connut qu'un Dieu l'avoit formé.
La Nature attentive aux beſoins de ſon Maître,
Lui préſenta les fruits que ſon ſein faiſoit naître;
Et l'Univers ſoumis à cette aimable loi,
Conſpira tout entier au bonheur de ſon Roi.
La fatigue, la faim, la ſoif, la maladie
Ne pouvoient altérer le repos de ſa vie:
La mort même n'oſoit déranger les reſſorts
Que le ſouffle divin animoit dans ſon corps.

La nature attentive. " L'homme né pour le commandement, (dit M. Boſ-
„ ſuet dans ſes Elévations) commandoit aux animaux & à ſon corps, à ſes
„ ſens intérieurs & extérieurs, & à ſon imagination. Telle étoit la puiſſance
„ de l'ame créée à l'image de Dieu: elle tenoit tout dans la ſoumiſſion &
„ le reſpect.

Il n'eut point à ſortir d'une enfance ignorante :
Il n'eut point à dompter une chair inſolente.
L'ordre régnoit alors, tout étoit dans ſon lieu ;
L'animal craignoit l'homme, & l'homme craignoit Dieu :
Et dans l'homme, le corps reſpectueux, docile,
A l'ame fourniſſoit un ſerviteur utile.
Charmé des ſaints attraits, de biens environné,
Adam à ſon conſeil vivoit abandonné.
Tout étoit juſte en lui, ſa force étoit entiere :
Il pouvoit ſans tomber pourſuivre ſa carriere,
Soutenu cependant du céleſte ſecours,
Qui pour aller à Dieu le conduiſoit toujours.
Non qu'en tous ſes deſirs par la Grace entraînée
L'ame alors dût par elle être déterminée ;

L'animal craignoit l'homme. " Qu'eſt devenu cet empire que nous avions ſur „ les animaux ? ajoute M. Boſſuet : on n'en voit plus qu'un petit reſte, com„ me un foible mémorial de notre ancienne puiſſance, & un débris malheu„ reux de notre fortune paſſée. „

Adam à ſon conſeil. Pour bien entendre cette différence des deux états, qu'admet S. Auguſtin ; il faut lire le paſſage de M. Boſſuet que j'ai rapporté dans ma Préface. Ce même M. Boſſuet dans ſes Elévations, explique ainſi la maniere dont les Anges ont perſéveré par leur libre arbitre. „ Leur volonté „ dans un parfait équilibre, donnoit ſeule, pour ainſi parler, le coup de „ l'élection ; & leur choix que la Grace aidoit, mais qu'elle ne déterminoit „ pas, ſortoit comme de lui-même, par ſa propre & ſeule détermination. „ Tel étoit le libre arbitre parfaitement ſain. „

L'ame alors dût. *Tale erat adjutorium, quod deſereret cùm vellet, & in quo permaneret ſi vellet, non quo fieret ut vellet.* S. Aug. de Corr. & Gratia. C. XI. n. 31.

Le ſecours de la grace donné à Adam innocent, étoit tel qu'il pouvoit ne point s'en ſervir, lorſqu'il le vouloit, & s'en ſervir s'il le vouloit : mais il n'étoit pas tel qu'il le fît vouloir.

Ainſi ſans le Soleil l'œil qui ne peut rien voir,
A cet aſtre pourtant ne doit point ſon pouvoir :
Mais au divin ſecours en tout tems néceſſaire,
Adam étoit toujours maître de ſe ſouſtraire.
Ainſi le Soleil brille, & par lui nous voyons :
Mais nous pouvons fermer nos yeux à ſes rayons.
Tel fut l'homme innocent : ſa race fortunée
Des mêmes droits que lui devoit ſe voir ornée ;
Et conçu chaſtement, enfanté ſans douleurs,
L'enfant ne ſe fût point annoncé par ſes pleurs.
Nous n'euſſions vû jamais une mere tremblante
Soutenir de ſon fils la marche chancelante,
Réchauffer ſon corps froid dans la dure ſaiſon,
Ni par les châtimens appeller ſa raiſon.
Le Démon contre nous eût eu de foibles armes.
Hélas ! ce ſouvenir produit de vaines larmes.
Que ſert de regretter un état qui n'eſt plus,
Et de peindre un ſéjour dont nous fûmes exclus !

Ainſi ſans le Soleil. *Sicut oculus corporis etiam pleniſſimè ſanus, niſi candore lucis non poteſt cernere ; ſic & homo etiam perfectiſſimè juſtificatus, niſi æternâ luce adjuvetur, non poteſt rectè vivere.* Id. de Nat. & Gr. c. 26.

Comme les yeux du corps les plus ſaints & les mieux organiſés ne peuvent voir qu'avec le ſecours de la lumiere créée : de même l'homme le plus parfaitement juſtifié ne peut vivre dans la juſtice qu'avec le ſecours de la lumiere éternelle.

Pleurons notre diſgrace, & parlons des miſeres
Que ſur nous attira la chûte de nos peres.
Condamnés à la mort, deſtinés aux travaux,
Les travaux & la mort furent nos moindres maux.
Au corps, tyran cruel, notre ame aſſujettie
Vers les terreſtres biens languit appeſantie.
De menſonge & d'erreur un voile ténébreux
Nous dérobe le jour qui doit nous rendre heureux.
La nature autrefois attentive à nous plaire,
Contre nous irritée, en tout nous eſt contraire.
La terre dans ſon ſein reſſerre ſes tréſors :
Il faut les arracher ; il faut par nos efforts
Lui ravir de ſes biens la pénible récolte.
Contre ſon ſouverain l'animal ſe révolte ;
Le maître de la terre appréhende les vers :
L'inſecte ſe fait craindre au Roi de l'Univers.

Condamnés à la mort. " Enfans de la révolte, la révolte eſt la premiere cho-
„ ſe qui paſſe en nous avec le ſang : dès notre origine nos ſens ſont rebelles.
„ Toutes les paſſions nous dominent tour à tour, & ſouvent toutes enſem-
„ ble, & même les plus contraires. Tout le bien juſqu'au moindre nous eſt
„ difficile : tout le mal, quelque grand qu'il ſoit, a des attraits pour nous.
M. Boſſuet, Elev.

La terre dans ſon ſein. " La terre ſi féconde dans ſon origine, maintenant,
„ ſi elle eſt laiſſée à ſon naturel, n'eſt fertile qu'en mauvaiſes herbes : elle ſe
„ heriſſe d'épines, nous menace de tous côtés, & ſemble nous vouloir refu-
„ ſer la liberté du paſſage. On ne peut marcher ſur elle ſans combat... Hom-
„ me, voilà ta vie : éternellement tourmenter la terre, ou plutôt te tour-
„ menter toi-même en la cultivant, juſqu'à ce que tu ailles toi-même pour-
„ rir dans ſon ſein. O repos affreux ! O triſte fin d'un continuel travail !
Boſſuet, ibid.

L'homme à la femme uni met au jour des coupables,
D'un pere malheureux héritiers déplorables.
Aux ſolides avis l'enfant toujours rétif,
Par la ſeule menace y devient attentif.
De l'âge & des leçons ſa raiſon ſecondée,
A peine du vrai Dieu lui retrace l'idée.
Hélas ! à ces malheurs, par ſa femme ſéduit
Adam, le foible Adam, avec nous s'eſt réduit.
Son crime fut le nôtre, & le pere infidelle
Rendit toute ſa race à jamais criminelle.
Ainſi le tronc qui meurt voit mourir ſes rameaux,
Et la ſource infectée infecte ſes ruiſſeaux.
L'homme depuis ce jour n'apporte à ſa naiſſance
Que la pente au peché, l'erreur & l'ignorance.
Par l'amour des faux biens il remplit dans ſon cœur
Le vuide qu'y laiſſa l'amour du Créateur :
Dans ſon funeſte ſort d'autant plus déplorable,

Adam, le foible Adam.

Corruit, & cuncti ſimul in genitore cadente
Corruimus : tranſcurrit enim viroſa per omnes
Peccati ebrietas.

Adam notre premier pere eſt tombé, & nous a tous entraînés dans l'abîme où il s'eſt précipité : car depuis ſa chûte, le venin du péché & de la concupiſcence ſe communique à tous les hommes. *S. Proſp.* 3. *Part.* c. 17.

Dans ſon funeſte ſort. " Cet état malheureux de l'ame aſſervie ſous la peſanteur du corps, a fait penſer aux Philoſophes, que nos ames étoient attachées à ce corps comme à un cadavre, & ils ne pouvoient concevoir qu'un

Qu'il ignore le poids du fardeau qui l'accable ;
Qu'il ſe plaît dans ſes maux, & fuit la guériſon ;
Qu'il aime ſes liens, & chérit ſa priſon.
A le voir, pourroit-on croire ſon origine !
Eſt-ce là, direz-vous, cette image divine ?
Sans doute. Le portrait n'eſt pas tout effacé ;
Quelque coup de pinceau demeure encore tracé.
Malgré l'épaiſſe nuit ſur l'homme répandue,
On découvre un rayon de ſa gloire perdue.
C'eſt du haut de ſon Thrône un Roi précipité,
Qui garde ſur ſon front un trait de majeſté.
Une ſecrette voix à toute heure lui crie
Que la terre n'eſt point ſon heureuſe patrie ;
Qu'au Ciel il doit attendre un état plus parfait.
Et lui-même ici-bas quand eſt-il ſatisfait ?
Digne de poſſeder un bonheur plus ſolide,
Plein de biens & d'honneurs, il reſte toujours vuide.
Il forme encore des vœux dans le ſein du plaiſir,

„ tel ſupplice ſe pût trouver dans un monde gouverné par un Dieu juſte, „ ſans quelque péché précedent. De dures expériences firent connoître à ces „ Philoſophes le joug peſant des enfans d'Adam ; ſans en ſavoir la cauſe, ils „ en ſentoient les effets. *M. Boſſuet, Elev.*

C'eſt du haut de ſon Thrône. L'homme eſt ſi grand, *dit M. Paſcal*, que ſa grandeur paroît mieux en ce qu'il ſe connoît miſérable. Ce ſont miſéres de grand Seigneur, miſéres d'un Roi dépoſſedé.

Il n'eſt jamais enfin qu'un éternel deſir.
D'où lui vient ſa grandeur ? d'où lui vient ſa baſſeſſe ?
Et pourquoi tant de force avec tant de foibleſſe ?
Réveillez-vous, mortels, dans la nuit abſorbés,
Et connoiſſez du moins d'où vous êtes tombés.
Non, je ne ſuis point fait pour poſſeder la terre.
Quand ne ſerai-je plus avec moi-même en guerre ?
Qui me délivrera de ce corps de péché ?
Qui briſera la chaîne où je ſuis attaché ?
Mon cœur toujours rebelle, & contraire à lui-même,
Fait le mal qu'il déteſte, & fuit le bien qu'il aime.
Je veux ſortir du gouffre où je me vois jetté ;
Je veux... mais que me ſert ma foible volonté ?
Legere, irréſolue, incertaine, aveuglée,
Et malgré ſon néant, d'un fol orgueil enflée,
Voulant tout entreprendre, & n'exécutant rien,
Capable de tout mal, impuiſſante à tout bien,
Compagne qui m'entraîne au vice que j'abhorre,
Et guide qui ne ſert qu'à m'égarer encore.

Mon cœur toujours rebelle. *Non enim quod volo bonum hoc facio, ſed quod nolo malum hoc ago... infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* S. Paul aux Rom. c. VII. ℣. 19. 24.

Je ne fais pas le bien que je veux : & je fais au contraire le mal que je ne veux pas.... malheureux que je ſuis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ?

Mais par ce guide ſeul autrefois éclairés,
Les ſuperbes mortels ſe croyoient aſſurés.
Pour confondre à jamais cette altiere ſageſſe,
Le Ciel leur fit long-tems éprouver leur foibleſſe.
A leurs ſens il livra Rois & peuples entiers,
Et les laiſſa marcher dans leurs propres ſentiers.
La digue fut ſoudain rompue à tous les vices :
On ne vit plus par-tout, que meurtres, injuſtices,
Débordemens impurs, brigandages affreux,
Et du crime honoré le regne ténébreux.
A de frivoles biens créés pour ſon uſage,
L'homme oſa follement préſenter ſon hommage.
La bête eut des autels, le bois fut adoré ;
Et tout fut, hors Dieu ſeul, comme Dieu réveré.
Et ſoi-même traitant ce culte de chimere,
Le foible Philoſophe imita le vulgaire.
Cependant, direz-vous, la Grece eut des Platons :
L'Aſie eut des Thalés, & Rome eut des Catons.
Lucrece eſtime plus ſon honneur que ſa vie ;
Decius ſe dévoue au bien de ſa patrie.
Victime du ſerment aux ennemis juré,
Regulus va chercher un ſupplice aſſuré.
Rougis, lâche Chrétien : dans un ſiécle prophane

Plus

Plus vertueux que toi le Payen te condamne.
Ah ! du nom de *Vertu* gardons-nous d'honorer
Des actions que Dieu dédaigna d'épurer.
Rome n'eut des vertus que la fauſſe apparence,
Et vaine elle reçut ſa vaine récompenſe.
L'éclat de ſes Héros nous charme & nous ſéduit :
Mais d'un aride champ quel peut être le fruit ?
Rien ne peut proſperer ſur des terres ingrates.
Le deſir de la gloire enfante les Socrates.
Du moindre des Romains l'eſtime & les regards
Soutiennent les Catons ainſi que les Céſars.

Plus vertueux que toi. L'action d'un Payen, quoique bonne en ſoi, ne pouvoit être agréable à Dieu, puiſque n'ayant pas Dieu pour fin elle étoit gâtée dans ſon origine. Un mauvais arbre ne peut produire de bons fruits. *Non poteſt arbor mala bonos fructus facere.* S. Math. VII. 18.

Ah ! du nom de vertu. Les actions même qui ſont bonnes de leur nature, ſi elles ne naiſſent pas de la ſemence d'une foi véritable, ſont des péchés qui rendent coupables ceux qui les font.

Omne etenim probitatis opus, niſi ſemine verâ
Exoritur fidei, peccatum eſt, inque reatum
Vertitur.

S. Proſper. Part. II. c. 16.

S. Auguſtin dit que les Romains, pour récompenſe de leurs actions vertueuſes, reçurent leur grandeur humaine, l'empire du monde : *Receperunt mercedem vani vanam.*

Les deux motifs des actions d'un Romain étoient, ſuivant Virgile, l'amour de la Patrie, & la paſſion pour la gloire.

... amor Patriæ, laudumque immenſa cupido.

Le P. Bourdaloüe dans ſon Sermon ſur l'état du péché, prouve admirablement, que quelque choſe que faſſe l'homme en cet état, ſon péché en détruit tout le mérite devant Dieu, qui rejette les plus belles actions quand elles ſont corrompues dans le motif. *Elles n'ont point*, dit-il, *le germe de vie qui les rend méritoires. Dieu eſt la vie de l'ame : ainſi l'ame ſéparée de Dieu ne peut opérer que des actions de mort.*

Plaignons plutôt, plaignons ces peuples miſérables;
Dont les *Juſtes* n'étoient que de moindres coupables.
Socrate, du vrai Dieu s'approchant de plus près,
Sembla de ſa grandeur découvrir quelques traits.
Faut-il donc pour le voir, percer tant de nuages?
Eh! qui de la Nature admirant les ouvrages,
Frappé d'étonnement à ce premier regard,
Ira pour l'ouvrier ſoupçonner le hazard?
De ce vil vermiſſeau j'entends la voix qui crie,
Dieu m'a fait, Dieu m'a fait; Dieu m'a donné la vie.
Tout parle à la raiſon, mais rien ne parle au cœur.
Le jour au jour ſuivant annonce ſon Auteur.
Mais ce n'eſt qu'en l'aimant que Dieu veut qu'on l'adore;
Et l'hommage du cœur eſt le ſeul qui l'honore.
En vain le Philoſophe entrevoit la clarté:
Du chemin de la vie eſt-il moins écarté?

Dont les Juſtes. Le ſurnom de *Juſte* fut donné à Ariſtide.

Socrate, du vrai Dieu. Les grandeurs viſibles de Dieu dans ſes créatures ont fait connoître ſes grandeurs inviſibles; mais tous les Philoſophes, comme dit S. Paul, *ont retenu la vérité dans l'injuſtice*, & ont refuſé à Dieu le culte qu'ils ſavoient bien qu'on lui devoit. Toute leur ſageſſe s'eſt évanouie: ils n'avoient pas été choiſis pour être la lumiere du monde. *Non hos elegit Dominus.*

Mais ce n'eſt qu'en l'aimant. *Quis veraciter laudat, niſi qui ſinceriter amat? pietas cultus Dei eſt, nec colitur niſi amando.* S. Aug. Ep. 140.

Qui eſt-ce qui loue véritablement le Seigneur, ſi ce n'eſt celui qui l'aime ſincerement....? La piété n'eſt autre choſe que le culte de Dieu; & on ne lui rend ce culte qu'en l'aimant.

Plus criminel encor que l'aveugle vulgaire,
Loin de rendre au Seigneur le culte néceſſaire,
Il perd, vuide d'amour, tout le fruit de ſes mœurs:
Son eſprit s'évapore en de folles lueurs.
En différens ſentiers les plus ſages s'égarent;
Par des Sectes ſans nombre entr'eux ils ſe ſéparent.
La raiſon s'obſcurcit: la ſimple vérité
Se perd dans les détours de la ſubtilité.
Oui, grand Dieu, c'eſt en vain que l'humaine foibleſſe
Sans toi veut ſe parer du nom de la ſageſſe:
Et quiconque uſurpa ce titre audacieux
Fut de tant d'inſenſés le moins ſage à tes yeux.
Pour guérir la nature infirme & languiſſante,
Ainſi que la Raiſon la Loi fut impuiſſante:
La Loi qui ne devant jamais briſer les cœurs,
Sans la Grace formoit des prévaricateurs;

Plus criminel encor. Cùm cognoviſſent Deum, non ſicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, ſed evanuerunt in cogitationibus ſuis... dicentes enim ſe eſſe ſapientes, ſtulti facti ſunt. *S. Paul aux Rom.* 1.

Les Philoſophes *ayant connu Dieu, ne l'ont point glorifié comme Dieu, & ne lui ont point rendu graces; mais ils ſe ſont égarés dans leurs vains raiſonnemens... & ces hommes qui ſe diſoient ſages, ſont devenus fous.*

Ainſi que la Raiſon. Toutes les expreſſions dont je me ſers en parlant de la Loi, ſont priſes de S. Paul. *Lex propter tranſgreſſiones poſita... cùm veniſſet mandatum, peccatum revivixit... miniſtratio mortis... egena & infirma elementa.* L'Egliſe chante ces paroles dans une des hymnes de Santeuil.

La Loi ancienne gravée ſur la pierre, donnoit des préceptes ſans donner la force de les accomplir: la Loi nouvelle gravée dans le cœur, fait exécuter tout ce qu'elle commande.

Inſculpta ſaxo lex vetus
Præcepta non vires dabat:
Inſcripta cordi lex nova
Quidquid jubet, dat exequi.

La Loi qui du péché reſſerrant les entraves,
Au lieu de vrais enfans fit de lâches eſclaves ;
La Loi, joug importun, de la crainte inſtrument,
Miniſtere de mort, vain & foible élément.
Ainſi ne put jadis le bâton d'Elizée
Reſſuſciter l'enfant de la mere affligée :
Le Prophète lui ſeul touché de ſon malheur,
Pouvoit dans ce corps froid rappeller la chaleur.
Le Juif portant toujours l'eſprit de ſervitude,
A ſes égaremens joignit l'ingratitude.
La race de Jacob, le Peuple ſi cheri,
Engraiſſé de bienfaits n'en fut point attendri.
Cependant Dieu voulut dans ces tems déplorables
Se former quelquefois des enfans véritables.
On vit avant Moïſe, ainſi que ſous la Loi,
Des Juſtes pleins d'amour & vivants de la Foi.

Ainſi ne put jadis. *Venit ipſe Elizæus, jam figuram portans Domini, qui ſervum ſuum cum baculo, tanquam cum lege præmiſerat... fecit Dominus quod non fecit baculus : fecit gratia, quod non fecit littera.* S. Aug. Serm. 1. in Pſ. 70.

Le Juif portant toujours. *Vetus homo in timore eſt ; novus in amore. Ita etiam duo Teſtamenta diſcernimus, vetus & novum, quæ in allegoria dicit Apoſtolus, in Abrahæ filiis figurari, uno de ancilla, altero de libera ; quæ ſunt, inquit, duo Teſtamenta. Servitus enim pertinet ad timorem, libertas ad amorem.* S. Aug. Tom. 10. p. 167.

Eliſée vint lui-même figurant J. C. il avoit envoyé devant lui ſon ſerviteur avec un bâton, qui étoit l'image de la Loi... le maître fit ce que le ſerviteur n'avoit pu faire : la Grace fit ce que la Lettre n'avoit pas fait.

Le caractere du vieil homme eſt la crainte, & celui de l'homme nouveau eſt le ſaint amour. Ce ſont-là les caracteres des deux Teſtamens, l'ancien & le nouveau, figurés, ſelon S. Paul, par les deux enfans qu'eut Abraham, l'un de l'eſclave, & l'autre de la femme libre. Car la crainte eſt l'apanage de l'eſclavage, & l'amour eſt celui de la liberté.

La Grace, dont le jour ne brilloit pas encore,
Sur leur tête déja répandoit ſon aurore.
L'arrêt de leur trépas fut deſlors effacé
Dans le ſang qui pour eux devoit être verſé,
Et des fruits de ce ſang ils furent les prémices.
Mais lorſque le Seigneur avec des yeux propices
Regardoit quelques-uns des neveux d'Iſraël,
Le reſte abandonné fut toujours criminel.
Les Prophètes en vain annonçoient leurs oracles,
Supplioient, menaçoient, prodiguoient les miracles.
Ce peuple dont un voile obſcurciſſoit les yeux,
Murmurateur, volage, amateur des faux dieux,
A ſes Prophètes ſourd, à ſes Rois infidelle,
Porta toujours un cœur incirconcis, rebelle.
Dans ſon Temple, il eſt vrai, l'encens ſe conſumoit;
Le ſang des animaux à toute heure fumoit.
Vain encens, vœux perdus! les taureaux, les geniſſes

La Grace dont le jour. *Eadem namque fides & noſtra & illorum; quoniam hoc illi crediderunt futurum, quod & nos credimus factum... nondum nomine, ſed reipſa fuerunt Chriſtiani.* S. Aug. Tom. II. Epiſt. cxc.

La foi des Juſtes de l'ancien Teſtament, eſt la même foi que la nôtre; puiſque ce qu'ils ont cru comme devant ſe faire, nous le croyons comme déja fait... s'ils n'ont pas été Chrétiens de nom, ils l'ont été en effet.

Les Prophètes en vain. Tant de promeſſes, de menaces, de châtimens, de récompenſes, de miracles, de propheties: enfin tant de bienfaits pour un peuple qui n'en profite point, nous prouvent l'inſuffiſance des remedes extérieurs, & la néceſſité de la Grace.

Etoient pour les péchés d'impuiſſans ſacrifices;
Dieu rejettant l'autel & le Prêtre odieux,
Attendoit une hoſtie agréable à ſes yeux:
Il falloit que la Loi ſur la pierre tracée
Fût par une autre Loi dans les cœurs remplacée,
Il falloit que ſur lui détournant tous les coups,
Le Fils vînt ſe jetter entre ſon Pere & nous.
Sans lui nous périſſions. Qu'une telle victime
Oblige le coupable à juger de ſon crime.
Quel énorme forfait, qui pour être expié,
Demandoit tout le ſang d'un Dieu ſacrifié!
Oui, l'homme après ſa chûte, au voyageur ſemblable,
Qu'attaqua des voleurs la rage impitoyable,
Percé de coups, laiſſé pour mort ſur le chemin,
Et baigné dans ſon ſang n'attendoit que ſa fin.
Les Prêtres de la Loi, témoins de ſa miſere,
Ne lui pouvoient offrir une main ſalutaire.
Enfin dans nos malheurs un Dieu nous ſecourut:
Le Ciel fondit en pluie, & le Juſte parut.
O filles de Sion, tréſſaillez d'allégreſſe:
Du Roi qui vient à vous célébrez la tendreſſe:
Il vient ſécher vos pleurs & calmer vos ſoupirs,

Les Juſtes de la Loi, ces hommes de deſirs,
De leur foi toujours vive auront la récompenſe.
Il vient, tout l'Univers ſe leve à ſa préſence :
L'Agneau ſaint de ſon ſang va ſceller le traité
Qui nous réconcilie à ſon Pere irrité.
Chargé de nos forfaits ſur la croix il expire,
Et du Temple auſſi-tôt le voile ſe déchire.
Aux prophanes regards le lieu ſaint fut livré :
Le Dieu qui l'habitoit s'en étoit retiré.
De ce Temple fameux la gloire étoit paſſée ;
La vile Sinagogue alloit être chaſſée :
Les tems étoient venus, où régnant dans les cœurs
Dieu vouloit ſe former de vrais adorateurs,
Et donnant à ſon Fils une épouſe plus ſainte,
Devoit répudier l'eſclave de la crainte.
Mortels qui juſqu'ici répandiez tant de pleurs,
Triſtes enfans d'Adam, banniſſez vos douleurs.

Les tems étoient venus. *Reliquit priùs Deus hominem in libertate arbitrii, in lege naturali, ut ſic vires naturæ ſuæ cognoſceret : ubi cùm deficeret, legem accepit, quâ datâ morbus invaluit, non legis ſed naturæ vitio ; ut ita cognitâ ſuâ infirmitate, clamaret ad medicum, & gratiæ quæreret auxilium.* S. Thomas 3. p. q. 1. Article 5.

Dieu d'abord abandonna l'homme à ſon libre arbitre, ſous la loi de nature ; afin qu'en cet état, il fît comme l'eſſai de ſes forces. L'homme s'étant trouvé trop foible, reçut la Loi : alors ſa maladie augmenta, non par la faute de la Loi, mais par la corruption de la nature humaine : & par une triſte expérience de ſa foibleſſe, il apprit à recourir au Medecin, & à chercher le ſecours de la Grace.

Du ſang de Jeſus-Chriſt l'Egliſe vient de naître ;
La nuit eſt diſſipée, & le jour va paraître.
Il arrive ce jour ſi long-tems attendu,
Ce jour que de ſi loin Abraham avoit vu.
Le Saint tant deſiré, tant prédit par vos Peres ;
Vous annonce aujourd'hui la fin de vos miſeres.
Sortez, humains, ſortez de la captivité ;
Ce Dieu qui pour toujours vous rend la liberté,
Ne veut plus que ſon peuple en eſclave le craigne :
Sa Grace & ſon amour vont commencer leur régne.

CHANT II.

VOUS que la vérité remplit d'un chaſte amour,
N'eſperez point encor dans ce triſte ſéjour,
Paiſibles poſſeſſeurs la goûter ſans allarmes :
Chrétiens, ſouffrez pour elle, & prêtez-lui vos armes.
L'Egliſe à la douleur deſtinée ici-bas,
Prit naiſſance à la Croix, & vit dans les combats.
Il faut que tout entier ſur elle s'accompliſſe
De ſon époux mourant le ſanglant ſacrifice.
Contr'elle le démon arma les Empereurs ;
Le fer brilla d'abord : inutiles fureurs !
En vain on la déchire, en vain le ſang l'inonde :

L'Egliſe à la douleur. *Ab ipſo Abel, quem primum juſtum impius frater occidit, & deinceps uſque in finem hujus ſeculi, inter perſecutiones mundi, & conſolationes Dei, peregrinando procurrit Eccleſia.*

Depuis Abel, le premier Juſte égorgé par ſon frere, juſqu'à la fin des ſiécles, l'Egliſe s'avance vers la Patrie céleſte parmi les perſécutions du monde, & les conſolations de Dieu. *S. Aug. de Civit. Dei L.* XVIII. *c.* 51.

De ſon époux. *Adimpleo ea quæ deſunt paſſionum Chriſti in carne mea, pro corpore ejus quod eſt Eccleſia.* S. Paul ad Col. 1, 24.

J'accomplis dans ma chair ce qui reſte à ſouffrir à Jeſus-Chriſt, en ſouffrant pour ſon corps, qui eſt l'Egliſe.

De ce ſang humectée elle en devient féconde.
L'Empereur à la Croix ſoûmit ſon front payen,
Montra qu'on pouvoit être & Céſar & Chrétien.
Le Prêtre d'Apollon renverſa ſon Idole,
Et Jupiter vaincu tomba du Capitole.
L'Egliſe dans ſon ſein voyoit naître la paix,
Quand la fiere Héréſie envenimant ſes traits,
Aux enfans de la Foi vint déclarer la guerre.
Plus d'une fois vaincue, enfin dans l'Angleterre
Elle appelle un vengeur ; & fidelle à ſa voix
Pelage de la Grace oſe attaquer les loix.
De notre liberté défenſeur téméraire,
Au céleſte pouvoir il prétend nous ſouſtraire.
Hélas ! que des humains les dehors ſont trompeurs !
De Pelage long-tems on admira les mœurs :
Mais que ſert qu'en public la vertu nous honore,
Si le ver de l'orgueil en ſecret nous dévore ?
Pelage ſe démaſque à l'Univers ſurpris,

Pelage de la Grace. Pelage né en Angleterre étoit Moine : il vint à Rome ſur la fin du quatriéme ſiécle, & y eut long-tems la réputation d'un homme de vertu & de piété. Il commença en 400 à débiter ſes erreurs, qui conſiſtent en trois points principaux. 1. Qu'il n'y a point de péché originel. 2. Que l'homme ſe peut porter au bien ſans le ſecours de la Grace, qui eſt donnée à proportion qu'on la mérite. 3. Que l'homme peut parvenir à un état de perfection dans lequel il n'eſt plus ſujet aux paſſions, ni au péché. Par une profeſſion de foi captieuſe il ſurprit le Pape Zoſime, qui depuis reconnut qu'il avoit été trompé, & condamna Pelage.

Et vient à Rome même infecter les eſprits.
Le Docteur pénitent, l'auſtere Anachorette,
Qui croit toujours du Ciel entendre la trompette,
Ce Savant, ſi fameux par tant d'Ecrits divers,
Qui du fond de ſa Grote éclaire l'Univers,
Jerôme vieux alors, ranime ſon courage;
Mais le ſeul Auguſtin devoit vaincre Pelage.
De ce grand défenſeur le Ciel ayant fait choix,
Lui mit la plume en main, le chargea de ſes droits.
Auguſtin tonne, frappe & confond les rebelles.
Sa doctrine aujourd'hui guide encor les fidelles:
Rome, tout l'Univers admire ſes Ecrits,
Et M..... lui ſeul en ignore le prix.
Diſciple d'Auguſtin, & marchant ſur ſa trace,
Proſper s'unit à lui pour défendre la Grace.
Il pourſuivit l'erreur dans ſes derniers détours,

Le Docteur pénitent. S. Jerôme, fameux par ſa vaſte érudition, & par ſa vie auſtere, écrivit contre Pelage, & mourut peu de tems après.

De ce grand défenſeur. L'Egliſe a eu toujours une ſinguliere vénération pour S. Auguſtin, qu'elle a regardé comme le Docteur de la Grace. Les Conciles & les Papes ſe ſont ſouvent ſervis de ſes termes pour former leurs déciſions.

Proſper s'unit à lui. S. Proſper qui ſelon toutes les apparences n'a jamais été que ſimple Laïque, étoit d'Aquitaine. Il s'eſt acquis une grande réputation par ſon Poëme contre *les Ingrats*, c'eſt-à-dire, contre les ennemis de la Grace. " On s'étonne que ce Saint ait pu accorder la beauté de la verſification „ avec les épines de ſa matiere, & que l'exactitude pour les Dogmes de la „ Foi y ſoit ſi régulierement obſervée, malgré la contrainte des Vers & la „ liberté de l'eſprit poëtique. Les vérités ſont repréſentées avec les orne- „ mens naturels de la Poëſie, c'eſt-à-dire, avec une hardieſſe également „ agréable & ingénieuſe. „ Cet éloge du Poëme de S. Proſper eſt dans le Jugement des Savans, par M. Baillet.

Et contr'elle des Vers emprunta le ſecours.
Les Vers ſervent aux Saints : la vive Poëſie
Fait triompher la Foi, fait trembler l'Héréſie.
Admirateur zélé de ces maîtres fameux,
Je mets toute ma gloire à marcher après eux.
Formé dans leurs Ecrits, & plein de leurs maximes
Je les vais annoncer, n'y prêtant que mes rimes :
Auguſtin dans mes Vers donne encor ſes leçons.
Seigneur, c'eſt à tes Saints à parler de tes dons !
Aux forces que la Grace inſpire à la nature
Des foibleſſes de l'homme oppoſons la peinture.
Connoiſſons par nos maux la main qui nous guérit.
L'erreur & le menſonge aſſiégent notre eſprit,
Et la nuit du péché nous couvrant de ſes ombres,
Entre nous & le jour jette ſes voiles ſombres.
Notre cœur corrompu, plein de honteux deſirs,
Ne reconnoît de loix que celles des plaiſirs.

Aux forces que la Grace. *Subintravit ignorantia rerum agendarum, & concupiſcentia noxiarum, quibus comites ſubinferuntur error & dolor.* S. Aug. Ench. c. 23.

Nous naiſſons avec l'ignorance de ce que nous devons faire, & le deſir de ce qui nous eſt nuiſible ; & à leur ſuite viennent l'erreur & la douleur.

Connoiſſons par nos maux. *Omne malum hominis error, & infirmitas : aut neſcis quid agas, & errando laberis ; aut ſcis quid agi debeat, & infirmitate ſuperaris.* Idem.

Ce qui fait toute la maladie de l'homme, c'eſt l'erreur & la foibleſſe : ou il ne ſait ce qu'il doit faire, & il péche par erreur ; ou il ſait ce qu'il doit faire, & la foibleſſe le fait ſuccomber.

Le plaiſir, il eſt vrai, juſte dans ſa naiſſance,
Par de ſages tranſports ſervoit à l'innocence :
Nos corps par cet attrait devoient ſe conſerver,
Et nos ames vers Dieu ſe devoient élever.
Mais notre ame aujourd'hui n'étant plus ſouveraine,
Aux ſeuls plaiſirs des ſens notre corps nous entraîne.
Des ſaintes voluptés le chaſte ſentiment
Se réveille avec peine, & s'éteint aiſément.
A croître nos malheurs le démon met ſa joie :
Lion terrible il cherche à dévorer ſa proie ;
Et transformant ſa rage en funeſtes douceurs,
Souvent ſerpent ſubtil il coule ſous les fleurs.
Ce tyran ténébreux de l'infernal abîme
Joüiſſoit autrefois de la clarté ſublime.
L'orgueil le fit tomber dans l'éternelle nuit,
Et par ce même orgueil l'homme encor fut ſéduit,
Quand nos Peres, à Dieu voulant être ſemblables,
Oſerent ſur un fruit porter leurs mains coupables.
L'orgueil depuis ce jour entra dans tous les cœurs :

A croître nos malheurs. Les Démons, *dit M. Boſſuet*, au lieu de la félicité dont ils joüiſſoient dans leur origine, n'ont plus que le plaiſir obſcur & malin que peuvent ſe trouver des coupables à ſe faire des complices, & des malheureux à ſe donner des compagnons de leur diſgrace.

Là de nos paſſions il nourrit les fureurs ;
Souvent il les étouffe, & pour mieux nous ſurprendre ;
Il ſe détruit lui-même, & renaît de ſa cendre.
Toujours contre la Grace, il veut nous révolter,
Pour mieux regner ſur nous, cherchant à nous flater.
Il releve nos droits, & notre indépendance ;
Et de nos intérêts embraſſant la défenſe,
Nous répond follement que notre volonté
Peut rendre tout facile à notre liberté.
Mais comment exprimer avec quelles adreſſes
Ce Monſtre ſait de l'homme épier les foibleſſes ?
Sans ceſſe parcourant toute condition,
Il répand en ſecret ſa douce illuſion.
Il conſole le Roi que le Thrône empriſonne,
Et lui rend plus leger le poids de la Couronne.
Aux yeux des conquérans de la gloire enyvrés
Il cache les périls dont ils ſont entourés.
Par lui le courtiſan, du maître qu'il ennuie
Soutient, lâche flateur, les dédains qu'il eſſuie.

Souvent il les étouffe. Rien n'eſt ſi beau que la peinture que M. de la Rochefoucaut, dans ſes Maximes, fait de l'amour propre. " Il eſt, dit-il, „ dans „ tous les états de la vie, & dans toutes les conditions : il vit par-tout, il „ vit de tout, il vit de rien, il s'accommode des choſes & de leur priva- „ tion : il paſſe même dans le parti des gens qui lui font la guerre : il entre „ dans leurs deſſeins ; & ce qui eſt admirable, il ſe hait lui-même avec eux ; „ il conjure ſa perte ; il travaille même à ſa ruine. Enfin il ne ſe ſoucie que „ d'être ; & pourvu qu'il ſoit, il veut bien être ſon ennemi. „

C'eſt lui qui d'un Prélat épris de la grandeur
Ecarte les remords voltigeans ſur ſon cœur.
C'eſt lui qui fait pâlir un ſavant ſur un livre,
L'arrache aux voluptés où le monde ſe livre,
D'un eſprit libertin lui ſouffle le poiſon,
Et plus haut que la Foi fait parler la Raiſon.
C'eſt lui qui des Palais deſcend dans les chaumieres,
Donne à la pauvreté des démarches altieres.
Lui ſeul nourrit un corps par le jeûne abattu:
Il ſuit toujours le crime, & ſouvent la vertu.
Parmi tant de périls, & contre tant d'allarmes
La Grace ſeule a droit de nous donner des armes.
Du Démon rugiſſant elle écarte les coups,
Contre nos paſſions elle combat pour nous:
Grace que ſuit toujours une prompte victoire,
Grace, céleſte don, notre appui, notre gloire,

Il ſuit toujours le crime. Il a preſque toujours quelque part à nos meilleures actions. Ce qui fait dire à S. Aug. *de Nat. & Gratia*, C. xxx.

Superbia & in rectè factis animo inſidiatur humano.... Ubi lætatus homo fuerit in aliquo bono opere ſe etiam ſuperaſſe ſuperbiam, ex ipſa latitia caput erigit & dicit: Ecce ego vivo; quid triumphas? & ideo vivo, quia triumphas.

L'orgueil eſt comme en embuſcade pour corrompre le cœur de l'homme dans le bien même qu'il fait... Si l'on s'applaudit d'avoir vaincu l'orgueil, il ſe prévaut de cette joie même, & s'écrie: Je vis dans ton cœur; pourquoi triomphes-tu? & j'y vis parce que tu triomphes.

C'eſt encore ce qui a fait dire à M. Paſcal: " Ceux qui écrivent contre la „ gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, & ceux qui le liſent, „ veulent avoir la gloire de l'avoir lu; & moi qui écris ceci, j'ai peut-être „ cette envie, & peut-être que ceux qui le liront l'auront auſſi.

Grace qui pour charmer a de ſi doux attraits,
Que notre liberté n'y réſiſte jamais :
Souffle du ſaint amour, par qui l'ame embraſée
Suit & chérit la loi qui lui devient aiſée.
Si cette voix n'appelle, en vain l'on veut marcher :
On s'éloigne du but dont on croit s'approcher.
Sans elle tout effort eſt un effort ſtérile,
Tout travail eſt oiſif, toute courſe inutile.
Sans elle l'homme eſt mort : mais dès qu'elle a parlé,
Dans la nuit du tombeau le mort eſt réveillé,
Et ſes liens rompus ne forment plus d'obſtacle.
Par quel charme ſuprême arrive ce miracle ?

Souffle du ſaint amour. *Inſpiratio dilectionis, ut cognita ſancto amore faciamus.* S. Aug. Ep. ad Bonif.

La Grace eſt une inſpiration de l'amour divin, pour nous faire pratiquer par ce ſaint amour le bien que nous connoiſſons.

„ C'eſt cette Grace, dit le P. Bourdaloue, qui opere en nous & avec nous, „ tout ce que nous faiſons pour Dieu, & qui nous donne par ſon efficace „ non-ſeulement le pouvoir, mais la volonté & l'action... Son caractere eſt „ d'unir enſemble l'onction & la force, & de conduire les œuvres de Dieu „ avec autant de douceur que d'efficacité. „

Tout travail eſt oiſif. ... *Et niſi donet*
Quæ bona ſunt, nihil efficiet bene cæca voluntas.
Hæc ut cujuſquam ſtudio affectuque petatur
Ipſa agit, & cunctis dux eſt venientibus ad ſe,
Perque ipſam niſi curratur, non itur ad ipſam.

Le libre arbitre, qui eſt aveugle, ne fera aucun bien, ſi la Grace ne le lui fait faire. Nul ne la deſire & ne la cherche que par le deſir & l'affection qu'elle inſpire elle-même. C'eſt la Grace qui conduit tous ceux qui la trouvent : & ſi on ne marche par ſa puiſſance, on ne va point vers elle.

Dans

Dans le même moment, ô moment précieux !
La Grace ouvre le cœur, & deſſille les yeux.
L'homme apperçoit ſon bien, & ſent qu'il eſt aimable.
Dieu ſe montre, le reſte eſt pour lui mépriſable.
Plaiſir, bien, dignité, grandeur, tout lui déplaît :
Il voit à découvert le monde tel qu'il eſt,
Plein de peines, d'ennuis, de miſeres, de craintes,
Théâtre de douleurs, de remords, & de plaintes.
Plus de repos pour lui dans cet horrible lieu ;
Il le fuit, il l'abhorre, il vole vers ſon Dieu.
Pour ébranler ſa Foi le démon n'a plus d'armes.
La gloire eſt ſans attraits, la volupté ſans charmes.
Mais de tant d'ennemis quoiqu'il ſoit le vainqueur ;
Si la Grace un moment abandonne ſon cœur,
Le triomphe ſera d'une courte durée.
Des dons qu'on a reçus la perte eſt aſſurée,
Si la Grace à toute heure accordant ſon ſecours,

Dans le même moment. *Gratia quæ occultè humanis cordibus divinâ largitate tribuitur, à nullo duro corde reſpuitur : ideo quippe tribuitur, ut cordis duritia primitus auferatur.* S. Aug. de Prædeſt. Sanct. c. VIII.

Il n'y a point de cœur, quelque dur qu'il ſoit, qui rejette cette grace, que Dieu par ſa pure liberalité répand dans les ames, parce que ſon premier effet, & pour lequel Dieu la donne, eſt d'ôter la dureté du cœur.

Si la Grace un moment. Une Doctrine qui nous enſeigne l'empire ſouverain de Dieu ſur notre volonté, & qui nous apprend à tout attendre de ſa miſéricorde, fonde dans nos cœurs l'amour, l'humilité, & la reconnoiſſance.

De ſes premiers bienfaits ne prolonge le cours.
Sans ceſſe vit *en* nous l'ennemi domeſtique,
Ou captif *in*docile, ou vainqueur tyrannique.
Guerre continuelle : un vice terraſſé
Par un vice plus fort eſt bientôt remplacé.
Au dehors tout irrite, & tout allume encore
Ce feu, qui ſans s'éteindre, au-dedans nous dévore.
Le monde qui l'attiſe, en tous lieux nous pourſuit ;
Son commerce corrompt, ſa morale ſéduit.
Il applaudit, il loue, & ſa louange charme :
Il reprend, il condamne, & ſa cenſure allarme.
Parmi tant de dangers la Grace eſt mon recours.
Amoureux de ſes biens, je les cherche, j'y cours :
Par des vœux enflammés mon ame les implore,
Et quand je les reçois, je les demande encor.
Dieu, riche dans ſes dons, peut toujours accorder :
L'homme, plein de beſoins, doit toujours demander.
J'avance en ſûreté quand Dieu me veut conduire,
Et je tombe auſſi-tôt que ſa main ſe retire ;
Tel que le foible enfant qui ne ſe ſoutient pas,
Si ſa mere n'eſt plus attentive à ſes pas.
Par ce triſte abandon la ſuprême Sageſſe

Fait aux Saints quelquefois éprouver leur foibleſſe.
David, l'heureux David, ſi chéri du Seigneur,
Ce Prophète éclairé, ce Roi ſelon ſon cœur,
Vaincu par une femme eſt en paix dans le crime,
Et ne ſeroit jamais ſorti de cet abîme,
Si le Ciel n'eût pour lui rappellé ſa bonté.
Au tranquille pécheur Nathan eſt député:
Si-tôt que cette voix a frappé ſon oreille,
David ſe reconnoît: ſon œil s'ouvre, il s'éveille.
De ſon Thrône à l'inſtant, d'un ſaint regret touché,
Il ſe leve, & s'écrie: *Il eſt vrai, j'ai péché.*
Ainſi tombe, malgré ſes ſermens téméraires,
L'Apôtre qui ſe croit plus ferme que ſes freres:
Prêt à ſuivre ſon maître en priſon, à la mort,
Nul obſtacle à ſes yeux ne paroît aſſez fort.
Il le croit, il le jure, & l'ardeur qui l'enflamme
Tout à coup va s'éteindre à la voix d'une femme:
Et même s'il gémit du plus grand des malheurs,
C'eſt au regard divin qu'il doit ſes juſtes pleurs.

David, l'heureux David. *Per medicinalem providentiam David paululum deſertus eſt à Rectore, ne per exitialem ſuperbiam deſereret ipſe Rectorem.* S. Aug. de Cont. c. 14.

Ce fut par une providence médicinale, que le Seigneur abandonna David pour un peu de tems; de peur que par un funeſte orgueil il n'abandonnât lui-même ſon divin Conducteur.

C'eſt au regard divin. *Niſi deſertus,* Pierre n'auroit pas renoncé J. C.

Mais Pierre abandonné, qui renonce ſon Maître,
Et devient à la fois ingrat, parjure, traître,
Ranimé de la Grace ira devant les Rois
Braver les chevalets, les flammes & les croix.
Que le Juſte à toute heure appréhende la chute;
S'il tombe cependant, qu'à lui ſeul il l'impute.
Oui, l'homme qu'une fois la Grace a prévenu,
S'il n'eſt par elle encor conduit & ſoutenu,
Ne peut, à quelque bien que ſon ame s'applique...
Mais à ce mot j'entends crier à l'hérétique.
Ne peut, c'eſt-là, dit-on, le Janſéniſme pur.
Dans ſes expreſſions Luther eſt-il plus dur?
Ainſi la loi divine, à l'homme impratiquable,
Impoſe ſans la Grace un joug inſurmontable.
Ah! c'eſt-là le premier des dogmes monſtrueux,
Juſte objet de l'horreur d'un Chrétien vertueux.
Mais vous qui tranſporté d'un zèle charitable
Voulez me mettre au rang des noirs enfans du Diable;

---

non negaret : niſi reſpectus, non fleret. S. Aug. Serm. 285.

Que le Juſte à toute heure. *Gratia nolentem prævenit; ut velit : volentem ſubſequitur; ne fruſtra velit.* Idem.

s'il n'eût été abandonné : & il n'auroit pas pleuré ſon péché, ſi J. C. n'avoit jetté ſur lui un regard de miſéricorde.

La Grace prévient celui qui ne veut pas ; afin qu'il veuille : elle accompagne & ſuit celui qui veut ; afin qu'il ne veuille pas en vain.

Signalez par vos cris votre ſainte douleur.
Telle eſt de vos pareils la Chrétienne chaleur :
Tout ce qui leur déplaît leur devient héréſie.
Répondez-moi pourtant. Le Sauveur qui nous crie :
O vous qui gémiſſez ſous le faix des travaux,
Accourez tous à moi, je finirai vos maux ;
Ne dit-il pas ? *Sans moi vous ne pouvez rien faire :*
Vous ne pouvez venir qu'attirés par mon Pere.
Vous allez, je le vois, avec ſubtilité
Eluder de ces mots la ſainte autorité.
Toutefois épargnez votre ſoin téméraire.
Je conviens avec vous que l'homme peut tout faire ;
Oui, qu'il peut à toute heure obéir à la Loi.
Mais vous devez auſſi convenir avec moi,
Que nous ne mettrons point ce pouvoir en uſage
Si notre volonté n'y joint pas ſon ſuffrage,

Ne dit-il pas ſans moi ? *Sine me nil poteſtis facere... nemo poteſt venire ad me, niſi qui miſit me, traxerit eum.* Joan. 18.

Je conviens avec vous. *Deus impoſſibilia non jubet ; ſed jubendo monet, & facere quod poſſis, & petere quod non poſſis ; & adjuvat ut poſſis,* Conc. Trid. *Seſſ.* VI. *c.* 11.

Oui, qu'il peut. *Certum eſt nos mandata ſervare ſi volumus ; ſed quia præparatur voluntas à Domino, ab illo petendum eſt, ut tantum velimus, quantum ſufficit.* S. Auguſt. de Gr. & lib. Arbit. ç. 16.

Sans moi vous ne pouvez rien faire... perſonne ne peut venir à moi, ſi mon Pere qui m'a envoyé, ne l'attire.

Dieu ne commande pas des choſes impoſſibles ; mais en commandant il avertit, & de faire ce que l'on peut, & de demander ce que l'on ne peut pas ; & il aide afin qu'on puiſſe.

Il eſt certain que nous obſervons les préceptes, ſi nous voulons ; mais comme c'eſt le Seigneur qui prépare la volonté, il faut lui demander que nous voulions autant qu'il faut pour faire ce que nous voulons.

Elle qui pour le bien le refuſe toujours,
Si Dieu pour la fléchir n'accorde ſon ſecours,
Non, malgré ſes efforts, la brebis égarée
Ne retrouvera point la demeure ſacrée,
Si le tendre Paſteur ne la prend dans ſes bras,
Et juſqu'à ſon troupeau ne la rapporte pas,
Quand je ſens pour le bien un deſir véritable,
N'eſt-ce donc pas alors Dieu qui m'en rend capable?
Dieu ſeul fait tout en nous: c'eſt lui dont la bonté
Y forme tout deſir & toute volonté.
La créature entiere eſt ſoumiſe à ſon Maître:
Nous devons la penſée à qui nous devons l'être,
En vain nous lui voudrons diſputer notre cœur,
Il en ſera toujours le ſouverain moteur.
Dieu commande, & dans l'homme il fait ce qu'il commande:
Il donne le premier ce qu'il veut qu'on lui rende.

En vain nous lui voudrons. " Dieu eſt la cauſe univerſelle de tout ce qui eſt. „ Les façons d'être doivent venir néceſſairement du premier Etre.... Si le bon „ uſage du libre arbitre ne venoit pas de lui, nous pourrions dire que nous „ nous ferions meilleurs que Dieu nous a faits, & que nous nous donnerions „ à nous-mêmes quelque choſe qui vaut mieux que l'être; parce qu'il vaut „ mieux n'être point, que de ne pas uſer de ſon libre arbitre ſelon la Loi de „ Dieu.

„ A la réſerve du péché, qui ne peut être attribué qu'à la créature, tout le „ reſte de ce qu'elle a dans ſon fonds, dans ſa liberté, & dans ſes actions, „ doit être attribué à Dieu. Et la volonté de Dieu qui fait tout, bien loin „ de rendre tout néceſſaire, fait au contraire dans le néceſſaire auſſi bien que „ dans le libre, ce qui fait la différence de l'un & de l'autre.„ *M. Boſſuet, Traité du Libre Arbitre.*

D'où vient donc cet orgueil ſi follement conçu ?
Quel bien poſſedons-nous que nous n'ayons reçu ?
Mere des bons deſſeins, principe de lumiere,
La Grace produit tout, & même la priere.
Quand nous courons vers elle, elle nous fait courir ;
Quand pour elle un cœur s'ouvre, elle le vient ouvrir ;
Elle forme nos vœux, & dans l'ame qui prie,
Par d'ineffables ſons c'eſt l'Eſprit ſaint qui crie.
L'homme, quand ſur lui ſeul il oſe s'appuyer,
Eſt ſemblable au roſeau qu'un ſouffle fait plier.
Tout croît, & vit en Dieu : la foible créature
De ſa main liberale attend la nourriture.
Aux pâturages gras il mene ſes troupeaux :
Il les conduit lui-même à la ſource des eaux.
Paſteur rempli d'amour il adoucit leurs peines,
Il porte dans ſon ſein les brebis qui ſont pleines.
Soumettons-nous ſans crainte à cette vérité :

Quand nous courons vers elle. *Da quod jubes, & jube quod vis.* S. Aug. Confeſſ. *Certum eſt nos facere cùm facimus ; ſed ille facit ut faciamus, præbendo vires efficaciſſimas voluntati, qui dixit : Faciam ut in juſtificationibus meis ambuletis.* Idem de Grat. & lib. arb. c. 16.

Donnez ce que vous commandez, & commandez ce que vous voulez... Il eſt certain que nous agiſſons, quand nous agiſſons ; mais celui qui fait que nous agiſſons, parce qu'il donne des forces très-efficaces à notre volonté, c'eſt celui dont il eſt dit : Je vous ferai marcher dans la voie de mes préceptes.

Elle forme nos vœux. " Dans la Loi de Grace, dit le P. Bourdaloüe, Dieu „ nous donne dequoi accomplir ce qu'il nous commande : diſons mieux, „ Dieu lui-même accomplit en nous ce qu'il exige de nous. „

La Grace eſt le ſoutien de notre humilité.
Au Dieu qui vous conduit, mortels, rendez hommage.
N'allez point toutefois en déteſtant Pelage,
Dans un aveugle excès follement entraînés,
Vous croire des captifs malgré vous enchaînés;
Et du Ciel oubliant la douceur infinie,
Changer ſon regne aimable en dure tyrannie.
L'impétueux Luther, qu'emportoient ſes fureurs;
Joignit ce dogme impie à tant d'autres erreurs.
Affectant d'élever la Grace & ſa puiſſance,
Il voulut nous ravir la libre obéiſſance;
Prétendit que contraint par les ſuprêmes loix,
L'homme marche toujours ſans volonté, ſans choix,
Vil eſclave, chargé de chaînes inviſibles.
Préchant après Luther ces maximes horribles,
Calvin mit tout en feu: le fidelle trembla,
Et ſur ſes fondemens l'Egliſe s'ébranla.
Pour raſſurer alors la vérité troublée,

L'impétueux Luther. " Le Pelagianiſme, dit encore le P. Bourdaloüe, attribuant des forces à l'homme pour agir indépendamment de Dieu, ſembloit rendre l'homme fervent. Le Calviniſme, pour élever la prédeſtination de Dieu, anéantiſſant le libre arbitre, humilioit l'homme en apparence, mais lui ôtoit la pratique des bonnes œuvres. L'Egliſe tient le milieu entre ces deux extrêmités: elle nous maintient dans l'humilité ſans préjudice de la ferveur; & excite en nous la ferveur, ſans intéreſſer l'humilité. "

La ſage & ſainte Egliſe à Trente raſſemblée,
Sans que jamais l'erreur y pût mêler ſon fiel,
Reçut, & nous rendit les réponſes du Ciel.
Défendons, en ſuivant ſes dogmes reſpectables,
De notre liberté les droits inaltérables.
Notre cœur n'eſt qu'amour : il ne cherche, il ne fuit,
Qu'emporté par l'amour dont la loi le conduit.
Le plaiſir eſt ſon maître : il ſuit ſa douce pente,
Soit que le mal l'entraîne, ou que le bien l'enchante.
Il ne change de fin, que lorſqu'un autre objet
Efface le premier par un plus doux attrait.
La Grace qui l'arrache aux voluptés funeſtes
Lui donne l'avant-goût des voluptés céleſtes,
Le fait courir au bien qu'en elle il apperçoit,
Voir ce qu'il doit chérir, & chérir ce qu'il voit.
C'eſt par-là que la Grace exerce ſon empire ;

Notre cœur n'eſt qu'amour. Les paſſions ſont les mouvemens de l'ame pour s'unir aux objets qu'elle aime, ou ſe ſéparer de ceux qu'elle hait. Ainſi toutes les paſſions, quoiqu'elles ayent des noms différens, ſe réduiſent à une ſeule qui eſt l'amour. La haine pour un objet vient de l'amour qu'on a pour un autre. Le deſir eſt l'amour d'un bien qu'on n'a pas : la joie eſt le plaiſir que cauſe un bien qu'on poſſede. Ainſi *notre cœur n'eſt qu'amour.* Et la Grace étant le ſouffle du ſaint amour, fait que toutes nos paſſions, c'eſt-à-dire tous les mouvemens de notre ame, ne tendent plus qu'à s'unir à l'objet qu'elle aime, c'eſt-à-dire, à Dieu.

Le plaiſir. *Quod amplius nos delectat, ſecundùm id operemur neceſſe eſt.* S. Aug. in Epiſt. ad Gal. c. 49. Nous ne pouvons manquer d'agir ſelon ce qui nous plaît davantage.

Elle-même eſt amour, par amour elle attire ;
Commandement toujours avec joie accepté,
Ordre du Souverain qui rend la liberté ;
Charme qui ſans effort briſe tout autre charme,
Vainqueur qui plaît encore au vaincu qu'il déſarme.
Non, que le Dieu puiſſant, qui ſait nous enflammer,
Malgré nous toutefois nous force de l'aimer,
Ni qu'à ſuivre ſon ordre il veuille nous contraindre :
En cela pour nos droits nous n'avons rien à craindre.
La Grace ſe plaît-elle à la gêne du cœur ?
Non, ſes heureuſes loix ſont des loix de douceur.
Il eſt vrai, qu'auſſi-tôt qu'elle ſe fait entendre,
Un infaillible aveu ſe hâte de s'y rendre.
Mais faut-il s'étonner que cette aimable ardeur
Diſſipe en un moment la plus longue froideur ?
Que du céleſte feu cette vive étincelle
Embraſe tous les cœurs, n'en trouve aucun rebelle ?
Que cette douce chaîne, enchaîne librement ?

Mais faut-il s'étonner. *Non arbitreris iſtam aſperam moleſtamque violentiam. Dulcis eſt, ſuavis eſt : ipſa ſuavitas te trahit.* S. Aug. Serm. 131. c. 2.

Ne vous figurez rien de dur ni de fâcheux dans la ſainte violence par laquelle Dieu nous attire à lui. Elle n'a rien que de doux, rien qui ne faſſe plaiſir : & c'eſt le plaiſir même qui nous attire.

Que cette voix obtienne un sûr consentement,
Sans qu'en elle jamais la moindre violence
Arrache cette entiere & prompte obéissance ?
Le malade qui souffre & sent qu'il va mourir,
Repousse-t'il celui qui vient pour le guérir ?
Libre de rejetter un pain qu'on lui présente,
Le Pauvre le ravit quand la faim le tourmente,
Et maître de rester dans la captivité,
Toujours un malheureux court à la liberté.
Oui, j'y cours plein d'horreur pour ma premiere chaîne :
Mais celui qui la rompt m'en inspire la haine.
Oui j'y cours ; mais celui qui daigne me l'offrir,
Lui seul a mis en moi la force d'y courir.
Dans cet heureux moment qu'au Dieu qui l'environne,
Pleine de ses attraits mon ame s'abandonne,
Et que par son amour, assiégé tant de fois,
A s'y rendre mon cœur détermine son choix ;
De tout ce que je fais je lui dois tout l'hommage.
Quand je choisis, mon choix est encor son ouvrage :
Et par un dernier coup intimement porté,
Dans l'instant que je veux il fait ma volonté,

Sans qu'à mon choix réel ce grand coup puiſſe nuire.
Dieu m'a fait libre : un Dieu peut-il faire & détruire ?
Non Luther & Calvin aſſurent follement
Que la Grace aſſervit à ſon commandement.
J'abhorre, je proſcris cet horrible blaſphême :
De mon ſang, s'il le faut, j'en ſigne l'anathême.
Maître de tous ſes pas, arbitre de ſon ſort,
L'homme a devant ſes yeux, & la vie & la mort.
C'eſt toujours librement que la Grace l'entraîne :
Il peut lui réſiſter, il peut briſer ſa chaîne.
Oui, je ſens que je l'ai ce malheureux pouvoir,
Et loin de m'en vanter, je gémis de l'avoir.
Avec un tel appui qu'aiſément on ſuccombe !
Ah, qui me donnera l'aîle de la colombe !
Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux
J'irois, je volerois dans le ſein du repos.
C'eſt-là qu'une éternelle & douce violence

Dieu m'a fait libre. *Tunc efficimur verè liberi, cùm Deus nos fingit, id eſt, format & creat; non ut homines, quod jam fecit, ſed ut boni homines ſimus, quod Gratia ſua facit.* S. Aug. Enchir. c. 31.

Nous devenons véritablement libres, lorſque Dieu nous forme & nous crée, non afin que nous ſoyons hommes, puiſque nous le ſommes déja ; mais afin que nous ſoyons des hommes juſtes ; ce qui eſt l'ouvrage de ſa Grace.

Oui, je ſens que je l'ai. " Voilà, dit M. Boſſuet dans ſes Elévations, un trait „ défectueux dans ma liberté, qui eſt de pouvoir mal faire. Ce trait ne vient „ pas de Dieu, mais du néant dont je ſuis tiré. „

Néceſſite des Saints l'heureuſe obéiſſance:
C'eſt-là que de ſon joug le cœur eſt enchanté:
C'eſt-là que ſans regret l'on perd ſa liberté.
Là de ce corps impur les ames délivrées,
De la joie ineffable à ſa ſource enyvrées,
Et riches de ces biens que l'œil ne ſauroit voir,
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir.
De ce Royaume heureux Dieu bannit les allarmes,
Et des yeux de ſes Saints daigne eſſuyer les larmes.
C'eſt-là qu'on n'entend plus ni plaintes ni ſoupirs:
Le cœur n'a plus alors ni craintes, ni deſirs.
L'Egliſe enfin triomphe; & brillante de gloire
Fait retentir le Ciel des chants de ſa victoire.
Elle chante, tandis qu'eſclaves, déſolés
Nous gémiſſons encor ſur la terre exilés.
Près de l'Euphrate aſſis nous pleurons ſur ſes rives:
Une juſte douleur tient nos langues captives.
Eh, comment pourrions-nous au milieu des méchans,
O céleſte Sion, faire entendre tes chants!
Hélas! nous nous taiſons: nos Lyres détendues
Languiſſent en ſilence aux ſaules ſuſpendues.
Que mon exil eſt long! ô tranquile cité!

Sainte Jeruſalem ! ô chere Eternité !
Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure !
Quand irai-je goûter ton adorable paix !
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais !

CHANT III.

TEL que brille l'éclair, qui touche au même inſtant,
Des portes de l'Aurore aux bornes du Couchant ;
Tel que le trait fend l'air, ſans y marquer ſa trace :
Tel & plus prompt encor part le coup de la Grace.
Il renverſe un Rebelle auſſi-tôt qu'il l'atteint ;
D'un ſcelérat affreux un moment fait un Saint.
Ce foudre inopiné, cette inviſible flamme
Frappe, éclaire, ſaiſit, embraſe toute l'ame.
Saintement pénétré d'un ſpectacle effrayant
Rancé de ſes plaiſirs reconnoît le néant :
D'eſclave il devient libre ; à la Cour il échappe,
Et fuit dans les déſerts pour enfanter la Trappe.

Saintement pénetré. On attribuë l'éclatante converſion de M. l'Abbé de la Trappe, à la vûe du Cercueil d'une Dame qu'il aimoit. Allant voir cette Dame, ſans ſavoir qu'elle étoit morte ſubitement, il trouva ſon Cercueil à la porte.

Ainſi prompte à courir, lorſque nous nous perdons,
La Grace quelquefois précipite ſes dons.
Souvent à nous chercher moins ardente & moins vive,
Par des chemins cachés lentement elle arrive.
Elle n'eſt pas toujours ce tonnerre perçant
Qui fend un cœur de pierre, & par un coup puiſſant
Abbat Saul qu'emportoit une rage homicide;
Fait d'un perſécuteur un Apôtre intrépide;
Arrache Magdelaine à ſes honteux objets,
Zachée à ſes tréſors, & Pierre à ſes filets.
Quelquefois doux rayon, lumiere temperée,
Elle approche, & le cœur lui diſpute l'entrée.
L'eſclave dans ſes fers quelque tems ſe débat,
Repouſſe quelques coups, prolonge le combat.
Oui, l'homme oſe ſouvent, triſte & funeſte gloire,
Entre ſon Maître & lui balancer la victoire;
Mais le Maître pourſuit ſon ſujet obſtiné,
Et parle de plus près à ce cœur mutiné.
Tantôt par des remords il l'agite & le trouble:
Tantôt par des attraits que ſa bonté redouble
Il amollit enfin cette longue rigueur,

Arrache Magdelaine. Quoique les Savans diſtinguent Marie Magdelaine de la Femme péchereſſe, il eſt permis de parler en vers ſuivant l'opinion commune.

Et le vaincu ſe jette aux pieds de ſon vainqueur.
De la Grace tel eſt l'aimable & ſaint empire:
Elle entraîne le cœur, & le cœur y conſpire.
Nous marchons avec elle: ainſi nous méritons,
Et nous devons nommer nos mérites des dons.
Ainſi Dieu toujours maître inſpire, touche, éclaire;
Et l'homme toujours libre, agit & coopere.
Auguſtin, de l'Egliſe, & l'organe & la voix;
De la céleſte Grace explique ainſi les loix.
Téméraire Docteur, eſt-ce là ton langage?
Honteux de reconnoître un ſi libre eſclavage,
Par tes détours ſubtils, par tes ſyſtêmes vains
Tu prétends éluder les paroles des Saints.
Hélas! de notre orgueil telle eſt l'horrible plaie:
Nous craignons d'obéir, & le joug nous effraie.
Voulant trop raiſonner, nous nous égarons tous:
Et de notre pouvoir défenſeurs trop jaloux,
Nous uſurpons du Ciel les droits les plus auguſtes:
Nous fixons ſon empire à des bornes injuſtes.
Mais que Dieu confondroit une telle fierté

Et nous devons nommer. " On a des mérites quand on eſt Saint; mais la „ Grace qui nous les donne, nous eſt donnée ſans mérite. La récompenſe eſt „ dûe après la promeſſe; mais la promeſſe a été faite par pure bonté. La ré- „ compenſe eſt dûe aux bonnes œuvres; mais la Grace qui n'eſt point dûe „ précede, afin qu'on les faſſe. *M. Boſſuet, Elev.*

S'il nous abandonnoit à notre liberté !
La Grace, dites-vous, vous paroît la contraindre.
Agréable péril ! ah ! riſquons, ſans rien craindre,
De trop donner à Dieu, de trop compter ſur lui.
Quel eſpoir ! quel honneur de l'avoir pour appui !
Laiſſons, laiſſons tout faire à celui qui nous aime.
Il ſait mes intérêts beaucoup mieux que moi-même.
Contre lui pour nos droits nous diſputons en vain,
Trop heureux de pouvoir les remettre en ſa main.
Eh ! comment réſiſter à cette main puiſſante ?
La molle & ſouple argile eſt moins obéiſſante,
Moins docile au Potier qui la tourne à ſon gré,
Qu'un cœur au ſouffle heureux dont il eſt pénétré.
Oui, c'eſt de ta bonté que je dois tout attendre,

La Grace dites-vous. *Tutiores vivimus ſi totum Deo damus, non autem nos illi ex parte, & nobis ex parte committimus.*

La molle & ſouple. *Ille qui in cœlo & in terra, omnia quæcumque voluit, fecit, etiam in cordibus hominum operatur.* S. Aug. de Grat. & libero Arb. c. XXI.

Il eſt plus ſûr pour nous de donner tout à Dieu, que de dépendre en partie de lui, & en partie de nous. *S. Aug. de dono Perſev. c.* VI.

Celui qui a fait dans le Ciel & ſur la Terre, tout ce qu'il a voulu, opere auſſi tout ce qu'il veut dans le cœur des hommes.

Mutans mentem atque reformans,
Vaſque novum ex fracto fingens virtute creandi.

Quelquefois, dit S. Proſper, Dieu attire à ſoi les nations les plus farouches & les plus oppoſées à l'Evangile, en changeant le fond du cœur, en rétabliſſant l'ame & la renouvellant, *& en formant par une puiſſance de Créateur & de Souverain un vaſe nouveau, de ce vaſe qui étoit briſé.* Saint Proſper, Partie II.

J'en dépends : mais, Seigneur, ma gloire eſt d'en dépendre ;
Tu me menes, je vais ; tu parles, j'obéis ;
Tu te caches, je meurs ; tu parois, je revis.
A moi-même livré, conduit par mon caprice
Je m'égare en aveugle, & cours au précipice.
Mes vices que je hais, je les tiens tous de moi ;
Ce que j'ai de vertu, je l'ai reçû de toi.
De mes égaremens moi ſeul je ſuis coupable :
De mes heureux retours je te ſuis redevable.
Les crimes que j'ai faits tu me les a remis ;
Et je te dois tous ceux que je n'ai point commis.
Qu'une telle doctrine eſt douce & conſolante !
Elle remet la paix dans mon ame tremblante.
La Foi m'apprend d'abord à tout craindre de moi :
L'eſpérance bientôt vient ranimer ma Foi.
„ Par vos foibles efforts, il eſt vrai, me dit-elle,

J'en dépends ; mais, Seigneur. " L'état de notre être eſt d'être tout ce que „ Dieu veut que nous ſoyons. Il fait être homme, ce qui eſt homme, corps „ ce qui eſt corps, penſée ce qui eſt penſée, paſſion ce qui eſt paſſion, action „ ce qui eſt action, néceſſaire ce qui eſt néceſſaire, & libre ce qui eſt libre. *M. Boſſuet, Traité du Libre Arbitre.*

Mes vices que je hais. *Mea ſola, non ſunt niſi peccata.* Je n'ai de moi que le péché, dit S. Aug. Serm. ſur le Pſ. 70. Et dans ſes Confeſ. *lib.* 2. c. VII. *Gratiæ tuæ deputo, & quæcumque non feci mala..... & omnia mihi dimiſſa eſſe fateor, & quæ mea ſponte feci mala, & quæ te duce non feci.* Je reconnois que c'eſt votre grace, ô mon Dieu, qui m'a préſervé de tout le mal que je n'ai point fait... Je vous ſuis redevable, & du pardon que vous m'avez accordé pour les péchés que j'ai commis, & de la protection par laquelle vous m'avez garanti de ceux que j'aurois encore pû commettre.

„ Vous ne ſuivrez jamais la voix qui vous appelle.
„ De cruels ennemis, hélas ! environné
„ Vous êtes à leurs traits ſans ceſſe abandonné.
„ Mais vous avez au Ciel un Pere qui vous aime,
„ Un Pere, c'eſt le nom qu'il s'eſt donné lui-même:
„ Raſſurez-vous, ſon Fils lui ſera toujours cher.
„ Périſſe l'inſenſé qui prend un bras de chair.
„ L'ame ſage & fidelle à ſon Dieu ſe confie,
„ Et peut tout en celui qui ſeul la fortifie.
Le M..... aidé par un autre ſecours
Ne ſera point ému d'un ſemblable diſcours.
A ſes ordres ſoumiſe, à ſes deſirs préſente,
Et compagne aſſidue, ainſi qu'obéiſſante
La Grace, nous dit-il, vient offrir ſon appui.
Quand il veut, il s'en ſert, l'uſage en eſt à lui.
Dieu fournit l'inſtrument qui gagne la victoire;
Mais de s'en bien ſervir l'homme ſeul a la gloire.
Dogmes cachés long-tems aux humains aveuglés,
Et qui par M..... ſont enfin dévoilés;

La Grace, nous dit-il. La Grace, ſuivant ce ſyſtême, ne change pas le cœur: elle met ſeulement la volonté dans l'équilibre. Ce n'eſt pas Dieu qui donne l'inclination à la volonté, c'eſt l'homme. Suivant le ſyſtême des Congruiſtes, Dieu épie le tems, le lieu, les circonſtances où la volonté fera un bon uſage de la Grace.

M..... qui pour nous plein d'un amour de Pere
Adoucit d'Auguſtin le dogme trop ſévere;
Rend un calme flateur à notre eſprit troublé;
Décide & parle en maître où Paul avoit tremblé.
„ Il n'eſt point, nous dit-il, de race favorite:
„ Dieu ſait de cet enfant quel ſera le mérite;
„ Dieu lit dans l'avenir ce qu'il doit être un jour;
„ Et s'il ſe rendra digne ou de haine ou d'amour.
„ La Grace eſt une ſource en public expoſée,
„ Dont l'onde eſt en tout tems par toute main puiſée.
„ Et lorſque pour agir nous faiſons nos efforts,
„ Dieu nous doit auſſi-tôt ouvrir tous ſes tréſors.
Dans l'Eſpagne où d'abord ces maximes parurent
La Vérité trembla, les Ecoles s'émurent,
Et du Saint ſi fameux par ſes rares écrits
Les Diſciples ſavans éleverent leurs cris.
Pour ramener la paix dans l'Egliſe troublée,
Le Pontife appella la fameuſe aſſemblée,

Il n'eſt point. Il admet une ſcience moyenne, par laquelle Dieu prévoit, avant aucun decret de ſa volonté, le bon uſage que nous ferons de notre liberté dans telles circonſtances.

Le Pontife appella. Les Dominiquains attaquerent vivement le Livre *de Concordiâ Gratiæ & liberi Arbitrii*, dès qu'il parut, & le déférerent à l'Inquiſition de Caſtille. La Cauſe fut portée à Rome. Clément VIII. établit la Congrégation, qui eut pour cette raiſon le titre *de Auxiliis*. Lemos, célébre Dominiquain, s'y diſtingua. Après 68 Congrégations où Clément VIII.

Où Lemos défenſeur des céleſtes ſecours,
Du menſonge hardi perçant tous les détours,
Débrouilla, confondit la Doctrine nouvelle.
Clément alloit lancer ſon tonnerre ſur elle.
Il vous rendoit vainqueurs, Diſciples d'Auguſtin :
Mais ſa mort vous priva d'un triomphe certain.
Aſſis au même Thrône, & plein du même zèle
Paul fit dreſſer l'Arrêt qu'attendoit tout fidelle.
L'humble Ecole eſpéra, ſa rivale craignit ;
Mais dans le Vatican le foudre s'éteignit.
De M..... qu'alors épargna l'anathême,
Ne rejettons pas moins le dangereux ſyſtême.
L'orgueil ſera toujours prompt à le recevoir :
Il flatte la raiſon qui veut tout concevoir.
Le Ciel à nos regards n'a plus rien d'inviſible :
On perce de la Foi le nuage terrible :
Des myſteres divins le voile eſt écarté.
Mais pour moi qui chéris leur ſainte obſcurité,
Je ramene le voile, & ne veux pas comprendre

préſida, ce Pape mourut. Leon XI. lui ſucceda, & mourut peu de jours après. Paul V. reprit l'examen de ces diſputes ; & après 17 Congrégations fit dreſſer ſa Bulle : mais des raiſons particulieres l'empêcherent de la publier.

Ne rejettons pas moins. Suivant ce ſyſtême, la Grace qui n'eſt pas efficace par elle-même, tire ſon efficacité des circonſtances. Saul n'eût pas été converti, ſi Dieu ne l'eût renverſé dans le moment où il ſavoit que le cœur du Perſécuteur de ſon Egliſe ſeroit diſpoſé à ſe rendre.

Ce que l'homme doit croire, & ne doit point entendre.
Une mortelle main pourroit-elle arracher
Les ſceaux qu'au Livre ſaint Dieu voulut attacher ?
Toi ſeul, Agneau puiſſant, ô Victime adorable,
Toi ſeul tu peux ouvrir le Livre reſpectable.
Hélas, s'il étoit vrai qu'un ſerviteur heureux,
Miniſtre obéiſſant, vînt remplir tous mes vœux :
Si je trouvois pour moi la Grace toujours prête ;
Que du Ciel aiſément je ferois la conquête !
Mais l'homme toutefois, chancelant, inégal,
Rencontre à tous ſes pas quelque obſtacle fatal.
A la plus douce paix un trouble affreux ſuccéde.
Il aimoit, il languit ; il brûloit, il eſt tiéde.
La joie & le chagrin, la froideur & l'amour
De ſon cœur inconſtant s'emparent tour à tour.
Après avoir long-tems couru dans la carriére,
Tout à coup il s'arrête & recule en arriére.
Toi donc, heureux mortel, arbitre ſouverain,
Toi qui trouves toujours la Grace ſous ta main,
Contre tant de malheurs montre ton privilége :
Fais connoître tes droits au Démon qui t'aſſiége.

Fais connoître tes droits. Selon M... Dieu a fait un pacte avec Jeſus-Chriſt, par lequel il s'engage à donner ſa Grace à tous les hommes qui feront ce qui ſera en eux par les forces de la nature. Combien l'homme s'égare quand il

Le chagrin te ſaiſit, tu te ſens agité ;
Vien te rendre la joie, & la tranquillité :
Etouffe ces dégoûts qui commencent à naître.
Il eſt tems : qu'attends-tu ? commande, parle en maître.
Mais quoi ? deſir, effort, menace, tout eſt vain ;
Et tu veux ſans ſuccès trancher du Souverain.
Miſérable, du moins reconnoi ta miſere.
L'orgueil t'avoit ſéduit, fais-en l'aveu ſincere,
Et reſſens le beſoin d'un plus puiſſant ſecours :
Au Seigneur ſans rougir tu peux avoir recours.
Va pleurer à ſes pieds ; implore, preſſe, crie,
Il ſe plaît à donner, mais il veut qu'on le prie.
Il faut ravir ſes biens, & pour être accordé,
Sans ceſſe ſon appui doit être demandé.
Nous ne pouvons jamais laſſer ſa patience,
Il aime que nos cris lui faſſent violence.

---

veut expliquer par ſa raiſon ſeule, ce que notre Raiſon ne peut comprendre ! Suivant le ſyſtême du P. Mallebranche, il eſt indigne de Dieu d'agir par des volontés particulieres. Les Anges ont été la cauſe occaſionelle des miracles de l'ancienne Loi ; & l'ame de Jeſus-Chriſt eſt la cauſe occaſionelle de la diſtribution de la Grace. Cette ame, quoiqu'unie au Verbe, a des volontés que le Verbe ne lui fait point avoir, & elle ne connoît point le fonds des cœurs : d'où il arrive qu'elle fait donner des Graces, ſans ſavoir quels effets elles auront ; & de même que la pluie, qui en conſéquence des Loix générales, tombe ſur des terres enſemencées où elle fait germer les fruits, tombe auſſi ſur des rochers ſtériles ; la Grace tombe ſur des cœurs diſpoſés à la recevoir, & ſur d'autres où elle ne peut produire aucun effet. Expoſer un pareil ſyſtême, c'eſt le réfuter.

Si la Grace à toute heure obéit à nos loix,
Faut-il pour l'obtenir l'appeller tant de fois ?
Et ſi nous avons toute la force ſalutaire,
Que ſert-il de prier ? nous devons tous nous taire.
Tendre Egliſe, ſur nous vous pleurez vainement :
Colombe, finiſſez ce long gémiſſement.
Miniſtres, eſſuyez vos larmes aſſidues ;
Et retirez vos mains vers le Ciel étendues.
Vous qui pouſſez vers Dieu des ſoupirs éternels,
Fidéles proſternés aux pieds de ſes autels,
Pourquoi répandre ainſi des prieres ſtériles ?
C'eſt à vous d'ordonner, vos cœurs vous ſont dociles :
Vous-mêmes à vos maux donnez un prompt ſecours ;
Vous pouvez tout. Mais quoi ! vous ſoupirez toujours,
Et de tous vos efforts vous ſentez l'impuiſſance.
Hélas, qui n'en a point la triſte connoiſſance !

Que ſert-il de prier. *Quid ſtultius quàm orare ut facias, quod in poteſtate habeas... Qui orat, non orat ut homo ſit, quod eſt naturâ ; neque orat ut habeat liberum arbitrium, quod jam accepit, cùm crearetur ipſa natura ; neque orat ut accipiat mandatum : ſed plane orat ut faciat mandatum.... Ipſa igitur oratio, clariſſima eſt Gratiæ teſtificatio.* S. Aug. epiſt. 177.

Quoi de plus inſenſé que d'avoir recours à la priere pour faire ce qui dépend de nous !... Quand nous prions, nous ne prions point Dieu de nous faire hommes, puiſque nous le ſommes par la nature ; ni de nous donner le libre arbitre, puiſque nous l'avons reçu dès le premier moment de notre être ; ni de nous donner la Loi, mais de nous la faire accomplir... La priere même eſt donc une preuve très-autentique de la Grace.

Quel mortel à ſon gré diſpoſe de ſon cœur !
Si l'on en croit pourtant un ſyſtême flateur,
Pour le bien & le mal l'homme également libre
Conſerve, quoi qu'il faſſe, un conſtant équilibre :
Lorſque pour l'écarter des loix de ſon devoir
Les paſſions ſur lui redoublent leur pouvoir,
Auſſi-tôt balançant le poids de la nature,
La Grace de ſes dons redouble la meſure ;
L'homme les perd encor, & toujours liberal
Le Ciel de nouveaux dons lui rend un nombre égal.
Dieu pour le criminel qui brave ſa colere
Doit payer de ſes biens un tribut néceſſaire.
Mais en les diſſipant on s'enrichit encor,
Et de Graces ſans nombre on amaſſe un tréſor.
Pourquoi donc les pécheurs qui déteſtent leurs chaînes,
Pour s'en débarraſſer trouvent-ils tant de peines ?
Ces plaiſirs qu'avec joie ils ont long-tems ſuivis,

Quel mortel à ſon gré. L'unique moyen d'accorder cette contrariété apparente, qui attribue tantôt à nous, tantôt à Dieu nos bonnes actions, eſt de reconnoître qu'elles ſont de nous à cauſe de notre libre arbitre qui les produit ; & qu'elles ſont de Dieu à cauſe de ſa Grace, qui fait que notre libre arbitre les produit. Dieu, *dit S. Auguſtin*, nous fait vouloir, ce que nous aurions pû ne point vouloir. *A Deo factum eſt ut vellent quod & nolle potuiſſent.*

Pourquoi donc les pécheurs. *Ex voluntate perverſa facta eſt libido ; & dum ſervitur libidini, facta eſt conſuetudo ; & dum conſuetudini non reſiſtitur, facta eſt neceſſitas.* S. Aug. Confeſſ. l. 8. c. 5.

Ma volonté, en ſe déréglant, eſt devenue *paſſion* : à force de ſuivre cette paſſion, elle s'eſt tournée en *habitude* ; & faute de réſiſter à cette habitude, elle eſt devenue *néceſſité*.

Sous leur régne cruel les tiennent aſſervis.
Ils voudroient s'affranchir d'un joug dont ils gémiſſent ;
Mais hélas, chaque jour leurs forces s'affoibliſſent.
Leurs fers ſe reſſerrant deviennent plus affreux,
Et toujours leur fardeau s'appeſantit ſur eux.
Oui, de nos paſſions la trop longue habitude
Malgré nous à la fin ſe change en ſervitude.
Pour connoître à quels maux ce mortel eſt livré,
Qui veut chaſſer l'amour de ſon cœur ulceré,
Faiſons taire un moment les Saints dans cet ouvrage,
Et d'un Voluptueux écoutons le langage.
„ Infortuné captif, ceſſe donc de ſouffrir :
„ Sauve-toi, guéris-toi. Mais comment te guérir ?
„ Comment ſortir ſi-tôt d'un ſi long eſclavage ?
„ O Dieux ! ſi la clémence eſt votre heureux partage,

Infortuné captif. Ceci eſt imité de la 77. Epigramme de Catulle.

Difficile eſt longum ſubito deponere amorem :
Difficile eſt, &c.
O Dî, ſi veſtrum eſt miſereri, aut ſi quibus unquam
Extrema jam ipſa in morte tuliſtis opem,
Me miſerum aſpicite : & ſi vitam puriter egi,
Eripite hanc peſtem, perniciemque mihi :
Qua mihi ſubrepens imos ut torpor in artus,
Expulit ex omni pectore lætitias.

„ Si vous jettez les yeux ſur ceux qui vont mourir ;
„ Mes ſupplices cruels vous doivent attendrir.
„ Grands Dieux ! regardez-moi ; détournez cette flam-
me,
„ Qui défend à la paix toute entrée en mon ame,
„ Et conſume mon corps par un cruel poiſon.
„ Je ne t'implore, ô Ciel ! que pour ma guériſon :
„ Je ne demande pas que de celle que j'aime
„ L'amour puiſſe répondre à mon amour extrême ;
„ Mais ſi j'ai mérité quelque choſe de toi,
„ O Ciel ! rends-moi la vie : ô Dieux ! guériſſez-moi.
Ovide en criminel avoüant tous ſes crimes,
Nous en avoue auſſi les peines légitimes.
„ Je hais ce que je ſuis, je ne m'aimai jamais ;
„ Cependant malgré-moi je ſuis ce que je hais.
„ Non, je ne puis ſortir de mon état funeſte.
„ Qu'il eſt dur de porter un fardeau qu'on déteſte !
Medée en ſuccombant regrette ſa pudeur,
Et ſe livre au tranſport que condamne ſon cœur.
Pour ſauver les débris de ſa vertu fragile,
Dans les bras de la mort Phedre cherche un aſyle.
Mais détournons nos yeux de ces triſtes objets,
Et laiſſons les Payens en proie à leurs regrets.

Regardons un mortel que la Grace divine
Fait ſortir triomphant d'une guerre inteſtine ;
Et du grand Auguſtin apprenons aujourd'hui
Ce que l'homme eſt ſans Dieu, ce que Dieu peut ſur lui.

„ Ma fougueuſe jeuneſſe, ardente pour les crimes,
„ Me fit courir d'abord d'abîmes en abîmes :
„ Je vous fuyois, Seigneur, vous ne me quittiez pas ;
„ Et la verge à la main me ſuivant pas à pas,
„ Par d'utiles dégoûts vous me rendiez ameres
„ Ces mêmes voluptés à tant d'autres ſi cheres.
„ Vous tonniez ſur ma tête : à vos preſſans avis
„ Ma mere s'uniſſoit en pleurant ſur ſon fils.
„ Je n'entendois alors que le bruit de ma chaîne,
„ Chaîne de paſſions qu'un miſérable traîne.
„ Ma mere par ſes pleurs ne pouvoit m'ébranler,
„ Et vous tonniez, grand Dieu, ſans me faire trembler.
„ Enfin de mes plaiſirs l'ardeur fut amortie :
„ Je revins à moi-même, & déteſtai ma vie.

Ma fougueuſe jeuneſſe. *Efferbui miſer, ſequens impetum fluxûs mei, relicto te... Tu ſemper aderas, miſericorditer ſæviens, & amariſſimis aſpergens offenſionibus omnes illicitas jucunditates meas ; ut ita quærerem ſine offenſione jucundari.* S. Aug. Conf. l. II. c. 2. n. 4.

„ Je voyois le chemin, j'y voulois avancer ;
„ Mais un funeſte poids me faiſoit balancer.
„ J'avois trouvé, j'aimois cette perle ſi belle
„ Sans pouvoir me réſoudre à tout vendre pour elle.
„ Par deux puiſſans rivaux tour à tour attiré
„ J'étois de leurs combats au-dedans déchiré.
„ Mon Dieu m'aimoit encor, & ſa bonté ſuprême
„ A mes triſtes regards me préſentoit moi-même.
„ Hélas qu'en ce moment je me trouvois affreux !
„ Mais j'oubliois bien-tôt mon état malheureux :
„ Un ſommeil létargique accabloit ma paupiere.
„ M'éveillant quelquefois, je cherchois la lumiere ;
„ Et dès qu'un foible jour paroiſſoit ſe lever,
„ Je refermois les yeux, de peur de le trouver.
„ Une voix me crioit, *ſors de cette demeure.*
„ Et moi, je répondois, *un moment, tout-à-l'heure.*
„ Mais ce fatal moment ne pouvoit point finir,
„ Et cette heure toujours differoit à venir.
„ De mes premiers plaiſirs la troupe enchantereſſe

A mes triſtes regards. *Conſtituebas me ante faciem meam, ut viderem quàm turpis eſſem, quàm diſtortus & ſordidus, maculoſus, & ulceroſus. Et videbam & horrebam, & quò à me fugerem non erat... ſed diſſimulabam, & connivebam, & obliviſcebar.* Conf. l. VIII. c. 7.

Et moi je répondois. *Modo, ecce modo, ſine paululum. Sed modo & modo non habebant modum, &, ſine paululum, in longum ibat.* Conf. l. VIII.

De mes premiers plaiſirs. *Retinebant nugæ nugarum, & vanitates vanitatum, antiquæ amicæ meæ, & ſuccutiebant veſtem meam carneam, & ſubmurmurabant,*

Dimittit

„ Voltigeant près de moi, me répétoit ſans ceſſe :
„ *Nous t'offrons tous nos biens, & tu veux nous quitter.*
„ *Sans nous, ſans nos douceurs, qui peut ſe contenter ?*
„ *Le ſage en nous cherchant trouve un bonheur facile ;*
„ *Son corps eſt ſatisfait, & ſon ame eſt tranquile.*
„ *Mortels, vivez heureux & profitez du tems :*
„ *Du torrent de la joie enyvrez tous vos ſens.*
„ *Fuyez de la Vertu l'importune triſteſſe ;*
„ *Couchez-vous ſur les fleurs, dormez dans la molleſſe.*
„ *Et toi que des long-tems nos bienfaits ont charmé,*
„ *Crois-tu donc qu'avec nous ton cœur accoutumé*
„ *Puiſſe ainſi s'arracher aux délices qu'il aime ?*
„ *Hélas, en nous perdant tu te perdras toi-même.*
„ Mais devant moi l'aimable & douce chaſteté
„ D'un air pur & ſerain, pleine de majeſté,
„ Me montrant ſes amis de tout ſexe, tout âge,
„ Avec un ris mocqueur me tenoit ce langage :
„ *Tu m'aimes, je t'appelle, & tu n'oſes venir.*
„ *Foible & lâche Auguſtin, qui peut te retenir ?*
„ *Ce que d'autres ont fait, ne le pourras-tu faire ?*

Dimittis nos ? & à momento iſto non erimus tecum in æternum, &c. Idem ibid. n. 26.

Mais devant moi l'aimable. *Caſtâ dignitas continentiæ, ſerena, & non diſſolutè hilaris, honeſtè blandiens.* Conf. c. XI. n. 27.

„ *Incertain, chancelant, à toi-même contraire,*
„ *Tu veux rompre tes fers, tu veux & ne veux plus :*
„ *Ne fixeras-tu point tes pas irréſolus ?*
„ *Regarde à mes côtés ces colombes fidelles :*
„ *Pour voler juſqu'à moi ; Dieu leur donna des aiſles ;*
„ *Ce Dieu t'ouvre ton ſein, jette-toi dans ſes bras.*
„ Hélas, je le ſavois, mais je n'y courois pas.
„ Un jour enfin laſſé de cette vive guerre
„ Je pleurois, je criois, je m'agitois par terre,
„ Quand tout à coup frappé d'un ſon venu des Cieux,
„ Et des mots du ſaint Livre où je jettai les yeux,
„ L'orage ſe calma, mes troubles s'appaiſerent.
„ Par votre main, Seigneur, mes chaînes ſe briſerent ;
„ Mon eſprit ne fut plus vers la terre courbé :
„ Je ſortis de la fange où j'étois embourbé.
„ Ma volonté changea ; ce qui vous eſt contraire
„ Me déplut, & j'aimai tout ce qui peut vous plaire.
„ Ma mere qu'à vos pieds vous vîtes tant de fois
„ Pleurer ſur un ingrat, rebelle à votre voix,
„ Ma tendre mere enfin ſortit de ſes allarmes,
„ Et retrouva vivant le fils de tant de larmes.
„ Je connus bien alors que votre joug eſt doux :

„ Non,

„ Non, Seigneur, il n'eſt rien qui ſoit ſemblable à vous.

„ Dès ici-bas ma bouche unie avec les Anges
„ Ne ſe laſſera point de chanter vos loüanges.
„ Je n'aimerai que vous : vous ſerez déſormais
„ Ma gloire, mon ſalut, mon aſyle, ma paix.
„ O loi ſainte ! ô loi chere ! ô douceur éternelle !
„ Ineffable grandeur ! beauté toujours nouvelle !
„ Vérité qui trop tard avez ſçu me charmer,
„ Hélas ! que j'ai perdu de tems ſans vous aimer !

Vérité qui trop tard. *Sero te amavi, pulcritudo tam antiqua, & tam nova, ſero te amavi.* Conf. l. x. c. 27.

CHANT IV.

REDOUBLONS, s'il ſe peut, l'ardeur qui nous anime :
Elevons notre voix ſur un ton plus ſublime :
Oſons du Dieu vivant célébrer la grandeur :
Oſons de ſes deſſeins montrer la profondeur.
Deſſeins toujours cachés, ſecrets impénétrables,
Jugemens éternels, & Loix irrévocables,
Loix terribles d'un Dieu qui voit dans l'avenir
Ceux qu'il veut couronner, & ceux qu'il veut punir.
Des ſiécles à ſes yeux qu'eſt-ce que l'étendue ?
Tous les ſiécles entiers ſont un jour à ſa vûe :
L'avenir eſt pour lui l'ordre de ſes arrêts :
Il lit nos volontés dans ſes propres decrets.
Myſtere ténébreux, qui pourra le comprendre ?

Jugemens éternels. L'ordre des choſes humaines, *dit M. Boſſuet, Traité du Libre Arbitre*, eſt l'ordre des decrets divins. Dieu voit tout, ou dans ſon eſſence, ou dans ſes decrets : il ne peut connoître que ce qu'il eſt, ou ce qu'il opere.

Myſtere ténébreux. On objectoit à S. Auguſtin, qu'il étoit dangereux de parl

Mais, Seigneur, devant toi tout l'homme n'eſt que
cendre.
Sans les examiner, qu'il reçoive tes loix.
O Dieu de Vérité, quand tu parles, je crois;
De ma fiere raiſon j'arrête l'inſolence;
Loin de t'interroger, je t'adore en ſilence.
Je crois tes dogmes ſaints, quoiqu'ils me ſoient voilez;
Je les chante; mortels, écoutez, & tremblez.
De nos fragiles corps Dieu conſerve la vie:
Lui ſeul répand le jour dans notre ame obſcurcie:
Par lui nos cœurs glacés s'enflamment pour le bien.
Mortels, vous devez tout à qui ne vous doit rien.
Vous ne tenez jamais que de ſa bonté pure,
Et les dons de la Grace, & ceux de la nature.
A ſes moindres faveurs quel droit prétendez-vous?
Du livre des vivans il peut vous rayer tous.
Fils ingrats, fils pécheurs, victimes du ſupplice,
Nous naiſſons tous marqués au ſceau de ſa juſtice.
Depuis le jour qu'Adam mérita ſon couroux,

---

de la prédeſtination gratuite. C'eſt-à-dire, *répondoit il*, que nous craignons d'offenſer par nos paroles, ceux qui ne ſont pas en état d'entendre la vérité; & nous ne craignons pas, que ceux qui ſont en état de l'entendre, ſoient trompés par notre ſilence. *Timemus, ne loquentibus nobis offendatur qui veritatem non poteſt capere; & non timemus, ne tacentibus nobis, qui veritatem poteſt capere, falſitate capiatur.*

Les feux toujours brûlans ſont allumés pour nous.
Sous lui, ſous ſes enfans héritiers de ſon crime,
La même chûte, hélas! ouvrit le même abîme.
Pour un crime pareil ſi l'Ange eſt condamné,
Pourquoi l'homme après lui ſera-t'il épargné?
Tous deux de la révolte également coupables
Devoient tous deux s'attendre à des peines ſemblables.
Sans eſpoir de retour les Anges rejettés
Dans les feux éternels ſont tous précipités.
Des humains en deux parts Dieu ſépare la maſſe:
Il choiſit, il rejette, il fait juſtice & grace.
Qui ſe plaindra, quand tous méritent l'abandon?
Tous coupables, qui peut eſperer le pardon?
Qui lui plût fut choiſi: de la maſſe proſcrite
Sa bonté ſépara la race favorite.

La même chûte. *Univerſa maſſa pœnas debet, & ſi omnibus debitum damnationis ſupplicium redderetur, non injuſtè redderetur.* La maſſe entiere du genre humain mérite la punition; & quand Dieu livreroit tous les hommes au ſupplice de la damnation, ce ſeroit ſans injuſtice de ſa part. *De Nat. & Grat. c. 5.*

C'eſt, ſuivant S. Auguſtin dans le Livre de la prédeſtination, ce qui ne doit pas révolter un Chrétien, perſuadé que tous les hommes ſont tombés par le péché d'un ſeul, dans une condamnation ſi juſte, que quand Dieu n'en délivreroit aucun, on n'auroit aucun ſujet de ſe plaindre de lui. *Omnes iſſe in condemnationem juſtiſſimam; ita ut nulla Dei eſſet juſta reprehenſio, etiamſi nullus inde liberaretur.* De Prædeſt. c. VIII.

Pourquoi l'homme. *Elegit nos Deus, non quia per nos Sancti futuri eramus, ſed elegit, prædeſtinavitque, ut eſſemus.* Dieu ne nous a pas choiſis, parce que nous devions être Saints; mais il nous a choiſis & prédeſtinés, afin que nous fuſſions Saints. *De la Prédeſt. c. XVIII.*

Et pour ce petit nombre agréable à ſes yeux
Il ouvrit de ſes dons les tréſors précieux.
C'eſt ce nombre ſi cher, ce céleſte héritage
Qu'il réſerve à ſon Fils pour auguſte appanage.
Chef de tous les élus, Jeſus-Chriſt par ſon ſang,
Lui-même élu par Grace a mérité ce rang.
Cher & petit troupeau que m'a donné mon Pere,
Bannis toute frayeur, dit ce Dieu tutelaire:
Je connois mes brebis; je ſuis toujours leurs pas;
Et l'ennemi cruel ne les ravira pas:
Sur les tendres agneaux que le Ciel me confie,
Sans relâche attentif, je réponds de leur vie.
Les hommes par ce choix qui partage leur ſort,
Sont tous devant celui qui ne fait aucun tort,
Les uns vaſes d'honneur, objets de la tendreſſe,
Connus, prédeſtinés, enfans de la promeſſe;
Les autres malheureux, inconnus, réprouvés,

Chef de tous les élus. *Sicut prædeſtinatus eſt ille unus, ut caput noſtrum eſſet; ita multi prædeſtinati ſumus, ut membra ejus eſſemus.* Comme Jeſus-Chriſt a été prédeſtiné ſeul pour être notre chef; de même pluſieurs d'entre les hommes ont été prédeſtinés pour être ſes membres.

Cher & petit troupeau. *Nolite timere, puſillus grex, quia complacuit Patri veſtro dare vobis regnum.* Ne craignez point, petit troupeau; car il a plu à votre Pere de vous donner ſon Royaume. *S. Luc*, 12. 32.

Oves meæ non peribunt in æternum, & non rapiet eas quiſquam de manu mea. Mes brebis ne périront point à jamais; & nul ne me les arrachera d'entre les mains. *S. Jean*, 10. 28.

Les uns vaſes d'honneur. „ Qui peut ſe plaindre de Dieu, *dit l'Apôtre*, ſi vou-
„ lant montrer ſa colere, & faire connoître ſa puiſſance, il ſupporte avec

Vaſes d'ignominie, aux flammes réſervés.
Qu'ici ſans murmurer la raiſon s'humilie.
Dieu permet notre mort, ou nous donne la vie :
Ne lui demandons point compte de ſes decrets.
Qui pourra d'injuſtice accuſer ſes arrêts ?
L'homme, ce vil amas de boue & de pouſſiere,
Soutiendroit-il jamais l'éclat de ſa lumiere ?
Ce Dieu d'un ſeul regard confond toute grandeur :
Des aſtres devant lui s'éclipſe la ſplendeur.
Proſterné près du Thrône où ſa gloire étincelle,
Le Cherubin tremblant ſe couvre de ſon aîle.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux.
Il vole ſur les vents, il s'aſſied ſur les Cieux.
Il a dit à la mer, *Briſe-toi ſur ta rive ;*
Et dans ſon lit étroit la mer reſte captive.
Les foudres vont porter ſes ordres confiés,
Et les nuages ſont la poudre de ſes pieds.

„ une patience extrême les vaſes de colere deſtinés à périr ; afin de faire pa-
„ roître les richeſſes de ſa gloire ſur les vaſes de miſéricorde, qu'il a préparés
„ pour la gloire ?

Qu'ici ſans murmurer ? *Sufficit ſcire homini quòd non ſit iniquitas apud Deum. Jam quomodo iſta diſpenſet, faciens alios ſecundùm meritum vaſa iræ, alios ſecundùm gratiam vaſa miſericordiæ, quis cognovit ſenſum Domini, aut quis conſiliarius ejus fuit ?* S. Aug. contra duas Epiſt. Pelagii l. 1. c. 20.

Il ſuffit à l'homme de ſavoir qu'il n'y a point d'iniquité de Dieu : & ſi vous demandez pourquoi il fait les uns des vaſes de colere ſelon qu'ils le méritent, & les autres des vaſes de miſéricorde par ſa Grace ; S. Paul vous répondra : Qui a connu les deſſeins de Dieu, ou qui eſt entré dans le ſecret de ſes conſeils ?

C'eſt ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suſpendit le Soleil, étendit nos campagnes;
Qui peſe l'Univers dans le creux de ſa main.
Notre globe à ſes yeux eſt ſemblable à ce grain,
Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il ſouffle, & de la mer tarit le gouffre immenſe.
Nos vœux & nos encens ſont dûs à ſon pouvoir.
Cependant quel honneur en peut-il recevoir?
Quel bien lui revient-il de nos foibles hommages?
Lui ſeul il eſt ſa fin, il s'aime en ſes ouvrages.
Qu'a-t'il beſoin de nous? d'un œil indifférent
Il regarde tranquile l'être & le néant.
Il touche, il endurcit, il punit, il pardonne:
Il éclaire, il aveugle: il condamne, il couronne.
S'il ne veut plus de moi, je tombe, je péris:
S'il veut m'aimer encor, je reſpire, je vis.
Ce qu'il veut il l'ordonne, & ſon ordre ſuprême
N'a pour toute raiſon que ſa volonté même.
Qui ſuis-je pour oſer murmurer de mon ſort,
Moi conçu dans le crime, eſclave de la mort?

Il regarde tranquile. Comme Dieu, *dit M. Boſſuet, Traité du Lib. Arb.* poſſede ui-même tout ſon bien, & qu'il n'a beſoin d'aucun des êtres qu'il a faits; l n'eſt porté à les faire, ni à faire qu'ils ſoient de telle façon, que par ſa eule volonté indépendante.

Quoi ! le vaſe pétri d'une matiere vile
Dira-t'il au potier, *Pourquoi ſuis-je d'argile ?*
Des ſalutaires eaux un enfant eſt lavé.
Par une prompte mort un autre en eſt privé.
Dieu rejette Eſaü, dont il aime le frere.
Par quel titre inconnu Jacob lui peut-il plaire ?
O ſage profondeur ! ô ſublimes ſecrets !
J'adore un Dieu caché : je tremble, & je me tais.
Ce Dieu dans ſes deſſeins terrible & toujours ſage,
Qui ne changeant jamais, change tout ſon ouvrage,
Pour ceux mêmes ſouvent qu'il avoit rendus bons,
Arrête tout à coup la ſource de ſes dons.

Des ſalutaires eaux.

Sed qui judicium arbitrii meritumque tueris.....
Infantum diſcerne animos, & diſſere quales
Affectus, qualeſque habeant hæc pectora motus....
.... Pariter nequeunt bona vel mala velle,
Et tamen ex illis miſeratrix Gratia quoſdam
Eligit, & rurſum genitos baptiſmate transfert
In regnum æternum, multis in morte relictis.

Vous qui faites dépendre les dons de Dieu des mérites de l'homme, de ſon choix, & de ſon libre arbitre, *dit S. Proſper*, faites-nous voir ce choix & ces mérites dans les enfans, & dites-nous quels ſont les mouvemens de leur volonté.... Tous également ne peuvent vouloir ni le bien ni le mal : & cependant Dieu par ſa miſéricorde & par ſa grace, en choiſit quelques-uns qu'il fait renaître dans le ſaint Baptême pour les placer dans ſa gloire, pendant qu'il en laiſſe un grand nombre dans la mort. *S. Proſper, Part. III. c. 10. 30.*

O ſage profondeur. *O altitudo.* Tous les Chrétiens, *dit Bayle, Art. Arminius*, doivent trouver dans ce mot de S. Paul un arrêt définitif, prononcé en dernier reſſort & ſans appel, touchant les diſputes de la Grace, & oppoſer cette forte digue aux inondations des raiſonnemens.

Dans cette obſcure nuit l'aſtre ſi néceſſaire,
La foi, quand il le veut, s'éteint ou nous éclaire.
Ce premier des préſens qu'il fait aux malheureux,
Leur ouvre le chemin quand il a pitié d'eux.
Que de peuples hélas, que de vaſtes contrées
A leur aveuglement ſont encore livrées,
Aſſiſes loin du jour dans l'ombre de la mort !
Nous plus heureux, craignons leur déplorable ſort :
Le précieux flambeau qui s'allume par grace,
Aux Ingrats enlevé, ſouvent change de place.
Par le ſang des Martyrs autrefois humecté
L'Orient, du menſonge eſt par-tout infecté.
Cette iſle, de Chrétiens féconde pépiniere,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumiere,
Recevant aujourd'hui toutes Religions,
N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions.

Ce premier des préſens. Dans tous les principes de la Théologie, *dit le Pere Bourdaloüe*, la premiere Grace du ſalut eſt la lumiere qui nous découvre les voies de Dieu, parce que pour agir il faut connoître, & pour connoître, il faut être éclairé de Dieu.

Le précieux flambeau qui s'allume. „ Il y a de la part de Dieu, *dit le Pere Bourdaloüe*, des ſubſtitutions terribles : il abandonne les uns, il appelle les „ autres. Il dépouille les uns, il enrichit les autres ; myſtere de prédeſtination „ certain & inconteſtable ; Myſtere qui, tout rigoureux qu'il eſt, ne s'ac- „ complit que ſelon les loix de la plus droite juſtice, & dans lequel Dieu dé- „ couvre auſſi tous les tréſors de ſa miſéricorde.... C'eſt ainſi que les Anges „ rebelles ayant laiſſé par leur chûte un grand vuide dans le Ciel, Dieu leur a „ ſubſtitué les hommes.... Il ſubſtitue auſſi un peuple à un autre peuple ; & „ plaiſe au Ciel que nous ne ſervions pas d'exemple à ceux qui viendront „ après nous, comme nous en ſervent ceux qui nous ont précedés ! *Penſées du P. Bourd. au titre* Subſtitutions.

N'eſt plus qu'un triſte amas. Les Anabaptiſtes, les Trembleurs, les Indépendans, les Puritains, &c.

Hélas ! tous nos voiſins plongés dans la diſgrace
Semblent nous préparer au coup qui nous menace.
Par-tout autour de moi quand je tourne les yeux,
Je pâlis, & n'y vois que le couroux des Cieux.
Dans les glaces du Nord l'héréſie allumée
Y répand en fureur ſon épaiſſe fumée.
Là domine Luther ; ici régne Calvin :
Et ſouvent où la Foi répand ſon jour divin,
La Superſtition, fille de l'Ignorance,
Prend de la Piété la trompeuſe apparence.
Oui, nous ſommes, Seigneur, tes peuples les plus chers :
Tu fais luire ſur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle,
La France eſt aujourd'hui ton Royaume fidelle.
Ah ! nos crimes enfin à leur comble montés,
Du Ciel lent à punir laſſeront les bontés.
Puiſſe-t'il être faux ce funeſte préſage !
Mais hélas, de nos mœurs l'affreux libertinage
A celui de l'eſprit pourra nous attirer.

Du Ciel lent à punir. Plus on eſt environné de lumieres, plus on eſt ſouvent près de tomber dans les ténébres ; parce que Dieu nous punit de l'abus de ſes Graces. Jamais l'Afrique ne fut plus éclairée que du tems de S. Auguſtin ; & cependant la Religion y fut preſque éteinte par les Vandales. L'Egypte, la Paleſtine, la Syrie, malgré cette foule de ſaints Anachorettes, furent ravagées par l'Arianiſme, le Neſtorianiſme, l'Eutychianiſme, &c.

Déja notre raiſon oſe tout pénétrer.
Celui dont les bienfaits préviennent nos prieres,
Du ſalut à ſon gré diſpenſe les lumieres.
Il confond l'orgueilleux qui cherche à tout ſavoir;
Il aveugle celui qui demande à tout voir.
Pour les ſages du monde il voile ſes myſteres:
Il refuſe à leurs yeux les clartés ſalutaires,
Tandis qu'il les révéle à ces humbles eſprits,
A ces timides cœurs, de ſon amour nourris,
Qui mépriſent l'amas des ſciences frivoles,
Et tremblent de frayeur à ſes moindres paroles.
Un mot eût pû changer les ſages Antonins;
Mais ce mot n'eſt donné qu'aux heureux Conſtantins.
Dieu laiſſe ſans pitié Caton dans la nuit ſombre,
Qui cherchant la vertu n'en embraſſe que l'ombre.
Mais plus terrible encor il prévoit tous nos pas,
Et vient frapper des cœurs qui ne s'ouvriront pas.

Il aveugle celui. C'eſt une vérité inconteſtable, *dit le P. Bourdaloüe*, que Dieu aveugle quelquefois les hommes. De quelle maniere s'accomplit une punition, en apparence ſi contraire à la ſainteté de Dieu? C'eſt un ſecret de la prédeſtination, & de la réprobation des hommes, que nous devons révérer, mais qu'il ne nous appartient pas de pénétrer.

Un mot eût pû. *Non volentis, neque currentis, ſed miſerentis eſt Dei, qui & parvulis quibus vult, etiam non volentibus neque currentibus ſubvenit.* Tout dépend, *dit S. Paul*, non de celui qui veut, ni de celui qui court; mais de Dieu qui fait miſéricorde, & qui l'accorde à qui il lui plaît d'entre les enfans quoiqu'ils ne veuillent, ni ne courent. *S. Aug. de dono Perſev.* c. 11.

Il verſe ſes faveurs ſur une ame infidelle,
Que l'abus de ſes dons rendra plus criminelle.
Jeruſalem le chaſſe, & rejette ſa paix;
Son ingrate Sion refuſe ſes bienfaits,
Et l'on eût vu par lui Tyr & Sidon touchées
Pleurer ſur le cilice & la cendre couchées.
Au grand jour, il eſt vrai, jour terrible & vengeur,
Sidon ſera traitée avec moins de rigueur.
Le ſerviteur rebelle aux ordres de ſon Maître,
Plus puni que celui qui meurt ſans les connaître,
De tous les biens reçus rend compte au Dieu jaloux;
Mais l'arrêt de Sidon en devient-il plus doux?
Tremblons juſqu'à la fin. Si l'on ne perſévere,
Jamais de ſes travaux on n'obtient le ſalaire;
Juſqu'au dernier inſtant il faut toujours courir.
Près d'atteindre le terme on peut encor périr.
L'auſtere pénitent, le pâle ſolitaire,
Couché ſur le cilice, & blanchi ſous la haire,
Par un ſouffle d'orgueil, un impur mouvement,

Il verſe ſes faveurs. N'y auroit-il pas plus de bonté, nous dit notre Raiſon, à ne point donner des Graces, dont on doit abuſer! Elle peut dire de même: N'y auroit-il pas eu plus de bonté à ne pas permettre la chûte du premier homme? Puiſque Dieu a jugé à propos de tirer le bien du mal, plutôt que de ne permettre aucun mal, réformons les idées de notre Raiſon ſur celles de la Foi. En Dieu tout eſt incompréhenſible pour nous; ſa bonté, comme ſa puiſſance,

Un deſir avoué, perd tout en un moment;
Tandis que pénétré d'un remord efficace
Vieilli dans les forfaits un brigand prend ſa place.
A la vigne du Maître appellé le dernier
Il n'arrive qu'au ſoir, & reçoit le denier.
Quelquefois par l'effet d'une bonté profonde,
Où le vice abonda la Grace ſurabonde;
Mais quelquefois auſſi par un triſte retour
Un cœur où la vertu fit long-tems ſon ſéjour,
Las de ſa liberté rentre dans l'eſclavage,
Et dans l'abîme affreux plus avant ſe rengage.
Le dernier coup porté rend le combat certain,
Et pour être vainqueur tout dépend de la fin.
La couronne eſt placée au bout de la carriere;
Il faut pour la ravir fournir la courſe entiere.
De l'Egliſe au berceau l'illuſtre défenſeur,
Et des foibles Chrétiens le ſévere cenſeur,
Le ſoutien de la Foi, la gloire de l'Afrique,
Tertullien s'égare & périt hérétique.

Il faut pour la ravir. *Aſſerimus donum Dei eſſe perſeverantiam, qua uſque in finem perſeveratur in Chriſto.* Nous diſons que la perſévérance, par laquelle nous demeurons unis à Jeſus-Chriſt juſqu'à la fin, eſt un don de Dieu. *S. Aug. du don de la perſev. c.* 1.

Tertullien s'égare. Après avoir été le défenſeur de la Religion contre les Payens & contre les Hérétiques, Tertullien ſe ſépara de l'Egliſe, & embraſſa la Secte des Montaniſtes.

Pour les enfans ingrats quels regrets ſuperflus,
Lorſque de ton feſtin, grand Dieu, tu les exclus !
Quel déſeſpoir pour eux quand ta voix qui les chaſſe
Appelle l'étranger pour s'aſſeoir à leur place !
Souvent il eſt fatal de vivre trop long-tems.
Oſius ſur la terre avoit brillé cent ans,
Fleau des Ariens en détours ſi fertiles,
Le Pere des Paſteurs, le Maître des Conciles.
La mort à ſes travaux alloit rendre le prix,
Lorſque las d'un exil où ſa foi l'avoit mis,
Il ranime une main par vingt luſtres glacée,
Pour ſigner de Sirmich la formule inſenſée.
A tout craindre de nous ſa chûte nous inſtruit.
Redoublons notre courſe, & prévenant la nuit,
Hâtons-nous de joüir du jour qui nous éclaire.
Mais que ſert de courir, répond un téméraire,

Oſius ſur la terre. Oſius Evêque de Cordouë, que S. Athanaſe appelle *le Pere des Evêques, le Maître des Conciles, le grand Confeſſeur de Jeſus-Chriſt*, ne voulant pas favoriſer les Ariens, fut exilé par Conſtantius. Il avoit alors plus de cent ans. Après avoir ſouffert pendant une année d'exil beaucoup de mauvais traitemens, il ſuccomba, & ſigna la formule de Sirmich, dreſſée par les Ariens. Il mourut peu de tems après.

Mais que ſert de courir. *Sunt qui propterea vel non orant, vel frigidè orant. Num propter tales, hujus ſententiæ veritas deſerenda, aut ex Evangelio delenda putabitur ?* .... „ Il y en a qui frappés de cette parole de Jeſus-Chriſt, que Dieu „ fait ce qu'il nous faut, avant que nous le lui demandions, ou négligent de „ prier, ou ne prient qu'avec tiédeur. Faut-il à cauſe de ces gens-la, re„ noncer à la vérité de la preſcience de Dieu, ou l'effacer de l'Evangile ? *S. Aug. du don de la Perſev. c.* XVI. Et dans le c. XIX. le même Docteur ajoute : „ S. Cyprien & S. Ambroiſe, qui ont relevé le prix & la force de la Grace

Qui m'oppoſe un diſcours tant de fois répeté ?
Dans le Ciel, me dit-il, mon ſort eſt arrêté :
Pourquoi venez-vous donc, diſcoureur inutile,
M'animer aux travaux d'une courſe ſtérile ?
Au livre des Elus ſi mon nom eſt gravé,
Tout crime par la Grace en moi ſera lavé.
Si le Ciel en couroux me deſtine à la peine,
Pour chercher la vertu ma diligence eſt vaine.
C'en eſt fait, je veux vivre au gré de mes deſirs :
J'attendrai mon arrêt dans le ſein des plaiſirs.
Déteſtable penſée ! l'affreuſe conſéquence !
Ainſi vous vous jugez vous-même par avance.
Dans le trouble où vous jette un douteux avenir,
Ignorant votre arrêt vous l'oſez prévenir.

„ juſqu'à dire, l'un, qu'*il n'y a rien dont nous puiſſions nous glorifier, parce qu'il „ n'y a rien qui vienne de nous*; & l'autre, que *notre cœur & nos penſées ne ſont „ point en notre pouvoir*; n'ont pas ceſſé pour cela d'employer les exhortations „ & les corrections pour porter les hommes à l'obſervation des commande- „ mens de Dieu : & ils ne craignoient pas qu'on leur dît : Pourquoi nous ex- „ horter & nous reprendre, s'il eſt vrai que nous n'ayons rien de bon qui „ vienne de nous ; & ſi notre cœur & nos penſées ne ſont point en notre „ pouvoir ? *Cyprianus & Ambroſius cùm ſic prædicarent Dei Gratiam, ut unus eorum diceret*, In nullo gloriandum, quoniam noſtrum nihil eſt ; *alter autem*, Non eſt in poteſtate noſtra cor noſtrum & noſtræ cogitationes ; *non tamen hortari & corripere deſiterunt ut fierent præcepta divina. Nec timuerunt ne diceretur eis, Quid nos hortamini ; quid & corripitis, ſi nihil boni habeamus quod ſit noſtrum, & ſi non eſt in poteſtate noſtra cor noſtrum ?*

Déteſtable penſée. L'eſperance & la crainte ſont deux contrepoids qui ſoutiennent l'homme entre deux précipices, la préſomption & le déſeſpoir. Il ſuffit pour eſperer, de ſavoir que la miſéricorde de Dieu eſt infinie : il ſuffit pour craindre de ſavoir que la perſéverance eſt un don qu'il ne doit à perſonne.

La porte du bonheur en vain vous eſt ouverte,
Vous-même vous voulez aſſurer votre perte.
Le ſuivez-vous en tout, ce vain raiſonnement?
Sans doute Dieu connoît votre dernier moment,
Et votre heure fatale au Ciel déja réglée
Jamais par vos efforts ne ſera reculée.
Pourquoi donc dans les maux qui menacent vos jours,
De l'art des Médecins cherchez-vous le ſecours?
De leurs ſoins aſſidus que devez-vous attendre?
Votre courſe eſt fixée, ils ne peuvent l'étendre.
Ah, malgré ces raiſons, la crainte de mourir
A des ſecours douteux vous force de courir.
Où ſont donc pour le Ciel les efforts que vous faites?
Pourquoi n'y point courir, inſenſés que vous êtes?
J'ignore comme vous quel ſort m'eſt réſervé,
Mais pour me conſoler vivrai-je en réprouvé?
Non, pour mourir en ſaint, c'eſt en ſaint qu'il faut vivre.
Je me crois des Elus, je m'anime à les ſuivre;

Pourquoi n'y point courir. *Quid metuis, ſi in via ambulas? tunc time, ſi deſeris viam.* „ Que craignez-vous, ſi vous marchez dans le chemin? vous n'avez „ à craindre qu'en abandonnant la voie qui mene à Dieu. *S. Aug. Serm.* 142.

J'ignore comme vous. Dieu nous a prédeſtinés, *dit le P. Bourdaloue*, comme des créatures raiſonnables, libres, capables de mériter, & qui doivent gagner le Ciel par titre de conquête, ou de récompenſe.

Si

Si mon ſort eſt douteux, je le rendrai certain.
Je travaille, je cours, & ne cours pas en vain.
Des Maîtres le plus doux, des Peres le plus tendre,
Dieu m'appelle & me dit qu'à lui je puis prétendre;
Que je ſuis ſon enfant; qu'il veut me rendre heureux.
De mon eſprit j'écarte un trouble dangereux,
Et loin que mon arrêt m'inquiette & m'allarme,
J'eſpere tout d'un Dieu dont la bonté me charme.
J'enviſage les biens que m'a fait ſon amour,
Comme un gage de ceux qu'il veut me faire un jour.
Pourquoi de ſes faveurs comblé dès ma naiſſance,
Former pour l'avenir un ſoupçon qui l'offenſe?
Non, j'y conſens, qu'il ſoit ſeul maître de mon ſort.
Il m'aime, du pécheur il ne veut point la mort;

Je travaille, je cours. M. de Nointel, ambaſſadeur à la Porte, avoit écrit à M. Arnaud touchant la maniere dont les Turcs raiſonnent ſur la prédeſtination. M. Arnaud lui répond Lettre 147. „ Le meilleur eſt de ne ſe „ point enfoncer ſur ces matieres qui ſont impénétrables. Il eſt certain que „ tout ce qui arrive dans le monde eſt réglé par la Providence de Dieu, „ & que le péché même, dont il n'eſt pas l'auteur, rentre dans cet ordre; „ parce qu'il n'arrive point qu'il ne le permette, & qu'il ne le permet que „ pour en tirer du bien... Mais l'erreur des Turcs eſt qu'ils ſéparent les „ moyens par leſquels les évenemens arrivent, des évenemens même or„ donnés de Dieu: ce qui fait qu'ils croient qu'il ne ſert de rien d'éviter „ les périls; parce que Dieu ayant réglé ce qui devoit arriver, il n'eſt pas en „ notre pouvoir de l'éviter. Mais Dieu ne l'ayant réglé qu'en attachant la „ cauſe aux effets, je fais bien de ne pas m'expoſer à la peſte ſans néceſ„ ſité; parce que ne m'y expoſant pas, je ne la gagnerai pas: & ne la ga„ gnant pas, je n'en mourrai pas: & par-là je ne changerai pas l'ordre de la „ Providence, mais je me ſerai conduit d'une maniere ſage, & qui ſera „ conforme à cet ordre. Après tout néanmoins, il en faut toujours revenir-là, „ qu'il y a quelque choſe en tout cela qu'on ne ſauroit comprendre.

Il m'aime, du pécheur. *Miſericors & miſerator Dominus, in his quibus veniam dedit, in his quibus adhuc non dedit, longanimis, non damnans, ſed expectans... vocat te nunc, exhortatur te, expectat donec reſipiſcas: & tu tardas?* „ Le Sei-

Il pardonne, il invite au retour ſalutaire
Celui qui s'accumule un tréſor de colere.
A toute heure aux méchans il prodigue ſes dons ;
Son Soleil luit ſur eux ainſi que ſur les bons ;
Il punit à regret, & ce n'eſt qu'en partie
Qu'il frappe ſur l'ingrat que ſon couroux châtie.
C'eſt à vous, c'eſt à moi que le Ciel eſt promis :
C'eſt pour nous qu'à la mort il a livré ſon fils.
Oui, Dieu veut le ſalut de tous tant que nous ſommes ;
Jeſus-Chriſt a verſé ſon Sang pour tous les hommes.
Que celui qui périt ne s'en prenne qu'à ſoi.
Malheureux Iſraël, ta perte vient de toi.
Vous craignez du Seigneur les arrêts formidables ;
Cependant vous perdez ſes momens favorables,
Et lorſqu'il vient à vous, vous lui fermez vos cœurs.
Hélas ! combien de fois vous offrant ſes faveurs
Vous a-t'il ranimés par des Graces nouvelles ?
Et que n'a-t'il point fait ? Un oiſeau ſous ſes aîles
Raſſemble ſes petits trop foibles pour voler :

„ gneur eſt plein de miſéricorde à l'égard de ceux dont il a pardonné les „ péchés : il eſt patient à l'égard de ceux auxquels il ne les a pas encore par- „ donnés : il ne les condamne pas, mais il les attend, & par-là ſemble „ leur crier : Revenez à moi, & je reviendrai à vous... Dieu vous appelle „ aujourd'hui : Dieu vous exhorte, & il attend que vous rentriez en vous- „ même : & vous differez de le faire ? *S. Aug.*

C'eſt ainſi qu'en ſon ſein il veut vous raſſembler.
Les maux que vous ſouffrez, c'eſt lui qui les envoie:
Par tendreſſe pour vous il trouble votre joie;
De vos plaiſirs honteux il veut vous détacher;
Au monde malgré vous il veut vous arracher.
Cependant de ce monde eſclaves volontaires,
Vous rejettez toujours ſes rigueurs ſalutaires.
Mais pourquoi, direz-vous, ce Dieu de charité
Montre-t'il dans ſon choix tant de ſéverité?
Si lui ſeul à ſes dons nous peut rendre fidelles,
S'il veut notre ſalut, pourquoi tant de rebelles?
Entre tant d'appellés, pourquoi ſi peu d'élus?
Leur foible nombre échappe à nos regards confus:
Les épics épargnés par la main qui moiſſonne,
Ces reſtes que le maître aux glaneurs abandonne,
Et les grappes que laiſſe un vendangeur ſoigneux,
Images des élus, ſont auſſi rares qu'eux.
Nous ne voyons en Dieu que juſtice & colere:

Entre tant d'appellés. „ On demande, *dit le P. Bourdaloüe*, s'il eſt à propos „ que les Prédicateurs prêchent dans la Chaire la vérité du petit nombre „ des élus. J'aimerois autant qu'on demandât ſi l'on doit prêcher l'Evan- „ gile en Chaire. Prêchons-le ſans en rien retrancher, ni rien adoucir: „ prêchons-le dans toute ſon étendue, dans toute ſa ſévérité. Malheur à „ quiconque s'en ſcandaliſera .... S'il y en a quelques-uns que ce ſujet déſeſ- „ pere, qui ſont-ils? Ceux qui ne veulent pas bien leur ſalut. Tout bien „ examiné, il vaudroit mieux, ſi je l'oſe dire, les déſeſperer ainſi pour „ quelque tems, que de les laiſſer dans leur aveuglement. *Penſées du Pere „ Bourd.* Titre du petit nombre des élus.

Eſt-ce ainſi qu'il nous aime ? Eſt-ce ainſi qu'il eſt pere ?
Nous tremblons... C'eſt aſſez, uniſſons notre Foi.
Je tremble comme vous, eſperez comme moi.
Il eſt Pere, il eſt Dieu : je crains le Dieu terrible ;
Mais je chéris le Pere à mes malheurs ſenſible.
Sans peine devant lui ſoumettant mon eſprit,
Je crois ce qu'il révéle, & fais ce qu'il preſcrit.
Je laiſſe murmurer ma raiſon orgueilleuſe ;
Je ſais que ſa lumiere eſt ſouvent périlleuſe ;
Je me livre à la Foi, je marche à ſa clarté :
Celui qu'elle conduit n'eſt jamais écarté.
Je ne puis de la Grace atteindre le myſtere ;
Mais Dieu parle, il ſuffit, c'eſt à l'homme à ſe taire.
Lorſque voulant ſonder ſes terribles decrets,
Nous portons juſqu'au Ciel nos regards indiſcrets ;
Quand nous oſons percer le voile reſpectable
Dont ſe couvre à nos yeux ce Dieu ſi redoutable,
Sa gloire nous opprime : ébloüis, aveuglés,
Du poids de ſa grandeur nous ſommes accablés.
Ah ! reſpectons celui qui veut être inviſible,

Nous tremblons. Qui tremble croit, & qui croit a le principe du ſalut. Ainſi la crainte même eſt un ſujet d'eſperance. Dans quelque abîme que l'on ſoit, on en peut crier, *De profundis clamavi.*

Et craignons d'irriter ſa majeſté terrible.
Mais la ſainte frayeur que l'homme en doit avoir,
C'eſt de toi ſeul, grand Dieu, qu'il la peut recevoir:
Apprens-nous à t'aimer, apprens-nous à te craindre.
De tes deſſeins cachés eſt-ce à nous de nous plaindre?
Détourne loin de nous cet eſprit curieux
Qui rend l'homme inſolent, ſi coupable à tes yeux.
Adoucis la fierté de ceux qui ſont rebelles;
Daigne affermir encor ceux qui te ſont fidelles;
Donne-nous ces ſecours que tu nous a promis;
Donne la Grace enfin même à ſes ennemis.

Donne la Grace enfin. *Oremus, dilectiſſimi, oremus ut Deus gratiæ det etiam inimicis noſtris, maximeque fratribus & dilectoribus noſtris, intelligere & confiteri, poſt ingentem & ineffabilem ruinam, qua in uno omnes cecidimus, neminem niſi Gratiâ Dei liberari, eamque non ſecundùm merita accipientium, tanquam debitam reddi, ſed tanquam veram gratiam, nullis meritis præcedentibus, gratis dari.* „ Prions, „ mes très chers freres, prions l'Auteur de la Grace de faire que nos ennemis „ mêmes, & encore plus nos amis & nos freres, comprennent & confeſ- „ ſent que depuis cette grande & ineffable ruine où la chûte d'un ſeul nous a „ tous précipités, nul n'eſt délivré que par la Grace de Dieu: que cette Gra- „ ce n'eſt point donnée comme une dette & une récompenſe des mérites; „ mais qu'étant véritablement Grace, elle ſe donne gratuitement ſans qu'au- „ cun mérite la précede.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé, *Poëme ſur la Grace.* Je n'ai rien trouvé dans cet Ouvrage qui ſoit contraire à la Foi Catholique ni aux bonnes mœurs. Fait à Paris le 5. Janvier 1720.

PASTEL.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé le ſieur RACINE, Nous ayant fait remontrer qu'il auroit compoſé un Ouvrage qui a pour titre : *Poëme ſur la Grace*, lequel il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter ledit Sieur Expoſant, & reconnoître en ſa perſonne la ſatisfaction que nous avons des Ouvrages du feu Sieur Racine ſon pere, & l'encourager à ſoutenir la réputation qu'il s'eſt acquiſe, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en tels Volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *Neuf années conſecutives*, à compter du jour de la date deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire ledit Poëme ſur la Grace, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de

notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur de VOYER DE PAULMY, Marquis d'Argenſon, Grand Croix, Chancelier & Garde des Sceaux de notre Ordre Militaire de S. Louïs; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, Grand Croix, Chancelier & Garde des Sceaux de notre Ordre Militaire de S. Louïs, le Sieur de VOYER DE PAULMY, Marquis d'Argenſon; le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. DONNE' à Paris le dix-neuviéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cent vingt, & de notre Regne le cinquiéme. Par le Roi en ſon Conſeil, DE S. HILAIRE.

Regiſtré ſur le Regiſtre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 571. No. 611. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du* 13. *Août* 1703. *A Paris le* 4. *Mars* 1720.

G. MARTIN, *Adjoint du Syndic.*

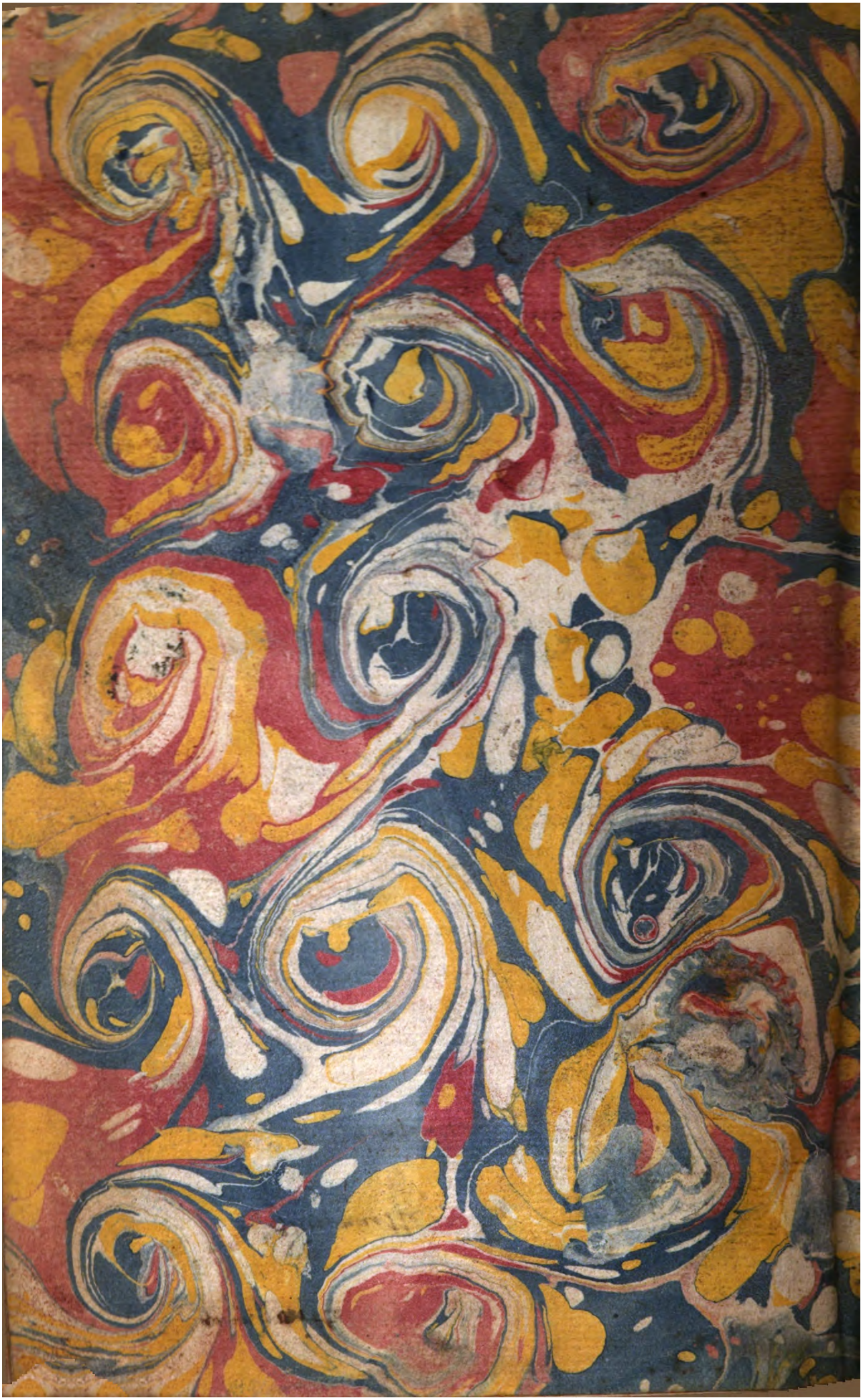
Et ledit Sieur RACINE a cedé & tranſporté pour toujours à JEAN-BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur du Roi, le préſent Privilege, ſuivant l'accord fait entr'eux.

150

59603624

grimguitte

grimguitte

grimguitte

0 S - 1